
3 1761 05938741 5





MÉMOIRES

DE GŒTHE

ŒUVRES DE GŒTHE

Publiées dans la **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume.

THÉATRE (Gœtz de Berlichingen. — Egmont. — Clavijo. — Iphigénie en Tauride. — Torquato Tasso. — La fille naturelle. — Les complices. — Le frère et la sœur. — Le triomphe de la sensibilité. — Jery et Bætely. — Stella. — Le grand Cophte. — Le général citoyen. — Les révoltés). Traduction par Albert Stapfer, revisée et précédée d'une Étude par Théophile Gautier fils . . . . 2 vol.

POÉSIES. Traduction par M. Henri Blaze. . . . . 1 vol.

LE FAUST. Seule traduction complète, précédée d'un Essai sur Gœthe, accompagnée de notes et de commentaires et suivie d'une Étude sur la mystique du poème, par M. Henri Blaze . . . . 1 vol.

WILHELM MEISTER. Traduction par Th. Gautier fils . . . 2 vol.

WERTHER. Traduction précédée de Considérations sur la poésie de notre époque, par Pierre Leroux. — Suivi de **HERMANN et DOROTHÉE**. Traduction avec une préface, par M. X. Marmier . . . . . . 1 vol.

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES. Trad. par Camille Selden. 1 vol.

MÉMOIRES (Extraits de ma vie. — Poésie et réalité. — Voyages). Traduction par Mme la baronne de Carlowitz. . . . . 2 vol.

CONVERSATIONS DE GŒTHE pendant les dernières années de sa vie (1822-1832), recueillies par Eckermann, traduites en entier, pour la première fois, par M. Émile Délerot, précédées d'une Introduction par Sainte-Beuve et suivies d'un Index . . . . 2 vol.

---

dans la **PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

(*Format in-32 de poche*)

à **4** fr. le volume.

WERTHER. Traduction Pierre Leroux. Avec 2 dessins de Delbos. 1 vol.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 17959.

MÉMOIRES

DE GŒTHE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

LA BARONNE A. DE CARLOWITZ

PREMIÈRE PARTIE

POÉSIE ET RÉALITÉ

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11



AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Les *Mémoires de Goethe* ne sont pas seulement l'histoire de sa vie, ils sont aussi celle de ses œuvres et du mouvement de la littérature et des arts en Allemagne pendant leur plus glorieuse période.

Dans la première partie de ces mémoires, à laquelle Goethe a donné le titre de : *Poèsie* et *Réalité*, il raconte son enfance, sa jeunesse, et la composition de ses premiers ouvrages tels que *Werther*, *Egmond*, *Gœtz de Berlichingen*, etc., etc. Cette première partie finit au départ de Goethe pour la cour de Weimar. Il avait alors vingt-sept ans.

Dans la deuxième partie, Goethe raconte ses voyages à Rome, à Naples, en Sicile et sur les bords du Rhin, sa campagne de France en 1792, qu'il fit à la suite du duc de Saxe Weimar, l'un des généraux de l'armée prussienne. La composition de ses autres ouvrages se rap-

porte à cette dernière partie, qui se prolonge jusqu'en 1822, époque où se termine le récit de l'auteur.

Les lecteurs français accueilleront avec empressement ces *Mémoires de Goethe*, dans lesquels le grand poëte allemand s'exprime avec la plus grande franchise sur lui et sur les personnages les plus considérables de l'Europe. Ils y trouveront la source de ses inspirations, et les secrets de sa composition. Ils y verront naître, se développer et mûrir ces magnifiques productions de l'un des plus beaux génies qui aient existé.

La première partie de ces *Mémoires* a seule été traduite ou plutôt imitée en français ; Goethe s'en plaignait amèrement et disait qu'il ne reconnaissait rien qui fût à lui.

La deuxième partie n'a jamais été traduite.

Nous avons essayé de faire mieux que nos devanciers, et nous pensons avoir reproduit l'œuvre de Goethe dans sa forte individualité et dans sa puissante originalité.

Paris, le 15 février 1855.

Baronne ALOYSE DE CARLOWITZ

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIE ET RÉALITÉ.

MÉMOIRES DE GOETHE

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Pour servir d'avant-propos à ce travail qui, plus que tout autre peut-être, en a besoin, je donne ici la lettre d'un ami, car c'est par cette lettre que je me suis laissé aller à une entreprise sur laquelle on ne saurait réfléchir trop mûrement.

« Nous voici, mon cher ami, en possession des douze « volumes de vos œuvres poétiques. En les parcourant, nous « y trouvons du connu, de l'inconnu et beaucoup de choses « oubliées dont elles nous rafraîchissent la mémoire. On « ne peut s'empêcher de voir dans ces douze volumes un « tout où l'on voudrait retrouver l'image de l'auteur et de « son talent. Il faut convenir cependant que, d'après son « ardent début dans la carrière littéraire et le grand nombre « d'années qui se sont écoulées depuis, c'est bien peu de « chose qu'une douzaine de petits volumes. Quant aux « productions détachées, chacune d'elles prouve qu'elle a « été inspirée par des circonstances particulières ; car elle

« reflète tantôt des objets extérieurs, et tantôt des degrés « de perfectionnement intérieur; et l'on y voit régner une « certaine morale temporaire, ainsi que des maximes et une « conviction esthétique. Ces productions, toutefois, sont « tellement incohérentes dans leur ensemble, que souvent « on ne saurait croire qu'elles émanent du même auteur

« Vos amis, plus initiés que le public à vos manières de « sentir, n'ont cependant pas renoncé à l'espoir de deviner « certaines énigmes, de résoudre certains problèmes. Se-« condés par le souvenir d'une ancienne affection et de « rapports presque oubliés, ils trouvent un charme puis-« sant, même dans les difficultés qu'ils rencontrent. Votre « secours ne leur en serait pas moins fort agréable et fort « utile, et je ne crois pas que vous puissiez le refuser à « leurs sentiments affectueux.

« Dans cet espoir, nous commençons par vous prier de « nous présenter dans un ordre chronologique, les poésies « que vous venez de classer d'après certains rapports inti-« mes, et de vouloir bien nous confier, dans leur ensemble, « les relations sociales et les dispositions d'esprit qui vous les « ont suggérées ; les exemples par lesquels vous avez été « impressionné alors, et les principes théoriques que vous « avez suivis en les composant. Renfermez d'abord ces « renseignements dans un cercle étroit, il en jaillira peut « être un sujet qui pourra, sur une plus vaste échelle, « devenir agréable et utile. Un auteur ne doit jamais, pas « même dans sa vieillesse, renoncer à l'avantage d'entre-« tenir des relations avec les personnes qui l'aiment quoique « vivant loin de lui. S'il n'est pas donné à chaque écrivain « parvenu à un certain âge, de recommencer sa carrière « littéraire par des productions inattendues et d'une action « puissante, il devrait du moins profiter de cette époque de

« la vie, où l'instruction est complète et la conscience de « soi-même positive et claire, pour se livrer au plus inté- « ressant, au plus vivifiant des travaux. C'est-à-dire, qu'il « devrait traiter, comme une matière nouvelle, ses an- « ciennes productions, et en faire un tout final, propre à « achever le développement intellectuel de ceux qui se « sont naguère formés avec et autour de lui. »

Je me rendis immédiatement à ce désir exprimé avec tant de bienveillance. Dans notre jeunesse, la crainte de nous écarter de la route de notre choix, que nous suivons avec passion, nous fait repousser toutes les observations; mais quand l'âge arrive, on aime à se sentir réveillé à une activité nouvelle par la voix d'un ami qui s'intéresse à nos travaux.

En classant les poésies de mes douze volumes, selon les dates de leur composition, je m'efforçai de rappeler à ma mémoire les circonstances qui les avaient fait naître. La nécessité de remplir les lacunes de mes publications par des renseignements détaillés, m'a rendu ce travail très-difficile; car j'avais perdu tous mes premiers essais; beaucoup de pièces étaient restées inachevées, et d'autres avaient entièrement changé de forme. Je voulais aussi faire mention de mes travaux dans les arts et dans les sciences qui paraissent les plus étrangers à la poésie.

Décidé à décrire avec ordre mes tendances intérieures, les résultats que les influences extérieures avaient produits sur moi, ainsi que les degrés théoriques et pratiques que j'avais successivement montés, je me suis trouvé, malgré moi, jeté hors du cercle de ma vie privée, et lancé dans un vaste monde où m'apparaissait une multitude de personnages importants, qui avaient plus ou moins agi sur moi. Une fois sur ce terrain, il m'a fallu prendre en considé-

ration particulière les gigantesques mouvements du monde politique, dont l'influence a été toute-puissante, non-seulement pour moi, mais encore pour tous mes contemporains.

Représenter l'homme avec l'esprit de son époque, montrer comment et pourquoi cet esprit lui a été hostile ou favorable, quel monde ou quelle opinion il a créé dans sa pensée, et de quelle manriève cet homme, peintre, artiste ou écrivain, a dépeint ce monde, cette opinion ; telle est la véritable tâche du biographe. L'accomplissement de cette tâche, cependant, exige des qualités auxquelles il est presque impossible de s'élever, car il faudrait que le biographe possédât une parfaite connaissance de soi-même et de son siècle ; qu'il fût toujours resté lui-même, en dépit du siècle qui entraîne ce qui cède comme ce qui résiste, et le façonne au point qu'on peut dire avec certitude, que chaque individu, s'il était venu au monde dix ans plus tôt ou dix ans plus tard, eût été, par ses moyens d'action et ses formes extérieures, tout autre chose que ce qu'il est.

C'est au milieu de méditations, de souvenirs et de réflexions semblables, que surgit l'ouvrage qu'on va lire. En l'envisageant sous le point de vue de sa naissance, il sera facile de le juger et de l'utiliser. Quant à son exécution, semi-historique et semi-poetique, je trouverai plus d'une fois, dans le cours de ce récit, l'occasion de l'expliquer

PREMIÈRE PARTIE.

EXTRAITS DE MA VIE. — POÉSIE ET REALITÉ.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Ma naissance. — Le bien qui en résulte pour la ville de Francfort. — La maison paternelle. — Jeux de ma première enfance. — Ma grand'mère. — Théâtre de marionnettes donné par elle à ses petits enfants. — Notre rue. — Reconstruction de notre maison. — On m'envoie à l'école. — Promenades dans Francfort avec mes petits camarades. — L'hôtel de ville. — Souvenirs du couronnement des empereurs d'Allemagne Charles VII et François Ier. — Cérémonie caractéristique de Francfort conservée du moyen âge. — Les artistes de Francfort. — Mode d'éducation adopté par mon père pour ma sœur et pour moi. — Ma mère. — Mes premiers essais en poésie. — Mes premières lectures. — La petite vérole me rend laid, ce qui me fait perdre l'affection d'une de mes tantes. — Mon grand-père. — Sa seconde vue. — Mes idées religieuses. Sacrifice offert au Dieu de l'univers. — Dégâts causés par ce sacrifice.

Le 28 août 1749, je vins au monde, à Francfort-sur-le-Main, pendant que l'horloge sonnait midi. La constellation était favorable, le soleil était dans le signe de la Vierge et culminait ce jour-là; Jupiter et Vénus le regardaient d'un air amical, Mercure ne lui était pas hostile, Saturne et Mars restaient indifférents. Mais la Lune, alors dans son plein, exerçait avec d'autant plus d'énergie le pouvoir de sa réverbération, qu'elle venait d'entrer dans son heure

planétaire; aussi s'opposa-t-elle à ma naissance, qui ne put avoir lieu que lorsque cette heure se fut écoulée.

C'est sans doute à ces heureux auspices, que, plus tard, les astrologues firent valoir très-haut, qu'il faut attribuer ma conservation ; car, grâce à la maladresse de la sage-femme, je ne donnai en naissant aucun signe de vie, et ce ne fut qu'après des efforts inouïs, qu'on parvint à me faire voir la lumière du jour. Cette circonstance, dont mes parents furent d'abord très-alarmés, devint favorable à mes concitoyens et à ceux de leurs enfants qui naquirent après moi ; car elle décida mon grand-père maternel, Johann Wolfgang Textor, qui était prévôt de la ville, à y établir un accoucheur et un cours pour l'instruction des sages-femmes.

Lorsque nous cherchons à nous rappeler les événements de notre enfance, nous sommes exposés à confondre le souvenir des récits qu'on nous en a faits, avec celui qu'ils ont réellement laissé dans notre mémoire. Sans entrer, à ce sujet, dans un examen fort inutile, du reste, je dirai que nous habitions une vieille maison dont les chambres étaient indépendantes les unes des autres. Un escalier tournant conduisait aux étages supérieurs; et comme il n'y avait pas deux pièces de plain-pied, il fallait, à chaque instant, monter ou descendre des marches ; aussi, nous autres enfants, nous tenions-nous de préférence dans le vestibule. Cette pièce était très-vaste et se prolongeait jusque dans la rue, au moyen d'un grillage de bois placé en dehors de la porte d'entrée. En été, ces sortes de cages, dont la plupart des maisons de Francfort étaient munies, donnaient aux rues de cette ville un air tout à fait méridional. C'est là que les femmes venaient coudre ou tricoter et causer avec leurs voisines, les cuisinières y épluchaient leurs légumes, tout le monde s'y croyait libre, parce qu'on se sentait en communication directe avec le public. Lorsque j'y venais jouer, j'avais presque toujours pour témoins de mes jeux, les trois MM. d'Ochsenstein, fils du defunt

prévôt de la ville, qui demeuraient en face de nous. Mes parents aimaient à me rappeler, plus tard, les extravagances auxquelles ces jeunes gens, qui étaient cependant d'un naturel fort grave, se plaisaient à m'exciter; je n'en rapporterai qu'une seule : Le marché de la poterie venait d'avoir lieu. Après avoir remonté la cuisine, on nous acheta toute sorte de petite vaisselle pour notre amusement. Une belle après dînée, je me trouvais seul dans le grillage du vestibule, où je tournais et retournais tous mes plats et mes pots en miniature. Ne pouvant en tirer un parti satisfaisant, je me mis à les lancer sur les pavés de la rue. Les MM. d'Ochsenstein, s'apercevant du plaisir que j'avais à les voir voler en éclats, me criaient, à chaque pièce brisée : Encore une, encore une ! J'y allais de si bon cœur que ma petite poterie fut bientôt épuisée; ils continuèrent à rire et à crier : Encore une, encore une ! J'étais si charmé de la joie que je leur causais, que je courus à la cuisine chercher toutes les marmites, plats et assiettes que je pus atteindre, et ils se brisèrent sur les pavés avec un fracas qui redoubla la joie de ces messieurs et mon bonheur. On arriva enfin ; mais j'avais déjà causé bien des dégâts : au reste, en compensation de tant de pots cassés, on eut à se raconter une drôlerie, dont les malicieux auteurs se réjouirent jusqu'à la fin de leur vie.

Notre maison appartenait à la mère de mon père, qui s'y était réservé quelques chambres au rez-de-chaussée donnant sur le vestibule, et elle nous permettait d'étendre le théâtre de nos jeux jusqu'auprès de son fauteuil. Cette bonne mère savait nous occuper à toutes sortes de riens agréables, et tenait toujours quelques friandises en réserve pour nous. Un jour elle couronna tous ses bienfaits par une représentation dramatique, sur un petit théâtre de marionnettes dont elle nous fit présent. Ce spectacle inattendu captiva nos jeunes imaginations, et s'empara de la mienne avec une force dont le puissant écho n'a cessé de retentir en moi.

La bonne grand'mère s'était bornée d'abord à nous montrer ce petit théâtre avec ses muets personnages, puis elle finit par l'abandonner à notre intelligence, afin que nous pussions lui donner la vie dramatique. Ce don me devint d'autant plus cher, que ce fut le dernier que nous reçûmes d'elle, car bientôt après la mort nous l'enleva. Je me souviens de cette bonne mère, comme d'un esprit revêtu des formes d'une belle femme, grande, douce, affable, bienveillante, et toujours vêtue de blanc : c'est ainsi, qu'aujourd'hui encore, elle vit dans ma mémoire.

Nous avions entendu nommer notre rue *Hirschgraben* (la fosse aux cerfs), et nous demandâmes l'explication de ce nom, car nous ne voyions ni fosse ni cerfs. On nous raconta qu'autrefois, cette rue était un grand fossé, situé au dehors de la ville, et qu'on y nourrissait des cerfs, parce qu'alors, l'usage voulait, qu'à un certain jour de l'année, le sénat mangeât en public un cerf rôti, et qu'on ne voulait pas être pris au dépourvu, si la guerre ou des chasses trop fréquentes avaient mis les habitants de Francfort dans l'impossibilité de se procurer cette venaison.

Au second étage de notre maison, il y avait une chambre dont les fenêtres étaient couvertes de plantes, afin de remplacer un véritable jardin que nous ne possédions pas. La vue donnait sur les jardins de nos voisins, et sur une plaine fertile, qu'on découvrait par-dessus les murs de la ville. C'est dans cette chambre, qu'en été, je venais apprendre mes leçons, contempler un orage, admirer le coucher du soleil et soupirer après la campagne. J'y voyais aussi nos voisins se promener dans leurs jardins, arroser leurs fleurs, regarder jouer leurs enfants et se livrer avec des amis à toutes sortes d'amusements. Plus d'une fois le bruit d'une boule qu'on lançait et des quilles qu'elle faisait tomber, arrivait sourdement jusqu'à moi. Tout ceci éveillait dans mon jeune cœur d'incertains désirs et un besoin de solitude tellement en harmonie avec mes dispositions à la gravité rêveuse et aux vagues pressentiments, que je ne tardai pas

à en être visiblement influencé. Au reste, notre maison, si pleine de recoins obscurs, était très-propre à entretenir de semblables penchants. Pour comble de malheur, on croyait alors que pour guérir les enfants de la crainte du surnaturel, il fallait les accoutumer, de bonne heure, à l'envisager sans effroi. Dans cette conviction, on nous força à coucher seuls; et lorsque, ne pouvant plus maîtriser nos terreurs, nous nous échappions du lit pour nous glisser dans la compagnie des valets et des servantes, notre père, enveloppé dans sa robe de chambre mise à l'envers, et, par conséquent, suffisamment déguisé pour nous, nous barrait le passage et nous faisait retourner sur nos pas. Le résultat de ce procédé est facile à comprendre. Le moyen de se débarrasser de la peur, quand on se trouve entre deux situations également propres à l'exciter? Ma mère, dont l'affabilité et la bonne humeur ne se démentaient jamais, et qui aurait voulu voir tout le monde dans les mêmes dispositions d'esprit, eut recours à un moyen plus aimable et qui lui réussit à merveille : celui d'entre nous qui n'avait pas eu peur la nuit, recevait, le matin, une ample distribution de friandises. Bientôt nous vainquîmes complétement nos terreurs, parce que nous trouvâmes notre intérêt à le faire.

Mon père avait suspendu, dans la salle d'entrée, une collection de vues de Rome, gravée par quelques habiles prédécesseurs de Piranese, qui avaient une entente merveilleuse de l'architecture et de la perspective. Grâce à ces gravures, je contemplais chaque jour la place du Peuple, le Colysée, la place et l'église de Saint-Pierre. Ces divers points de Rome m'impressionnèrent si vivement, que, malgré son laconisme habituel, mon père se plut souvent à me les expliquer. Il avait, au reste, une grande prédilection pour tout ce qui tenait à l'Italie, et il employait une partie de son temps à composer et à revoir la relation du voyage qu'il avait fait en ce pays, et d'où il avait rapporté une collection de marbres et de curiosités naturelles. Un vieux maître de langue italienne, nommé Giovinazzi, l'aidait dans ce travail,

et comme il ne chantait pas mal, ma mère était obligée de l'accompagner tous les jours sur son clavecin. Dès les premières années de son mariage déjà, son mari lui avait fait apprendre l'italien qu'il aimait à parler.

Tant qu'avait vécu ma grand'mère, mon père s'était abstenu de tout changement dans sa maison; mais il avait depuis longtemps le projet de la faire reconstruire, et il l'exécuta immédiatement après la mort de cette bonne mère. A Francfort, comme dans toutes les anciennes villes allemandes, on s'était permis d'avancer chaque étage sur la rue, ce qui la rendait étroite et sombre. Une loi finit par défendre ces empiétements à toutes les constructions nouvelles. Mon père, qui tenait beaucoup plus à gagner de la place pour l'intérieur de sa maison, qu'à lui donner une belle façade, éluda cette loi, en dirigeant les travaux de manière, qu'ils pouvaient passer pour une réparation, quoiqu'il ne conservât rien de l'ancienne maison.

Quelle ne fut pas notre surprise, à nous autres enfants, lorsque nous vîmes tomber, sous le marteau du maçon et la hache du charpentier, les murs et les chambres dont naguère encore on entretenait la propreté avec des soins minutieux! Quant aux inconvénients de cette situation, nous nous en aperçûmes à peine; car nous avions plus d'espace pour nos jeux, et nous trouvâmes plus d'une fois l'occasion de nous balancer sur une poutre ou de faire la bascule sur une planche. Lorsqu'on découvrit le toit, il devint tout à fait impossible de rester dans la maison. Nous allâmes loger chez des amis, et alors seulement, mon père se décida à nous envoyer à l'école. Des enfants élevés sévèrement, mais au sein d'une famille distinguée, accoutumés à la propreté, à la politesse, et que l'on jette tout à coup au milieu d'une masse bigarrée de jeunes êtres, devaient nécessairement se trouver sans armes contre la grossièreté, la méchanceté et la bassesse qui, dans de pareilles masses, ne peuvent manquer de se faire jour. Ce ne fut

cependant qu'à partir de cette époque que j'appris à connaître ma ville natale ; car, alors seulement, il m'était devenu possible de la parcourir, tantôt seul, tantôt avec mes camarades d'école. Pour donner une juste idée de l'effet que ces excursions produisirent sur moi, je vais les raconter avec ordre. Le pont du Maine resta longtemps ma promenade favorite : la longueur, la solidité et l'élégance de ce pont, en font une des constructions les plus remarquables que nous ait léguées le passé. Mes regards suivaient le cours du fleuve avec bonheur, et j'aimais à voir briller au soleil, le coq doré placé sur la croix du pont. Nous le passions presque toujours pour nous rendre à Sachsenhausen, où nous nous procurions, pour un kreutzer, le plaisir de revenir par le bac. De là, nous visitions le Marché aux vins, où nous admirions le mécanisme des grues à l'aide desquels on débarquait les tonneaux ; la vue des personnages, quelquefois bien grotesques, que nous voyions descendre des bateaux, nous réjouissait davantage encore. En revenant à la ville, nous ne manquions jamais de saluer le Saalhof, qui occupe la place où fut jadis la *Burg* de Charlemagne et de ses successeurs. Les jours de marché, nous nous mêlions à la foule de vendeurs et d'acheteurs qui se pressaient autour de l'église de Saint-Barthélemi. Les boutiques de gravures nous ont plus d'une fois fourni l'occasion de vider nos bourses, en échange de quelques figures d'animaux bizarrement enluminées et dorées. J'évitais toujours la place du Marché, parce qu'elle me paraissait trop sale ; et lorsqu'il me fallait passer devant les boucheries, je doublais le pas.

Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il y avait beaucoup de petites villes dans la grande ville, et beaucoup de petites forteresses dans la grande forteresse. Ces villes, c'étaient des couvents convertis en un amas de maisons séparées des autres par les anciennes murailles ; ces forteresses, c'étaient les habitations des nobles qui, au moyen âge, se barricadaient même dans les villes fortes. L'indus-

trie moderne a utilisé ces forts, sans faire disparaître le cachet de leur première destination. Les portes et les tours qui marquent les limites de l'ancienne ville, ainsi que les remparts par lesquels on a entouré la ville nouvelle, rappellent aussi clairement les unes que les autres, ce temps de troubles, où les citoyens étaient obligés d'avoir recours à de pareils moyens pour se garantir de la turbulence et de l'esprit de rapine de leurs voisins. C'est ce caractère de la ville qui fortifia dans ma jeune imagination, mon penchant naturel pour les choses du passé; d'anciennes chroniques et de vieilles gravures sur bois achevèrent de le développer. Des promenades sur les murs intérieurs de la ville me firent contracter l'habitude d'observer les situations humaines dans leurs dimensions et leurs rapports naturels, sans égard pour ce qu'il pourrait y avoir de beau ou d'intéressant. Les clefs des tours, des escaliers, des poternes par lesquels il fallait passer pour arriver à ces murs, étaient déposées chez l'inspecteur de l'arsenal. Mes camarades et moi, nous flattions si bien ses subordonnés, qu'ils nous confiaient quelquefois ces bienheureuses clefs. Lorsque le Diable boiteux enleva pendant la nuit les toits des maisons de Madrid, afin que son ami pût voir ce qui s'y passait, il lui procura un spectacle moins curieux que celui qui se déroulait devant nous en plein soleil, quand nous étions sur le haut de ces murs. Là, les brillants parterres des riches ou les fertiles vergers des bourgeois plus soigneux de l'utile que du beau; ici, des maisons, des cours, des fabriques, des blanchisseries et autres établissements industriels; plus loin, le cimetière... La scène, changeant à chaque instant, nous montrait des milliers d'individus, dans le cercle étroit de la vie privée, des travaux domestiques, des relations intimes et des soins les plus minimes et les plus secrets. Il est donc bien naturel que notre curiosité enfantine, vivement excitée par ces tableaux mouvants, ne pût se rassasier du plaisir de les contempler.

La maison de ville devint bientôt pour nous, un sujet d'observations plus importantes et plus utiles, sous un autre rapport du moins. Nous aimions à nous égarer dans les salles basses et voûtées de cet édifice, et plus d'une fois nous trouvâmes le moyen de pénétrer jusque dans la chambre du conseil. Cette pièce est fort grande, mais d'une simplicité extrême. Une boiserie de quelques pieds de hauteur, entoure le bas des murs; le reste de ces murs, ainsi que la voûte, sont blanchis à la chaux. Point de tapis, point de peinture; sur le mur du milieu, seulement, on a tracé une légende en trois rimes et en vieil allemand, dont voici la traduction :

« *Le dire* d'un seul homme, est le dire de pas un « homme; pour être juste, il faut les entendre tous deux. » Autour de la boiserie régnaient trois rangs de bancs élevés graduellement les uns au-dessus des autres, ce qui nous fit comprendre pourquoi notre sénat était divisé en trois bancs : Les échevins, les simples bourgeois et les artisans. Cette partie de l'édifice avait cependant beaucoup moins d'attrait que celle où se faisaient l'élection et le couronnement des empereurs. A force de cajoler les porte-clefs, nous obtenions, parfois, la permission de monter le nouvel escalier impérial, orné de riantes peintures à fresque et fermé par une grille de fer. La vue de la nouvelle salle d'élection, avec ses tapis de pourpre et ses lambris dorés, nous pénétra d'une profonde vénération, et nous fit désirer de devenir un jour témoins oculaires du couronnement d'un empereur. Quand, favorisés par le hasard, nous pouvions pénétrer jusqu'à la grande salle impériale, il était bien difficile de nous en faire sortir, et nous étions au comble du bonheur, quand une personne bienveillante voulait bien nous raconter quelques traits de la vie des empereurs, dont les portraits entouraient les murs de la salle. Ce fut ainsi que nous recueillîmes plus d'une fable sur Charlemagne et sur ses successeurs. Le véritable intérêt historique ne commençait pour

nous qu'avec Rodolphe de Habsburg, qui, par son mérite personnel, domina toute une époque de désordres. Charles IV nous intéressait aussi, car nous avions déjà entendu parler de ses lois criminelles et de sa Bulle d'or. Nous savions qu'il avait eu la générosité de pardonner aux habitants de Francfort, leur attachement à son noble rival, l'anti-empereur Gunther de Schwarzburg. En nous dépeignant Maximilien comme le plus généreux des hommes, on nous apprit que, de son vivant, il avait été prédit qu'il serait le dernier empereur d'une maison purement allemande. Cette prédiction s'était réalisée, puisqu'après sa mort, le choix des électeurs ne s'était partagé qu'entre François Ier, roi de France, et Charles-Quint, roi d'Espagne. L'accomplissement de cette ancienne prophétie occupait alors péniblement les esprits, car il venait de se répandre une prophétie nouvelle et plus alarmante encore, puisqu'elle s'appuyait sur un fait visible : Il ne restait plus sur les murs de la grande salle impériale, que la place d'un seul empereur, circonstance dans laquelle on crut voir le pronostic de la chute prochaine de l'Empire.

En sortant de l'hôtel de ville, nous nous rendions presque toujours à la cathédrale, pour y saluer le mausolée de Gunther de Schwarzburg, ce prince loyal, presque aussi estimé par ses ennemis que par ses amis. Une porte pratiquée dans le chœur de la cathédrale conduit à l'ancienne salle des élections; elle resta longtemps fermée pour nous; à force d'instances, nous obtînmes enfin la permission de la franchir. Nous eussions mieux fait de nous borner à voir toujours avec les yeux de l'imagination, cette salle qui joue un si grand rôle dans l'histoire de l'Allemagne, car nous la trouvâmes peu digne de l'acte important pour lequel les plus puissants souverains de l'Empire, s'y étaient réunis tant de fois. Elle est non-seulement d'une simplicité extrême, mais on en a fait le dépôt de toutes sortes de poutres et d'échafaudages, dont on ne se sert qu'en certaines occasions. Nos parents et nos

amis, d'un âge avancé, nous parlaient souvent des deux couronnements dont ils avaient été témoins, et qu'ils regardaient comme l'événement le plus remarquable de leur longue existence. Le couronnement de Charles VII, pendant lequel l'ambassadeur de France avait donné des fêtes aussi splendides qu'ingénieuses, avait eu lieu avec une pompe inouïe : malheureusement la suite ne répondit point à ce superbe début; car bientôt le pauvre empereur, ne pouvant pas même se maintenir dans la capitale de son duché de Bavière, s'était trouvé réduit à implorer l'hospitalité des villes libres de l'Empire. Si, au couronnement de l'empereur François Ier, on déploya moins de magnificence, la cérémonie fut embellie par la présence de Marie-Thérèse, dont l'incomparable beauté enchanta les hommes, comme naguère la noble contenance et les beaux yeux bleus de Charles VII avaient enchanté les femmes.

La paix d'Aix-la-Chapelle, semblait avoir terminé pour toujours les guerres qui, tout récemment encore, avaient troublé l'Allemagne. Persuadés que ces calamités ne devaient plus jamais se renouveler, on m'en parla comme si elles n'avaient eu lieu que pour fournir un agréable sujet de conversation à des réunions d'amis heureux et contents.

A peine six mois s'étaient-ils écoulés dans ces retours vers le passé, que les apprêts d'une foire venaient faire fermenter dans nos jeunes têtes des idées nouvelles. La construction d'une ville en planches, au milieu d'une ville en pierres, me causait autant de surprise que de plaisir, tandis que le déchargement des marchandises et le soin avec lequel on les étalait dans ces maisons en planches, m'inspiraient le désir d'en posséder quelques-unes, désir que je satisfaisais selon les ressources de ma petite bourse. Au milieu de ce grand mouvement, je ne tardai pas à me former une juste idée des productions des habitants de notre globe, et des échanges au moyen desquels ils communiquent entre eux. Les célèbres foires de Francfort,

dont l'une arrive avec le printemps et l'autre avec l'automne, étaient alors précédées de cérémonies singulières, qui faisaient très-pittoresquement revivre les temps anciens. Pendant ces époques d'agitation où chacun était juste ou injuste, selon son bon plaisir, les marchands ne pouvaient voyager sans être attaqués par des voleurs de grand chemin, métier qu'alors les nobles ne dédaignaient point. Pour éviter cet inconvénient, les marchands se faisaient escorter par des hommes d'armes, que leur souverain ou leur seigneur suzerain, se faisaient un devoir de leur accorder. Ces escortes, cependant, ne pouvaient pas les suivre jusque sur le territoire des villes libres de l'Empire, trop jalouses de leurs droits, pour y souffrir une protection qui n'aurait point émané de leur autorité. A cet effet, les habitants de ces villes allaient prendre les marchands sur les limites de leur territoire, et les amenaient eux-mêmes dans leurs murs. Les jours où les citoyens de Francfort allaient chercher ainsi les marchands qui se rendaient à la foire, s'appelaient jours de *sauvegarde*. L'action par elle-même était devenue inutile depuis longtemps; le sénat cependant en avait perpétué le souvenir par le simulacre de ce qui se faisait autrefois : dès les premières heures du jour de sauvegarde, les rues et les places s'encombraient de curieux qui se pressaient et se poussaient pour le plaisir de le faire, car il n'y avait encore rien à voir. Vers le milieu de ce jour, la garde bourgeoise à cheval, représentant les chevaliers d'autrefois, sortait de la ville par plusieurs portes; et sur un point convenu, elle trouvait les chevaliers de l'escorte qui accueillaient ces nobles envoyés de la ville avec beaucoup de déférence et les traitaient splendidement. Le banquet se prolongeait jusqu'à la nuit, puis les bourgeois qui avaient joué le rôle de chevaliers s'en retournaient chez eux, en évitant autant que possible d'être vus, car la plupart ne pouvaient plus se tenir sur leurs chevaux. Ceux dont la tête était plus saine, revenaient par la porte du fond,

où la foule se portait de préférence. A l'entrée de la nuit, la diligence de Nuremberg, escortée par les prétendus chevaliers de Francfort, entrait par cette même porte. D'après un vieux *dire*, il devait toujours y avoir, ce jour-là, une vieille femme dans la diligence ; et quoiqu'il ne fit plus assez jour pour distinguer les voyageurs, les gamins, persuadés que la vieille femme traditionnelle était dans la voiture, poussaient des cris étourdissants; et la foule se précipitait après cette voiture avec un tapage et un désordre incroyables. Le lendemain, on gratifiait le public d'une autre résurrection du passé, qu'on appelait, la *séance des fifres*. Les grandes villes commerciales dont on augmentait les impôts à mesure qu'elles étendaient le cercle de leur industrie, cherchaient à se soustraire à cette augmentation par tous les moyens possibles; et comme les empereurs avaient presque toujours besoin d'elles, il leur fut facile d'en obtenir des franchises annuelles, et de les faire souvent renouveler. Ces renouvellements se constataient par des dons symboliques, offerts, en plein sénat, au prévôt de la ville, alors nommé par l'empereur. Voici comment, dans mon enfance, on nous rappelait le souvenir de cette cérémonie : Les échevins se réunissaient dans la grande salle impériale, le prévôt les présidait et le greffier appelait les causes qu'on avait, à dessein, remises à ce jour-là. Tout à coup, une musique bizarre, qui annonçait, pour ainsi dire, l'arrivée des siècles passés, se faisait entendre et trois fifres, la tête couverte, le corps enveloppé dans des manteaux galonnés, se présentaient à la barre, en soufflant, l'un dans une musette, l'autre dans un basson, et le troisième dans un hautbois. Alors les magistrats suspendaient la séance, l'envoyé d'une des trois villes, c'est-à-dire, Worms, Bamberg et Nuremberg, qui reconnaissaient toujours solennellement les franchises commerciales accordées à la ville de Francfort, entrait avec une suite nombreuse et présentait au prévôt les dons symboliques. Ces dons consistaient en

échantillons des denrées dont se composait le commerce principal de la cité. Selon l'antique usage, le poivre les représentait toutes ; aussi l'envoyé déposait-il devant le prévôt, un grand poivrier en bois sculpté, puis il plaçait sur ce vase une paire de gants, ornée de glands et de broderies en soie. Ces gants étaient le signe d'une protection accordée avec bonté et acceptée avec reconnaissance. Les empereurs, dans les cas extrêmes, n'hésitaient pas à envoyer ce gage d'alliance aux villes impériales. Après avoir déposé au pied du vase une baguette blanche, sans laquelle il n'y avait pas autrefois d'actes vraiment authentiques, l'envoyé prononçait sa harangue et se retirait avec les fifres. L'audience reprenait son cours, jusqu'à l'arrivée du second et du troisième envoyé, qui ne se présentaient qu'à des intervalles très-éloignés, afin de prolonger le plaisir du public. Cette fête flattait singulièrement ma vanité, à cause de la place honorable de prévôt qu'occupait mon grand-père ; elle me fournissait en même temps l'occasion d'en demander l'explication, ce qui me familiarisa avec les mœurs, les usages et les habitudes de nos ancêtres.

Sur la rive droite du Main et sous une touffe de vieux tilleuls, jaillissait une source d'eau sulfureuse, auprès de laquelle, dans la belle saison, les bergers et les bergères venaient s'amuser assez grossièrement. D'un autre côté de la ville jaillissait une autre fontaine, où, pendant les fêtes de la Pentecôte, on faisait prendre l'air aux pauvres orphelins qui, pendant le reste de l'année, se fanaient entre les murailles de leur hospice. On ne songeait pas alors, qu'on ne saurait trop tôt développer les forces morales et physiques de ces pauvres créatures délaissées, en les mettant en contact avec le monde extérieur, où l'on ne tarde pas à les jeter, sans autre ressource que de servir les heureux et de supporter leurs caprices. Les servantes, qui ne songent qu'à se procurer des prétextes de promenade, ne manquaient jamais de me conduire aux fêtes de ces

deux sources; aussi occupent-elles le premier rang parmi les impressions d'enfance dont j'ai conservé le souvenir.

Dès que notre maison fut redevenue habitable, nous nous y réunîmes avec un vif sentiment de bien-être. Devant l'heureuse exécution d'un plan sagement combiné, on oublie tous les désagréments qu'il a fallu supporter pour y arriver. Les arrangements et les embellissements intérieurs qui se firent peu à peu, nous occupèrent pendant longtemps et d'une manière fort agréable. On commença par placer dans le cabinet d'étude de mon père une édition complète des auteurss latin, des écrivains qui se sont occupés d'antiquités romaines et de jurisprudence, le Tasse et quelques autres poëtes italiens, des relations de voyages, des dictionnaires et autres livres que mon père voulait avoir sous la main ; le reste de la bibliothèque trouva sa place dans une grande mansarde disposée à cet usage. Les tableaux que, dans notre ancienne maison, on avait été forcé de disperser, servirent à décorer une très-belle pièce qui touchait au cabinet d'étude.

En fait de tableaux, mon père avait des opinions qu'il défendait avec passion. Selon lui, il fallait faire travailler les peintres vivants, au lieu de consacrer tant d'argent à l'acquisition des célèbres peintres morts. Je l'ai souvent entendu comparer les tableaux aux vins du Rhin, qui deviennent meilleurs en vieillissant, sans empêcher le nouveau de devenir tout aussi bon avec le temps. L'expérience lui avait prouvé que dans les vieux tableaux, les amateurs admirent surtout le ton brun et foncé, qui donne au coloris quelque chose de gravement sombre, et il soutenait que les peintures modernes prendraient ce ton en vieillissant, mais il ne convenait pas que, par là, elles deviendraient meilleures. Fidèle à ce principe, il avait depuis longtemps occupé les peintres les plus habiles de notre ville, tels que Hirt, si heureux à représenter des forêts et à les meubler de toutes sortes d'animaux ; Trautmann, ce digne émule de Rembrandt ; Schütz, qui, malgré la lenteur de son

travail, était parvenu à fixer sur la toile les plus beaux sites des rives du Rhin, et Junker, dont les fleurs, les fruits et les scènes de la vie intime, pouvaient figurer avec honneur à côté des plus beaux tableaux flamands de ce genre. Dans notre nouvelle demeure, le goût de mon père pour la peinture devint plus vif encore, non-seulement parce qu'il y avait plus de place pour les tableaux, mais encore parce qu'il venait de faire la connaissance d'un jeune artiste nommé Seekatz : j'aurai plus tard occasion de parler de son talent et de son caractère.

Un phénomène qui effraya le monde entier, troubla pour la première fois, la douce quiétude de mon enfance. Le 1er novembre 1755, le sol portugais tremble et se balance, la mer bouillonne, les navires se heurtent, les maisons tombent, les églises, les palais, les tours s'écroulent, les vagues engloutissent une partie de la demeure royale, la terre crevassée vomit des flammes, et l'incendie éclate sur tous les points de Lisbonne, qui était à la fois une superbe capitale, une importante cité commerciale et un port célèbre. Soixante mille personnes qui, une heure plus tôt, se sentaient heureuses et tranquilles, se trouvent enveloppées dans une ruine commune ; l'incendie continue ses ravages, et des malfaiteurs, devenus libres tout à coup, commettent impunément tous les crimes imaginables : en un mot, l'arbitraire de la volonté illimitée de la nature, se montre sous les formes les plus hideuses. Avant même d'avoir reçu la nouvelle de ce terrible phénomène, des phénomènes locaux nous en avaient, pour ainsi dire, donné le pressentiment. Des secousses avaient été ressenties dans plusieurs contrées de l'Allemagne, et la plupart de nos sources minérales s'étaient refoulées sur elles-mêmes. Lorsque nous apprîmes enfin cette calamité dans tous ses affreux détails, les âmes pieuses se livrèrent à de saintes méditations, les philosophes se perdirent dans de vagues raisonnements et les prédicateurs nous exhortèrent à la pénitence. Mes premiers enseignements religieux

m'avaient dépeint la Divinité comme la quintessence de la justice et de la bonté ; aussi fus-je péniblement surpris, en me voyant forcé de reconnaître que le créateur du monde pouvait ne pas toujours se conduire en bon père, puisqu'il venait de frapper avec une sévérité égale, les bons et les méchants. L'été suivant me fournit une nouvelle occasion de faire une plus ample connaissance avec le Dieu de colère, sur lequel l'Ancien Testament nous transmet tant de terribles récits. Un violent orage venait d'éclater, et les belles et grandes vitres qui remplaçaient les petits vitraux ronds de notre ancienne demeure, se brisèrent au milieu du bruit du tonnerre et de la clarté éblouissante des éclairs. Saisis d'effroi, les domestiques nous avaient entraînés avec eux dans les caves, où ils croyaient apaiser la Divinité en tombant à genoux et en poussant des hurlements qui mirent le comble à notre terreur. Pendant ce temps, mon père, toujours calme, toujours maître de lui-même, dépendait les fenêtres : par ce moyen il sauva quelques vitres ; mais il livra passage à la pluie qui tombait à torrents. Ce fut au point qu'après l'orage, nous eûmes à subir tous les inconvénients d'une inondation ; car l'eau ruisselait dans les appartements, sur les escaliers et dans les salles basses.

Ces inconvénients n'interrompirent point le cours de nos études, que mon père dirigeait lui-même. Élevé au collége de Cobourg, le meilleur de son temps, il y avait acquis des connaissances solides, puis il avait suivi, à l'université de Leipzig, la carrière de la jurisprudence avec tant de succès, que son ouvrage intitulé : *Electa de aditione hereditali*, est encore consulté aujourd'hui par les hommes spéciaux.

Il n'est pas de bons pères qui n'éprouvent le pieux désir de voir leurs fils réaliser ce qu'ils n'ont pu faire eux-mêmes ; on dirait qu'ils espèrent vivre une seconde fois, en utilisant leur expérience au profit de leurs enfants. Il est vrai qu'alors les instituteurs méritaient peu la confiance des parents, ce qui avait fait naître une pédagogie d'amateurs ; en cherchant le mieux, on avait oublié que toute in-

struction qui n'est pas donnée par des hommes du métier, est toujours défectueuse. N'ayant trouvé que peu d'obstacles sur sa route, mon père voulait me la faire suivre, dans la conviction qu'avec beaucoup moins de peines, j'atteindrais un but plus élevé, car il faisait d'autant plus de cas de mes dispositions, que la nature les lui avait refusées : aussi m'a-t-il dit bien des fois, et lorsque j'étais déjà avancé en âge, que s'il avait eu mes facultés innées, il en aurait tiré un très-grand parti, au lieu de les prodiguer follement comme je le faisais.

Une conception prompte, des élaborations continuelles, me mirent bientôt au-dessus des enseignements de mon père et des maîtres qui le secondaient; cependant je ne savais encore rien à fond. La grammaire me déplaisait, car je n'y voyais que des lois arbitraires ; les règles me paraissaient ridicules à cause des exceptions qui les détruisent et dont il fallait faire une étude spéciale ; et sans le rudiment, que j'aimais à me répéter sans cesse, je ne sais ce que je serais devenu. Au reste, j'ai toujours saisi avec une grande facilité la construction des phrases et le véritable sens d'un sujet : aussi personne ne m'égalait-il en composition, où cependant j'étais presque toujours le dernier, à cause de mes nombreuses fautes d'orthographe. Ma sœur Cornélie prenait ses leçons dans la même pièce où j'apprenais mon *Cellarius* par cœur. Forcé de me tenir tranquille quand ma tâche était finie, je me mettais à écouter, et j'apprenais ainsi l'italien qui, en sa qualité de gracieux dérivé du latin, m'amusait beaucoup. De semblables preuves de mémoire et de combinaisons précoces, me rangèrent dans la catégorie des enfants qui font de bonne heure parler d'eux. On eût dit que mon père me croyait déjà à l'époque où il pourrait m'envoyer à l'université ; car il me disait souvent que je ferais mon droit à Leipzig, et que je serais ensuite libre de choisir l'université où je voudrais achever mes études. Il ajoutait qu'il me ferait ensuite visiter Wetzlar, Ratisbonne et Vienne, d'où je me rendrais en

Italie ; ce qui ne l'empêchait pas de me dire qu'il fallait, auparavant, visiter la France et Paris, parce qu'après avoir vu l'Italie, on ne pouvait plus rien trouver de beau en ce monde. Ce tableau prophétique de mon avenir, avait d'autant plus d'attraits pour moi, que mon père le terminait presque toujours par une description brillante de l'Italie, et surtout de la ville de Naples.

Mes leçons particulières s'étaient multipliées au point, qu'on avait pris le parti d'y associer les enfants de nos voisins, ce qui ne contribua nullement à hâter mes progrès. Les maîtres suivaient leurs vieilles routines, tandis que les malices et parfois les grossieretés de mes camarades, troublaient à chaque instant des leçons déjà fort peu fructueuses par elles-mêmes. *Cornelius Nepos* nous paraissait trop sec ; grâce aux catéchismes et aux sermons, le Nouveau Testament nous paraissait tout à fait trivial. Privés ainsi de toute étude vraiment intéressante à nos yeux, nous nous laissâmes aller à une rage de rimer, dont, au reste, j'étais atteint depuis longtemps. Cette disposition d'esprit nous fit consacrer tous nos dimanches à des réunions dans lesquelles nous nous faisions la lecture de vers de notre composition. Les miens, quels qu'ils fussent, me paraissaient toujours les meilleurs. Bientôt cependant je m'aperçus que mes camarades avaient la même opinion des leurs, qui souvent me paraissaient très-pitoyables. Ce qui mit le comble à ma surprise, c'est que le plus inepte de mes petits amis, pour lequel cependant j'avais une certaine affection, et qui se faisait faire ses poésies par son gouverneur, ne se contentait pas de les placer au-dessus des nôtres, mais avait encore la ferme conviction de les avoir composées lui-même. Toutes ces folies vaniteuses, ces extravagances d'auteur, me suggérèrent un jour l'idée que je pourrais fort bien être aussi insensé aux yeux de mes camarades, qu'ils l'étaient aux miens. Ce doute me rendit d'autant plus malheureux, qu'il m'était tout aussi impossible de le détruire que de le convertir en certitude.

Le hasard vint enfin à mon secours. Nos luttes poétiques avaient attiré l'attention de nos pères; pour se faire une juste idée de notre talent, ils donnèrent à chacun de nous le sujet d'un impromptu; le mien obtint tous les suffrages, et je repris confiance en moi-même. A cette époque, il n'existait pas encore de bibliothèque à l'usage des enfants, mais j'avais feuilleté plusieurs fois les *Chroniques* de Gottfried et une Bible in-folio, ornée de gravures de Mérian, ce qui m'avait familiarisé avec les principaux événements de l'ancien monde. L'*Aserra philologica* ajouta à ces faits historiques une foule de fables et de mythologies. Bientôt les *Métamorphoses* d'Ovide, me tombèrent sous la main et achevèrent de meubler mon jeune cerveau d'une foule d'images et d'événements. Tout cela me préoccupait au point que je n'ai jamais connu l'ennui. Les impressions, parfois dangereuses, que je puisais dans ces livres, ne tardèrent pas à être favorablement modifiées par la lecture du *Télémaque* de Fénelon, avec lequel je ne pouvais alors faire connaissance que par la traduction si imparfaite de Neukirch; *Robinson Crusoë* et *l'Ile Felsenburg* eurent leur tour. Le *Voyage* de lord Anson *autour du monde,* me fut surtout très-utile; car, en suivant du doigt sur mon petit globe, la route de ce voyageur, je parvins à me faire une juste idée de la terre et de ses diverses contrées.

Un nouveau genre de productions littéraires qui surgirent tout à coup à Francfort, me fournirent de nouveaux sujets d'instruction et de plaisir : c'étaient des *dires* et des contes du moyen âge, qu'on a reproduits plus tard, sous le titre de *Contes populaires.* On en vendait une si grande quantité, qu'on avait pris le parti de les clicher et de les imprimer sur de mauvais papier gris, afin de pouvoir les donner à bon marché. Que nous étions heureux, nous autres enfants, lorsque, pour quelques kreutzers, nous étions parvenus à nous procurer, *les Quatre fils Haimon, la Belle Mélusine, l'Empereur Octavien,* le *Juif Errant, Fortunatus,* et toute la séquelle.

Semblables aux orages qui dans la belle saison viennent souvent gâter les plus charmantes parties de campagne, les maladies d'enfants empoisonnent les plus douces années de ces pauvres petites créatures. Je venais d'acheter *Fortunatus* et je me proposais de le lire, lorsque je me sentis un malaise général, auquel succéda un violent accès de fièvre; le lendemain, j'avais la petite vérole. L'inoculation était déjà connue ; mais elle passait encore pour une intervention téméraire dans la marche de la nature, et peu de personnes avaient le courage d'y recourir. Après de longues et cruelles souffrances, le masque qui avait longtemps couvert mes yeux et mon visage tomba : j'étais heureux puisque je revoyais le jour. Une de mes tantes, qui naguère aimait tant à me promener parce que ma beauté lui attirait des compliments, s'écria en me voyant : Mon Dieu, mon neveu, que tu es devenu laid! et ce mot cruel, elle me l'a bien des fois répété par la suite : tant il est vrai qu'on est toujours disposé à nous faire expier un plaisir que nous avons procuré jadis et qu'il ne dépend plus de nous de donner. Toutes les maladies que le mauvais génie de l'enfance aime à lui envoyer, vinrent successivement fondre sur moi; et à chacune d'elles on m'assurait que j'étais fort heureux d'être débarrassé d'un mal qui désormais ne pouvait plus avoir de prise sur moi. Cet état de souffrances perpétuelles, contre lequel je cherchai à me roidir pour éviter les tourments de l'impatience, augmenta à mes yeux le mérite des vertus stoïques que j'avais entendu vanter, et que le christianisme nous recommande sous le titre de résignation.

Parmi les calamités de ce genre, qui troublaient la paix de ma famille, je mentionnerai la mort d'un de mes frères, de quelques années moins âgé que moi. Il était d'une constitution délicate, taciturne et capricieux; je n'ai jamais pu en faire un ami; la contagion des maladies d'enfance l'enleva, bien avant qu'il ne fût arrivé à l'adolescence. Plusieurs de mes frères et sœurs disparurent

ainsi de ce monde; et je finis par rester seul avec une sœur que le temps m'a toujours rendue plus chère. Mes maladies me devenaient d'autant plus funestes, que mon père voulait que je réparasse le temps qu'elles m'avaient fait perdre, en doublant mes heures d'étude. Pour échapper à ce surcroît de travail, je me réfugiais aussi souvent que possible chez mon grand-père maternel. Sa maison était un de ces anciens forts dont j'ai déjà parlé, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un très-beau jardin. Le digne prévôt y occupait ses loisirs en surveillant les espaliers et en classant les tulipes et les jacinthes. Rien n'était plus régulier, plus uniforme que la vie de ce vieillard. Chaque matin, sa voiture le conduisait à l'hôtel de ville; à son retour, il dînait, faisait la sieste et descendait ensuite au jardin, vêtu d'une robe de chambre ample et traînante, et coiffé d'un bonnet de velours à grands plis, ce qui lui donnait un air antique, tenant le milieu entre Alcinoüs et Laërte. Il parlait peu, ne s'animait jamais et ne souffrait aucune innovation dans sa maison; tout en lui et autour de lui respirait la conscience d'une paix inviolable et d'une durée éternelle. Mais ce qu'il y avait en lui de plus étonnant, c'était l'esprit prophétique qui lui faisait pressentir l'avenir de tout ce qui pouvait le concerner, lui et les siens. Il n'avait jamais confié cette faculté qu'à sa femme; nous autres enfants cependant, nous savions fort bien qu'il en était doué; aussi ressentions-nous pour lui une vénération mêlée de crainte. Voici quelques-uns des faits de cette nature, dont on parlait souvent dans notre famille.

Lorsqu'il n'était encore qu'un des plus jeunes magistrats de Francfort, il rêva qu'il était en séance, et qu'un des échevins qui venait de se lever, l'engageait fort poliment à prendre sa place. Le lendemain le même échevin fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Persuadé qu'il le remplacerait, mon grand-père fit faire tous les préparatifs nécessaires à la célébration de son avénement; et ce fut en

effet pour lui que sortit la boule d'or qui fait les échevins. A la mort du prévôt de la ville, il eut sans doute une vision semblable. Craignant que l'empereur ne se souvînt qu'autrefois il avait nommé les prévôts, le sénat mit tant d'empressement à remplacer son chef, que l'huissier fut obligé de parcourir la ville toute la nuit, afin que la séance pût avoir lieu dès le point du jour. Lorsque cet huissier arriva chez mon grand-père, il demanda un bout de chandelle pour remplacer celui qui venait de s'user dans sa lanterne : Donnez-lui une chandelle entière, dit mon grand-père ; car c'est pour moi qu'il a toute cette peine. L'événement justifia ces paroles, car le lendemain il était prevôt de la ville. Je me souviens que lorsque je pouvais feuilleter dans ses papiers, je trouvais souvent, à la suite de notes d'horticulture, des phrases de ce genre : « Cette nuit... est venu me voir... il m'a dit...; » ou bien : « Cette nuit j'ai vu... » Les noms et les révélations étaient en chiffres inintelligibles pour moi. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire chez ce vieillard, c'était que les personnes chez lesquelles il ne s'était jamais manifesté aucune faculté divinatoire, s'en trouvaient douées tout à coup, lorsqu'elles restaient dans son atmospère ; et cependant, il n'a transmis cette faculté à aucun de ses enfants ou de ses petits-enfants.

En parlant de ma famille, je ne puis m'empêcher de penser avec reconnaissance à ma tante mariée au droguiste Melbert. J'allais souvent chez elle, car de ses fenêtres je pouvais voir à mon aise le tumulte du marché auquel je craignais de me mêler ; et si d'abord rien ne me parut intéressant dans le magasin de mon oncle, que le bois doux et les pastilles de réglisse, je finis par y puiser des connaissances exactes sur les divers objets que j'y voyais. Cette tante, la plus pétulante des sœurs de ma mère, était, depuis sa tendre jeunesse, toujours chez les voisines pour y soigner et parer les enfants dont, selon elle, on ne s'occupait jamais assez. Pendant les solennités publiques, il était impossible de la retenir à la maison ; au couronnement d

Charles VII. elle s'était élancée sur une borne devant laquelle l'empereur devait passer. Dès qu'elle le vit paraître, elle se mit à crier : Vive l'empereur! et força ainsi le monarque à ôter son chapeau devant elle. Cette espièglerie lui avait laissé un souvenir si agréable, qu'elle la racontait toujours avec orgueil. Une autre sœur de ma mère, avait épousé M. Stark, pasteur de l'église Sainte-Catherine; tous deux vivaient dans la paix et dans la retraite qui convenait à leur position. Dans cette maison j'appris à connaître Homère, mais par une traduction prosaïque, ornée de gravures qui achevèrent de fausser mes idées sur les héros de la Grèce. Les événements m'intéressèrent, et comme je regrettais de les voir finir si brusquement à la mort d'Hector, mon oncle me renvoya à *l'Énéide* de Virgile, et cet ouvrage répondit parfaitement à mon attente.

Il est, sans doute, inutile de dire que l'enseignement religieux faisait partie de mes études. Alors le protestantisme n'était qu'une morale sèche et aride, peu propre à émouvoir l'âme et à toucher le cœur : aussi voyait-on se former de toutes parts, des confréries telles que les *séparatistes*, les *piétistes*, les *herrnhuter* (frères Moraves), qui tous cherchaient à se rapprocher de la Divinité par l'intervention du Christ, et par des moyens qui leur semblaient plus efficaces que ce que leur offrait la religion reconnue. Les séparatistes intéressaient surtout, par la substantialité de leurs principes et par l'originalité de leurs manières. Parmi les anecdotes qu'on se racontait sur ces sectaires, je ne citerai que la réponse d'un ferblantier, qu'on croyait embarrasser en lui demandant quel était son confesseur. « Mon confesseur, répondit-il, est d'un rang très-élevé; vous le connaissez tous ; c'est celui du roi David. »

Influencé, sans doute, par ces exemples, j'eus à mon tour l'idée de me rapprocher de Dieu à ma manière. Mes instructions religieuses et plusieurs passages des Évangiles, m'avaient fait regarder comme le seul Dieu véritable, celui qui aime le monde et le considère comme son œuvre. Il

me semblait que puisqu'il se trouve en communion immédiate avec la nature, il pourrait étendre ses rapports sur l'espèce humaine et s'en occuper avec la même sollicitude qu'il accorde aux plantes, aux animaux et à la marche des astres. N'osant toutefois donner une forme à ce Dieu, je voulais me le représenter par ses œuvres et lui élever un autel dans le véritable et antique esprit biblique. Les divers produits de la nature devaient composer cet autel, sur lequel je voulais voir brûler une flamme, image de l'âme humaine, quand, par une pieuse exaltation, elle s'élève vers son Créateur. Le cabinet d'histoire naturelle de mon père me fournit tous les matériaux que je pouvais désirer; mais la manière de les entasser m'embarrassa longtemps. Je finis par me souvenir qu'il y avait, dans la maison, un fort beau pupitre en laque rouge, orné de dorures, sur lequel on posait les papiers de musique. Je le portai dans ma chambre, et je rangeai symétriquement tous mes députés de la terre, sur les différents degrés de ce meuble, ce qui formait un ensemble aussi imposant qu'agréable. Le premier sacrifice devait avoir lieu le lendemain, au lever du soleil. Le jeune lévite ne savait cependant pas encore par quel moyen il obtiendrait une flamme qu'il voulait en même temps odorante. Après de longues réflexions, mon choix se fixa sur des pastilles du sérail, qui répandent un parfum exquis, et brûlent sans éclater en flammes, ce qui me parut une allégorie parfaite de la situation d'un cœur rempli de l'amour de Dieu.

Depuis longtemps déjà, le soleil était monté à l'horizon; mais les murs des maisons voisines m'empêchèrent de le voir. Au premier rayon qui m'apparut enfin, j'approchai le petit miroir ardent que je tenais à la main, de la soucoupe de porcelaine où j'avais déposé mes pastilles; elles s'allumèrent aussitôt, et ma dévotion fut ardente et pure. L'autel resta dans ma chambre tel que je l'avais déposé; on n'y vit qu'un élégant diminutif du cabinet d'histoire naturelle, moi seul, j'en connaissais l'importance.

Mon premier sacrifice m'avait rendu si heureux, que je le renouvelai dès que le soleil m'en fournit le moyen. La soucoupe ne se trouvant pas sous ma main, je déposai les pastilles sur le pupitre ; elles s'allumèrent, et le sacrificateur fut si abîmé dans sa contemplation, qu'il ne s'aperçut point du dégât que causait son sacrifice. Les pastilles étaient éteintes; mais, semblables à de mauvais esprits qui s'envolent, elles avaient laissé après elles les noires empreintes de leurs pas ; la laque était brûlée, les dorures avaient disparu. Je cachai le dommage en le couvrant de mes plus étincelants morceaux de minerai ; mais j'avais perdu le courage et l'envie de renouveler mes sacrifices. Il me semblait même que cet accident ne m'était arrivé que pour m'avertir combien il est dangereux de chercher à se rapprocher de la Divinité par de semblables moyens.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

Frédéric le Grand. — Organisation d'un théâtre de marionnettes. Mon penchant à vivre et à faire vivre mes camarades dans un monde imaginaire. — *Le nouveau Pâris,* conte d'enfant. — Mes efforts pour devenir un stoïcien parfait. — Doutes que l'on me suggère sur la légitimité de ma naissance. — Effet bizarre de l'orgueil. — Projets de mon père sur mon avenir. — Souvenirs de quelques hommes remarquables de Francfort. — Ma sœur. — Klopstock. — *La Messiade* et le désordre qu'elle cause chez mon père pendant qu'on lui fait la barbe.

Les bienfaits de la paix ne se font sentir nulle part d'une manière plus efficace, que dans les cités qui se gouvernent elles-mêmes, dont le territoire est assez vaste pour contenir un grand nombre de citoyens et la situation favorable au commerce. Francfort réunit tous ces avantages, et une longue paix l'avait fait arriver à un haut degré de prospérité. En 1756, nous vîmes éclater la guerre de Sept ans, qui exerça une très-grande influence sur mon avenir. Le roi de Prusse, Frédéric le Grand, venait d'envahir la Saxe avec une armée de soixante mille hommes; au lieu d'une déclaration de guerre en forme, il s'était contenté de publier un manifeste de sa composition. L'Europe se posa aussitôt en juge et se divisa en deux partis; les familles, sans en excepter la mienne, devinrent l'image de l'Europe. En sa qualité de prévôt, mon grand-père avait eu l'honneur de tenir le dais au-dessus de François Ier, pendant le couronnement de ce monarque, et l'impératrice Marie-Thérèse lui avait fait présent d'une superbe chaîne d'or. Grâce à ce souvenir, il prit parti pour l'Autriche, et presque toutes ses filles et ses gendres par-

tagèrent son opinion; mais mon père, que Charles VII avait fait conseiller impérial, s'était toujours intéressé à la triste destinée de ce prince, et il se prononça en faveur de la Prusse. Les petites jalousies de famille, comprimées au fond des cœurs, se montrèrent tout à coup sous la forme de ces dissentiments politiques. Le grand-père, chez lequel on avait l'habitude de se réunir tous les dimanches, perdait parfois son calme habituel; les femmes cherchèrent en vain à rétablir la paix; et après plusieurs scènes désagréables, mon père finit par ne plus retourner chez le prévôt. Chaque victoire du roi de Prusse était une fête chez nous, on la célébrait en niant, au besoin, tout ce qui pouvait être à l'avantage de ses adversaires; les autres membres de la famille en faisaient autant; aussi ne pouvait-on plus se rencontrer dans la rue sans qu'il en résultât des querelles comme dans *Roméo et Juliette*. Il va sans dire que, moi aussi, j'étais pour la Prusse, ou plutôt pour Frédéric le Grand; car ce n'était pas la Prusse, c'était l'individualité de son roi qui me captivait. Les calomnies qu'on répandait contre lui, me firent douter de la justice du public, comme, un an plus tôt, le tremblement de terre de Lisbonne, m'avait fait douter de la justice de Dieu. J'étais naturellement disposé à la vénération, et ma déception était d'autant plus grande, dans cette occasion, qu'on m'avait constamment fait envisager le public comme un juge équitable, auquel il fallait tout sacrifier. Ce n'était pas en invoquant le respect de moi-même, mais en me faisant redouter l'opinion du monde, que mes parents s'étaient efforcés de m'accoutumer aux bonnes mœurs et à une sévère bienséance. Je suis forcé de reconnaître que c'est à cette époque que remonte le dédain, je dirai même le mépris des jugements du public, dont je n'ai pu me défaire, que lorsque le temps et le développement de ma raison m'ont fait trouver un juste équilibre entre le respect aveugle et le mépris.

La prolongation de la guerre fournit sans cesse des

éléments nouveaux à l'esprit de parti, et nous continuâmes à nous tourmenter et à nous créer des maux imaginaires, jusqu'à ce que, quelques années plus tard, les Français nous en fissent éprouver de réels, en venant prendre possession de Francfort. Si le grand nombre ne voyait d'abord, dans les événements qui se passaient au loin, que des sujets de conversation passionnés, quelques hommes sensés comprenaient déjà, que l'intervention de la France pourrait fort bien étendre jusque sous nos murs, le théâtre de la guerre. Dans la crainte de quelque catastrophe imprévue, les parents retenaient leurs enfants dans l'intérieur de la maison; et, comme il fallait les y amuser, on nous permit de faire revivre le théâtre de marionnettes que notre grand'mère nous avait donné. Le drame fondamental que nous savions par cœur, ne tarda pas à nous ennuyer, et nous nous lançâmes dans la représentation de pièces au-dessus de nos moyens matériels et intellectuels. Ces essais enfantins eurent cependant l'avantage de développer mes facultés inventives et exécutives, et de donner à mon imagination une pratique technique, que, sur toute autre route, il m'eût été impossible d'acquérir aussi promptement et à moins de frais. J'avais appris de bonne heure à me servir de l'équerre et du compas, ce qui me mit à même d'enrichir nos décorations de palais et de villes; et lorsque nous nous dégoûtâmes des marionnettes pour les remplacer par nos individus, je fabriquai des armes et autres objets nécessaires à nos représentations, qui consistaient toujours en luttes et en batailles. Malheureusement ces luttes finissaient presque toujours par quitter le terrain de la fiction dramatique pour celui de la réalité. Alors mes camarades prenaient parti tantôt pour, tantôt contre moi. Un seul, que j'appellerai Pylade, ne m'abandonna qu'une fois et pour un instant. Dominé presque aussitôt par le regret de s'être laissé exciter contre moi, il se jeta dans mes bras en pleurant; et notre réunion ainsi renouvelée, resta long-

temps sans nuages. Les représentations dramatiques n'étaient pas le seul moyen par lequel je captivais l'attention de mes jeunes amis, je leur contais des contes; et lorsqu'il me prenait fantaisie de parler en mon propre nom, ils se réjouissaient de voir leur camarade le héros de tant d'aventures extraordinaires. Je me demande encore aujourd'hui, comment ils ont pu se faire illusion au point de croire que moi, dont ils connaissaient les occupations et les habitudes, j'aie pu me transporter dans des localités éloignées, pour y voir et faire des choses que je leur racontais comme étant arrivées la veille. Si je n'avais pas éprouvé de bonne heure le besoin de traiter artistiquement les fantastiques créations de mon imagination, les vanteries et les fanfaronnades qui me donnaient tant de relief aux yeux de mes camarades, auraient pu avoir des suites fâcheuses pour mon caractère et mon esprit. Voici un de ces contes : il produisit beaucoup d'effet, et on me l'a fait répéter tant de fois, qu'il ne s'est jamais effacé de ma mémoire.

LE NOUVEAU PARIS.

CONTE DE PETITS GARÇONS.

Dernièrement, c'était pendant la nuit du samedi de la Pentecôte, j'ai rêvé que, debout devant ma glace, je me parais du beau costume d'été que mes parents m'ont fait faire. Ce costume, ainsi que vous le savez, mes amis, se compose de souliers neufs à boucles d'argent, de bas de laine brune et très-fine, d'une culotte de serge noire, d'un habit de bouracan vert et d'un gilet de brocart d'or : c'était le gilet de noces de mon père qu'on avait ajusté à ma taille Ma frisure amplement poudrée, faisait l'effet de deux ailes blanches qui se déployaient des deux côtés de la tête. A mon grand chagrin, je ne pouvais finir de m'habiller, car,

à mesure que je mettais une pièce, l'autre se détachait. Au milieu de cet embarras, je vis apparaître un beau jeune homme qui me salua amicalement.

— Soyez le bien venu, lui dis-je, en lui rendant son salut.

— Est-ce que tu me connaîtrais? me répondit-il.

— Sans doute; car j'ai vu assez souvent votre image : vous êtes Mercure.

— Oui, je le suis, et les dieux m'ont chargé pour toi d'un important message. Tiens, regarde.

A ces mots, il me montra trois superbes pommes; l'une était rouge, l'autre jaune et la troisième verte : on eût dit des pierres précieuses taillées en forme de fruits. Je voulus m'en emparer, le dieu m'arrêta.

— Avant tout, dit-il, je dois t'apprendre ce qu'il faut que tu fasses de ces pommes. Choisis les trois plus beaux jeunes gens de la ville, donne à chacun d'eux une de ces pommes, et ils trouveront des épouses aussi parfaites qu'ils pourront les désirer. Prends maintenant, ajouta-t-il, et acquitte-toi sagement de ta commission. Puis il disparut après avoir mis les pommes dans ma main. Au même instant ces fruits s'allongèrent et se métamorphosèrent en trois petites filles, qui se glissèrent lentement le long de mes doigts et se perdirent dans l'air. Pendant que, frappé de surprise, je regardais ma main comme s'il y avait encore quelque chose à voir, une autre petite fille vint voltiger et danser sur le bout de mes doigts. Elle était beaucoup plus éveillée et plus mignonne que les trois premières, et j'en fus si charmé, que je cherchai à la prendre; mais je me sentis aussitôt frappé à la tête avec tant de force, que je tombai sans connaissance, jusqu'au moment où l'on vint me réveiller pour m'avertir qu'il était temps de me lever et de faire ma toilette. Le souvenir de ce rêve me poursuivit à l'église et même à table. Après le dîner, je ceignis la belle épée qu'on m'avait donnée, je mis mon chapeau à claque sous mon bras, et je sortis pour aller rendre

visite à quelques-uns de mes camarades. Ils étaient sortis, on m'indiqua l'endroit où ils étaient allés se promener, et j'allai les rejoindre, dans l'espoir de passer une agréable soirée. Le chemin qu'il fallait suivre passait tout près de ce mur que vous connaissez tous, et qu'on a appelé le *mur mauvais*, parce qu'il y revient des esprits. Je marchais doucement en pensant à mes trois déesses, et surtout à la charmante petite nymphe. Espérant qu'elle serait assez aimable pour venir se balancer sur mes doigts, je les disposai de manière à la recevoir de mon mieux. En ce moment je vis une porte cintrée qui s'ouvrit dans le *mur mauvais*, et que je n'avais encore jamais remarquée. Les arches et les entablements étaient parfaitement bien sculptés, mais la porte elle-même me captivait plus que ces ornements. Elle était en bois très-vieux et d'un brun foncé, et ses ferrements de bronze représentaient des feuillages au milieu desquels s'abritaient des oiseaux que je ne pouvais assez admirer; mais on n'y voyait ni loquet, ni marteau, ni même le trou d'une serrure, d'où je conclus qu'elle ne s'ouvrait qu'en dedans. Je ne m'étais pas trompé, car lorsque j'y posai la main pour toucher les ciselures, la porte s'ouvrit, et je vis paraître un homme dont le costume long et large avait quelque chose d'étrange. La barbe vénérable qui ombrageait son menton, me fit croire qu'il était juif. On eût dit qu'il devinait ma pensée, car il fit aussitôt le signe de la croix, comme pour me prouver qu'il était bon catholique romain, puis il me dit d'une voix douce et agréable :

— Que faites-vous donc ici, mon jeune monsieur?

— J'admire le magnifique travail de cette porte.

— Puisque vous aimez les productions artistiques, entrez et regardez le côté intérieur de cette porte, vous en serez encore plus satisfait.

Je ne me sentais pas très-rassuré, un je ne sais quoi qui semblait nager dans l'air m'oppressait, et je me bornai à jeter des regards furtifs sur une grande place om-

bragée par de vieux tilleuls, car c'était là tout ce que je pouvais voir de l'immense jardin qui s'ouvrait devant moi. Me rappelant enfin que dans des positions pareilles les princes et les sultans ne se demandaient même pas s'ils couraient quelque danger, je m'avançai hardiment; au reste, n'avais-je pas mon épée pour me défendre, dans le cas où le vieillard aurait des intentions hostiles? Dès que j'eus passé le seuil de la porte, elle se referma bruyamment. Mon guide me montra les sculptures et les ciselures de l'intérieur, qui étaient en effet beaucoup plus belles que celles de l'extérieur, puis il me fit faire le tour d'un immense mur d'enceinte au milieu duquel s'étendait un jardin, dont je ne pouvais voir que les extrémités; et cependant j'y trouvais à chaque pas de nouveaux objets de surprise et d'admiration. Des têtes de tritons artistement entourées de coquillages, de coraux et de minerai, jetaient de l'eau dans de vastes bassins de marbre. Çà et là, il y avait de vastes volières peuplées d'oiseaux, d'écureuils et d'autres charmants petits animaux. Quelques oiseaux nous accueillirent par des chants harmonieux, d'autres tinrent les propos les plus bizarres; les sansonnets surtout ne cessèrent de me crier : Pàris, Pâris! Narcisse, Narcisse! Le vieillard me regardait, sans doute pour juger de l'effet que ces noms produiraient sur moi; je fis semblant de ne pas les avoir entendus. Pendant notre promenade autour des murs, j'avais entrevu plusieurs fois une grille dorée qui semblait fermer le centre de ce merveilleux jardin; revenu près de la porte, d'où le vieillard avait l'air de vouloir me renvoyer, je lui demandai s'il ne pourrait pas me faire examiner cette grille de plus près.

—Très-volontiers, me dit-il, mais à la condition que vous déposerez ici votre épée et votre chapeau, et que vous souffrirez que je vous conduise par la main. J'y consentis, et nous nous avançâmes vers la grille. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je reconnus qu'elle se composait d'un grand nombre de piques et de pertuisanes en or, posées sur un socle

de marbre et dont les extrémités étaient unies par des ornements riches, mais bizarres. Derrière cette grille une eau claire coulait doucement, entre deux murs de marbre, et une multitude de poissons rouges et blancs jouaient dans cette eau. Le côté opposé du canal était, à mon grand regret, fermé par une grille semblable à celle devant laquelle je me trouvais. Quoique je ne visse ni pont ni aucun autre moyen de passage, j'eus le courage de demander à mon guide s'il ne pourrait pas me conduire sur l'autre rive du canal. Pour obtenir cette faveur, il fallait consentir à changer de costume. A cet effet, mon guide me ramena vers le mur d'enceinte et me fit entrer dans un joli petit vestiaire, où il y avait un grand choix de vêtements dans le goût oriental. Lorsque je me fus accommodé de celui qui me flattait le plus, le vieillard fit tomber la poudre de mes cheveux et les enferma dans un élégant filet. En me regardant dans la glace, je reconnus que j'étais mieux ainsi qu'avec ma pédantesque toilette des dimanches. Cette même glace me reflétait trois lanières de cuir longues, étroites et attachées à un seul et même manche. Un secret pressentiment me disait que cet objet n'était pas destiné à un usage fort agréable. J'en parlai à mon guide, qui me dit avec beaucoup de douceur et de bonté, que c'était un martinet, pour châtier les imprudents qui abuseraient de la confiance qu'on leur aurait accordée ici. En prononçant ces mots, il sortit et je le suivis. De retour près de la grille, mes yeux cherchaient de nouveau un moyen quelconque pour traverser le canal. Tout à coup je me crus frappé de vertige, car les piques et les pertuisanes dont se composaient les deux grilles entre lesquelles coulait l'eau du canal, s'agitèrent, s'inclinèrent les unes vers les autres pardessus le canal, se choquèrent et se mêlèrent, semblables à deux armées des temps antiques qui, après s'être longtemps regardées, en viennent enfin aux mains. Un bruit étourdissant accompagnait cette mêlée, puis tout redevint calme et silencieux. Je regardai de nouveau : plus de grilles;

elles s'étaient transformées en un pont, le plus riche, le plus singulier, le plus merveilleux qu'il fût possible d'imaginer, et qui faisait le tour d'un parterre immense et tout aussi merveilleux. Des fleurs comme je n'en avais jamais vu, classées par nuances et à tiges basses, afin que l'œil pût facilement suivre le dessin de ce parterre, bordaient les étroits sentiers garnis d'un magnifique sable d'azur. On eût dit le reflet du ciel dans l'eau, ou plutôt le ciel lui-même découpant une terre fleurie et suivant avec amour les contours de ces découpures.

Après avoir marché quelque temps sur les pas de mon guide, je me trouvai en face d'un grand rond rempli de cyprès et de peupliers, que le regard ne pouvait percer, car les basses branches semblaient sortir du sol. Le vieillard me fit entrer dans ce massif, où je me trouvai tout à coup devant un superbe palais d'été, entouré d'une élégante colonnade. A l'admiration que me causait ce chef-d'œuvre d'architecture, vint aussitôt se mêler le ravissement où me plongeait une musique délicieuse qui sortait du palais. Il me semblait entendre tour à tour un luth, une harpe, une guitare et encore un autre instrument du même genre, dont je ne pouvais deviner le nom. A un signe de mon guide, le portail s'ouvrit, et je vis avancer vers moi la jeune et jolie petite fille dont j'avais vu la gracieuse miniature danser sur le bout de mes doigts. Elle me salua comme une ancienne connaissance et m'invita à entrer; j'acceptai, le vieillard ne nous suivit point. Après avoir traversé une galerie voûtée et richement ornée, ma compagne m'introduisit dans une salle dont la splendeur et surtout le superbe plafond en forme de dôme auraient captivé mon attention, si un spectacle plus séduisant encore ne l'avait pas réclamée tout entière. Trois dames placées de manière à former un triangle, étaient assises sur un tapis qu'on aurait pu prendre pour un parterre fleuri. L'une de ces dames était habillée de jaune, l'autre de rouge et la troisième de vert. Chacune d'elles tenait dans ses bras

un des instruments dont j'avais entendu le son avant d'entrer dans le palais.

— Soyez le bien venu, me dit la dame rouge ; allez vous asseoir près d'Alerte ; et si vous aimez la musique, écoutez.

Mon introductrice me conduisit aussitôt près d'une banquette où elle me fit placer à côté d'elle, après avoir pris une mandoline qui était déposée sur cette banquette Au même instant les trois dames commencèrent un trio que j'écoutai avec plaisir, mais non sans regarder les musiciennes La harpiste, c'est-à-dire, la dame aux vêtements rouges, se distinguait par une magnifique chevelure d'un brun foncé, par une taille élevée, des traits d'une beauté imposante et des manières majestueuses. La dame jaune, qui jouait de la guitare, avait pour elle les grâces et l'affabilité ; c'était une jolie blonde. La dame verte ne tarda pas à attirer mon attention, car elle s'occupait beaucoup de moi. Les mélodies qu'elle obtenait de son luth avaient quelque chose de très-touchant et semblaient m'être spécialement adressées. Il me fut impossible cependant de décider si la belle cherchait à m'intéresser, à m'émouvoir, ou si elle ne voulait que se moquer de moi. La charmante Alerte, ne tarda pas toutefois à occuper seule toutes mes pensées. Il ne m'avait pas été difficile de reconnaître en elle la sylphide de mon rêve de la veille, et dans les trois dames, les trois pommes qui s'étaient transformées en nymphes. Ma tâche, à leur égard, se bornait à leur procurer des maris ; je n'avais donc rien à espérer d'elles pour mon propre compte. Il n'en était pas de même d'Alerte, et je l'aurais entourée de mes bras, si je ne m'étais souvenu du coup qu'elle m'avait donné quand j'avais voulu la retenir sur mes doigts. Lorsque les dames eurent fini leur concert, elles ordonnèrent à la petite de les amuser par un air vif et gai ; Alerte pri sa mandoline et se mit à jouer et à danser en même temps. Ne pouvant résister au désir de danser avec elle, nous régalâmes ces dames d'un ballet dont elles parurent

très-satisfaites, puis elles ordonnèrent à la petite, de me faire rafraîchir en attendant qu'on servît le souper.

Alerte me conduisit dans sa chambre où elle me présenta des oranges, des figues, des pêches, du raisin, et toutes sortes de sucreries et de gâteaux. Pendant que je faisais honneur à ce friand goûter, elle me versa du vin petillant dans une coupe de cristal. Voyant que je ne voulais plus ni boire ni manger, elle me fit passer dans une autre pièce entourée d'armoires vitrées qui renfermaient les joujoux les plus riches et les plus ingénieux. Je passai sans m'arrêter devant ceux qui n'intéressaient que les petites filles, et elle ne me permit point d'examiner ceux qui attiraient mon attention.

— Voici enfin un jeu qui aura le même attrait pour vous que pour moi, me dit-elle.

A ces mots, elle ouvrit une boîte remplie de petits soldats, si parfaitement faits, que j'en fus ébloui ; puis elle referma la boîte et me conduisit sur le pont d'or qui, à cause des pertuisanes et des hallebardes dont il était composé, lui paraissait le lieu le plus convenable pour jouer à la guerre. Dès que nous y fûmes arrivés, chacun de nous prit son armée et la mit en bataille. La mienne se composait de cavaliers grecs, ayant Achille à leur tête ; la sienne consistait en amazones commandées par leur reine. Nous avions aussi une espèce d'artillerie : c'étaient de petites balles avec lesquelles nous devions nous battre. Alerte m'avait recommandé de ne pas lancer mes balles avec trop de force, afin de renverser les soldats sans les endommager. Nous nous conformâmes d'abord à cette règle, mais bientôt ma belle amie, s'apercevant que je visais mieux qu'elle, approcha ses canons si près de mon armée, qu'en peu de temps, mes meilleures troupes gisaient à terre. Voyant que la victoire allait m'échapper, je n'écoutai plus que la colère, et je lançai mes boulets avec tant de violence, que plusieurs de ses guerrières se brisèrent. Les morceaux cependant se rejoignirent aussitôt, les

amazones et leurs chevaux ne faisaient plus qu'une seule et même pièce ; et toutes ces pièces vivaient, s'élançaient au delà du pont, galopaient pendant plusieurs instants sous les tilleuls de la place d'entrée et disparaissaient dans le mur. J'étais pétrifié, les cris d'Alerte me rappelèrent à moi-même, ses reproches m'irritèrent au point que je jetai violemment à travers son armée toutes les balles qui m'étaient restées. Cette décharge brutale, brisa la reine et ses aides de camp; toutes ces dames se rejoignirent comme les premières, galopèrent sous les tilleuls et disparurent dans le mur. A la vue de ce nouveau malheur, Alerte m'appliqua un vigoureux soufflet. J'avais toujours entendu dire qu'on ne devait répondre à un soufflet de femme que par un baiser; je la pris donc par le col et je l'embrassai à plusieurs reprises. Ses cris terribles me décidèrent à lui rendre la liberté ; il en était temps ! le pont vacilla, un bruit semblable au cliquetis des armes frappa mes oreilles, et je reconnus que les piques et les pertuisanes se redressaient pour former de nouveau une grille dorée sur le bord du canal. Les pointes de ces armes déchiraient mes habits et ma peau, je courais à chaque instant le risque d'être empalé, lorsque les grilles, en se relevant tout à coup, me lancèrent sous les tilleuls où je perdis connaissance. Ma belle ennemie, debout sur l'autre rive du canal, où elle était sans doute tombée plus doucement que moi, poussa de si grands éclats de rire et m'adressa des moqueries si cruelles, qu'en me faisant revenir à la vie, elle me rendit toute ma colère. Une partie de mon armée avait été jetée avec moi sur le gazon. Je commençai par m'emparer de l'héroïque Achille que je lançai contre un arbre ; sa résurrection et sa fuite me firent tant de plaisir, que je l'aurais fait rejoindre par tous les Grecs que j'avais à ma disposition, si des jets d'eau qui sortirent tout à coup de la terre, des arbres et du mur n'étaient pas venus m'assaillir. Mes vêtements déjà en lambeaux furent bientôt si mouillés, que je pris le parti de m'en débarrasser; et comme il faisait

très-chaud, cet arrosement général ne me déplaisait nullement. Mon sang s'était rafraîchi, ma colère s'était évanouie, et je ne désirais rien tant qu'une réconciliation avec Alerte, lorsque le vieillard parut devant moi. J'eus honte de mon état de nudité ; mais il ne s'en aperçut point, tant il était irrité ; il m'accabla de reproches et alla même jusqu'à me menacer du martinet.

— Arrêtez ! m'écriai-je, ou vous êtes perdus, vous et vos maîtresses.

— Qui es-tu donc pour me tenir un pareil langage? me répondit-il.

— Un favori des dieux, et il dépend de moi de donner à ces dames des maris qui les rendront heureuses ou de les laisser vieillir dans leur château enchanté.

— Qui t'a révélé ce secret?

— Trois pommes ou plutôt trois pierres précieuses.

— Quelle récompense exiges-tu?

— Je veux qu'avant tout on m'abandonne la petite espiègle qui m'a mis dans l'état où tu me vois.

Le vieillard s'agenouilla devant moi, puis il me conduisit poliment dans le vestiaire, d'où je ne tardai pas à sortir, poudré, frisé et vêtu comme je l'étais en y entrant la première fois. Lorsque mon guide, qui semblait être devenu muet tout d'un coup, me fit passer le seuil de la porte dont les belles sculptures m'avaient attiré en ce lieu, il me désigna de la main une touffe de noyers dont les branches dépassaient le mur, une table en pierre avec une inscription illisible et une très-belle fontaine dont l'eau tombait dans un bassin aussi artistement décoré que la fontaine. Tous ces objets étaient très-près les uns des autres et en face de la porte du jardin ; d'où je conclus que le vieillard me les faisait remarquer pour m'aider à retrouver cette porte, qu'il ferma brusquement sur moi dès que je fus sorti.

Il est inutile de vous dire que je passai la nuit et les jours suivants dans une cruelle agitation. Dès que j'eus un moment de liberté, je retournai près du *mur mauvais* : tout

y était changé; les noyers dépassaient bien le mur; il y avait aussi une table de pierre; mais elle était très-loin des noyers et l'inscription était très-facile à lire; la fontaine était plus loin encore et ne ressemblait pas du tout à celle que j'avais vue, ce qui me fit croire que l'aventure du jardin n'avait été qu'un rêve comme celui des trois pommes. Je n'en suis pas moins fort souvent retourné à cette place, et j'ai reconnu avec beaucoup de joie que les objets se rapprochent. J'espère maintenant que lorsqu'ils seront revenus à la place où je les ai vus en sortant du jardin, la porte redeviendra visible et s'ouvrira de nouveau pour moi. Je ferai alors tous mes efforts pour renouer l'aventure ; mais j'ignore s'il me sera permis ou défendu de vous raconter ce qui pourra m'arriver.

Mes camarades avaient pris ce conte tellement au sérieux, qu'ils firent de fréquentes visites à la partie du *mur mauvais* que je leur avais indiquée; et ils y trouvèrent les noyers, la table de pierre et la fontaine. A force de regarder ces objets, ils crurent les voir remuer, mais les uns prétendaient qu'ils s'éloignaient et les autres qu'ils se rapprochaient. Comme à cet âge il est difficile de garder un secret, ils ne tardèrent pas à me confier leur prétendue découverte, et ce fut ainsi que, quoique bien jeune encore, j'appris que les hommes ont un penchant inné à se former des opinions bizarres et fausses sur les choses les plus simples et les plus faciles à vérifier. Au reste, je ne voulais pas tromper mes amis, mais les amuser, car j'avais horreur du mensonge et de la dissimulation. L'étourderie si naturelle aux enfants me déplaisait également et j'exagérais mes dispositions au sérieux, jusqu'à me donner des airs de dignité, qui m'attirèrent plus d'une fois les moqueries de mes camarades, car s'il y avait parmi eux quelques bons et vrais amis, le plus grand nombre trouvaient un plaisir cruel à me

chagriner ou du moins à m'irriter par des brutalités et des malices grossières. Le chagrin que me causèrent ces procédés, m'inspira la résolution de bannir la mollesse et les rêves fantastiques, pour me roidir contre les souffrances morales et physiques de la vie. Les occasions de m'exercer dans le stoïcisme ne me manquèrent point; mes maîtres ne se bornaient pas à des réprimandes, ils en venaient souvent aux coups; et mes camarades ne connaissaient pas de jeux plus agréables que ceux qui consistent à se pincer, à se chatouiller et à s'administrer des tapes. Si je m'étais borné à me montrer indifférent à la douleur, je me serais fait respecter, mais en me voyant pour ainsi dire, faire profession de l'insensibilité, leur brutalité dégénéra en cruauté et me fit oublier mon stoïcisme. Je ne citerai qu'un seul exemple à l'appui de cette assertion : j'étais allé trouver mes camarades dans la maison où nous devions prendre une leçon particulière. Le maître ne vint point ce jour-là, il fallut cependant l'attendre jusqu'à ce que l'heure fixée pour la leçon se fût écoulée. Après avoir joué quelque temps d'une manière assez paisible, mes bons amis se retirèrent et je restai seul avec trois de mes condisciples, les plus mal élevés et les plus méchants. Ceux-là aussi me quittèrent un instant; puis ils revinrent avec des verges qu'ils s'étaient procurées en dénouant un balai de cuisine. Je devinai sans peine leur intention, mais il me vint l'idée de ne leur opposer aucune résistance, jusqu'à ce que j'eusse entendu sonner l'heure à laquelle devait finir notre leçon. Dès en entrant, ils commencèrent à me fouetter impitoyablement les jambes et les mollets; je restai muet et immobile. L'heure se fit attendre plus longtemps que je ne l'avais pensé; je tins bon cependant, mon courage croissait avec ma douleur; mais au premier coup de l'horloge, je saisis un de mes bourreaux par les cheveux et je le jetai sur le parquet où je le retins en appuyant mon genou sur son dos; au même instant j'avais passé le cou de l'autre sous mon bras droit, et je le serrais si fort qu'il ne pou-

vait ni crier ni chercher à se dégager, avec la main qui me restait libre, je parvins à saisir l'autre par son habit, et je le fis tomber la face contre terre. Insensible à leurs coups de pied, de dents et d'ongles, je cognais silencieusement leurs têtes les unes contre les autres, et je ne sais ce qui serait arrivé, si leurs cris n'avaient pas attiré les domestiques et même les maîtres de la maison. Les débris des verges et mes jambes en sang, prouvèrent du reste que j'avais été poussé à bout. On promit de punir les coupables et je me retirai en déclarant : que le premier qui oserait m'attaquer désormais, serait sûr d'avoir les yeux arrachés et les oreilles coupées, si toutefois je ne l'étranglais pas.

Cet incident mit fin aux leçons en commun, et me rapprocha de ma sœur Cornélie, qui n'avait qu'un an de plus que moi et dont la compagnie me devenait toujours plus agréable. Je ne quitterai point ces souvenirs d'enfance, sans raconter encore quelques-uns des désagréments que me causèrent mes camarades. Ces retours vers le passé ne sont réellement utiles que lorsqu'ils apprennent à chaque homme, ce qu'un autre homme a souffert, ce qu'il a obtenu de la vie et ce qu'on peut en attendre ; d'où résulte naturellement la sage conviction, que le bien et le mal ne nous viennent pas parce que nous avons été prédestinés au malheur ou au bonheur, mais parce que nous sommes des créatures humaines qui doivent s'attendre à tout et se façonner à tout supporter, à tout vaincre. Les enfants élevés avec soin, sont presque toujours en contradiction avec les principes qu'on leur a suggérés ; on veut qu'ils soient polis, sages, réservés et qu'ils ne causent jamais à personne, volontairement, le plus léger chagrin, le moindre dommage ; et cependant ils sont, à chaque instant, réduits à souffrir de la part des autres, ce qu'on leur a sévèrement défendu de faire eux-mêmes. Le résultat le plus naturel de cette lutte entre l'état de nature et la civilisation, est de rendre les hommes civilisés dissimulés et sournois, ou violents et emportés, selon les dispositions de leurs carac-

tère. La force se repousse par la force ; mais que peut opposer un enfant bien élevé et naturellement doux et aimant, à la méchanceté, à la perfidie, à la moquerie ? Mes condisciples, jaloux du moindre avantage que j'avais sur eux, m'enviaient surtout l'honneur d'avoir le prévôt de la ville pour grand-père. Ils avaient cru remarquer que pendant une *séance de fifres*, je m'étais enorgueilli de la place distinguée qu'occupait mon grand-père, qui consistait en un fauteuil, en forme de trône, placé immédiatement sous le portrait de l'Empereur. Le lendemain de la cérémonie, le plus méchant de ces enfants, me dit que, semblable au paon, je n'osais regarder à mes pieds. C'était une malicieuse allusion à l'état du père de mon grand-père qui avait été aubergiste à Francfort. Je lui répondis que cette circonstance, loin de m'humilier, n'était qu'une preuve de l'excellence du gouvernement de notre ville, puisque ce n'était pas par la naissance, mais par le mérite qu'on y arrivait aux postes les plus élevés. Au lieu de m'écouter, il chuchota avec nos autres camarades d'un air moqueur ; je le sommai de parler haut.

— Puisque tu le veux absolument, me répondit-il, je disais à mes camarades que tu aurais bien du chemin à faire, si tu voulais aller trouver ton grand-père paternel.

J'exigeai l'explication de ce propos énigmatique ; il me la donna, en répétant ce qu'il prétendait avoir entendu dire à ses parents. C'est-à-dire, que l'homme dont mon père portait le nom, n'était pas son véritable père, et qu'il en avait accepté le rôle d'après les instances d'un très-grand seigneur, à qui mon père devait le jour. Loin de me fâcher, je répondis tranquillement que, n'importe à qui l'on pouvait devoir la vie, elle n'en était pas moins belle, et qu'en remontant à son départ, tout le monde la devait à Dieu lui-même. Charmés d'en être quittes à si bon marché, car ils s'attendaient à un violent accès de colère, mes camarades m'invitèrent à une partie de jeu ; j'acceptai, ce qui, entre enfants, est un signe infaillible de

réconciliation. L'indigne calomnie par laquelle on avait cru m'humilier, produisit un effet plus fâcheux, car elle m'inocula une maladie morale. L'idée d'être, quoique illégitimement, le petit-fils d'un haut et puissant seigneur, flattait tellement ma vanité, que je cherchai à me rappeler toutes les circonstances qui pouvaient lui donner quelque apparence de vérité. De toute la famille de mon père, lui seul était riche, et cette richesse, il la tenait de sa mère; jamais je ne l'avais entendu faire mention de son père, tandis qu'il parlait souvent de la beauté remarquable de sa mère. Je me rappelais, en outre, avoir vu dans la chambre de cette bonne grand'mère, le portrait, non de son mari, mais d'un beau seigneur en grand uniforme et décoré de la Toison d'or. En élaborant dans ma petite tête toutes ces apparences pour en faire un tout complet, je m'exerçais déjà à cette poésie moderne qui, en faisant passer toutes les situations possibles de la vie par les combinaisons les plus aventureuses, s'est attiré les suffrages du monde civilisé. Quoique forcé de reconnaître par la suite que le récit de mes camarades n'avait été qu'un conte inventé pour me chagriner, je continuai longtemps encore à vouloir y voir une vérité, tant il est vrai que nous aimons tout ce qui peut justifier notre vanité, lors même que, sous tous les autres rapports, cette justification serait peu honorable.

Je vais enfin détourner mes regards de cette époque de la vie qu'on appelle enfance. Au reste, qui pourrait en parler dignement? C'est avec plaisir, c'est même avec admiration que nous contemplons les petits êtres qui se développent autour de nous; c'est avec et par les enfants, que la nature se moque de notre raison, car l'enfant, considéré en lui-même et par rapport à ses forces, est tellement adroit, naïf et sensé, qu'il ne semble avoir besoin d'aucune espèce d'éducation; et il est certain que si les enfants continuaient à se développer tels qu'on les voit d'abord, il n'y aurait que des hommes de génie en ce

monde. Malheureusement les divers systèmes organiques dont l'homme se compose, découlent les uns des autres, se succèdent et se transforment au point qu'après un certain nombre d'années, on ne trouve plus aucune trace des dispositions et des facultés qui s'étaient manifestées chez l'enfant. Je n'ai cependant pas l'intention de finir ici l'histoire de ma première jeunesse; j'en reprendrai souvent le fil; mais je dois avant tout, mentionner l'influence que la marche de la guerre exerça sur les sentiments et sur la manière d'être de tous les habitants de notre ville. Le paisible bourgeois ne saurait rester indifférent aux grands événements politiques, lors même qu'ils se passent sur un théâtre lointain; mais lorsqu'ils s'accomplissent autour de lui, les maux réels viennent se joindre à l'irritation morale que cause le récit des faits qui contrarient souvent nos opinions. Pendant le cours de l'année 1757, rien encore ne troublait matériellement notre repos, le théâtre de la guerre était toujours loin de nous, les victoires et les défaites se succédaient rapidement; la grande figure de Frédéric dominait le tout, et sa gloire sortait plus belle que jamais des catastrophes qui semblaient devoir l'anéantir pour jamais. L'enthousiasme de ses admirateurs devint plus exalté et augmenta la haine de ses ennemis, ce qui acheva de diviser nos citoyens, dont les plus distingués déjà, étaient séparés par les croyances religieuses, et par leur exclusion du gouvernement, auquel un très-petit nombre seulement pouvait prendre part. Les hommes de mérite qui se trouvaient dans ce dernier cas, s'isolèrent et cherchèrent des distractions dans l'étude; situation excentrique dont je citerai quelques exemples, afin d'expliquer les bizarreries qu'on a si souvent reprochées aux bourgeois de Francfort. Lorsque mon père revint de ses voyages, il voulut se préparer à servir utilement sa ville natale, par des fonctions subalternes, pour lesquelles il ne voulait pas d'appointements, mais à la condition qu'on les lui confierait sans le soumettre à l'épreuve de l'élection, très-peu

conforme à sa manière de voir. L'usage et les lois s'opposaient à son désir, et il essuya un refus dont il fut tellement blessé, qu'il jura de ne jamais accepter aucune fonction publique. Pour se mettre dans l'impossibilité de rompre ce serment, il se fit accorder par la cour de Vienne, le titre honorifique de Conseiller impérial, ce qui l'excluait du conseil de la ville, en le rendant l'égal du Prévôt, dont il épousa la fille aînée. Enfermé ainsi dans la vie privée, il se livra entièrement à ces penchants de liberté et d'élégance, dont il avait contracté l'habitude dans ses voyages. Cette manière d'être, au reste, avait eu des prédécesseurs, et elle eut des imitateurs.

M. d'Uffenbach avait également visité l'Italie, d'où il était revenu avec l'amour passionné de la musique ; aussi donnait-il chez lui des concerts dans lesquels il ne dédaignait pas de faire entendre sa belle voix, ce que l'on trouva fort au-dessous de sa dignité. Le baron Hakel, vivait d'une manière digne de sa naissance et de sa fortune, et exerçait la charité d'une manière assez originale. Il faisait décemment habiller tous les pauvres qui ne recevaient leur part de la distribution quotidienne, que lorsqu'ils se présentaient avec ces vêtements, soigneusement et proprement entretenus. Johann Michaël de Loën, était fort connu dans le monde littéraire ; sans être né à Francfort, il était venu s'y fixer et avait épousé une sœur de ma grand'mère, c'est-à-dire, de la femme du prévôt. Son *Honnête homme à la cour*, ouvrage didactique, fit beaucoup de bruit et lui valut l'estime générale. Un second ouvrage, intitulé : *La seule Religion véritable*, et dont le but était d'engager les catholiques, les luthériens et les calvinistes à se tendre la main, l'engagea, avec le clergé, dans une terrible querelle dont Frédéric le Grand le délivra, en le nommant président dans une petite ville prussienne. Il paraît qu'il n'y fut pas heureux : ce qu'il y a de certain, c'est que mon père l'avait engagé à refuser l'offre de Frédéric. L'exemple de Voltaire, indignement arrêté à Francfort, sur le réquisitoire de M. Frei-

tag, ministre de Prusse dans notre ville, avait prouvé que malgré les admirables qualités du grand roi, il était dangereux de se trouver en rapport direct avec lui. Je me bornerai à citer le nom du docteur Orth; mon but n'est pas d'élever un monument aux hommes les plus remarquables de Francfort, je n'en parle que sous le point de vue de l'effet que leur réputation ou leur personnalité ont produit sur moi. Ce savant docteur publia les statuts des villes libres, dont les chapitres historiques m'intéressèrent au point que je ne pouvais me lasser de les étudier. Les MM. d'Ochsenstein qui, un certain jour de mon enfance, m'avaient fait casser tant de poterie, n'ont jamais fait parler d'eux pendant leur vie, mais l'aîné devint très-célèbre après sa mort. Les riches se faisaient alors enterrer avec une magnificence souvent fatale à leurs héritiers. M. d'Ochsentein, avait ordonné, dans son testament, de le faire porter à sa dernière demeure par des artisans, et sans aucune espèce de pompe. Les personnes qui tiraient un bénéfice des splendides enterrements, déclamèrent contre cette innovation, elle n'en eut pas moins de nombreux imitateurs. Je cite cet exemple comme un symptôme des principes d'égalité qui se sont manifestés avec tant de violence dans la dernière moitié du dix-huitième siècle.

Dans une ville où tout le monde se connaît, ce qui sort des habitudes routinières, soit en bien, soit en mal, est sévèrement critiqué. Les frères Senkenberg se trouvèrent dans ce cas, car depuis leur plus tendre jeunesse, ils s'étaient distingués par des allures à eux et parfois très-ridicules. L'aîné, qui avait embrassé la carrière de la médecine, ne tarda pas à consacrer sa bibliothèque, sa superbe maison, son vaste jardin, tout ce qu'il possédait enfin, à doter la ville de Francfort, d'un jardin botanique, d'un cours d'anatomie, d'un laboratoire de chimie et d'un hôpital. Alors seulement on se repentit des sobriquets par lesquels on avait cherché à le flétrir.

Le caractère et les écrits de Charles-Frédéric de Moser,

occupent le premier rang parmi les impressions de ma première jeunesse. Les cours des petits souverains allemands offraient alors le tableau d'un maître qui veut être aveuglément obéi, et de serviteurs qui se croient le droit de n'agir que selon leur conviction. Ces tiraillements faisaient passer les emplois de main en main, et ce ne furent pas les hommes d'honneur et de conscience, mais les intrigants avides et serviles qui les conservèrent le plus longtemps. Moser avait vu ce mal de près, il l'attaqua en citoyen et avec un talent sûr, qu'une longue pratique avait presque réduit à l'état de métier. Je me souviendrai toujours, non-seulement de ses ouvrages, tels que : *Le Maître et le Serviteur, Daniel dans la fosse aux lions*, etc., mais encore de sa personne dont l'agréable et douce image est restée gravée dans ma mémoire.

Bientôt l'écho d'un autre nom nous arriva de l'extrémité de l'Allemagne, c'était celui de Klopstock. On s'étonna d'abord de ce qu'un poëte si harmonieux pût avoir un nom si rude, puis on s'y accoutuma, sans s'occuper davantage de la signification des deux syllabes qui composent ce nom (frappe bâton). Je n'avais encore vu dans la bibliothèque de mon père que des poëtes dont la célébrité avait, pour ainsi dire, grandi avec lui, tels que Canitz, Hagedorn, Drollingert, Gellert, Kroutz, Haller, etc. Tous avaient rimé leurs vers; aussi mon père ne comprenait-il pas d'autre poésie que celle-là; et il fut blessé au vif, lorsque les vers non rimés de *la Messiade* devinrent l'objet de l'admiration générale. Loin d'acheter cet ouvrage, il nous défendit de le faire entrer dans la maison. Un de ses amis intimes, le conseiller Schneider, l'y apporta en cachette. La piété si naïve et pourtant si noblement exprimée des dix premiers chants (les autres n'avaient pas encore paru), l'harmonie du style, que ceux-là mêmes qui s'obstinent à n'y voir qu'une prose poétique, n'oseraient contester, avait tellement frappé le conseiller, qu'il croyait ne pouvoir mieux passer la semaine sainte, qu'en la con-

sacrant à la lecture de *la Messiade*, et cette lecture l'impressionna au point, qu'il se trouvait suffisamment édifié pour le reste de l'année. Ses efforts pour faire partager son opinion à mon père, amenèrent quelques scènes violentes. Le conseiller prit alors le parti de se taire, car il ne voulait pas sacrifier à un dissentiment littéraire, un vieil ami et un bon dîner chaque dimanche. Tout en cachant soigneusement *la Messiade*, ma mère nous permit, à ma sœur et à moi, de la lire. Cet ouvrage nous plut tant, que nous en apprîmes plusieurs passages par cœur. *Le rêve de Porcie* était de ce nombre, et nous le récitâmes chacun à notre tour; mais dans le sauvage dialogue entre Satan et Adramelech, nous nous partagions les rôles, et nous aimions à nous lancer à la tête le plus souvent possible, les anathèmes affreux, mais sonores, de ce dialogue. En hiver, mon père se faisait toujours raser le samedi soir, afin d'être plus tôt prêt le dimanche pour aller à l'église. Pendant une de ces soirées du samedi, ma sœur et moi, nous étions assis sur un tabouret derrière le poêle, et nous murmurions, à demi-voix les phrases infernales de notre scène de prédilection. Au moment où Adramelech saisit Satan avec son bras d'airain, ma sœur jeta ses jolies petites mains sur mon épaule, et récita d'une voix étouffée, mais passionnée les vers suivants :

« Secours-moi, Satan ! oh ! secours-moi !... je descends
« jusqu'à t'implorer !... si tu l'exiges, je t'adorerai !... je
« souffre mille et mille damnations !... il ne me reste pas
« même la force de te haïr comme je te haïssais naguère...
« O honte des enfers ! je voudrais te maudire, et j'in-
« voque ton secours !... »

Puis, oubliant toute prudence, elle ajouta d'une voix haute et terrible : « Je suis anéanti !... »

Saisi d'effroi, le barbier renversa son bassin plein d'eau chaude sur la poitrine de mon père. Toute la maison fut aussitôt en mouvement, et l'on nous fit subir un interrogatoire dont la sévérité était proportionnée au malheur que

nous aurions pu causer, si le barbier eût été en train de raser. Pour prouver que nous n'y avions mis aucune malice, nous fûmes forcés d'avouer que nous n'avions fait que réciter les rôles diaboliques d'un passage de *la Messiade*. Le mal que les hexamètres de Klopstock venaient de causer avait trop impressionné mon père, pour qu'il ne renouvelât pas la proscription dont il avait frappé cet ouvrage.

C'est ainsi que les enfants et le peuple se font un jeu du sublime ; s'ils l'envisageaient sous son véritable point de vue, ils n'auraient pas la force de le soutenir.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

Le jour de l'an à Francfort. — Rôle que mon grand-père joue dans cette cérémonie. — La guerre de sept ans. — Entrée des Français à Francfort. — Antipathie de mon père pour les Français. — Le comte de Thorane. — L'atelier de peintres qu'il établit dans la maison de mon père. — Mes fréquentes visites dans cet atelier et les aventures qui m'y arrivent. — Un théâtre français à Francfort. — Je me lie avec un enfant de la troupe des comédiens français. — Je me bats en duel. — Comment je cherche à me perfectionner dans la langue française. — Triomphe des Français sur le duc de Brunswick. — Les glaces et les sucreries que me vaut ce triomphe. — Le danger qu'il fait courir à mon père. — L'interprète du comte de Thorane. — La conduite noble et généreuse de ce seigneur. — Ma première composition dramatique. — Départ du comte de Thorane de notre maison et, bientôt après, des Français de Francfort.

Le jour de l'an répandait toujours sur notre ville un air d'activité et d'empressement. Les personnes qui ne sortaient presque jamais de leurs maisons, se mettaient, ce jour-là, en grande tenue, pour aller donner à leurs protecteurs et amis, un témoignage de politesse et d'affection; pour nous seuls les solennités et les plaisirs avaient un cachet moins banal, à cause du rôle important qu'y jouait mon grand-père. Dès le point du jour, nous accourions chez lui afin de ne rien perdre du concert de hautbois, de clarinettes et de tambours dont on venait le régaler. Après le départ de ces musiciens, le prévôt nous chargeait de distribuer les dons cachetés par lesquels il reconnaissait les compliments des classes pauvres, puis il recevait ses parents, ses amis, les échevins et tous ses subordonnés. Le soir il y avait chez lui, réception solennelle dans des appartements de gala, qui ne s'ouvraient que pour ces sortes d'occasions. Les sucreries et les vins de liqueur qu'on

servait en abondance, achevaient de nous faire regarder cette fête, comme le plus beau jour de l'année. Le 1er janvier 1759, s'était passé aussi agréablement que les précédents, pour nous autres enfants du moins, car de sombres pressentiments attristaient les parents. Depuis plusieurs mois déjà, les troupes françaises avaient obtenu le droit de passer par notre ville. Selon l'antique usage des villes libres de l'Empire, la garde de la tour principale, annonçait leur approche en sonnant de la trompette. Dans les derniers jours de décembre, ce signal était devenu très-fréquent, et pendant toute la durée du premier jour de l'an, il n'avait cessé de se faire entendre, d'où l'on conclut qu'il s'opérait un mouvement extraordinaire. Le lendemain une colonne française traversa le pont et s'étendit jusque sur l'autre extrémité de la ville, où elle fit halte près du grand corps de garde, dont elle s'empara aussitôt. Nos paisibles rues se convertirent en champs de bataille, puis la ville se rendit, et les Français bivouaquèrent sur les places jusqu'à ce qu'on eût eu le temps de les loger chez les bourgeois. Depuis longtemps déjà, Francfort n'avait éprouvé une catastrophe semblable; tout le monde en fut affligé, mon père seul ne put jamais la supporter avec résignation; c'est qu'en effet, il ne pouvait rien lui arriver de plus antipathique, que d'être obligé de loger dans sa nouvelle maison, si élégamment décorée, des Français, des ennemis du roi de Prusse. Il n'avait cependant pas à se plaindre de l'hôte que la nécessité lui imposait. C'était le lieutenant de roi, comte de Thorane. Sa taille était sèche et maigre, et son visage très-défiguré par la petite vérole; l'éclat de ses grands yeux noirs et la distinction de ses manières compensaient amplement ces désavantages. Dès en entrant dans notre maison, il avait entendu nommer, au nombre des chambres qu'on voulait réserver pour l'usage de la famille, celle qui renfermait les tableaux. Il demanda la permission de voir ces tableaux, et il en fut si content, qu'il pria qu'on lui envoyât les peintres qui les avaient

faits, parce qu'il voulait les occuper. Ce point de contact artistique, n'exerça aucune influence sur mon père; sa mauvaise humeur augmentait de jour en jour, malgré la conduite du comte, qui poussait le scrupule jusqu'à ne vouloir pas attacher ses cartes de pays sur les murailles, dans la crainte de gâter les tapisseries. Ses fonctions plus judiciaires que militaires, le forçaient à recevoir jour et nuit tous ceux qui avaient une réclamation à faire; d'un autre côté, il avait tous les jours à dîner, un grand nombre d'officiers et d'autres personnages qui se trouvaient en rapport direct avec lui: aussi notre maison ressemblait-elle à une véritable ruche d'abeilles. Ce mouvement extraordinaire augmenta l'hypocondrie de mon père au point que, pour empêcher le comte de s'offenser de l'affectation avec laquelle il l'évitait, ma mère prit le parti de lui faire connaître la fâcheuse disposition de l'esprit de son mari, par l'intervention d'un de nos voisins, homme bien fait, aimable, toujours gai et sachant fort bien s'exprimer en français. Cette démarche fortifia le comte dans sa résolution de ne jamais donner aucun juste sujet de plainte contre lui; et sa conduite est toujours restée la même pendant son long séjour parmi nous. Sa justice et son incorruptibilité lui ont valu l'estime générale; il était sévère, mais généreux; et loin de causer la moindre dépense pécuniaire à la maison, il avait toujours l'attention de nous envoyer, à ma sœur et à moi, une large part de ses splendides desserts. Bientôt nous nous aperçûmes que le comte s'enfermait parfois, une journée entière, sans recevoir personne, même dans les cas les plus urgents. Quelques demi-confidences de son valet de chambre, nous expliquèrent cette bizarrerie. Le comte, malgré ses hautes qualités, était sujet à des accès de mauvaise humeur, de colère et de misanthropie qui, dans sa jeunesse, lui avaient fait commettre de grandes fautes et occasionné de grands malheurs; aussi avait-il pris le parti de se réduire à une inaction complète pendant ces moments cruels.

Les peintres n'avaient pas manqué de se rendre à l'appel du comte. Il acheta d'abord ce qu'ils avaient à vendre, puis il leur fit exécuter des tableaux sur des toiles destinées à tapisser les appartements du château de son frère aîné. Seekatz se chargea des tableaux champêtres; il y avait du vrai dans ses arbres, mais le feuillage était mesquin et maigre. Parmi les personnages dont il animait ses forêts, les vieillards et les enfants ne laissaient rien à désirer, mais les femmes, et surtout les jeunes filles, étaient toujours disgracieuses. J'ai appris plus tard la cause de cette particularité : madame Seekatz n'a jamais permis à son mari d'avoir, pour les figures de femmes, d'autre modèle qu'elle-même, malheureusement elle était petite, mal faite et presque laide; le moyen d'arriver au beau avec un pareil sujet d'inspiration.

Le paysagiste Schütz, s'acquitta de sa tâche à la grande satisfaction du comte; familier avec les contrées du Rhin et habile à saisir les tons chauds, dont le soleil d'été les anime, il livra plusieurs toiles remarquables. Trautmann, *rembrandisa* quelques scènes de résurrection du Nouveau Testament et incendia force hameaux et moulins. Hirt, fit surgir plusieurs majestueuses forêts de chênes, et les troupeaux qui y paissaient étaient dignes d'éloges. Accoutumé aux petits intérieurs de l'école flamande, Junker ne pouvait se faire aux larges dimensions du style de tapisseries; des honoraires considérables le décidèrent cependant à décorer les encadrements de fleurs et de fruits qui réussirent à merveille.

Tous ces artistes me connaissaient depuis ma plus tendre enfance, et ils ne trouvaient pas mauvais que j'allasse les voir souvent dans l'atelier qu'on leur avait préparé dans notre maison. Lorsque le comte délibérait avec eux sur le choix des sujets et la manière de les exécuter, je ne manquais jamais de me trouver là et même de donner mon avis. Cette hardiesse me venait de la réputation que je m'étais acquise par la facilité avec laquelle je devinais le

sujet des tableaux mythologiques et bibliques et saisissais le sens des tableaux allégoriques. Les discussions sur les sujets des tableaux m'inspirèrent un petit écrit dans lequel je donnai les détails de douze tableaux tirés de l'histoire de Joseph ; j'en fis la lecture à ces messieurs, qui exécutèrent plusieurs de mes compositions. A côté de ce triomphe, très-flatteur pour un enfant de dix ans, je dois mentionner l'humiliation qu'on me fit subir à la même epoque. Rien dans l'atelier ne pouvait échapper à ma curiosité ; un jour que je m'y trouvais seul, je vis à côté du poêle une boîte soigneusement fermée, je parvins cependant à l'ouvrir et je vis qu'elle contenait un de ces tableaux qu'on a raison de ne pas exposer aux regards. Je laissai aussitôt retomber le couvercle, mais au même instant le comte entra.

— Qui vous a permis de regarder dans cette boîte ? me demanda-t-il en prenant ses plus grands airs de lieutenant de roi.

Je n'avais rien à répondre pour ma justification ; et il prononça ma sentence en me défendant de paraître dans l'atelier avant huit jours. Je m'inclinai respectueusement et je sortis en silence. L'exagération de mon obeissance, contraria beaucoup ces messieurs, car ils aimaient à me voir autour d'eux et j'avais le temps d'y être souvent, mon père ne s'occupant presque plus de mon éducation. Le bon Seekatz, surtout, m'en a longtemps voulu de mon obstination à ce sujet. J'avais l'habitude de lui apporter son café qu'il prenait toujours à l'atelier ; décidé à n'y entrer sous aucun prétexte avant les huit jours, je déposais la tasse sur le seuil de la porte, ce qui l'obligeait à quitter son travail pour venir la chercher. Je dois maintenant dire quelques mots sur la promptitude avec laquelle je suis parvenu à m'exprimer en français, car je n'avais pas encore appris cette langue. La nature m'a doué d'une grande facilité à saisir les intonations, les sons, les accentuations et tout ce qui fait le caractère materiel d'une lan-

gue. Les mots français dérivés du latin ou qui avaient quelque ressemblance avec l'italien, m'aidèrent d'abord à deviner les autres; et bientôt je compris tout ce qui se disait autour de moi; mais c'est au théâtre français qui venait de s'établir dans la ville, que j'appris à parler. Mon grand-père m'avait donné une carte d'entrée dont je me servais chaque soir avec la permission de ma mère, mais à l'insu de mon père. Assis devant les acteurs dont je ne comprenais pas le langage, je m'attachais aux gestes, à l'expression des physionomies et aux inflexions de la voix. Les comédies, surtout, me paraissaient très-difficiles à comprendre, parce que le débit y est vif et naturel; je saisissais mieux la tragédie, à cause de la marche mesurée et grave des alexandrins et de la lenteur de la déclamation. Puis, je me mis à lire les pièces de Racine, je les appris par cœur, et je les déclamai, en imitant, à s'y méprendre, les acteurs par qui je les avais entendu débiter. Ce n'était cependant qu'un exercice de perroquet, car j'étais loin de comprendre entièrement ce que je récitais. Il servit, toutefois, à me donner une prononciation pure mais affectée. Parmi les poëtes français dont les comédies me plaisaient le plus, je citerai Destouches, Marivaux, La Chaussée; Molière ne m'a d'abord que faiblement impressionné; il n'en fut pas de même de l'*Hypermnestre* de Lemierre, du *Devin du Village*, de *Rose et Colas*, d'*Annette et Lubin*. Aujourd'hui encore, il me semble que je vois s'agiter devant moi, ces jeunes garçons et ces jolies filles surchargés de rubans de toutes couleurs. A l'exception de ces dernières pièces, je sortais souvent pendant les représentations pour aller jouer avec mes camarades devant la porte ou dans les corridors. Un jour, nous y rencontrâmes un petit acteur que j'avais vu figurer dans les pièces où il fallait des enfants. Grâce au peu de français que je savais, il s'attacha spécialement à moi, et notre connaissance devint bientôt une amitié intime. Il était charmant, quoique un peu fanfaron; les aventures, les querelles, les histoires singulières

qu'il ne se lassait pas de me raconter m'amusaient beaucoup, et m'initièrent si bien à toutes les particularités, à toutes les tournures de la langue française, qu'au bout d'un mois, je parlais cette langue comme si elle m'avait été suggérée par une inspiration surnaturelle. Le jeune Derones, c'est ainsi que s'appelait mon nouvel ami, ne tarda pas à me conduire dans les foyers, dans les coulisses et dans l'appartement où les acteurs changeaient de costume. Il n'y en avait qu'un pour les deux sexes, faute de place, car ce n'était pas dans un local spécial, mais dans une salle de concerts, qu'on avait placé le théâtre français. Les acteurs et les actrices agissaient avec un sans-gêne dont je fus d'abord très-choqué; mais, à force de les voir agir ainsi, je n'y trouvai plus rien que de très-simple et très-naturel. Les mœurs de mon nouvel ami étaient irréprochables et ses manières très-distinguées, ce qui me fit accepter avec plaisir son offre de me présenter à sa sœur. Cette jeune personne n'avait pas encore quinze ans, elle était aimable, bien faite et sa physionomie avait quelque chose de très-agréable. Son teint brun, ses yeux et ses cheveux noirs, ses manières posées, lui donnaient quelque chose de grave et de mélancolique qui m'enchanta. Je fis tous mes efforts pour attirer son attention, jamais je ne me présentais devant elle sans lui offrir une fleur ou un fruit; elle acceptait avec grâce et me remerciait poliment, mais jamais son regard languissant ne s'arrêtait sur moi. Le cœur des jeunes filles va au-devant des adolescents de leur âge, mais avec l'enfant qui leur adresse ses premiers vœux et en fait l'objet de sa première adoration, lors même qu'il n'aurait que deux ans de moins qu'elles, elles prennent des airs de tantes.

La carte d'entrée du prévôt dont je me servais, me donnait le droit d'aller à toutes les places, sans en excepter le proscénium qui, selon l'usage français, était occupé de chaque côté par un amphithéâtre de siéges. Ces siéges étaient des places d'honneur réservées aux grands personnages, mais elles étaient loin d'être agréables, car on

voyait les acteurs de si près, qu'il n'y avait aucune illusion possible. Je n'ai jamais cessé de m'applaudir d'avoir vu de mes yeux un usage ou plutôt un abus, dont Voltaire s'est plaint si amèrement et à si juste titre. Dans notre ville il était plus saillant que peut-être il ne l'a jamais été en France, car lorsque des troupes nouvelles y séjournaient, leurs officiers aspiraient à ces places d'honneur; et comme elles ne pouvaient suffire à tant de nouveaux venus, on plaçait des bancs et des siéges si avant sur la scène, que les héros et les héroïnes, resserrés dans un espace fort étroit, se voyaient réduits à révéler leurs dramatiques secrets de famille en face des uniformes et des décorations militaires de tout genre. Un autre abus particulier à la scène française, me choqua davantage encore, en ma qualité d'enfant allemand et, par conséquent, d'adversaire instinctif de tout usage anti-artistique. La scène était, il est vrai, regardée comme un sanctuaire, mais deux grenadiers, l'arme au pied, se tenaient de chaque côté du rideau, sans chercher à se dérober aux regards des spectateurs; et lorsque, pendant le cours de la pièce, on venait les relever, ce changement se faisait sans aucune espèce de précaution. Cette intervention visible de la police était d'autant plus choquante, de la part d'une nation chez laquelle Diderot, venait de poser le principe, qu'il faut, avant tout, être naturel sur la scène, et que le principal but de l'art dramatique est de produire une illusion complète. Je crois devoir mentionner encore que j'ai assisté à la représentation du *Père de famille* de Diderot et à celle des *Philosophes* de Palissot; dans cette dernière pièce, le philosophe qui marchait à quatre pattes, et qui dévorait une tête de salade crue, m'amusait beaucoup. Malgré la diversité des représentations dramatiques, il m'était impossible de passer une soirée entière au théâtre, sans aller à la porte me livrer avec mes camarades, à des jeux fort peu en harmonie avec mon sévère costume de dimanche, dont j'ai donné la description exacte dans mon conte du *Nouveau Pâris*. Un jour

il prit fantaisie à Derones de prétendre que je l'avais offensé et que je devais lui en rendre raison. Je mis aussitôt la main sur la garde de mon épée, et j'allais la tirer sans savoir pourquoi. Il m'arrêta en me disant, qu'en pareil cas, l'usage voulait qu'on se rendît dans un lieu désert, afin de pouvoir se donner paisiblement la satisfaction qu'on se devait. Nous allâmes aussitôt dans une rue composée d'écuries et de hangars, et le combat commença immédiatement. Les lames de nos épées se croisèrent d'une manière tout à fait théâtrale, c'est-à-dire, inoffensive. Derones, cependant, s'anima au point, que son épée s'engagea dans le ruban qui ornait la garde de la mienne et le mit en pièces. Après cet exploit il se déclara satisfait et m'embrassa avec une dignité tragique, puis nous allâmes prendre au café voisin chacun un verre de lait d'amandes qui, en achevant de nous calmer, resserra les liens de notre amitié.

Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Français, lorsqu'on fit courir le bruit que le duc Ferdinand de Brunswick, s'était mis en marche pour Francfort, à la tête des alliés du roi de Prusse. Cette nouvelle charma mon père, car pour lui la défaite des Français n'était pas douteuse. Ma mère craignait cette défaite, car son bon sens naturel lui disait qu'elle serait nécessairement précédée de toutes sortes de calamités, tels que bombardement, incendie et pillage. Ne pouvant plus maîtriser son inquiétude, elle en parla au comte, qui lui fit la réponse usitée en pareil cas, c'est-à-dire, qu'il n'y avait rien à craindre et qu'elle pouvait être tranquille. Des troupes nouvelles arrivèrent de tous côtés, et de très-illustres personnages passèrent par notre ville ; je ne nommerai que le prince de Soubise et le maréchal de Broglie, parce qu'ils captivèrent particulièrement mon attention. J'admirai le prince à cause de sa belle stature et de ses manières affables ; le maréchal m'avait charmé par l'animation de sa physionomie, la vivacité spirituelle de son regard et l'égalité de

son humeur. Tous deux venaient souvent chez le lieutenant de roi, et il était facile de voir qu'ils s'entretenaient de choses fort graves.

Une partie de la semaine sainte s'était écoulée dans ce calme complet qui précède toujours un orage; le Vendredi Saint, nous entendîmes une forte canonnade et des feux de peloton. Les Français, au lieu d'aller au-devant du duc Ferdinand de Brunswick, comme on s'y était attendu, avaient pris le parti de le laisser arriver tout près de Francfort, et d'attendre qu'il commençât l'attaque, ce qui venait d'arriver. Vers le milieu du jour, une longue file de voitures entra dans la ville, c'étaient les blessés. Le plus grand nombre étaient des Français, mais il y avait aussi beaucoup d'Allemands prisonniers et blessés. La vue des Français avait excité la pitié générale et on s'était empressé de leur donner tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, mais pour les Allemands surtout, la générosité de nos bourgeois ne connaissait plus de bornes. L'arrivée de ces prisonniers n'était pas un augure favorable pour les alliés du roi de Prusse; tout le monde le comprit, mon père seul excepté. Il poussa l'aveuglement jusqu'à sortir de la ville pour aller au-devant des Allemands victorieux; sa préoccupation lui avait fait oublier que leur arrivée ne pouvait avoir lieu qu'après le passage des Français repoussés et mis en fuite. Le bruit de la canonnade qui s'éloignait toujours, finit par lui donner quelque inquiétude, il demanda des renseignements et apprit la victoire complète des Français. De retour chez lui, il s'enferma dans sa chambre, et quoiqu'il fût sorti le matin à jeun, il ne voulut prendre aucune nourriture. Sans cette fâcheuse disposition de l'esprit de notre père, cette journée eût été bien heureuse pour nous, non-seulement parce que nous voyions notre bonne mère complétement rassurée, mais parce que le comte, qui voulait sans doute nous voir prendre sincèrement part à la joie commune, nous avait envoyé une collation composée des iandises les plus recherchées et les plus exquises; les vins

de liqueur n'avaient pas non plus été oubliés. Nous regrettâmes beaucoup que notre père ne pût y prendre part, car son aversion pour le comte était telle, qu'il fallait toujours lui cacher les attentions que ce seigneur avait pour nous. Vers le soir, ma mère parvint enfin à pénétrer dans la chambre de son mari, et elle réussit à lui faire promettre de venir prendre part au souper de la famille. Nous nous réjouissions de cette heureuse nouvelle, dont elle s'était empressée de nous faire part; pas un de nous ne prévoyait la catastrophe qui allait suivre la concession de mon père. Notre maison n'avait qu'un seul escalier, sur lequel aboutissaient toutes les antichambres. Lorsque mon père descendit pour se rendre à la salle à manger, il passa devant la porte du comte, au moment où celui-ci sortait. Il était impossible de ne pas se saluer, malheureusement le comte ne se borna pas à cette simple politesse.

— J'espère, monsieur, dit-il avec bonté, que vous vous félicitez avec nous de notre victoire sur un adversaire dont le triomphe eût été bien fatal pour votre ville.

— Pas le moins du monde, s'écria mon père avec colère, j'aurais été enchanté si le duc vous avait envoyés au diable, vous et les vôtres, lors même qu'il m'eût fallu y aller

Le comte se tut un instant, puis il dit d'une voix étouffée :

— Vous vous repentirez de cette insulte.

Mon père feignit de ne pas avoir entendu, acheva de descendre l'escalier et se mit à table d'un air tout joyeux, ce dont nous fûmes très-satisfaits ; mais quelle n'eût pas été notre inquiétude, si nous avions su de quelle façon dangereuse il venait de se soulager le cœur. A peine avions-nous fini de souper que notre voisin entra, fit signe à ma mère de nous envoyer coucher et l'invita à sortir avec lui. Le lendemain matin, nous apprîmes l'événement malheureux qui avait troublé une partie de la nuit. Le lieutenant de roi, avait immédiatement donné l'ordre d'arrêter mon père et de le conduire au corps de garde. Ses subor-

donnés savaient qu'ils ne devaient jamais se permettre la moindre observation sur les ordres qu'il donnait, mais l'expérience leur avait prouvé qu'il était souvent satisfait quand ils ne les avaient pas exécutés avec trop de promptitude. Notre voisin qui, en sa qualité d'interprète du comte, pouvait le voir à chaque instant, s'empressa d'aller le trouver, après avoir obtenu de son aide de camp la promesse qu'on ne ferait rien avant son retour. Le comte s'était retiré dans son cabinet, l'interprète eut l'audace d'y pénétrer.

— Que venez-vous faire ici? s'écria le comte avec colère. Saint-Jean (c'était le nom de son valet de chambre), seul, a le droit de venir en ce lieu sans que je l'appelle.

— Eh bien, monsieur le comte, daignez croire un instant que je suis Saint-Jean.

— Le pouvoir de mon imagination ne s'étend pas aussi loin, répondit le lieutenant de roi, sortez, vous dis-je.

— Monsieur le comte, vous avez reçu du ciel un don tout particulier, c'est à ce don que j'en appelle.

— Ne cherchez pas à me flatter, vous n'y gagnerez rien.

— Ce don, c'est de pouvoir, même au milieu d'une juste colère, écouter et apprécier les opinions des autres.

— En effet, il est question d'opinions que je n'ai tolérées que trop longtemps; tous vos bourgeois nous sont hostiles.

— Pas tous, monsieur le comte.

— Beaucoup, du moins, et pourquoi? Ils se disent citoyens d'une ville libre de l'Empire, ils ont vu élire et couronner leur empereur, et lorsque cet empereur est sur le point d'être détrôné, et que des alliés désintéressés répandent leur sang et prodiguent leur argent pour défendre l'Empire, ils prennent parti contre ses alliés. J'ai trop longtemps souffert les machinations d'une haine insensée. C'est ma longanimité qui a provoqué l'insulte que le maître de cette maison vient de me faire; c'est par sa punition exemplaire que je prétends frapper tous ceux qui pensent comme lui.

— Cette résolution est juste, elle convient à un noble Français et, surtout au lieutenant de roi, mais c'est au comte de Thorane que je m'adresse, c'est lui que je supplie d'écouter le coupable.

— Et que pourrait-il me dire?

— Monsieur le comte, vous dirait-il, jusqu'ici vous avez supporté avec une patience angélique, l'aveuglement de l'esprit de parti; j'ai été bien coupable, mais oubliez mes torts et l'on vous bénira, et la renommée de votre générosité passera de génération en génération.

— Je m'occupe fort peu des siècles à venir, répondit sèchement le comte, car ils n'enregistrent que les actes des personnages plus haut placés que moi; tous mes soins se bornent à faire mon devoir et à conserver mon honneur pur et sans tache. Mais voici déjà bien des paroles de trop sur cette affaire; allez recevoir pour vous les remerciements de l'ingrat à qui je pardonne!

L'interprète touché jusqu'aux larmes allait lui baiser les mains, mais il les retira en lui rappelant que ces sortes de démonstrations lui déplaisaient. Je ne sais si c'est là textuellement l'entretien à la suite duquel notre bon voisin obtint la grâce de mon père, mais il nous l'a raconté tant de fois, et toujours dans les mêmes termes, qu'il est resté gravé dans ma mémoire. Je pourrais citer beaucoup d'anecdotes qui peignent, tantôt la noblesse et tantôt l'originalité du comte de Thorane. En voici une qui m'a particulièrement frappé et que l'interprète se plaisait à nous raconter :

Un noble habitant de Francfort qui croyait avoir à se plaindre des Français logés chez lui, vint trouver le comte. L'interprète lui offrit ses services, il crut pouvoir s'en passer, et, s'inclinant profondément devant le lieutenant de roi, il lui dit : Excellence... Le comte lui rendit son inclination ainsi que l'Excellence. S'imaginant que ce titre n'était pas assez élevé, le noble s'inclina plus profondément et dit : Monseigneur !.....

— Monsieur, interrompit le comte d'un air très-sérieux n'allons pas plus loin, car nous arriverions bien vite jusqu'à la Majesté.

L'autre garda un silence embarrassé, et l'interprète qui se tenait dans un coin de l'appartement fut assez malicieux pour ne pas venir à son secours. Le comte reprit gaiement la conversation.

— Voyons, monsieur, comment vous appelez-vous ?

— Spangenberg.

— Et moi, je m'appelle Thorane. Eh bien ! Spangenberg, que voulez-vous de Thorane? Asseyons-nous et tâchons d'en finir le plus vite possible.

L'affaire se termina en effet promptement et à la grande satisfaction de Spangenberg.

Dans la première jeunesse, le souvenir des inquiétudes et des chagrins, ne s'étend jamais au delà d'une journée; aussi ne tardai-je pas à diriger toutes mes facultés vers le théâtre français, au grand chagrin de mon père, qui prétendait que le spectacle ne servait qu'à fausser les idées et à faire perdre le temps. Je défendais mon penchant par tous les arguments qu'on peut employer en pareil cas, c'est-à-dire, que grâce à la justice poétique, le vice heureux et la vertu malheureuse, finissent toujours par trouver sur le théâtre, l'un son châtiment et l'autre sa récompense. Mon père me citait *les Fourberies de Scapin*, où le public applaudit les heureux résultats des ruses d'un valet fripon et les déréglements d'un fils, qui ne voit dans son père qu'un tyran à tromper. Nous discutions toujours, ainsi que cela arrive souvent, sans pouvoir nous convaincre.

Il est dans la nature de l'homme de chercher à imiter ce qu'il voit faire aux autres, sans s'inquiéter s'il en a les dispositions ou le talent nécessaire. Mon assiduité au théâtre m'avait familiarisé avec toute la littérature dramatique des Français. Les pièces dans le goût de Piron, et qui tenaient de la mythologie, de l'allégorie et de la parodie, étaient alors fort en vogue. Les gais Mercures avec leurs petites

ailes dorées, les Jupiters encapuchonnés et armés de foudres redoutables, les princesses, bergères ou chasseresses, que les dieux ne dédaignaient pas d'adorer, pour quelques jours du moins, tous ces personnages enfin, me plaisaient d'autant plus, que les *Métamorphoses* d'Ovide, m'avaient appris à les connaître. Il me fut donc très-facile de bâtir une de ces pièces qu'on aimait tant à voir. Tout ce que je puis dire de cette œuvre, c'est que l'action se passait dans une contrée champêtre, et que j'y avais introduit force dieux, princes et filles de rois. Quant au rôle de Mercure, il m'avait tellement préoccupé, qu'aujourd'hui encore je serais presque tenté de croire, qu'alors ce dieu était réellement venu me visiter et m'inspirer. Lorsque ma pièce me parut terminée, je la fis copier proprement et je la remis à mon ami Derones. Il la reçut avec un gracieux air de protecteur ; la parcourant des yeux, il me fit remarquer quelques fautes de langue, trouva plusieurs tirades trop longues, et finit par me promettre qu'il examinerait très-consciencieusement mon travail, dès qu'il en aurait le loisir. Je lui demandai timidement s'il croyait que la pièce pourrait être jouée ; il m'assura que la chose était possible, parce qu'au théâtre tout dépendait de la faveur, et que je pouvais compter sur son appui, pourvu que je fusse discret. Lui-même, me disait-il, avait fait recevoir une pièce qui n'avait pas été jouée, parce qu'on avait découvert trop tôt qu'il en était l'auteur : je promis un silence absolu, et il me semblait voir déjà le titre de ma pièce affiché en grosses lettres au coin des rues et sur les places publiques. Quoique étourdi et léger, mon ami aimait à jouer le rôle de maître ; sous prétexte de faire devant et avec moi quelques changements indispensables à ma pièce, il effaça et ajouta des phrases, des dialogues, des scènes, retrancha des personnages et en créa d'autres ; en un mot, il disposa de mon travail avec un despotisme extravagant qui me fit dresser les cheveux. Je le laissai faire cependant, car je m'imaginais qu'il devait savoir mieux que moi, ce qui con-

venait à la scène française. Au reste, je l'avais entendu parler tant de fois des trois unités d'Aristote, des vraisemblances dramatiques et de l'harmonie des vers, il jurait si énergiquement contre le théâtre anglais et méprisait si profondément celui de l'Allemagne, que je le crus fort instruit. Que de fois n'ai-je pas été réduit, dans le cours de ma vie, à m'entendre répéter la litanie dramatique par laquelle il m'avait étourdi! J'emportai mon œuvre mutilée chez moi; après avoir vainement cherché à lui rendre son ancienne forme, je fis recopier mon premier manuscrit et je donnai cette copie à mon père. Il paraît que ma composition ne lui déplut point, car il me fit, pendant plusieurs semaines, grâce des réprimandes dont il m'accablait chaque soir quand je revenais du spectacle, et qui m'ont plusieurs fois empêché de souper.

Cette tentative manquée, et surtout l'arrogance du maître qui m'avait si cavalièrement traité, parce qu'il connaissait mieux que moi les règles de l'art dramatique, m'inspirèrent le désir d'étudier ces règles à leur source. Le traité de Corneille, sur les trois unités, me fit deviner, à peu près, ce qu'on demandait à une pièce pour la trouver bonne, mais il me fut impossible de savoir pourquoi on voulait qu'elle fût ainsi. Les querelles littéraires à l'occasion du *Cid*, et les préfaces par lesquelles Corneille et Racine étaient obligés de défendre leurs chefs-d'œuvre, non-seulement contre les critiques, mais encore contre le public de leur époque, finirent par me prouver que personne ne savait au juste ce qu'il voulait. Ce qui m'indigna surtout, c'est que l'ordre d'un cardinal ait pu suffire pour que *le Cid* fût trouvé mauvais, en dépit de l'effet merveilleux que produisait la représentation de cette pièce; et qu'un homme tel que Racine, l'idole des Français de mon temps, et la mienne, n'ait obtenu de ses concitoyens qu'une approbation contestée. J'ai dit que Racine était mon idole, parce qu'en me perfectionnant dans la langue française, j'étais devenu capable de l'apprécier; j'avais même joué,

sur un théâtre d'amateurs, le rôle de Néron, dans son *Britannicus*, ce qui augmenta beaucoup mon amour pour cet auteur parce que je lui devais un plaisir de plus. Après m'être longtemps tourmenté avec le charlatanisme suranné du dix-huitième siècle, je jetai l'eau de la baignoire, avec l'enfant qu'on y baignait [1]; c'est-à-dire, que je me débarrassai de tout ce fatras de théories sur lesquelles les auteurs les plus éminents se trompent, toutes les fois qu'ils sont forcés de défendre leurs chefs-d'œuvre. Retournant à l'actualité vivante que j'avais sous les yeux, je fréquentai le théâtre avec une assiduité nouvelle, et je me mis à étudier consciencieusement Molière, Racine et Corneille.

Le lieutenant de roi demeurait toujours dans notre maison et ne cessait de se conduire avec douceur et bonté; mais il était facile de voir qu'il ne remplissait plus ses fonctions avec le même empressement. Toujours juste et intègre, il s'était renfermé dans les limites de son devoir. Ses intimes attribuèrent ce changement aux réprimandes que la susceptibilité de son caractère avait attirées de haut lieu, et au blâme général dont il était devenu l'objet parce qu'il avait eu au théâtre une querelle qui fut suivie d'un duel. Cette faute était sans doute très-grave de sa part, car en sa qualité de chef de la police française, il devait donner l'exemple de l'obéissance aux lois de son pays, qui défendaient sévèrement le duel. En se repliant sur lui-même, il ne lui restait plus d'autre distraction que l'atelier de ses peintres. La plupart des tableaux étaient finis. lorsqu'il lui prit fantaisie d'en faire faire encore quelques-uns qui, selon lui, ne pouvaient manquer de devenir des chefs-d'œuvre, grâce au singulier procédé qu'il imagina. Chaque peintre avait sa spécialité dans laquelle il excellait; pour l'un c'étaient les premiers plans, pour l'autre la

[1] Proverbe allemand qui répond au proverbe français : *Jeter le manche après la cognée.* Je l'ai traduit littéralement à cause de son originalité.

perspective ; quelques-uns se distinguaient par les arbres, par les animaux ou les personnages, etc. Le comte prit la résolution de les faire travailler tous à un même tableau. Après quelques observations inutiles, ils se mirent à l'œuvre. Le paysagiste jeta une belle contrée sur la toile, le peintre d'animaux la peupla de troupeaux ; et comme il ne tenait pas à deux ou trois moutons de plus, il resta peu de place pour les bergers et les bergères, qu'il devait proportionner au nombre des animaux à garder ; puis, pour faire briller son talent, il mit un voyageur ou deux dans la perspective. C'était au point qu'on ne pouvait regarder tout ce monde et tous ces animaux, sans les plaindre, car quoiqu'ils fussent en plein air, on sentait qu'ils ne tarderaient pas à étouffer. Les artistes, bien que très-largement payés, se dépitèrent; Seekatz, finit par refuser ouvertement de contribuer plus longtemps à ce travail de tapissier, et il partit pour Darmstadt, où il occupait la charge de peintre de la cour. Un tableau cependant était resté inachevé et Seekatz seul pouvait le terminer. Le comte au désespoir, employa tous les moyens possibles pour le faire revenir, il y réussit, le tableau s'acheva, et tous furent emballés et envoyés en France. Bientôt après, mon père, qui n'avait cessé de réclamer contre la nécessité de loger des Français, obtint enfin qu'on assignât un autre logement au comte ; et pour le récompenser du long séjour que ce personnage avait fait dans sa maison, les magistrats le dispensèrent de loger d'autres Français, mais à la condition qu'il louerait les appartements que le lieutenant de roi y avait occupés. Mon père accepta cette condition et le comte nous quitta sans difficulté et sans rancune. Il savait déjà qu'il ne tarderait pas à être rappelé, et il lui importait peu dans quelle maison il passerait les quelques mois qu'il devait encore rester à Francfort. Nous apprîmes plus tard, qu'après avoir occupé successivement plusieurs postes élevés, il fut nommé gouverneur aux Indes occidentales, où il termina sa vie.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Mon père s'occupe de nouveau de mon éducation et de celle de ma sœur. — Notre maître de dessin. — Singulière méthode de notre maître de clavecin. — La pierre d'aimant et l'électricité. — État des pensionnats pour l'éducation des enfants. — Les vers à soie et les vieilles gravures nous font perdre le printemps et une partie de l'été. — Nouvelle manière d'apprendre l'anglais. — Mon penchant pour l'Ancien Testament. — Le recteur Albert, mon professeur de langue hébraïque. — Résumé de l'histoire du premier âge du monde. — Essai d'une histoire poétique de Joseph. — Mes maîtres d'escrime et d'équitation. — J'apprends à connaître les artisans. — Les artistes et les citoyens remarquables de Francfort. — Mes rapports avec eux et l'influence de ces rapports sur mon avenir.

Malgré les embarras que le lieutenant de roi nous avait causés, on s'y était accoutumé ; nous autres enfants, surtout, nous trouvâmes la maison bien vide après son départ. Au reste, nous ne devions plus vivre complétement en famille ; M. Moriz, directeur de la Chancellerie et jurisconsulte très-distingué, vint demeurer chez nous avec sa femme et ses enfants. Son frère, secrétaire de légation, qui lui rendait de fréquentes visites, ne tarda pas à se lier avec mon père. Naturellement obligeant et communicatif, il m'enseigna les mathématiques, qu'il cultivait en amateur, car la carrière diplomatique, ne lui fournissait aucun moyen de les utiliser. Ces leçons m'aidèrent à donner plus de régularité à mes plans architectoniques et à faire des progrès dans le dessin. Le vieux professeur qui nous enseignait cet art, à ma sœur et à moi, ne pouvait sortir du cercle routinier ; il nous faisait faire des yeux, des oreilles, des nez, puis nous rassemblions toutes ces parties pour en composer des têtes, sans égard pour les formes et les pro-

portions de la nature et de l'art. Après nous avoir tourmentés longtemps avec ces parodies de la face humaine, nous passâmes au paysage, à la touche des arbres, à tout ce que la routine fait faire sans raison et, par conséquent, sans succès. Fatigué de ces vaines tentatives, je ne m'attachai plus qu'à l'exacte imitation et à la pureté du trait, sans m'occuper le moins du monde de l'original que je copiais. Mon père qui n'avait jamais dessiné, m'avait pour ainsi dire, jeté sur cette route, car pour me prouver le pouvoir de la volonté, il s'était mis à copier, sur du papier très-fin, les contours de ses vues de Rome. Vers cette époque, il fut décidé que nous apprendrions la musique. Le clavecin eut la préférence sur les autres instruments, mais on ne savait pas encore quel maître nous donner. Le hasard me conduisit chez un de mes petits amis, au moment où il prenait sa leçon de clavecin. Le maître me parut l'homme le plus aimable du monde, il donnait à chaque doigt, à chaque touche un sobriquet particulier, et au milieu de cette grotesque compagnie, la leçon n'était qu'un amusement perpétuel. Je fis part de ma découverte à ma sœur et nous parvînmes à nous faire donner ce maître modèle. Il ne répondit cependant pas à notre attente et ne nous fit pas entendre un seul de ces jolis surnoms qui m'avaient charmé. Ma sœur m'accusait de l'avoir trompée et moi-même je ne savais qu'en penser, lorsque la visite d'un de nos camarades pendant que nous prenions notre leçon, transforma tout à coup notre maître austère, en farceur joyeux; les sobriquets reparurent et avec eux les éclats de rire, mon camarade fut ravi, et quelques jours plus tard, mon maître eut un élève de plus. Ce fut ainsi que, pour se conformer aux principes d'éducation de cette époque, on nous fit cultiver deux arts importants sans s'occuper si la nature nous avait donné les facultés nécessaires pour y arriver à une certaine perfection. Plus on surexcitait ainsi mon activité, plus elle demandait d'aliments, et je finis par consacrer, même mes heures de récréation, à des

occupations propres à satisfaire mon insatiable besoin de savoir. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais été animé du désir d'examiner de près toutes les productions de la nature, désir dont on fait injustement un crime aux enfants, en l'attribuant à la cruauté. L'instinct de la curiosité les pousse à morceler jusqu'à des êtres vivants qui leur ont d'abord fourni d'agréables sujets de jeu. Pour ma part, combien n'ai-je pas effeuillé de fleurs pour savoir comment les pétales tiennent au calice, j'ai même plumé bien des oiseaux vivants, mais c'était pour mieux examiner le moyen par lequel les plumes tiennent aux ailes. Pourquoi condamner dans les enfants ce qu'on admire dans les naturalistes? ils ne s'instruisent pas en respectant la vie, mais en l'ôtant à ce qui la possède.

Une pierre d'aimant enveloppée dans du drap écarlate, ne tarda pas à exercer les facultés de mon esprit d'examen. Le pouvoir mystérieux de cette pierre m'avait d'abord frappé d'une admiration si stupide, que je ne pouvais que la regarder en silence et dans une immobilité complète, puis il me vint à l'idée qu'en dépouillant cette pierre de son enveloppe, je découvrirais le secret de son inexplicable puissance. Je la mis à nu sans devenir plus savant; et comme je ne pouvais plus la remettre dans l'état où elle était, le phénomène disparut avec son appareil. Mes expériences dans le domaine de l'électricité ne furent ni plus satisfaisantes ni plus instructives. Un de nos amis m'avait raconté que, dans son enfance, il était parvenu à se fabriquer une machine électrique avec la roue d'un rouet à filer et quelques flacons pareils à ceux dont se servent les pharmaciens pour mettre leurs drogues. Je voulus en faire autant, et je perdis mon temps et mes peines, ce qui ne diminua en rien ma foi aux merveilles de l'électricité. De son côté, mon père se laissa aller à une fantaisie nouvelle, celle d'élever des vers à soie. Ne voulant, dans cette tâche difficile, d'autres aides que ma sœur et moi, il nous donna, en échange de quelques observa-

tions curieuses, beaucoup d'embarras, et nous retint à la maison pendant tout un printemps. Pour achever de nous accabler de besogne, mon père entreprit le nettoyage de ses vues de Rome, auxquelles il attachait plus de prix que jamais. Immédiatement après son retour d'Italie, ces copies lui avaient paru bien au-dessous des empreintes que les originaux avaient laissées dans sa mémoire, mais à mesure que le temps affaiblit ces empreintes, les copies se parèrent de tout le charme de la réalité. Il en est de même de toutes les productions artistiques et, surtout, des portraits; nous n'en sommes jamais contents, tant que la personne qu'ils représentent respire et agit autour de nous; ce n'est que lorsqu'elle est absente ou qu'elle a cessé d'exister, que sa silhouette même, nous paraît admirable.

Tout le monde sait que pour rafraîchir des gravures noircies, il faut les mouiller, les exposer au soleil et les entenir toujours humides jusqu'à ce que l'opération soit entièrement terminée. Ce fut à ma sœur et à moi que mon père confia le soin d'entretenir le papier dans une humidité convenable; c'était nous demander une attention au-dessus de notre âge; aussi commîmes-nous force bévues, que le relieur chargé de cartonner ces gravures répara de son mieux. Notre père qui ne nous trouvait jamais assez occupés, ne tarda pas à nous donner un maître de langue anglaise. Ce professeur, Anglais de naissance, venait d'arriver à Francfort, où il avait fait annoncer qu'il se chargeait d'apprendre sa langue maternelle dans un mois. Persuadé qu'il n'y avait pas de plus grande émulation pour les enfants que l'exemple des personnes âgées, notre père prit part à nos leçons. Le professeur fut aussi content de nos progrès que nous l'étions de sa méthode. A la fin du mois. nous ne savions pas l'anglais, mais nous étions capables de l'apprendre seuls, et cette langue prit son rang dans nos études régulières. Les thèmes et les versions de grammaire m'étaient antipathiques; pour m'exercer dans les divers idiomes que j'apprenais, je sup-

posai une correspondance entre six frères et une sœur dont chacun habite un autre pays, et qui s'écrivent dans la langue de ces pays. D'après ce petit roman, le frère aîné est en voyage et fait, en bon allemand, le récit de ce qu'il voit et observe. La sœur donne, tantôt à ce voyageur, tantôt à ses autres frères, des nouvelles de la famille et du pays. Elle aussi écrit en allemand, mais son style est éminemment féminin, c'est-à-dire, que ses phrases sont toujours courtes, saccadées et souvent entrecoupées de points, de ce style enfin, dont on écrivit plus tard, le célèbre roman de Siegwart. Les lettres d'un autre frère qui fait sa théologie, sont en véritable latin et se terminent fort souvent par des post-scriptum grecs. L'anglais est le partage d'un frère employé dans une maison de commerce à Hambourg ; un autre frère, qui occupe un poste semblable à Marseille, écrit en français. Le cinquième frère, musicien passionné, est allé perfectionner son talent en Italie ; il se sert de la langue de ce pays pour écrire à sa famille. Le plus jeune, aussi spirituel qu'espiègle, n'ayant plus de langue à sa disposition, se jette dans l'allemand judaïque. Ses épîtres chiffrées désespèrent ses frères, mais elles font rire les parents. Ce roman en lettres, m'obligea d'étudier avec soin, la géographie et les mœurs des pays qu'habitaient mes personnages, puisqu'ils devaient décrire les localités et donner des détails sur leurs relations d'affaires et de société. En cherchant à écrire le baroque allemand judaïque, aussi bien que je le lisais, je reconnus la nécessité d'apprendre l'hébreu, ce qu'au reste, je désirais depuis longtemps, parce que je voulais étudier la Bible, d'après le texte original. Comme je ne fis valoir que ce dernier motif, mon père consentit à cette nouvelle étude et me donna pour maître le docteur Albert, recteur du collége. Ce docteur était un être fort original sous tous les rapports. Sa taille petite et épaisse paraissait difforme dans son ensemble, quoiqu'on n'y vît aucune défectuosité spéciale ; c'était Ésope en habit noir et en perruque poudrée.

Plus de soixante-dix années avaient laissé leur empreinte sur son visage et semblaient y avoir stéréotypé un rire sardonique et très-singulier, car ses yeux n'en restaient pas moins grands et spirituels. J'avais été souvent le voir avec mon père, et, quoiqu'il ne dirigeât en rien mes études, il paraissait s'y intéresser beaucoup. Je me souviens surtout qu'à une distribution de prix, à laquelle j'assistais en qualité de spectateur, je regardais constamment la bourse de laquelle il tirait de petites médailles d'argent pour les distribuer aux élèves qui avaient mérité cette récompense. Il paraît qu'il y avait dans mes yeux tant de regret de ne pouvoir rien recevoir de pareil, qu'il en fut touché, car il descendit les marches de sa chaire, me fit signe d'approcher et me donna une médaille. Cette faveur accordée à un enfant tout à fait étranger au collége, lui attira le blâme général, mais il n'était pas homme à s'occuper de l'opinion du monde. Son érudition et l'excellence de ses méthodes l'avaient rendu nécessaire au collége, où, par cette raison, on l'avait conservé malgré sa vieillesse, et en dépit des plaintes fréquentes du clergé, des professeurs et de plusieurs personnes très-haut placées. L'esprit du bon docteur était naturellement enclin à la satire; toujours à l'affût des défauts et des faiblesses d'autrui, il les attaquait publiquement et dans le style de Lucain, son auteur favori. Ces attaques cependant ne produisaient pas un grand effet, car elles n'étaient jamais directes et se bornaient à des allusions empruntées à la Bible ou à quelque auteur classique. Quant à son débit, il était peu agréable et souvent interrompu par une petite toux sèche et un rire creux, dont le but était d'avertir l'auditoire qu'il allait entendre un passage mordant. Ce singulier personnage resta toujours bienveillant et doux pour moi. Lorsque je me rendis chez lui pour prendre ma première leçon, il commença par me demander pourquoi je voulais apprendre l'hébreu. N'osant lui avouer le désir de me perfectionner dans le jargon bizarre qu'on appelle l'allemand judaïque, je fis valoir mon autre

motif que je croyais devoir être plus de son goût. Il se moqua de mes prétentions et m'assura que loin de chercher à comprendre le texte hébreu de l'Ancien Testament, je devais m'estimer fort heureux si je parvenais à le lire. Pour lui prouver qu'il se trompait, je m'appliquai de tout mon pouvoir. L'alphabet ne m'arrêta pas longtemps et je croyais que la lecture allait commencer, mais j'avais encore à me familiariser avec toute une armée de petits signes destinés à représenter les voyelles, ce qui m'étonna d'autant plus, que l'existence des voyelles est incontestable dans l'alphabet. J'appris en même temps qu'à l'époque où la nation juive avait des prophètes poëtes, ces prophètes ne se servaient que de l'Alphabet. J'aurais voulu faire comme eux, mais mon maître me déclara que les plus savants hébraïsants pouvaient seuls arriver à lire sans le secours de ces signes, et qu'au reste, il fallait se conformer à la grammaire hebraïque, telle qu'on l'avait faite pour les personnes qui veulent apprendre cette langue. Je me résignai et j'en fus bientôt récompensé, car je ne tardai pas à traduire l'Ancien Testament. Ce travail me fournit le prétexte de demander des explications sur certains passages qui m'avaient toujours paru contradictoires et inconséquents, tels que le soleil qui s'arrête à Gabaon, comme la lune le fait dans la vallée d'Ajalon. Le bon docteur s'opposa d'abord à ces digressions, puis il s'en amusa, sans me donner la moindre explication, car il n'interrompait ses petites toux sèches et ses rires creux, que pour s'écrier de temps en temps : Le drôle de garçon ! oh ! le drôle de garçon ! La chaleur avec laquelle je lui exposais mes doutes, finit cependant par le décider à me donner un guide qui pût m'aider à approfondir des matières sur lesquelles la crainte de se compromettre, le forçait à garder le silence; ce guide était une grande Bible qu'il avait dans sa bibliothèque, œuvre remarquable contenant tous les livres de l'Ancien Testament, avec des commentaires aussi sages que satisfaisants. Cette œuvre avait pris naissance en

Angleterre ; des théologiens allemands l'ont perfectionnée, car en la faisant passer dans leur langue, ils y ont ajouté leurs commentaires à eux, et les raisons sur lesquelles ils les fondent.

Les événements extérieurs peuvent nous faire dévier tantôt à droite et tantôt à gauche, la nature nous ramène toujours sur la route qu'elle nous a tracée. Mes efforts pour apprendre la langue et pour saisir le véritable esprit de l'Ancien Testament, n'ont servi qu'à graver dans ma mémoire, l'image vivante des peuples primitifs, des événements qui les ont rendus si célèbres et de la terre tant vantée où ces événements se sont accomplis. J'avais compris que ce point de la terre, réunissait seul toutes les conditions nécessaires pour devenir le berceau de l'espèce humaine, d'où devaient nous arriver les premiers vagues éléments de l'histoire des temps primitifs, car il fallait qu'une telle localité fût à la fois simple et propre aux pérégrinations, aux établissements les plus merveilleux, afin que nous pussions facilement nous en faire une juste idée. C'est entre quatre fleuves, que, l'homme encore enfant, devait, séparé du reste de la terre, développer par degrés ses facultés naissantes ; c'est là, qu'il devait apprendre à connaître par lui-même la destinée réservée à tous ses descendants, c'est-à-dire, que ces descendants étaient predestinés à perdre le repos et le bonheur en aspirant au savoir. Une fois le paradis perdu, les hommes se sont multipliés et corrompus. Peu accoutumés encore à la méchanceté de ces nouvelles créatures de Dieu, les Élohim [1] perdent patience et les exterminent dans une immense inondation. Dès que les eaux se sont retirées, la terre reçoit de nouveau le petit nombre d'hommes privilégiés qui ont échappé à la destruction de leur espèce. Sur les quatre fleuves du paradis terrestre, deux continuent à couler dans leur lit, et laissent de ce paradis, autant de traces

[1] Anges dont Moïse parle dans la Genèse. (*Note du traducteur.*)

qu'on peut en espérer après un si grand bouleversement. Les hommes ainsi renouvelés, s'étendent de nouveau au delà de leur point de départ; ils apprivoisent les animaux sauvages et en font des troupeaux, qui les nourrissent, et leur permettent de satisfaire le besoin inné de changer de demeure. Bientôt les tribus deviennent si nombreuses, qu'elles sont forcées de recourir à des émigrations lointaines. Ces tribus, cependant, se composent de proches parents; ne voulant pas se séparer pour toujours, ils se mettent à construire une tour tellement élevée qu'ils pourront la voir de très-loin et retrouver ainsi le chemin de la patrie. Cette tentative déplaît aux Élohim; pour la faire échouer, ils jettent la confusion sur les travailleurs, et l'espèce humaine se disperse. Nos regards, cependant, restent attachés sur sa demeure primitive, car là, une souche nouvelle paraît, et son fondateur lui imprime une individualité qu'elle transmet à ses descendants, et les prédispose par là, à former une grande nation. Certes ce n'est pas sans l'intervention de la Divinité, qu'Abraham et son frère Loth quittent les rives de l'Euphrate, qu'ils s'avancent vers l'Occident, passent heureusement le désert, arrivent sur les bords du Jourdain, traversent ce fleuve et s'établissent dans les belles contrées de la Palestine méridionale.

La Palestine, toute entière, est parsemée de montagnes stériles mais peu élevées; ces montagnes forment une multitude de petites vallées sillonnées de ruisseaux et très-propres à la culture. Dans la plus grande de ces vallées, dont toutes les eaux arrivent au Jourdain, il y avait déjà des villes, des bourgs et beaucoup d'habitations isolées, mais il y était resté assez de place pour que des pasteurs voyageurs aient pu circuler librement avec leurs familles et leurs troupeaux. Par cet état d'un pays, la population n'y est jamais régulière; tantôt elle diminue, tantôt elle augmente; dans ce dernier cas, les produits ne sont plus en harmonie avec la consommation et la famine éclate. La

présence d'Abraham et des siens amène cette calamité sur la Palestine; il quitte ce pays, se rend en Égypte, et nous montre ainsi la scène où, pendant une longue suite de siècles, s'accomplirent les principaux faits de l'histoire du monde. Dès ce moment, la terre se peuple de l'Euphrate au Tigre, du Tigre au Nil; et dans ce vaste espace, nous voyons errer les bergers Chaldéens et leurs troupeaux, dont le nombre s'accroît avec les besoins des bergers. Ils reviennent enfin en Palestine, mais instruits par l'expérience, ils s'étendent sur un plus vaste terrain; Abraham choisit la vallée de Membré et ses environs, Lot se dirige vers Sodome. Si notre imagination est assez téméraire pour donner au Jourdain une embouchure souterraine, nous verrons sans peine à la place que remplit aujourd'hui un grand lac asphaltique, un jardin merveilleux, un second paradis terrestre, dont les délices ont fait passer les habitants de la mollesse à l'oisiveté, de l'oisiveté au vice. Mais Hébron et la vallée de Membré resteront toujours les points les plus attrayants, car c'est là que le Seigneur vient converser avec Abraham, c'est là qu'il lui promet la possession de tous les pays sur lesquels son regard pouvait s'étendre.

Quittons un instant ce peuple de pasteurs qui reçoit les visites des habitants du ciel, leur accorde l'hospitalité et s'entretient familièrement avec eux; et voyons ce qui se passe en dehors de ce cercle privilégié. Partout les familles se réunissent en tribus, la nature et les exigences des localités déterminent leurs mœurs et leur prescrivent le genre d'activité auquel elles doivent se livrer. Sur les montagnes qui versent leurs eaux dans le Tigre, nous trouvons des peuples guerriers et nous voyons déjà paraître un conquérant; c'est Kedor Laomor, roi d'Elam. Plusieurs années avant l'arrivée d'Abraham en Canaan, ce roi en avait rendu presque tous les peuples tributaires, mais bientôt ils s'affranchissent de ce joug. Le roi instruit de leur révolte, se met en route avec une nombreuse armée; les peuples des deux rives du Jourdain sont soumis les premiers, puis Kedor

dirige sa marche triomphale vers les peuples du désert, et après avoir vaincu les Amalécites et les Amorites, il arrive enfin sur la terre de Canaan ; là, il s'empare de la vallée de Sodome, en disperse les habitants, et, chargé d'un riche butin, il remonte le Jourdain et va continuer sa marche triomphale jusqu'au pied du Liban. Parmi les trésors et les captifs qu'il traîne à sa suite, se trouvent Lot, sa famille et ses richesses. A peine Abraham a-t-il appris cette triste nouvelle, que le patriarche se transforme en héros ; il arme ses serviteurs, se jette sur l'arrière-train des vainqueurs, les met en fuite, délivre les prisonniers, s'empare des trésors enlevés au pays et les rend à leurs légitimes possesseurs. Cet acte de courage et de désintéressement lui donne la souveraineté du pays ; les peuples voient en lui un protecteur généreux, les rois l'accueillent avec respect et reconnaissance, et Melchisedech, le roi des prêtres, le bénit. L'Éternel continue à lui promettre une innombrable postérité, et cependant il est encore bien mal monté en héritiers directs ; arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, il n'a pas un seul enfant, ce qui ne l'empêche pas d'espérer. Sara, moins confiante aux promesses du Seigneur, veut, selon l'usage oriental, se procurer un successeur par l'intervention de sa servante ; mais à peine Agar a-t-elle été livrée au patriarche, que les deux femmes ne peuvent plus vivre en paix. Agar s'enfuit, mais la volonté de Dieu et celle d'Abraham la ramènent ; et bientôt après Ismaël reçoit le jour. Les anges continuent à promettre aux deux époux une nombreuse postérité directe, ils finissent par en rire, car Abraham a quatre-vingt-dix-neuf ans et Sara est presque de son âge ; elle devient mère cependant, et son fils reçoit le nom d'Isaac. On dirait que le principe qui dirige les destinées humaines a voulu nous offrir, par le ménage d'Abraham, l'image parfaite de toutes les relations conjugales futures. Par un concours d'événements, indépendants de sa volonté, Abraham se trouve le mari de deux femmes, le père de deux enfants, dont chacun a une autre mère, et

sa tente est devenue le théâtre d'une discorde perpétuelle. La femme et l'enfant dont les droits ne se fondent pas sur la loi, sont forcés de céder la place à la femme et à l'enfant légitimes, car Abraham est contraint de sacrifier à la paix du ménage, son amour pour Agar, sa tendresse pour Ismaël. La mère et l'enfant sont chassés de la tente et contraints de chercher un refuge au désert, où l'enfant est sur le point de périr ; mais un ange le sauve, afin que les prédictions s'accomplissent, car d'Ismaël aussi doit sortir une nombreuse et puissante nation.

Deux époux d'un âge très-avancé, un jeune enfant, fruit tardif de l'amour conjugal, certes, dans un pareil cercle domestique, on doit s'attendre à voir régner le calme et le bonheur, eh bien ! non, une épreuve nouvelle, la plus cruelle de toutes, attend le Patriarche. Avant de parler de cette épreuve, je crois devoir faire ici quelques observations qui la rendront plus facile à comprendre.

Si une religion naturelle et universelle devait se former et devenir ensuite une religion révélée, cela ne pouvait se faire que dans les pays et par les hommes dont je parle en ce moment. La religion naturelle suppose une grande délicatesse de sentiment et une exquise sensibilité, car elle découle de la conviction intime qu'il existe un pouvoir supérieur à tous les pouvoirs visibles et qui dirige l'ensemble de l'univers. Cette religion-là, l'homme peut la trouver en lui-même ; mais une religion spéciale et révélée par les dieux de tel ou tel peuple, demande la foi à une providence spéciale qui communique une partie de son essence divine à l'individu, à la famille, à la tribu, au peuple qui s'est rendu digne de cette préférence ; aussi ne surgira-t-elle jamais d'elle-même dans le cœur humain, car pour être, elle a besoin de s'appuyer sur les traditions, les ouï-dire et les attestations des temps les plus reculés. Ce qu'il y a d'admirable dans les traditions hébraïques, c'est qu'elles nous montrent des hommes qui se confient avec une foi héroïque à cette providence spéciale, et qui en accep-

tent et exécutent les ordres avec une obéissance aveugle.

Les premiers hommes étaient d'abord intimement liés entre eux, mais leurs travaux ne tardèrent pas à les diviser. Le chasseur indépendant par excellence, développa le germe du guerrier et du conquérant. Le cultivateur qui, après avoir labouré la terre, construit des granges et des maisons pour conserver le fruit de son travail et abriter sa famille, ne pouvait manquer de nourrir un certain sentiment d'orgueil, car il comprenait qu'il posait la base fondamentale de toutes les idées d'ordre et de stabilité ; quant au berger, il jouissait de la plus grande part d'indépendance, et ses possessions, quoique passagères, s'étendaient à l'infini. Ces trois divisions de la société naissante, semblaient avoir pris à tâche de se mépriser et de se haïr mutuellement ; le laboureur, le citadin, avaient horreur du berger, qui les haïssant à son tour, se renferme toujours davantage dans sa caste ; le chasseur disparaît dans les montagnes et ne s'offre plus à nos regards qu'en qualité de guerrier et de conquérant.

Tous les patriarches étaient bergers. Leur manière de vivre sur l'immense océan des déserts et des pâturages, donnait de l'ampleur à leurs pensées ; et la voûte étoilée du ciel qui se déployait sans cesse à leurs regards, épurait et élevait leurs sensations ; aussi avaient-ils plus que le chasseur habile, plus que le laboureur casanier, besoin de la foi inébranlable en un Dieu, qui les guide dans leurs voyages, qui vient les visiter dans leurs tentes, qui les protège et les sauve quand un danger les menace. On ne saurait cependant s'empêcher de dire, que malgré le charme naïf de la religion des patriarches, cette religion offre des traits de barbarie et de cruauté à l'aide desquels l'homme peut se relever ou se perdre. Il est naturel que le sang d'un ennemi apaise la haine qu'on lui portait, et il n'y a rien de surprenant dans l'idée d'apaiser les Dieux et de se les rendre favorables en leur immolant des animaux, mais la manière d'offrir ces sacrifices a quelque chose de

révoltant; car quel que fût le nombre des victimes, il fallait les couper en deux, poser une moitié à droite et l'autre à gauche, et laisser entre ces chairs palpitantes, un sentier ensanglanté sur lequel marchait l'élu de Dieu, qui se proposait de contracter alliance avec lui. Une autre particularité merveilleuse et prophétique, jette son reflet terrible sur ce monde si jeune et si beau, c'est que tout être vivant consacré à Dieu, devait nécessairement lui être immolé. Les craintes superstitieuses ou une reconnaissance exagérée, ont souvent donné lieu à de semblables consécrations, qui ont fait d'enfants innocents, des victimes expiatoires de la démence de leurs pères. Abraham n'a pas trouvé dans son âme de patriarche, la pensée d'un aussi atroce genre d'adoration; mais l'Éternel, qui pour éprouver les hommes, se montre parfois animé des mauvaises passions dont ils osent le croire susceptible, lui ordonne de sacrifier son fils comme gage de la nouvelle alliance qu'il va contracter avec lui. L'aveugle soumission d'Abraham ne connaît pas même d hésitation, il va obéir à l'instant, mais la volonté suffit à Dieu. Abraham n'a plus d'épreuve à subir, car que pouvait-il ajouter à ce qu'il vient de faire? A la mort de Sara, il lui achète une tombe, c'est pour la première fois qu'il éprouve le désir de la propriété, et la manière dont il le satisfait, est une allégorique prise de possession de la terre de Canaan, car cette tombe de Sara doit aussi devenir la sienne et celle de tous ses descendants. Le mariage d'Isaac ouvre une longue suite de scènes de famille du plus haut intérêt. Le sage Éléasar, chargé d'aller chercher une femme pour le fils de son maître, commence par éprouver les jeunes filles qu'il voit à la fontaine afin d'amener la véritable future que Dieu destine au fils d'Abraham. Rébecca ne s'empresse pas seulement de lui offrir à boire, elle abreuve aussi ses chameaux sans qu'il l'en ait priée; c'est elle qui doit être la compagne d'Isaac, et elle le devient en effet; mais dans ce ménage, comme dans celui d'Abraham, les enfants se font longtemps attendre.

Rébecca se trouve enfin dans un état béni, et la discorde que nous avons vue régner dans la tente d'Abraham, entre deux mères et leurs deux enfants, éclate dans celle d'Isaac, entre deux enfants que Rebecca porte à la fois dans son sein. Là, déjà, Esaü et Jacob ne cessent de lutter pour décider, sans doute, à qui naîtra le premier. Esaü l'emporte, le droit d'aînesse lui est acquis; Jacob, le bien-aimé de la mère, trouve le moyen de se faire céder ce droit; et par une autre ruse, il prive son frère de la bénédiction paternelle. La colère d'Esaü éclate enfin; Jacob prend la fuite et va chercher fortune dans le pays de sa mère.

Il faut se rappeler ici que les saintes Écritures n'ont pas voulu nous donner des modèles de vertu en nous racontant la vie des patriarches et de tous ceux qui ont été favorisés par l'Éternel; ils n'étaient que des hommes sujets aux défauts et aux faiblesses de leur nature; une seule vertu leur était absolument indispensable, et cette vertu, c'était la foi, c'est-à-dire la conviction inébranlable, que Dieu s'occupait toujours spécialement d'eux et des leurs. La religion naturelle, ainsi que je l'ai déjà dit, se borne à la certitude que tout ce qui existe est dirigé par un être créateur, ordonnateur et tout-puissant. Si le cours des événements nous fait parfois perdre de vue l'intervention immédiate de cet être suprême, le cœur et la pensée nous y ramènent toujours. Il n'en est pas de même d'une religion révélée, car elle repose entièrement sur la foi, que le plus léger doute détruit à jamais. On peut revenir à une conviction, on ne revient jamais à la foi. Si on nous parle si souvent des épreuves auxquelles l'Éternel a soumis les patriarches, c'est pour nous donner une juste idée de leur foi héroïque. Soutenu par cette foi, Jacob commence sa pérégrination. Ses ruses ne nous ont pas tout d'abord disposés en sa faveur, mais il ne tarde pas à nous intéresser par son amour pour Rachel. Après avoir servi sept ans pour l'obtenir, son beau-père, qui le surpasse en perfidie, le trompe et met dans son lit la sœur de Rachel, puis il lui donne en-

fin sa bien-aimée, à la condition qu'il le servira sept ans encore. Devenu le mari de deux femmes, son bonheur est loin d'être sans nuages; l'épouse adorée est stérile, l'autre seule lui donne des enfants. Rachel, imitant l'exemple de Sara, devient mère par l'intervention d'une servante; Lia en fait autant; et voilà Jacob mari de quatre femmes et le plus malheureux des hommes, car si trois de ses femmes lui donnent des enfants, la plus chérie de toutes, reste encore stérile. Dieu exauce enfin la prière de Rachel, il lui donne un fils; ce fils, c'est Joseph. Après avoir retenu son gendre quatorze ans à son service, Laban, qui ne voudrait pas perdre un serviteur si utile, se décide enfin à lui donner une part de ses troupeaux. Il se réserve tous les agneaux blancs qui naîtront; les tachetés, dont le nombre est toujours très-minime, seront pour Jacob qui s'en contente, car il saura faire tourner cette condition à son profit. Un très-mauvais mets lui a valu le droit d'aînesse; un déguisement fort peu ingénieux, lui a fourni le moyen de subtiliser la bénédiction paternelle; un artifice basé sur les secrètes sympathies de la nature, lui livre presque tous les agneaux de son beau-père. C'est ainsi que Jacob se montre le digne père du peuple d'Israël, et devient, pour tous ses descendants, un modèle à imiter. Le résultat de l'artifice de son gendre a irrité Laban; pour se soustraire à sa colère, Jacob fuit avec son avoir et sa famille; et c'est encore par une ruse adroite qu'il échappe à la poursuite de son beau-père. Rien ne semble plus manquer à ses vœux, car Rachel va devenir mère une seconde fois, mais elle meurt en donnant le jour à un fils qui reçoit le nom de Benjamin. Bientôt un nouveau malheur vient frapper le patriarche; c'est la disparition de Joseph, qu'il croit dévoré par les bêtes féroces.

Mes lecteurs me demanderont peut-être, pourquoi je leur raconte des faits que tout le monde connaît; c'est que

je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour expliquer comment, au milieu de mes études morcelées, j'ai pu réunir mes pensées et mes sensations sur un seul point. Quand l'activité de mon imagination, dont j'ai donné une preuve dans le conte du *Nouveau Pâris*, me faisait errer de la fable à l'histoire, des mythologies à la religion, j'aimais à me reposer dans les contrées orientales que décrivent les premiers livres de Moïse, et j'y goûtais à la fois le charme d'une profonde solitude et le plaisir d'une nombreuse société. Avant de se perdre dans l'histoire du peuple d'Israël, la vie privée des patriarches nous offre une dernière grande figure qu'on peut regarder comme la réalisation de tous les rêves, de toutes les espérances de la jeunesse. Joseph, le fruit d'un amour conjugal et passionné, nous apparaît d'abord pur et calme; précipité par ses frères dans le plus grand des malheurs, il résiste à toutes les tentations; l'esclavage même ne l'avilit point. Ses prophéties l'élèvent aux grandeurs qu'il mérite; et après avoir sauvé un grand peuple, il devient le bienfaiteur de sa famille. Rien n'est plus naïf, plus gracieux, que le récit de ses infortunes et de ses belles actions, mais il est impossible de ne pas le trouver trop succinct, et surtout, de ne pas éprouver le désir de le compléter par les détails qui manquent et qu'on devine sans peine. Klopstock venait de prouver à l'Allemagne qu'en poétisant les figures bibliques, on pouvait leur prêter un charme nouveau, sans nuire ni à la dignité ni à la sainteté de leur caractère. J'avais eu depuis longtemps l'idée de traiter ainsi l'histoire de Joseph; et comme aucun genre de poésie ne me paraissait convenable à ce sujet, je pris le parti de l'exécuter en prose poétique. Je croyais qu'il suffirait de donner aux caractères une individualité prononcée, et d'intercaler quelques épisodes pour faire de cette antique histoire, une œuvre neuve et subsistant par elle-même; j'ignorais encore qu'une pareille entreprise demande des capacités que l'expérience seule peut donner. Grâce au repos dont nous

jouissions alors, rien ne détournait mon imagination de la Palestine et de l'Égypte; et, comme je commençais toujours par me raconter à moi-même ce que je voulais écrire, je n'avais que peu de corrections à faire. Mon poëme en prose arriva ainsi jusqu'à la fin, ce dont je m'étonnai moi-même, car je n'avais pas encore entrepris un ouvrage d'une aussi longue haleine. Lorsqu'il fut achevé, je revis quelques pièces de poésie que j'avais terminées l'année précédente, j'en fus encore satisfait, et il me sembla qu'en les joignant à *Joseph*, on formerait un beau volume qu'on pourrait intituler : *Mélanges poétiques*. J'avais une grande prédilection pour mes poésies anacréontiques, mais elles n'étaient pas rimées; et comme je voulais produire quelque chose qui plût à mon père, je me bornai aux odes et aux hymnes religieux qui m'avaient été inspirés par *le Dernier jugement* d'Élie Schlegel, et par certaines fêtes et solennités religieuses. Un pupille de mon père qui, à cette époque, demeurait chez nous, copia le tout fort proprement, et j'eus la satisfaction de porter mon manuscrit chez le relieur. A peine en eut-il fait un beau volume, que je le remis à mon père, qui en fut très-satisfait et m'exhorta à fournir chaque année un volume pareil, car il avait la conviction que je n'employais à ce travail que mes heures de loisir. Une autre circonstance augmenta mon penchant pour les études bibliques. Le doyen du consistoire venait de mourir, il fut remplacé par M. Plitte, professeur à Marburg, qui, plus apte à enseigner qu'à édifier, fit de ses sermons un véritable cours de théologie. Je m'étais accoutumé de bonne heure à saisir les divisions, le sujet et la diction d'un sermon; c'était un moyen de ne pas m'ennuyer à l'église, puisqu'on voulait absolument que j'y allasse. Grâce à cet exercice, j'étais devenu si habile que je pouvais écrire presque aussi vite que l'orateur parlait, talent dont je fis usage à l'occasion des sermons didactiques du nouveau doyen, qui faisaient le sujet de toutes les conversations. A peine le prédicateur avait-il dit son dernier

mot, que je courais à la maison où je copiais aussi vite que possible, ce que j'avais écrit à la hâte, et dont ma mémoire complétait les lacunes. Lorsqu'on se mettait à table pour dîner, j'arrivais avec mon sermon à la main. Mon père fut tellement charmé de mon habileté, que pour lui être agréable, je continuai à reproduire les sermons du doyen, car ce travail, qui m'avait beaucoup amusé d'abord, ne tarda pas à me déplaire. Au reste, jamais notre père ne nous avait permis d'abandonner une chose commencée, lors même qu'en nous la faisant continuer, il reconnaissait qu'elle était désagréable, ennuyeuse et inutile.

La diversité de mes travaux ne le détourna point du but principal vers lequel il voulait me conduire, c'est-à-dire, de la jurisprudence ; à cet effet, il me remit un petit livre de Hopp, qu'on peut appeler le catéchisme du droit ; je le sus bientôt par cœur, et comme en le lisant j'étais souvent forcé de consulter le *corpus juris*, ce livre aussi ne tarda pas à me devenir très-familier. Alors mon père passa aux œuvres de Struve, mais leur forme avait quelque chose d'antipathique pour moi, et la méthode de mon père n'était pas assez libérale pour me faire prendre goût à ce genre d'étude.

Il est des cas dans la vie où la loi se tait; alors loin de protéger un citoyen isolé, elle le met dans la nécessité de se défendre lui-même ; aussi les parents se croient-ils obligés de faire instruire leurs fils dans l'art de l'escrime ; j'eus donc un maître d'armes ; mais il ne m'a jamais compté au nombre de ses meilleurs élèves. L'équitation était alors regardée comme le complément d'une bonne éducation, et je fus envoyé au manége. Le pédantisme des démonstrations me les rendit odieuses : la pratique ne semblait avoir pour but que d'extorquer de l'argent aux élèves et de les humilier. Oubliait-on de gourmer ou de dégourmer, laissait-on tomber sa cravache ou son chapeau, vite une amende ; et maître et condisciples de rire aux éclats. Ces procédés et surtout les préférences de l'écuyer pour les

autres élèves parce qu'ils étaient plus habiles que moi, peut-être aussi parce qu'ils lui payaient des dejeuners, m'ont fait prendre le manége en horreur et pour toujours; ce qui ne m'a pas empêché de devenir un cavalier habile, téméraire, et passionné au point, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, de passer des journées entières à cheval. Au reste, ce n'était pas seulement de l'équitation qui pourrait être le plus joyeux des exercices, mais de tous les genres d'enseignement qu'on faisait alors un travail pénible et repoussant. Frappé enfin des inconvénients de cette méthode, on a cherché plus tard, à instruire la jeunesse par des procédés attrayants, qui font de l'étude un jeu, mais cette méthode n'est pas non plus sans dangers.

Si dans mon enfance je me plaisais à visiter tous les édifices de notre ville, qui portaient encore l'empreinte de leur ancienne origine, je m'appliquais dans ma jeunesse à faire revivre les personnages de ces époques reculées, travail dans lequel les chroniques de Lessner et de quelques autres qui se sont occupés de l'histoire de Francfort, m'ont beaucoup aidé. Le premier avantage que j'en retirai fut de rectifier mes idées à l'égard d'un conte populaire, dont le crâne blanchi qu'on voit sur la tour est le héros. Les quatre piques vides qui entourent ce crâne, prouvent que lui seul a résisté au pouvoir destructeur du temps, ce qui a fait croire que ce crâne était celui du célèbre Fettmilch, qui, en 1616, fut exécuté à Francfort, avec ses quatre complices. Dans le conte populaire, ces infortunés sont des espèces de monstres sanguinaires et cupides, qui ne rêvent que meurtre, pillage et incendie. Les chroniqueurs consciencieux les peignent tels qu'ils étaient en effet, c'est-à-dire, des hommes froissés par les abus, qui s'étaient introduits dans le gouvernement de notre ville, et qui, en voulant réformer ces abus par la révolte, ont été sacrifiés au principe conservateur, d'après lequel toute loi non révoquée est inviolable. Immédiatement après leur exécution, plusieurs magistrats ont été cassés comme coupables des

injustices dont se plaignaient les rebelles, puis on a procédé à la révision des lois et des règlements. C'est donc à ces suppliciés, dont le peuple fait des monstres, qu'il doit cette sage réorganisation de son gouvernement, dont chaque membre a beaucoup de pouvoir pour faire le bien et très-peu de liberté pour faire le mal.

Notre ville des juifs ne pouvait manquer d'attirer mon attention ; elle se compose de quelques rues étroites et sales et séparées par un grand mur du reste de la ville. Le tumulte qui règne dans cette cité, la langue mal sonnante qu'on y parle, l'empressement passionné avec lequel on entoure les étrangers qui s'y présentent dans l'espoir de leur vendre ou d'en acheter quelque chose, aurait suffi pour m'empêcher d'y entrer pendant mon enfance, lors même que les chroniques de Gottfried, n'auraient pas laissé dans ma pensée l'image terrible des cruautés exercées par les juifs sur les enfants des chrétiens, lorsqu'ils pouvaient s'en emparer. Devenu jeune homme, je me dis que les juifs dont, au reste, on commençait à avoir meilleure opinion, n'en étaient pas moins le peuple de Dieu, et que, surtout, ils étaient des hommes ; leur inviolable attachement aux lois de leurs pères, m'inspirait du respect, et puis, leurs filles étaient si belles ! Décidé à connaître leurs cérémonies, je parvins à assister à leurs prières, à une noce, à une circoncision et à la fête des tabernacles. Je fus partout très-gracieusement accueilli, car je m'étais fait présenter par des personnes haut placées dans leur estime.

Les événements terribles, tels que des incendies ou l'exécution de quelque grand criminel, me firent faire plus d'une fois de tristes observations, mais ce qui me frappa surtout, ce fut l'auto-da-fé d'un livre ; c'était un roman comique français ; il n'attaquait point l'état, mais la religion et la morale y étaient fort maltraitées. Je fus témoin de l'exécution, et ce châtiment appliqué à un objet inanimé avait quelque chose d'effrayant à mes yeux.

Le nombre d'exemplaires saisis était fort considérable, les ballots éclataient dans le feu où on les remuait avec une fourche, le vent fit envoler quelques feuillets dont la foule s'empara avec avidité. Le lendemain, je me procurai à grands frais, un exemplaire de cet ouvrage et tout le monde en fit autant. Si l'auteur n'eût aspiré qu'à la popularité, il n'eût pu mieux se servir lui-même.

Mon père avait contracté l'habitude de m'envoyer chez les ouvriers, pour surveiller et hâter les travaux dont il les avait chargés. Naturellement disposé à me conformer aux manières d'être les plus opposées aux miennes, et à m'intéresser à toutes les positions de la vie, les heures que je passai dans les ateliers des artisans, me furent aussi agréables qu'utiles. Je leur dois une idée générale de tous les métiers, et une connaissance exacte des plaisirs et des peines, des avantages et des difficultés de chaque genre de vie. En m'approchant ainsi de cette classe active qui unit pour ainsi dire les extrémités de la société en leur servant d'intermédiaire, je me plaisais à observer en silence, la vie intime de chaque artisan, et je reconnus qu'elle doit son cachet et ses allures au genre de travail par lequel le chef de famille pourvoit aux besoins des siens. Cette observation, sans cesse confirmée par l'expérience, me prouva qu'il y a égalité parfaite, sinon entre les hommes, du moins entre toutes les situations de l'homme, car si l'existence seule, me semblait une condition fondamentale, tout le reste me paraissait indifférent ou accidentel.

Quoique mon père n'eût pas de justes motifs de se plaindre de la guerre, il désirait si ardemment la paix, qu'il avait promis à ma mère, une tabatière d'or enrichie de diamants, pour le jour où cette paix serait signée. A mesure que l'espoir de cette paix approchait, mon père m'envoyait plus souvent chez le joaillier, dont le travail n'avançait pas, car il s'était lancé dans une entreprise que personne ne lui avait commandée et dont, par conséquent, il s'occupait de préférence. Cette entreprise consistait dans

un bouquet de fleurs en pierres précieuses. Grâce à son talent, il se promettait de le rendre si beau, que l'empereur François Ier, connu pour un grand amateur de bijoux artistement travaillés, ne pourrait se dispenser de l'acheter pendant son séjour à Francfort, où il devait se rendre immédiatement après la signature de la paix, pour faire couronner son fils, l'archiduc Joseph. L'artiste ne cessait de me parler de la composition de son bouquet et de l'effet merveilleux qu'il devait produire. Mon attention admirative me valut son affection et ce fut ce sentiment et non l'attrait du gain, qui le décida enfin à finir la tabatière de ma mère, qui la reçut le jour même de la proclamation de la paix.

Mon père, comme tous ses contemporains, avait la conviction qu'une peinture sur bois était préférable à une peinture sur toile, et il faisait préparer chez lui avec un soin minutieux, les planches qu'il destinait à cet usage. Il en donna une au peintre Junker, en le chargeant d'y représenter une corbeille de fleurs. J'allais tous les jours lui porter les plus beaux modèles que je pouvais me procurer, j'y ajoutais des scarabées, des papillons, etc. Un jour même je lui apportai une souris que je venais de prendre, il la reproduisit au pied de la corbeille, rongeant un épi de blé. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'au moment de livrer le tableau, le bon Junker me déclara qu'il n'en était pas satisfait. Les détails ne lui paraissaient pas sans mérite, mais, selon lui, l'ensemble, ayant été composé par degrés, manquait d'unité; les effets d'ombre et de lumière étaient mal combinés, et la souris, un défaut de goût et de bon sens, parce que beaucoup de personnes ont horreur de ces sortes d'animaux. Commandant aussitôt une autre planche, de la même grandeur que celle que mon père lui avait donnée, il recommença une nouvelle corbeille de fleurs qu'il trouva parfaite et je fus de son avis. Mon père sut bon gré à l'artiste de lui donner le choix entre deux tableaux quand il n'en avait commandé qu'un, mais il se décida pour le premier sans daigner nous expliquer ses

motifs. Junker se sentit piqué jusqu'au vif et il me dit, en confidence, que la qualité du bois que mon père faisait si soigneusement préparer chez lui, avait eu plus d'influence sur son choix que le mérite de la peinture.

Puisque je reviens à la peinture, je dois parler du peintre Nothnagel, qui d'artiste, s'est fait fabricant de toiles cirées. Quelques-unes de ces toiles pouvaient cependant passer pour des productions artistiques, car on y voyait des fleurs, des paysages, des sujets mythologiques et historiques. Le débit de ces toiles était immense, car on ne s'en servait pas seulement pour couvrir des meubles, mais pour décorer les appartements d'une tapisserie brillante et indestructible. Je prenais un plaisir infini à suivre les divers travaux de cette fabrication. Mon ami, Nothnagel demeurait si près de la porte de la ville, qu'en sortant de chez lui, je prolongeais toujours ma promenade, jusqu'à un immense verger que mon père possédait non loin de cette porte, et parfois même jusque dans nos vignes situées à quelques pas de là. En voyant chaque année se renouveler les travaux de la culture de ce verger et de ces vignes, j'appris à connaître les théories et les pratiques du jardinier et du vigneron. Après avoir savouré les produits du printemps et m'être régalé avec les fruits de l'été et de l'automne, je goûtais les plaisirs de la vendange. Cette fête répand la joie et la gaieté par toute la contrée, comme le vin qu'elle produit et qu'on y boit, donne de la vivacité à l'esprit et de l'indépendance au caractère de ses habitants. Pendant ces jours de réjouissance et de travail, les cris de joie et les coups de pistolet retentissent de toutes parts ; et les nombreuses fusées qui pendant la nuit sillonnent les nuées, prouvent que, partout, tout le monde est encore éveillé. Les soins qu'exigent les cuves et les pressoirs occupent les derniers restes de l'automne et conduisent à l'hiver sans qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir.

Avant de parler de l'influence que les heureux effets de la paix, signée le 15 février 1763, exercèrent sur le reste

de ma vie, je crois devoir mentionner quelques hommes remarquables qui m'ont vivement impressionné dans ma première jeunesse. Je commencerai par M. Olenschlager ; c'était un bel homme, d'un tempérament sanguin ; lorsqu'il était en grande tenue, on aurait pu le prendre pour un prélat français. Après avoir fini ses études, il s'était consacré aux affaires d'Etat et à la vie des cours. J'avais eu le bonheur de gagner son affection ; aussi me parlait-il souvent de ce qu'il avait vu et observé. Il s'entretenait même, avec moi, des travaux dont il s'occupait pour l'instant. Ce fut ainsi que pendant qu'il composait son explication de la Bulle d'or, il me fit apprécier le mérite de ce document. J'avais depuis mon enfance contracté l'habitude d'apprendre par cœur, les premières pages d'un livre qui me plaisait et de les réciter à tout propos. J'en fis autant de la Bulle d'or, et le digne Olenschlager, ne pouvait s'empêcher de rire aux éclats toutes les fois qu'il m'arrivait de m'écrier d'un air sérieux et sans motif apparent : *Omne regnum in se divisum desolabitur : nam principes ejus facti sunt socii furum*[1]. Puis il ajoutait en hochant la tête : « Quelle époque que celle où l'Empereur pouvait, en pleine diète, jeter de semblables paroles à la face des princes de l'Empire ! »

Passons à M. de Reineck : C'était un homme sec, maigre et très-brun, d'une loyauté à toute épreuve, mais sévère et obstiné ; je ne me souviens pas de l'avoir vu sourire. Les désagréments d'un procès que lui fit son gendre, l'avaient tellement dégoûté du monde, qu'il ne voulait plus sortir de sa maison, ce qui ne l'empêchait pas de recevoir ses amis et de leur donner d'excellents dîners. En hiver la fumée qui s'échappait des fentes d'un grand poêle, incommodait tellement ses hôtes, qu'un jour l'un d'eux lui demanda comment il pouvait résister à un pareil tourment.

1 Tout royaume divisé s'écroulera ; car les princes qui le gouvernent sont devenus les complices des voleurs.

— Je serais trop heureux si je n'avais à subir que celui-ci, répondit ce moderne Timon.

Il aimait à me voir autour de lui, ce qui nous fut favorable à tous deux. Sa conversation me faisait connaître le monde et les affaires, la mienne adoucissait son humeur chagrine, et ce fut par mon intervention que ses amis réussirent à le faire sortir de sa maison, où il se tenait enfermé dans une chambre fort vaste, mais triste, et où le balai d'une servante ne fonctionnait jamais. Il était amateur d'œillets; un riche propriétaire, presque aussi original que lui, cultivait une magnifique collection de ces fleurs, et nous fîmes si bien, que nous décidâmes notre cher de Reineck à aller la voir. Ces deux messieurs, presque aussi âgés l'un que l'autre, se saluèrent en silence, et ce fut en silence qu'ils firent le tour des gradins chargés de pots d'œillets en pleine fleur. La collection était des plus remarquables. Grâce aux efforts des amis communs qui avaient préparé cette entrevue, la conversation finit par s'engager sur la beauté des fleurs et par devenir amicale, à ma grande satisfaction, car on venait de servir, sous un berceau voisin, une friande collation et plusieurs flacons de vin du Rhin.

Un incident imprévu, nous priva du plaisir de goûter à toutes ces bonnes choses. Un des plus beaux œillets était un peu penché, de Reineck fit glisser la tige entre ses deux doigts et la releva avec beaucoup de précaution afin de pouvoir mieux en admirer la beauté. De Malapart, c'était le nom du propriétaire des œillets, lui rappela d'un air sec ce dicton : *Oculis non manibus.* Notre ami qui venait de laisser retomber l'œillet, le releva une seconde fois en disant d'un air très-froid, qu'un amateur avait le droit de se procurer par un attouchement aussi délicat, le plaisir d'admirer une fleur dans toute sa beauté. Dès ce moment nos deux messieurs semblèrent être devenus muets, et nous emmenâmes immédiatement notre bon de Reineck, que nous connaissions très-capable de recommencer pour la

troisième fois, l'action dont M. de Malapart avait eu l'impolitesse de le blâmer.

M. Huisgen, conseiller de la cour, habitait Francfort, sans pouvoir y exercer aucun emploi public, parce qu'il était calviniste. La profession d'avocat même lui était interdite, il ne l'exerçait pas moins et avec beaucoup de succès, mais sous le nom d'un autre. Son extérieur n'avait rien d'attrayant. D'une taille très-élevée, il était large sans embonpoint; la petite vérole ne s'était pas bornée à altérer ses traits, elle lui avait encore fait perdre un œil. Sa tête chauve était toujours coiffée d'un bonnet de coton très-blanc, et jamais on ne voyait une tache sur sa robe de chambre de damas. Il habitait un rez-de-chaussée fort gai et très-proprement tenu, l'ordre le plus parfait régnait dans ses papiers, dans ses livres et dans ses cartes. Comme il ne se chargeait que de procès très-importants, il avait assez de loisir pour me souffrir souvent autour de lui. Sa conversation me prouva bientôt qu'il s'était mis en opposition avec le monde et avec Dieu lui-même. Il me fit lire l'Agrippa, *De vanitate scientiarum*. Cet ouvrage qu'il lisait souvent, jeta d'abord un grand désordre dans mon jeune cerveau, mais la satisfaction de soi-même inhérente à la jeunesse, ne tarda pas à me ramener à l'optimisme. Au reste, l'expérience m'avait déjà prouvé que chaque mal a ses compensations; qu'on échappe parfois aux plus grands dangers, et que, par conséquent, on ne se casse pas le cou à chaque chute. Quant aux actions des hommes, toutes me paraissaient naturelles et quelques-unes dignes d'éloges, tandis que mon vieil ami blâmait tout. Lorsqu'il m'avait fait de la société et des hommes un tableau grimaçant, il couronnait ordinairement sa diatribe en me disant d'une voix nasillarde et en arrêtant sur moi son œil étincelant : « En Dieu aussi, je trouve des défauts ! » Ce singulier personnage ne recevait personne, et je ne l'ai pas vu sortir deux fois en dix ans.

-avais pour ces messieurs autant et souvent plus d'at-

tentions et d'égards que ne leur en témoignaient leurs propres enfants ; aussi chacun d'eux m'aimait-il comme un fils dans lequel on se flatte de reproduire son portrait moral. Olenschlager croyait pouvoir faire de moi un homme d'État ; de Reineck, me poussait vers la diplomatie ; Huisgen me destinait à la jurisprudence qu'il regardait comme un métier très-utile, parce qu'il nous permet de nous défendre légitimement contre les ruses des hommes, de secourir un opprimé et de démasquer un fripon ; il ajoutait, toutefois, que ce dernier plaisir n'étant pas sans danger, il ne fallait se le procurer que le moins souvent possible. Tous trois ne s'entendaient que dans les efforts qu'ils firent pour me détourner de la littérature, et surtout, de la poésie. Quant à mes propres projets, il n'y avait encore rien d'arrêté, mais j'éprouvais le plus vif désir de produire quelque chose de grand. Il est dans la nature humaine de songer plutôt à la récompense qu'on ambitionne, qu'au mérite qui peut obtenir cette récompense. Le bonheur que je souhaitais le plus ardemment, m'apparut sous la forme d'une de ces couronnes de laurier, qu'on tresse pour orner le front du poëte.

LIVRE V.

SOMMAIRE.

Mes premières poésies. — Les amis nouveaux qu'elles me font faire. — Gretchen. — Mon premier amour. — Je me fais poëte mercenaire. — Je recommande à mon grand-père un jeune homme suspect. — Partie de plaisir avec Gretchen et mes nouveaux amis. — Élection et couronnement de l'empereur Joseph II. — Arrestation de mes nouveaux amis. — Je subis un interrogatoire. — Colère de mon père. On me laisse dans l'incertitude sur le sort de Gretchen et de mes nouveaux amis. — Cette incertitude me jette dans un violent désespoir. — Je fais une longue et grave maladie.

Il y a des appâts pour tous les oiseaux, comme il y a pour chaque homme des séductions propres à l'égarer. La nature, l'éducation, l'habitude m'avaient toujours tenu éloigné des individus vils et grossiers; mes visites chez les artisans n'ont jamais été pour eux que des relations d'intérêt, et pour moi un moyen d'instruction. Je me sentais cependant assez téméraire pour me jeter dans quelque aventure inusitée, périlleuse même, mais je ne savais ni où ni comment en trouver l'occasion ; et c'est sans l'avoir cherchée, que je me suis vu tout à coup en face d'un grand danger qui, pendant longtemps, m'a causé beaucoup d'embarras et de chagrin. L'enfant dont j'ai déjà parlé sous le nom de Pylade, était toujours resté mon ami. La position de ses parents était trop inférieure à celle des miens pour que nous pussions nous voir souvent, mais nous ne nous rencontrions jamais sans nous jeter dans les bras l'un de l'autre et sans nous adresser mille questions amicales. Un jour que je traversais la promenade de la porte Saint-Gall, il accourut vers moi en me disant :

6.

— J'espère que tu continues à faire des vers; j'ai lu les derniers que tu m'as donnés à une joyeuse compagnie, et personne n'a voulu croire que tu en fusses l'auteur.

— Que cela ne t'inquiète point, lui répondis-je, j'aime à les faire, tu as du plaisir à les lire, que m'importe ce qu'en pensent les autres?

— Voici un des incrédules, me dit-il, en me désignant un jeune homme qui s'avançait vers lui.

Je le priai de ne pas parler de mes vers, mais son attachement pour moi ne lui permit pas de laisser échapper cette occasion de confondre ceux qui doutaient de mon talent, et il me présenta au nouveau venu comme l'auteur des jolis vers, dont lui et ses amis ne voulaient pas me croire capable.

— Il aurait tort de s'en fâcher, répondit le jeune homme; c'est lui faire honneur que de douter qu'à son âge on puisse composer des choses aussi remarquables.

— Il te le prouvera sans peine, répondit Pylade, donne lui un sujet à versifier, il le traitera à l'instant.

L'incrédule me demanda si je croyais pouvoir faire en vers une déclaration d'amour, par laquelle une jeune fille pudique et réservée révèle à un jeune homme le penchant qu'elle a conçu pour lui.

— Rien n'est plus facile, dis-je, si j'avais seulement de quoi écrire.

Il me présenta un portefeuille où il y avait un crayon et beaucoup de feuillets blancs. Je le pris et j'allai m'asseoir à l'écart, où je me représentai tout ce que j'aimerais à m'entendre dire par une belle et naïve enfant qui se serait éprise d'amour pour moi et qui voudrait me l'avouer sans blesser la modestie de son sexe. Je ne fus pas long à terminer ce morceau qui tenait le milieu entre la naïveté du rondeau et la sentimentalité du madrigal. Mon ami en fut ravi, son camarade ne savait comment me témoigner son admiration. Il me pria instamment de lui confier ces vers; je ne demandais pas mieux, car j'étais bien aise de lui lais

ser une preuve aussi palpable de ma capacité, et nous ne nous quittâmes pas sans nous promettre de faire bientôt ensemble une partie de campagne. Cette partie s'effectua et me mit en rapport avec plusieurs jeunes gens, sortis des classes les plus inférieures de la société. Tous avaient de l'esprit naturel ; et comme en passant par les écoles ils y avaient acquis quelques connaissances élémentaires, ils ne manquaient pas d'un certain vernis d'instruction. Dédaignant le travail manuel, ils profitaient des nombreuses ressources qu'offrent les grandes cités, pour se procurer des moyens d'existence. Les uns copiaient des actes chez les avocats, les autres donnaient des leçons particulières aux enfants des bourgeois, d'autres encore faisaient des commissions pour les marchands ; et quand venait la soirée du dimanche, ils se réunissaient et s'amusaient ensemble d'une manière aussi modeste que frugale.

Pendant que nous nous acheminions vers le lieu où nous devions passer la soirée, un de ces jeunes gens m'avoua que ma déclaration d'amour lui avait procuré un amusement délicieux. Il connaissait un jeune présomptueux, qui se croyait aimé en secret, par une jeune personne qui ne pensait nullement à lui ; pour le mystifier, on lui avait fait croire que mes vers venaient de cette belle. La pauvre dupe mourait d'envie de lui répondre sur le même ton ; et comme il en était incapable, on me supplia de faire cette réponse. Les mystifications ont toujours été un amusement plus ou moins spirituel pour les oisifs, je me laissai persuader, et en nous séparant, ils emportèrent la réponse. Peu de jours après, les mêmes jeunes gens m'invitèrent de la manière la plus pressante à une soirée que le prétendu amant donnait chez eux en mon honneur, pour me remercier de la belle épître que je lui avais composée. On se réunit tard ; le souper était frugal et le vin buvable. Quant à la conversation, c'était une moquerie perpétuelle au sujet du jeune homme qui, après avoir plusieurs fois lu et relu mes vers, avait fini par s'en croire l'auteur. Cette

répétition interminable du même thème, ne m'amusa pas longtemps, et j'aurais passé une soirée fort désagréable, si elle n'avait pas été embellie tout à coup par une apparition délicieuse. Dès notre arrivée, nous avions trouvé le repas servi, la table couverte d'un assez grand nombre de bouteilles, et nous nous servions nous-mêmes. Lorsque le vin commença à manquer, l'un des jeunes gens appela la servante, et je vis entrer une jeune fille d'une beauté remarquable et d'une modestie surprenante par rapport au lieu où nous nous trouvions. Elle nous salua avec grâce.

— La servante est malade, dit-elle, elle vient de se coucher, que lui vouliez-vous ?

— Nous n'avons plus de vin, dit l'un des jeunes gens, tu serais bien aimable si tu voulais aller nous en chercher.

La jeune fille prit quelques flacons vides et sortit ; je la suivis des yeux avec admiration. Un gentil bonnet s'adaptait nettement à une petite tète qu'un col long et mince attachait gracieusement à une nuque suave et à des épaules élégantes. Tout en elle était parfait, et je jouissais tranquillement du charme de sa personne en la regardant s'en aller, car lorsqu'elle était devant moi, mon imagination était fascinée par ses yeux si doux et si calmes, et par sa bouche charmante. Je fis des reproches à mes nouveaux amis de ce qu'ils avaient fait sortir cette enfant si tard ; ils se moquèrent de moi en me disant qu'elle n'avait que la rue à traverser pour aller chez le marchand de vin. Gretchen [1], c'était le nom de cette jeune fille, revint en effet au bout de quelques minutes. On la fit mettre à table, elle but un verre de vin à notre santé, puis elle se retira, en recommandant à ses cousins de ne pas faire trop de bruit, parce que sa tante, leur mère, allait se mettre au lit. Depuis cet instant, l'image de Gretchen me poursuivit partout ; n'osant aller chez elle, je me rendis à l'église de sa paroisse, j'eus le bonheur de l'y voir ; et les cantiques

[1] Abréviation du nom de Marguerite.

du culte protestant ne me parurent pas trop longs cette fois, car tandis que tout le monde chantait, je m'enivrais du bonheur de regarder cette charmante jeune fille. Je sortis immédiatement après elle, je n'eus cependant pas le courage de la suivre, ni même de lui adresser la parole ; je me bornai à la saluer, elle me répondit par un léger signe de tête.

Le jeune homme dont j'avais, sans le vouloir, préparé la longue mystification, attendait avec impatience la réponse aux vers que je lui avais faits pour sa prétendue maîtresse ; les cousins et surtout Pylade, me supplièrent d'employer tout mon talent pour cette réponse. Comme je voyais dans tout ceci le moyen de revoir ma belle. je me mis aussitôt à l'œuvre ; ma pensée me dictait tout ce que j'aurais voulu m'entendre dire par ma Gretchen, je finis par m'imaginer que c'était elle qui me parlait, et je me mystifiai moi-même en croyant me moquer d'un autre. J'arrivai à l'heure convenue, Gretchen filait dans l'embrasure d'une fenêtre, la mère allait et venait, un seul des cousins était dans la chambre. Il me pria de lui lire mes vers, je le fis avec une émotion visible, car je regardais la belle enfant par-dessus mon papier ; il me semblait qu'elle aussi était émue et qu'elle rougissait légèrement. Le cousin me fit d'abord beaucoup de compliments, puis il m'indiqua quelques corrections à faire, car j'avais oublié que je parlais au nom d'une jeune personne distinguée et occupant une position sociale très-élevée, puis il sortit pour aller à ses affaires. Je cherchai aussitôt à corriger les fautes que je n'avais commises que parce que mon imagination était trop occupée de Gretchen ; ne pouvant réussir, je m'écriai avec colère :

— Cela ne va pas !

— Tant mieux, dit Gretchen, d'une voix douce, mais calme, vous ne devriez même pas vous mêler de cette affaire-là. Et quittant son rouet, elle vint s'asseoir près de moi.

— Tout ceci vous paraît une plaisanterie innocente, dit-elle; eh bien! vous avez tort; plusieurs fois déjà mes cousins se sont trouvés dans de grands embarras pour des plaisanteries semblables. Croyez-moi, mettez vos vers dans votre poche et allez-vous-en; votre ami vous excusera, moi-même je dirai quelques mots en votre faveur. Mes cousins ne sont ni méchants, ni vicieux, mais l'amour du gain et du plaisir, les entraîne souvent dans des entreprises dangereuses. Je dépends entièrement d'eux, et cependant j'ai refusé de copier votre première déclaration d'amour; comment donc un jeune homme riche et indépendant comme vous l'êtes, peut-il se prêter à une mauvaise farce qui finira mal?

J'étais si heureux de l'entendre prononcer plusieurs phrases de suite et pour moi seul, que je ne pouvais plus me contenir.

— Je ne suis pas aussi indépendant que vous le croyez lui répondis-je; et que m'importe d'être riche, puisque je n'obtiendrai sans doute jamais le seul bien que je désire?

Elle venait de prendre mes vers, qu'elle lut à demi-voix.

— C'est fort joli, et c'est dommage qu'on ne puisse pas en faire un usage sérieux.

— Vous avez raison, m'écriai-je. Supposez qu'un jeune homme qui vous adore met cette épître sous vos yeux et vous supplie de la signer, que feriez-vous?

Elle sourit, réfléchit un instant, prit la plume et mit son nom au bas de mes vers. Je me levai hors de moi et j'allais la presser dans mes bras, mais elle me repoussa doucement.

— Point de caresses, me dit-elle, c'est trop vulgaire, de l'amour si cela vous est possible. Maintenant partez avant que mes cousins ne reviennent.

Je n'avais pas la force de m'éloigner, elle insista en pressant une de mes mains entre les siennes. Mes larmes étaient près de couler, je crus voir ses yeux se mouiller.

Après avoir un instant appuyé mon visage sur ses mains, je m'enfuis en toute hâte; jamais encore je n'avais été aussi troublé. Dans un cœur jeune et pur, le premier amour est tout intellectuel; la nature semble avoir voulu que, par cet amour, chaque sexe voie dans l'autre la personnification du beau et du bon. C'est ainsi qu'avec mon penchant pour Gretchen, un monde nouveau s'était ouvert devant moi; et que dans ce monde tout me paraissait admirable. En relisant cent fois les vers qu'elle avait signés et en couvrant cette signature de baisers, je m'exaltai au point que j'aurais été la voir immédiatement, si je n'avais pas craint les reproches des cousins. Forcé de maîtriser mon impatience jusqu'au dimanche suivant, je me rendis à une promenade publique où j'étais sûr de les trouver avec Pylade, sur lequel je comptais pour opérer une réconciliation. A ma grande surprise, on m'accueillit très-amicalement. Le plus jeune des cousins me prit par la main et me dit en souriant qu'ils avaient été tous fort en colère contre moi, mais qu'ils ne m'en voulaient plus, et que, pour sceller la réconciliation, je régalerais ce jour-là toute la compagnie. Cette proposition me surprit très-désagréablement, car je n'étais pas assez en fonds pour y satisfaire, et ils ne m'y avaient pas accoutumé, car jusqu'à ce moment ils s'étaient fait un point d'honneur de ne me laisser payer que mon écot. Mon embarras les fit rire, puis le plus jeune des cousins continua ses confidences

— Votre fuite avec l'épître que vous nous aviez promise, dit-il, nous a suggéré une excellente idée, et j'espère qu'elle aura votre approbation. Jusqu'ici nous avons abusé de votre talent en nous exposant à de graves inconvénients, tandis qu'il nous serait si facile d'en tirer un profit réel et sans danger. J'ai là deux commandes, l'une pour un épithalame, et l'autre pour un épicède; ce dernier, il faut le faire de suite, l'épithalame peut attendre huit jours. Le produit de ces deux poëmes, qu'il vous sera très-facile de faire, nous fournira le moyen de nous régaler deux fois au moins, et

nous resterons pour longtemps vos débiteurs. Cette proposition m'était d'autant plus agréable, qu'elle me fournissait l'occasion d'être imprimé pour la première fois de ma vie Après m'être informé de la position sociale de la famille du défunt, je me retirai sous un berceau pour composer mon poëme. Ces messieurs, qui ne voulaient pas boire sans moi, me firent revenir si souvent, que le travail ne marchait plus. Je m'en plaignis.

— Eh! qu'importe, s'écria un des cousins, pourvu que nous ayons le poëme demain dans la soirée? Et puis, il faut bien en convenir, il nous a été payé si largement qu'il fera bien les frais de deux fêtes. Celle de demain se fera chez nous, car il est juste que Gretchen en profite, puisque nous lui devons, du moins en partie, l'idée d'utiliser votre talent.

J'étais au comble de la joie, et lorsque je rentrai chez moi, je me mis à l'œuvre, et je ne me couchai qu'après avoir terminé mon poëme funèbre. La journée du lendemain me parut d'une longueur désespérante, la nuit vint enfin et me permit de me rendre dans la demeure des cousins. J'ai déjà dit que ces jeunes gens, sans emploi fixe et faisant avec zèle tout ce qui pouvait leur procurer quelque argent, m'intéressaient beaucoup. J'aimais surtout à les entendre raconter comment tel ou tel individu, d'abord dans une position aussi précaire que la leur, était devenu riche et considéré, et chacun d'eux se flattait d'arriver à un semblable résultat. Nos entretiens intimes amenèrent Pylade à nous avouer qu'il aimait une jeune personne qui le payait de retour et qu'il allait épouser le plus tôt possible. Les cousins le blâmèrent de s'être lié ainsi à son âge; ils ajoutèrent qu'ils le tenaient pour un honnête et charmant garçon, mais qu'ils le croyaient incapable d'arriver à la fortune, ni même à une position aisée. Mon ami repoussa ces reproches, en exposant un plan de conduite pour l'avenir fort bien combiné, et tous ces messieurs imitèrent son exemple; mon tour arrivé, j'allais parler, mais Pylade m'arrêta.

— Si tu fais valoir les avantages de ta position sociale, dit-il, tu nous enfonceras tous, et cela ne doit pas être ; compose-nous plutôt un joli petit conte dans lequel tu nous exposeras ce que tu ferais si tu n'étais pas mieux partagé de la fortune que nous autres.

Jusque-là, Gretchen n'avait cessé de filer dans l'embrasure de la fenêtre ; en ce moment, elle se leva, vint s'asseoir au bout de la table, y appuya ses deux bras croisés sur lesquels elle posa ses deux mains, attitude qui lui allait à merveille et qu'elle conservait parfois pendant plusieurs heures, sans faire d'autres mouvements que quelques signes de tête, provoqués par ce qu'elle voyait, entendait ou pensait. Déjà plusieurs flacons de vin avaient été vidés, tout le monde était de bonne humeur, et je me mis à raconter gaiement les projets de la vie dans laquelle on voulait que je me renfermasse. Cette longue hypothèse consistait à me faire une ressource du produit de mes vers, au lieu de le gaspiller en bombances, et à joindre au métier de rimeur, plusieurs états que je me croyais capable de remplir. Mes yeux étaient toujours fixés sur Gretchen, car tous ces projets se rapportaient à elle, ce qui leur donnait un air de vie et de vérité dont je fus dupe moi-même, car je finis par me croire aussi pauvre, aussi privé d'appui que je le supposais ; et j'étais heureux de cet état d'abandon, puisqu'il me permettait d'épouser ma bien-aimée. Pylade ayant terminé sa confidence par un projet de mariage, on me demanda si je n'en ferais pas autant.

— Certainement, m'écriai-je. Au reste, chacun de nous n'a-t-il pas besoin d'une femme afin que le bien que nous amasserons de tous côtés, soit conservé et goûté tout entier dans l'intérieur du ménage, au lieu de le dépenser inutilement comme nous le faisons?

Puis, je fis de l'épouse que je choisirais, un portrait dans lequel personne ne pouvait manquer de reconnaître Gretchen.

Le produit du poëme funèbre était dépensé; mais l'épi-

thalame nous restait; aussi toutes nos soirées étaient-elles de véritables fêtes; et comme j'avais beaucoup de connaissances, il m'était facile de cacher où je passais ces soirées. Bannissant toute crainte, toute réserve, je me laissais aller au bonheur de voir chaque soir ma bien-aimée qui, elle aussi, semblait s'accoutumer à ma présence. Pylade avait présenté sa belle dans la maison en qualité de fiancée, ce qui les mit à même de s'abandonner à leur tendresse mutuelle. Quant à Gretchen, elle me tenait dans un respectueux éloignement; jamais elle ne donnait la main à personne, pas même à moi; mais lorsque j'écrivais ou que je lisais, elle venait s'asseoir près de moi, posait sa main sur mon épaule et regardait sur mon livre ou sur mon papier; et cette position charmante, elle la prenait souvent. En général tous ses gestes étaient peu variés, mais toujours décents et pleins de grâce. Je ne me souviens pas de l'avoir vue se placer ainsi près d'un autre homme; et si je me permettais envers elle une familiarité semblable, elle se levait à l'instant et ne revenait qu'après un long intervalle.

Les parties de plaisir qui, à cette époque, m'amusaient le plus, consistaient à m'embarquer avec quelques jeunes gens de mon âge, sur le coche de Hœchst, pour examiner les voyageurs qu'on y entassait, et parmi lesquels il y avait toujours quelques originaux que je me plaisais à faire causer. A Hœchst, nous nous embarquions de nouveau sur le coche de Mayence; arrivés dans cette ville, nous dînions à une table d'hôte fort bien servie, et où nous trouvions toujours des étrangers de distinction, puis nous revenions à Francfort par les mêmes coches. Il était impossible de faire une promenade sur l'eau plus agréable et moins coûteuse. Un jour que je me procurais le plaisir de cette promenade en compagnie des cousins de Gretchen, nous trouvâmes à la table d'hôte de Mayence, un jeune homme de leur connaissance, qu'ils s'empressèrent de me présenter. Il avait au moins cinq ou six ans de plus que moi; ses manières, sans être très-distinguées, avaient quelque chose d'agréable.

Pendant le trajet de notre retour à Francfort, il me parla du gouvernement de notre ville, en homme qui paraissait en avoir fait une étude consciencieuse. En nous séparant, il me dit qu'il s'estimerait heureux s'il avait pu m'intéresser en sa faveur, parce qu'il se proposait de réclamer ma protection. Je ne savais ce qu'il voulait me dire, les cousins me l'expliquèrent en m'apprenant qu'il désirait un emploi vacant en ce moment, et que je pouvais lui faire obtenir sans peine, puisqu'il était à la nomination de mon grand-père. Je commençai par m'excuser, car je ne m'étais jamais mêlé de semblables affaires; ils insistèrent et je finis par céder, car je me rappelai que, dans la nomination des emplois, où la faveur ne devrait être pour rien, les prières de ma mère ou d'une de mes tantes, n'étaient jamais restées sans effet; et je me croyais assez grand garçon, pour avoir à mon tour quelque influence sur l'esprit de mon grand-père. Un dimanche que je me trouvais seul avec lui dans son jardin, je m'armai de courage et je lui présentai la demande de mon protégé. Il la parcourut des yeux et me demanda si je connaissais le pétitionnaire; je lui répétai tout ce que les cousins m'avaient dit sur son compte.

— S'il est vrai qu'il a du mérite et de bonnes mœurs, je lui accorderai la place qu'il désire par rapport à lui et par amour pour toi.

Il ne m'en dit pas davantage, et ce ne fut que plus tard, que je connus le triste résultat de cette affaire.

Vers la fin de l'été, je m'aperçus que Gretchen, au lieu de filer, s'occupait à des travaux d'aiguille aussi élégants que délicats; et lorsque j'arrivais dans la journée, elle n'était jamais chez elle et personne ne jugeait à propos de me dire où elle était. Ce changement dans ses habitudes m'inquiéta beaucoup; le hasard ne tarda pas à m'en donner l'explication. Préoccupée d'une toilette de bal, ma sœur me pria d'aller chez sa marchande de modes chercher quelques fleurs artificielles dont elle avait besoin. En en-

trant dans le magasin où je l'avais accompagnée plus d'une fois, j'aperçus une jeune personne qui, à travers les dentelles d'un élégant bonnet et les plis d'une mantille de soie, me parut jeune, jolie et bien faite; je ne doutai point qu'elle ne fût attachée au magasin, puisqu'elle posait des plumes et des rubans sur un joli petit chapeau. La maîtresse me présenta un carton rempli de ces fleurs qu'alors on appelait fleurs d'Italie, qui se fabriquaient dans les couvents. Je les regardais à peine, la jeune fille m'occupait exclusivement, car elle ressemblait à Gretchen au point que je finis par soupçonner que ce pouvait être elle-même; ce soupçon devint bientôt une certitude, car elle me fit un signe d'intelligence pour m'avertir qu'il ne fallait pas avoir l'air de la connaître. Mon trouble m'avait fait oublier quelles fleurs il fallait prendre; au reste, je prolongeai volontairement mon hésitation, puisqu'elle me permettait de rester près de ma bien-aimée dont le déguisement me peinait et me charmait en même temps, car elle me paraissait plus belle que jamais. La patience échappa enfin à la marchande de modes; fermant brusquement le carton, elle ordonna à une servante de le porter chez ma sœur afin qu'elle pût choisir elle-même; c'était presque me mettre à la porte, il fallut partir. En arrivant à la maison, mon père m'apprit que l'élection et le couronnement de l'archiduc Joseph, ne tarderaient pas à avoir lieu. Pour me mettre en état de voir avec fruit une aussi grande solennité, il me fit lire devant lui les relations des deux derniers couronnements, et la capitulation que les empereurs sont forcés de signer avant d'être proclamés par les électeurs. Cette lecture se prolongea bien avant dans la nuit et me priva du plaisir d'aller voir ma bien-aimée, dont la gracieuse image vint à chaque instant se mêler aux faits les plus respectables du saint-empire romain. Le lendemain il me fallut recommencer ce travail, et ce ne fut qu'à la fin du jour que je trouvai le moment de m'échapper pour me rendre chez Gretchen. Elle avait repris son costume

habituel. Après m'avoir accueilli en souriant, elle dit à ses cousins qu'ils avaient eu tort de vouloir me faire un mystère du parti simple et naturel qu'elle avait pris. Puis elle me raconta que notre conversation sur les moyens par lesquels chacun de nous espérait se faire un bel avenir, lui avait suggéré l'idée d'utiliser son talent pour les travaux d'aiguille ; qu'elle s'était placée chez une marchande de modes à des conditions très-favorables ; qu'elle ne se parait que dans le magasin, du costume élégant auquel cette place l'obligeait et qui ne convenait nullement à sa position chez sa tante. Cette explication ne me tranquillisa pas complétement, l'idée qu'une aussi belle enfant passait toutes ses journées dans un lieu fréquenté par le monde galant, me fit connaître tous les tourments de la jalousie.

On avait de nouvelles commandes pour des poésies de circonstance, et nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre ; je dis nous, car le plus jeune des cousins s'était fait mon élève, afin de me remplacer quand je serais parti pour l'université, ce qui ne pouvait manquer d'arriver bientôt. Il avait de l'intelligence, mais pas le moindre instinct poétique, ce qui ne l'empêchait pas de faire les poëmes commandés. J'avais plus de peine à les corriger que je n'en aurais eu à les faire, mais Gretchen, qui assistait toujours à ce travail et qui, parfois même, donnait ses avis, me le rendait agréable. Malheureusement, des poëmes ainsi composés n'avaient pas un très-grand mérite, notre vogue diminua et, par conséquent, la splendeur de nos festins ; nous eûmes même la douleur de voir une de nos poétiques lettres de change, revenir avec un protêt formel. Nous nous en consolâmes en nous moquant du mauvais goût de notre chaland. Pendant que je m'abandonnais ainsi au bonheur de passer toutes mes soirées auprès de ma bien-aimée, la diète qui, au mois d'octobre 1763, avait été convoquée à Augsbourg, fut transférée à Francfort pour y consacrer le reste de l'année et le commencement de l'année suivante aux travaux pré-

paratoires de l'élection et du couronnement de l empereur. L'arrivée des électeurs fut précédée par un cérémonial tout à fait nouveau pour nous autres jeunes gens. Un des employés de notre chancellerie, monté sur un grand cheval, escorté par quatre trompettes également à cheval, et entouré d'une nombreuse garde à pied, traversa la ville et s'arrêta à chaque coin de rue où il fit, à haute voix, la lecture d'un édit qui, dans un style fort prolixe, proclamait ce que tout le monde savait déjà, et qui recommandait aux bourgeois une conduite grave, et digne du grand événement dont ils allaient être témoins. Bientôt après le quartier maître de l'Empire vint, suivant l'antique usage, préparer les logements des ambassadeurs et de leur suite. Ces messieurs nous causèrent beaucoup plus d'embarras que jamais les Français ne nous en avaient donné. Le premier étage de notre maison fut occupé par un seigneur du Palatinat électoral, et le second par le baron de Kœnigsthal, représentant de la ville de Nuremberg. Le peu de place dont nous pouvions disposer chez nous, me fournit l'occasion de consacrer tout mon temps à aller voir, avec mes amis, ce qui se passait de curieux dans la ville. Après avoir admiré les nouvelles dispositions des salles de l'hôtel de ville, et assisté, le 16 février 1764, à l'arrivée des ambassadeurs, nous eûmes le plaisir de voir l'entrée solennelle des commissaires impériaux, qui se fit avec beaucoup de pompe. La dignité gracieuse du prince de Lichtenstein, nous impressionna agréablement. Des connaisseurs nous assurèrent que les livrées dont la richesse nous éblouit, avaient déjà servi dans quelque grande occasion, d'où ils conclurent que ce couronnement serait loin d'égaler en magnificence celui de Charles VII; cela ne nous empêcha pas de trouver tout ce que nous voyions aussi beau qu'intéressant. L'assemblée des électeurs fut enfin fixée pour le 3 mars suivant. Dès ce moment, le cérémonial des visites que les ambassadeurs commençaient à se faire réciproquement, me tint sur pied tout le jour, et

le soir j'écrivais ce que j'avais vu et observé. Mon père et le baron de Kœnigsthal, m'avaient imposé ce devoir, afin d'avoir des détails sur l'extérieur des événements qui changeaient chaque jour d'aspect et de caractère. Parmi les personnages qui m'impressionnaient le plus, je nommerai d'abord le baron d'Erthal, premier ambassadeur de l'électeur de Mayence. Son extérieur cependant n'avait rien de remarquable, mais la grande robe noire garnie de dentelles dont il était constamment vêtu, lui allait si bien, que je le voyais toujours avec un plaisir nouveau. Le second ambassadeur du même électeur, me plaisait à cause de sa belle taille, de sa bonne mine et de ses manières aisées qui annonçaient un homme de cour. Le prince Esterhazy, ambassadeur de la Bohême, était petit, mais bien fait; il joignait à la vivacité d'esprit, la distinction des manières, et ses allures avaient un parfum de grand seigneur sans aucun mélange d'orgueil ou de roideur; je l'aimais surtout parce qu'il me rappelait le digne maréchal de Broglie. Malgré le mérite de ces messieurs, ils cessaient d'occuper la foule, dès que le baron de Plotho, ambassadeur de Brandburg, paraissait devant elle. Sa personne n'avait pourtant rien de saillant, si ce n'étaient ses petits yeux noirs et étincelants; une parcimonie affectée régnait dans son costume et dans ses équipages. Pendant la guerre de Sept ans, il s'était acquis la réputation d'un héros, sans pourtant avoir suivi d'autre carrière que celle de la diplomatie. Lorsqu'à la diète de Ratisbonne, le notaire impérial, accompagné de plusieurs témoins, s'était rendu chez lui pour lui signifier que son roi avait été mis au ban de l'Empire, le baron, au lieu de l'écouter, le prit par le bras, le mit à la porte et le fit tomber du haut en bas de l'escalier. Cet oubli des convenances causé par l'indignation de l'insulte qu'on avait osé faire à son maître, l'avait placé si haut dans l'estime publique, qu'il ne pouvait se montrer sans recevoir des témoignages d'approbation; peu s'en fallut qu'à Francfort, où il y avait alors des Allemands de toutes les con

trées, on ne le saluât par des applaudissements et des vivat

Les scènes qui se passaient devant moi m'intéressaient d'autant plus, que je découvrais dans chacune d'elles l'intention de ressusciter, ne fût-ce que pour un instant, l'ancien empire germanique, enseveli sous le poids des parchemins avec lesquels on avait voulu le consolider. Je reconnus en même temps que les pouvoirs qui se trouvaient en face les uns des autres, ne s'accordaient que pour diminuer le pouvoir du nouveau monarque, et qu'ils ne s'applaudissaient de leur influence que lorsqu'elle servait leurs propres intérêts. Au reste, jamais encore les électeurs ne s'étaient montrés si défiants; ils avaient sans doute déjà le pressentiment des réformes que Joseph devait opérer un jour. Sur un degré moins élevé de l'échelle sociale, je vis mon grand-père et tous les magistrats de la ville, de recevoir et rendre tant de visites, qu'ils ne s'appartenaient plus; et au milieu de cette fatigante et perpétuelle représentation, ils avaient à se défendre contre les empiétements par lesquels, dans ces sortes d'occasions, chacun cherche à augmenter son autorité aux dépens de celle de son collègue ou de son supérieur; en un mot, tout ce que j'avais lu dans les chroniques de Lersner, vivait et s'agitait sous mes yeux. Peu à peu la ville fut encombrée de hauts personnages, dont la plupart n'avaient pas été appelés officiellement. En vain les magistrats cherchaient-ils à faire valoir les stipulations de la bulle d'or, les souverains avaient placé sous leur protection spéciale, non-seulement les ambassadeurs, les envoyés et leurs suites, mais encore une foule de curieux; aussi les magistrats ne savaient-ils plus au juste à qui ils devaient réellement un logement. Cette incertitude fit naître des luttes et des querelles qui mirent tout le monde de mauvaise humeur. Nous autres jeunes gens aussi, nous n'étions pas toujours satisfaits. Les manteaux espagnols et les chapeaux à plumes des ambassadeurs et plusieurs autres costumes proscrits de la vie ordinaire, n'étaient pas sans

attraits, mais comme, au milieu de cette espèce de déguisement, on voyait des individus vêtus à la mode du jour, cette cohue bigarrée finit par blesser les yeux et le bon sens.

Les électeurs, ayant terminé leurs travaux préparatoires, fixèrent le jour de l'élection au 27 mars. Dès ce moment une activité nouvelle se manifesta. Il fallait faire venir de Nuremberg et d'Aix-la-Chapelle, les insignes de l'Empire, et se préparer à recevoir l'électeur de Mayence, qui devait faire son entrée le 21 mars. Avec les premiers rayons de ce jour, commença une des nombreuses canonnades dont nous devions être étourdis pendant bien longtemps. Jusqu'alors on n'avait encore vu que des ambassadeurs et des envoyés; un souverain de l'Empire, le premier après l'empereur, allait enfin paraître devant nous. Il arriva avec une suite et une magnificence dignes de son haut rang. J'aurais beaucoup à dire sur cette solennité, si je n'étais pas forcé d'en parler plus tard par suite d'un événement que mes lecteurs ne devineraient jamais. Lavater qui, ce jour-là, passait par Francfort, s'y arrêta pour voir l'entrée de l'électeur. Il paraît qu'il en fut vivement impressionné, car lorsque, plusieurs années après, il me communiqua une paraphrase poétique de l'Apocalypse, je reconnus dans l'entrée solennelle de l'Antechrist, celle de l'électeur de Mayence à Francfort; il n'avait oublié aucun détail, pas même les immenses bouffettes dont on avait orné les têtes des chevaux isabelles qui traînaient le carrosse du souverain. Laissons donc l'électeur Emmeric Joseph, entrer incognito à Francfort (pour nous du moins), et occupons-nous de ma Gretchen. Je l'avais rencontrée dans la foule des curieux qui venaient voir passer le cortége de l'électeur. Elle était avec Pylade et sa fiancée; après nous être salués, nous convînmes de passer la soirée chez les cousins. Je ne me fis pas attendre, les habitués ne tardèrent pas non plus à arriver, et chacun racontait ce qu'il avait vu. Gretchen s'écria avec dépit, que tous ces récits jetaient le désordre dans ses idées, et la mettaient

dans l'impossibilité de comprendre ce qui se passait; je m'offris de le lui expliquer, elle accepta avec joie et je commençai aussitôt ma narration. Pour la rendre plus claire, je comparai toutes les cérémonies du couronnement, à la représentation d'un drame où le rideau se baisse à chaque instant, selon le bon plaisir des acteurs qui continuent à jouer leurs rôles derrière ce rideau, jusqu'à ce qu'il leur plaise de le faire lever de nouveau et de redevenir visibles pour la foule. Charmée de mon récit, elle m'avoua qu'elle enviait depuis longtemps le bonheur des personnes instruites et qu'elle voudrait être un garçon pour pouvoir m'accompagner à l'université, où nous apprendrions ensemble tout ce que l'homme peut apprendre Elle ajouta que mes entretiens lui avaient déjà été fort utiles, et qu'elle continuerait à les faire tourner au profit de son instruction. Rien ne saurait plus noblement cimenter les sympathies des deux sexes, que lorsque la jeune fille aime à s'instruire et que le jeune homme se plaît à enseigner; alors les rapports deviennent aussi agréables que solides, car elle voit en lui le créateur de son existence intellectuelle, et il voit en elle un être qui doit son perfectionnement non à la nature ou au hasard, mais à leur volonté mutuelle. Cette réaction perpétuelle a quelque chose de si doux, de si enivrant, qu'on ne saurait s'étonner que, depuis les Abeilards des temps les plus reculés, elle ait fait naître des passions violentes, source de tant de bonheur et de tant de malheur.

Les électeurs de Trèves et de Cologne suivirent de près celui de Mayence. Le lendemain de leur arrivée, commença un cérémonial qui me rendit fier de ma qualité de bourgeois de Francfort. Ce cérémonial, c'était le serment par lequel le gouvernement, les militaires et les bourgeois, garantissaient une inviolabilité complète à toutes les personnes que l'élection et le couronnement d'un empereur amenaient à la ville. Les magistrats et les officiers supérieurs prononçaient ce serment à l'hôtel de ville, les

bourgeois et les soldats le prêtaient sur la place publique. Là, on pouvait d'un seul coup d'œil embrasser toute une population libre, réunie dans le but honorable d'assurer aux chefs et aux divers membres de l'Empire, une paix complète et une sécurité inviolable, pendant toute la durée de l'acte important qui les avait amenés en cette ville. La veille du jour de l'élection tous les étrangers furent forcés de sortir hors des murs, on enferma les juifs dans leur cité, et les bourgeois de Francfort s'enorgueillirent de pouvoir être seuls témoins d'une aussi grave solennité. Jusque-là, les allures modernes avaient dominé les usages anciens, tous les grands personnages s'étaient constamment transportés d'un lieu à un autre dans leurs carrosses, l'instant était venu où nous devions les voir à cheval comme en plein moyen âge. Je connaissais mon hôtel de ville, comme une souris connaît ses greniers d'abondance ; il ne me fut donc pas difficile de pénétrer jusqu'à l'entrée principale, par où les électeurs et les ambassadeurs qui étaient arrivés en carrosse, devaient sortir pour monter à cheval. Leurs coursiers étaient magnifiques et surchargés d'ornements. L'électeur de Mayence, grand et bel homme, d'une figure agréable, avait très-bonne mine à cheval ; les deux autres électeurs ecclésiastiques, ne m'ont frappé que par leurs magnifiques manteaux rouges bordés d'hermine, que je n'avais encore vus qu'en peinture, et qui, en plein air, produisaient un effet très-romantique. Les ambassadeurs des électeurs laïques qui représentaient leurs souverains absents, charmaient la foule par la magnificence de leurs habits espagnols et par la beauté des plumes qui ornaient leurs chapeaux retroussés. Moi, je ne regardais que leurs bas de soie blancs et leurs souliers à la mode ; j'aurais voulu les voir chaussés de sandales, de bottines, de quelque chose enfin qui fût en harmonie avec leur costume. Dans cette circonstance aussi, la personnalité du baron Plotho se faisait remarquer. Ses allures prouvaient que toutes ces cérémonies ne lui inspiraient pas un grand res-

pect. Voyant que le seigneur un peu âgé qui le précédait, avait beaucoup de peine à se hisser sur son cheval, il se mit à rire aux éclats jusqu'au moment où l'on put enfin faire avancer sa monture à lui, sur laquelle il s'élança lestement à la grande satisfaction de la foule, qui admirait de nouveau en lui, le digne représentant du grand Frédéric.

Le rideau venait encore de tomber entre les acteurs et les spectateurs. J'avais trouvé le moyen de me glisser dans l'église, mais je n'en étais pas plus avancé; les électeurs s'étaient retirés au fond du sanctuaire, où la méditation qui devrait présider à un pareil acte, était remplacée par un long et inutile cérémonial, après lequel, le fils de Marie-Thérèse fut enfin proclamé roi d'Allemagne, sous le nom de Joseph II. Au même instant on ouvrit les portes de la ville, les étrangers y rentrèrent, et les magnifiques livrées, les brillants équipages encombrèrent tellement toutes les rues, qu'on ne fit plus attention à rien.

L'empereur et le roi venaient d'arriver au château de Heusenstamm, préparé pour les recevoir. Pendant que tous les hauts personnages allaient les y complimenter, selon l'ancien usage, la ville célébrait l'élection du roi d'Allemagne, par les cérémonies religieuses de tous les cultes, et par une interminable canonnade. Le lendemain les magistrats se rendirent sous une tente magnifique qu'on avait dressée près de Sachsenhausen, car c'était là qu'ils devaient remettre les clefs de la ville à l'empereur. Les électeurs l'attendaient sous une autre tente plus magnifique encore. Une partie des curieux s'étaient rendus dans la plaine, et entouraient les deux tentes où l'Empereur et son fils devaient faire une courte station; les autres étaient restés dans la ville, afin de mieux saisir l'ensemble du cortége; je faisais partie de ces derniers. Placé de bonne heure dans l'embrasure d'une des fenêtres de la demeure d'un ami, située de manière à voir l'empereur et sa suite aller à la cathédrale et en revenir, je m'amusai d'abord des méprises et des drôleries occasionnées par les efforts des gardes

bourgeoises qui cherchaient à empêcher le peuple d'encombrer la route du cortége. Le son des cloches et le tonnerre des canons, ne tardèrent pas à m'avertir que j'allais voir enfin un tableau plus imposant et très-flatteur pour un enfant de Francfort, car la souveraineté de cette ville ouvrait, pour ainsi dire, la route à toutes les autres souverainetés qui allaient passer sous nos yeux. Le premier personnage que nous vîmes paraître, était l'écuyer de Francfort, suivi d'un grand nombre de chevaux de selle magnifiquement harnachés et couverts de chabraques ornées d'aigles blancs sur champ rouge, c'est-à-dire, des armes de la ville. L'écuyer fut suivi de près par les députés que le sénat avait envoyés au-devant du chef de l'Empire; ils marchaient au milieu d'une musique bruyante et de nombreux valets de pied vêtus de la livrée de la ville. Trois compagnies de la garde bourgeoise à cheval terminaient cette représentation de notre souveraineté, dont chacun de nous s'attribuait personnellement une petite part. La suite du connétable de l'Empire et des six électeurs laïques, représentés par des ambassadeurs, s'avança à pas lents; chacune d'elles se composait de deux carrosses de parade, au moins, et d'une vingtaine de valets de pied. La suite des électeurs ecclésiastiques était tellement nombreuse, que les yeux et la pensée s'y confondaient; tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que la suite de l'électeur de Mayence était, à elle seule, plus considérable que les deux autres. La suite de l'empereur devait nécessairement les surpasser toutes; aussi était-il impossible de compter les valets de pied, les écuyers et les chevaux de main qui précédaient les seize carrosses de gala à six chevaux, dans lesquels on voyait les chambellans, les conseillers intimes les chanceliers, le grand écuyer et le grand maître de la cour de l'empereur; cependant, ce n'était encore là qu'un début. Les rangs se concentrèrent, la dignité et la splendeur allaient toujours en augmentant. Les ambassadeurs des électeurs absents et les électeurs ecclésiastiques, passèrent,

d'après le règlement des rangs, dans leurs magnifiques carrosses, entourés par les principaux officiers de leur maison, presque tous à pied. Immédiatement après l'électeur de Mayence, arrivèrent dix coureurs impériaux, quarante et un laquais et huit heiduques; puis l'empereur et son fils parurent dans un carrosse entouré de glaces de tous côtés, orné de laque, de peintures, de sculptures et de ciselures, d'une beauté incomparable. L'intérieur était garni de velours rouge brodé d'or. Malgré le vif intérêt que m'inspiraient les deux Majestés, je ne pus m'empêcher de jeter un regard d'admiration sur les chevaux et de surprise sur les deux cochers qui conduisaient à cheval, et qui, avec leur habit de velours jaune et noir, et leurs immenses panaches sur la tête, avaient l'air de sortir d'un autre monde. Tout ce qui suivait ce carrosse était si nombreux et, par conséquent, si pressé, qu'on ne pouvait plus rien distinguer. Je me souviens cependant que les gardes suisses, le grand connétable, l'épée nue à la main, les maréchaux de l'Empire à la tête des gardes du corps et des pages, entouraient le carrosse, et que finalement on vit apparaître les hallebardiers avec leurs habits de velours noir à grandes basques, leurs hauts-de-chausses rouges, et leur justaucorps d'un brun clair. Fatigué de regarder, j'allais me retirer de la fenêtre, lorsque j'aperçus nos magistrats dans quinze voitures à deux chevaux. Dans la dernière, on voyait les clefs de la ville posées sur un coussin de velours rouge; une compagnie de nos grenadiers escortait ces clefs, et fermait le cortége. La société dont je faisais partie voulut se procurer le plaisir de voir l'empereur et les siens revenir de la cathédrale. Les cérémonies d'usage qui devaient précéder le couronnement, nous donnèrent le temps de profiter de la délicieuse collation qu'on venait de nous servir, et nous bûmes à la santé du jeune roi, et du vieil empereur. Quelques personnes âgées qui se trouvaient parmi nous, prétendirent que le couronnement du père avait été embelli par un certain intérêt de cœur, qui

manquait à celui du fils, cet intérêt était dû à la présence de Marie-Thérèse. Quoique déjà fort avancée dans sa grossesse, elle s'était mise en route pour venir voir couronner son mari. Cette preuve de courage et d'amour conjugal, lui avait valu, à Francfort, un accueil très-flatteur. L'enthousiasme qu'elle inspirait fut encore augmenté lorsqu'on la vit debout sur un balcon, battre des mains au moment où son mari passait pour se rendre à la cathédrale : c'est que pour aimer les grands de la terre, le peuple a besoin de les voir sous des formes semblables aux siennes, c'est-à-dire en époux aimants, en tendres parents, en amis dévoués. Le beau jeune homme qui venait d'être proclamé roi d'Allemagne, et qui par ses hautes facultés intellectuelles avait déjà attiré sur lui l'attention du monde, était, pour les témoins du couronnement de son père, la réalisation des vœux qu'alors ils avaient formés en faveur de Marie-Thérèse. Lorsque le cortége revint de la cathédrale, il était moins long, et par conséquent plus facile à graver dans la mémoire.

J'avais promis à Gretchen, de lui rendre compte de tout ce qui se passerait avant et pendant le couronnement; je courus donc chez elle, dès qu'il me fut possible de disposer d'une soirée. J'y trouvai quelques inconnus au milieu des habitués, tout le monde jouait aux cartes, Gretchen et le plus jeune des cousins vinrent seuls me tenir compagnie. La charmante jeune fille me remercia si gracieusement de toutes les cartes d'entrée que je lui avais fait parvenir par Pylade, que minuit sonna avant que j'eusse songé à me retirer. Alors seulement je me souvins que je n'avais pas la clef de la maison, et qu'il m'était impossible de rentrer chez moi. Gretchen nous proposa de passer ensemble le reste de la nuit; et comme les cousins ne savaient où loger les étrangers qui, ainsi que moi, ne pouvaient plus rentrer chez eux, ils acceptèrent la proposition et prièrent la jeune fille de nous faire du café. Cette liqueur nous tint éveillés pendant quelques heures, puis le sommeil

nous surprit les uns après les autres. J'occupais l'embrasure d'une croisée, Gretchen était près de moi; nous causions d'abord à voix basse, mais cedant bientôt au besoin de dormir, elle laissa tomber sa tête charmante sur mon épaule, et je me trouvai seul éveillé et dans une position où le calme ne devenait possible que par l'intervention du bienveillant frère de la mort, cette intervention ne se fit pas longtemps attendre et je m'endormis à mon tour. Lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour, Gretchen était debout devant une glace et rajustait son petit bonnet; jamais je ne l'ai trouvée plus aimable; au moment où je pris congé d'elle, elle pressa affectueusement mes deux mains. En rentrant à la maison, je pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas être aperçu par mon père; j'y réussis, grâce à ma bonne mère dont l'intervention m'a toujours été si douce.

Pendant les préparatifs du couronnement, je fus présenté à plusieurs illustres personnages, mais alors personne n'avait le temps de s'occuper d'autre chose que de soi-même. Au reste, les hommes d'un certain âge savent rarement s'entretenir avec un adolescent, de mon côté j'étais peu habile à leur faciliter cette tâche; aussi m'accordaient-ils leur faveur, mais jamais leur approbation. Sans cesse préoccupé de ce qui me plaisait, je m'occupais fort peu de ce qui pouvait plaire aux autres, et j'importunais ceux dont les allures m'attiraient, tandis que je devenais rétif avec ceux dont le caractère me repoussait, ce qui faisait dire à tout le monde, que si je possédais quelques dispositions, j'avais encore plus de bizarrerie.

Le jour du couronnement, c'est-à-dire, le 3 avril 1764, parut enfin; le temps était favorable. J'avais obtenu pour moi et mes amis, une place dans les mansardes de l'hôtel de ville, d'où nous pouvions voir dans une perspective ornithologique les préparatifs que la veille nous avions examinés de près. Ici une belle fontaine surmontée de l'aigle à deux têtes, dont un bec devait verser au public

du vin rouge et l'autre du vin blanc, là un immense amas d'avoine adroitement entassée, plus loin une baraque où rôtissait un bœuf entier. Tous les passages qui conduisaient à la fontaine, à l'avoine et à la baraque étaient soigneusement gardés, le reste de la place était rempli par une foule silencieuse. Tout à coup elle fut prise d'un frémissement religieux, car le tocsin sonna. Au même instant les députés d'Aix-la-Chapelle et de Nuremberg passèrent dans de magnifiques carrosses où les insignes impériaux qu'ils portaient à la cathédrale, occupaient la place d'honneur. Les trois électeurs ecclésiastiques les suivaient de près ; et dès que l'électeur de Mayence eut reçu la couronne et l'épée, il les fit porter chez l'empereur. Pendant que cette cérémonie et plusieurs autres s'accomplissaient à la cathédrale, nous vîmes les ambassadeurs arriver à l'hôtel de ville. Bientôt après un détachement de sous-officiers en sortit portant un superbe dais à la demeure impériale. Le grand connétable le suivit à cheval ainsi que les ambassadeurs également à cheval et aussi magnifiquement vêtus que le jour de l'entrée des deux monarques. Nous aurions bien voulu les suivre chez leurs Majestés, mais on ne peut pas être partout, et nous nous bornâmes à nous raconter ce qui allait se passer. Maintenant, dîmes-nous, on fait endosser au nouveau roi d'Allemagne des habits nouveaux taillés sur le patron du costume des rois de la race carlovingienne ; les insignes de l'Empire sont remis aux grands dignitaires qui vont monter à cheval avec ces précieux bijoux, l'empereur et le roi vont enfourcher leurs coursiers. Pendant que nous parlions ainsi, une longue suite de valets, de nobles, d'ambassadeurs et de dignitaires de la cour impériale, nous annoncèrent l'approche des deux souverains. La beauté des chevaux, la singularité et la magnificence des costumes, la splendeur du dais porté par douze échevins, l'air vénérable du père, les grâces du fils, tout cela formait un tableau auquel mes yeux et ma pensée ne pouvaient plus suffire. Le cortége tout entier disparut dans la cathédrale ;

je m'occupai peu de ce qui allait s'y passer, car il y avait là, parmi les spectateurs, des personnes qui s'étaient chargées de me faire un récit détaillé de la cérémonie du couronnement, et surtout de celle qui devait faire du nouveau roi d'Allemagne, un chevalier. Les scènes de la place publique devenaient toujours plus intéressantes : on venait d'y construire une espèce de pont en planches, sur lequel l'empereur et sa suite devaient passer en sortant de la cathédrale. J'avais déjà vu les deux Majestés en carrosse et à cheval, je me faisais une fête de les voir à pied, car cette manière de se transporter d'un lieu à un autre étant la plus naturelle, devait, selon moi, être la plus imposante. A peine le son des cloches eut-il annoncé la fin de la cérémonie religieuse, que le cortége commença à défiler sur le pont, qu'on avait couvert de tapis de draps rouges, jaunes et blancs. Du point élevé où j'étais placé, les ambassadeurs, les électeurs, l'empereur, son fils et toute leur suite, ne semblaient faire qu'une seule masse, mue par une seule volonté ; et comme cette masse étincelait d'or et de pierreries, et qu'elle sortait du temple au son des cloches, elle nous pénétrait de ce respecmêlé de terreur, qu'on sent toujours pour les choses sacrées. Les solennités religieuses et politiques en même temps, ont un attrait particulier, car si la majesté terrestre nous apparaît avec les symboles de sa puissance, nous la voyons en même temps se prosterner devant la majesté divine ; ce qui met toutes les grandeurs mondaines à notre niveau, puisque ces grandeurs aussi n'ont d'autre moyen de constater leur parenté avec la Divinité, que la soumission et l'adoration.

On avait annoncé plusieurs jours d'avance, que le pont en planches ne serait pas, comme à l'ordinaire, mis en pièces par le peuple, parce qu'au dernier couronnement il en était résulté des accidents fort graves, mais comme on ne voulait pas le priver entièrement d'un plaisir consacré par les siècles, on leva, immédiatement après le pas-

sage du cortége, les tapis du pont, et l'on en fit un rouleau que l'on lança en l'air aussi haut que possible. Si l'on n'avait pas de malheur à déplorer, le moyen que l'on avait pris pour l'éviter, fit naître une confusion risible et pas tout à fait sans danger. Le tapis s'était déroulé dans l'air, et en retombant il avait couvert un grand nombre de spectateurs. Les plus près des extrémités s'en emparèrent et tirèrent le tout à eux avec tant de force, que les personnes qui se trouvaient dessous furent renversées et coururent le risque d'être foulées aux pieds et étouffées jusqu'à ce qu'elles eussent réussi à se faire jour, en déchirant et coupant le tapis dont chacun garda un lambeau, car les pas des deux Majestés avaient sanctifié ce tissu. Après avoir contemplé un moment et avec peu de satisfaction cet amusement sauvage, je descendis de la mansarde et je me glissai par une foule de passages et d'escaliers secrets, jusqu'au haut du grand escalier, par où la masse brillante que j'avais admirée de loin, devait monter pour se rendre dans la grande salle de l'hôtel de ville. Les principaux personnages, car leurs suites avaient reçu l'ordre de s'arrêter dans les salles basses, passèrent si près de moi, que pas une particularité de leurs costumes, pas un trait de leurs visages ne pouvait m'échapper. L'empereur et son fils étaient habillés en vrais ménechmes. Le premier paraissait fort à son aise dans ses amples vêtements, mais le fils se traînait péniblement sous le poids des joyaux de Charlemagne et de sa longue et large robe de brocas-pourpre, surchargée de perles fines et de pierres précieuses. L'étoffe et les broderies, quoique neuves, imitaient à s'y méprendre, l'étoffe et les broderies dont jadis était habillé notre grand Charles. Sa couronne, que l'on avait été obligé de rembourrer parce qu'elle était beaucoup trop large, faisait sur la tête de Joseph II, l'effet du toit d'un chalet suisse. Quant à la dalmatique et à l'étole, on avait eu beau les rétrécir, il avait été impossible de les proportionner à la taille mince et souple du jeune roi, ce qui donnait à sa

magnifique parure, l'air d'un deguisement fait pour une autre personne ; lui-même sans doute en jugeait ainsi, car toutes les fois qu'il s'apercevait que les yeux de son père ou de toute autre personne s'arrêtaient sur lui, il ne pouvait s'empêcher de rire. L'éclat et la richesse du sceptre et du globe de l'Empire qu'il tenait à la main, éblouissait, mais pour l'harmonie de l'ensemble, on aurait voulu voir ces insignes portés par un de ces personnages à dimensions colossales, tels qu'on se figure les princes de la race carlovingienne. A peine la porte de la grande salle se fut-elle refermée sur ces illustres personnages, que je regagnai ma mansarde. Il en était temps, car les scènes les plus remarquables de toutes celles qui devaient se passer en public, allaient commencer. Des vivat étourdissants sortaient de toutes les bouches ; l'empereur et le roi venaient de paraître sur le balcon de la grande salle de l'hôtel de ville ; de là, le regard embrassait toute l'étendue de la place où se trouvaient la fontaine, le tas d'avoine et la baraque dans laquelle rôtissait le bœuf. Les seigneurs en possession de hautes charges héréditaires de la cour impériale, se tenaient à cheval près de la barrière qui séparait tous ces objets du reste de la place. Le grand connétable y entra le premier, tenant d'une main un vase d'argent et de l'autre un rouleau ; il fit entrer son cheval au galop jusqu'au milieu du tas d'avoine, là, il s'arrêta, se baissa pour remplir son vase, passa le rouleau dessus afin qu'il ne fût que plein, et repartit au galop en élevant sa mesure d'avoine vers le balcon, pour prouver aux deux Majestés qu'il venait d'assurer à leurs chevaux une ample nourriture. Le premier officier de la chambre de l'empereur entra dans la baraque et en sortit avec une cuvette, un pot à l'eau et un essuie-main, preuve certaine que rien, en ce qui concerne le service personnel, ne manquerait à leurs Majestés. Le grand écuyer tranchant fit ensuite arrêter son cheval à la porte de la baraque dans laquelle il envoya un plat d'argent couvert afin que l'on y mît un morceau de bœuf rôti. Après

lui le grand échanson alla remplir deux magnifiques coupes à la fontaine, au-dessus de laquelle l'aigle à deux têtes fit tomber avec abondance, d'un côté, du vin blanc et de l'autre, du vin rouge. L'action de ces deux seigneurs était un signe certain que la table de l'empereur serait servie avec autant de profusion que de recherche.

Déjà tous ces dignitaires étaient retournés à l'hôtel de ville, lorsque le grand trésorier, le plus impatiemment attendu, arriva enfin. Il était monté sur un cheval magnifique et de chaque côté de la selle on voyait une grosse bourse au lieu de fontes à pistolets. A peine eut-il passé la barrière qui, cette fois, ne devait plus se refermer, que le peuple se précipita après lui, pour recevoir les monnaies d'or et d'argent qu'il jetait à poignées et qu'on voyait tourbillonner dans l'air, mais dont fort peu tombèrent jusqu'à terre, tant le peuple alors était habile à les saisir au vol. Lorsque les bourses furent vides, le grand trésorier les jeta au milieu de la foule et alla rejoindre les autres dignitaires à l'hôtel de ville. Les luttes qui s'engagèrent pour s'emparer de ces bourses, n'étaient que le prélude de scènes plus tumultueuses encore. La fontaine, l'avoine, la baraque et le bœuf appartenaient de droit au peuple, et il eût été dangereux de chercher à les leur livrer par une distribution régulière et paisible. Il est dans la nature de l'homme, d'aimer mieux s'emparer de vive force de la chose qu'il désire, que de la recevoir comme un don qui l'oblige à la reconnaissance. Les groupes qui se jetaient sur l'avoine dont ils remplissaient de grands sacs n'offraient que des scènes risibles, car de mauvais plaisants faisaient de grands trous dans ces sacs qui se vidaient dès qu'on voulait les emporter. Le bœuf, qu'on ne voulait pas morceler, fut le sujet d'une véritable bataille entre la corporation des bouchers et celle des tonneliers; je ne sais laquelle des deux remporta la victoire, car la place entière n'était plus qu'un vaste théâtre de destruction. La fontaine et la baraque disparurent comme par enchantement; la

toiture, les poutres, les planches s'écroulèrent, chargées des démolisseurs, c'était à faire frémir, personne cependant ne fut grièvement blessé.

L'empereur et son fils s'étaient retirés du balcon pour aller se mettre à table; je ne songeai plus qu'à me glisser le plus près possible de la salle du festin ; j'eus le bonheur d'arriver jusqu'à la porte sans avoir rencontré aucun obstacle. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis de très-grands seigneurs, se constituer les domestiques du chef de l'Empire. Quarante-quatre comtes de cet Empire allaient eux-mêmes chercher à la cuisine les plats, qu'ils déposaient sur la table de l'empereur et du roi. Leurs brillants costumes et les décorations qui ornaient leurs poitrines s'accordaient si peu avec les fonctions de valets, que je crus rêver. Cette particularité augmenta mon vif désir de pénétrer dans la salle. Un officier de la maison de l'ambassadeur de l'électeur du Palatinat, que je connaissais, m'en fournit le moyen, en me remettant quelques vases d'argent qu'il tenait à la main. Le buffet du Palatinat sur lequel je devais déposer cette argenterie, était à gauche, tout près de la porte d'entrée. Quelques pas me suffirent pour atteindre l'estrade d'où je pouvais voir jusqu'à l'autre extrémité de la salle. Là, l'empereur et le roi dînaient sur une table, élevée de quelques marches, en forme de trône et surmontée d'un dais. Ils avaient toujours leur costume de cérémonie, mais le globe de l'Empire, le sceptre et la couronne étaient déposés à quelque distance, sur un coussin de velours rouge. La table de l'électeur de Mayence était dressée en face ; celle de l'électeur de Cologne à droite et celle de l'électeur de Trèves, à gauche de leurs Majestés. Derrière chacune de ces tables s'élevait un buffet, chargé de vases d'or et d'argent, d'une magnificence inouïe. Plus loin on voyait les tables et les buffets des électeurs laïques qui, malgré leur magnificence produisaient un effet pénible, car ces tables étaient vides. L'absence de tous les électeurs laïques rappelait les

querelles qu'ils avaient eues avec le chef de l'Empire, et prouvait que ces querelles n'étaient pas encore complètement terminées. Plus loin encore, on voyait une grande table splendidement servie et à laquelle personne n'était venu s'asseoir. Les seigneurs qui en avaient le droit, n'auraient pu en profiter sans manquer d'égards à leurs souverains ou sans compromettre leur dignité. Le soin avec lequel on servait et desservait tous ces hôtes invisibles comme s'ils eussent été présents, donnait à cette partie de la salle, l'air d'un rendez-vous de fantômes ou d'enchanteurs. Dès qu'on eut servi le dessert, les ambassadeurs des électeurs laïques qui avaient dîné dans une pièce voisine, furent introduits pour faire leur cour aux deux Majestés. Quant à moi, je me retirai pour aller me dédommager par un bon repas du jeûne de la journée. L'illumination du soir me promettait un plaisir d'autant plus vif, que Gretchen devait le partager avec moi. Lorsque j'arrivai au lieu du rendez-vous où elle s'était rendue avec ses cousins, Pylade et sa fiancée, les rues étincelaient déjà de lumières de toutes couleurs. Je donnai le bras à la jeune fille, et nous nous perdîmes dans la foule, ce qui me rendit d'autant plus heureux, que je m'étais affublé de manière à être méconnaissable, et ma charmante Gretchen ne s'était point offensée de cette précaution. Les ambassadeurs avaient cherché à se surpasser les uns les autres ; mais le baron de Plotho avait trouvé moyen de se distinguer à sa façon. La maison qu'il habitait était irrégulière, percée de petites fenêtres à distances inégales et à des hauteurs différentes, tandis qu'au rez-de-chaussée s'ouvraient de grandes et de petites portes sans aucun ensemble ni la moindre intention symétrique. L'ambassadeur avait fait entourer toutes ces portes et toutes ces fenêtres de lampions, ce qui formait l'illumination la plus baroque qu'il fût possible de voir, mais le public était si prévenu en sa faveur, qu'il admirait jusqu'à cette malice, par laquelle il se mettait, à l'exemple de son maître, au-dessus de tous les usages reçus. Après avoir contemplé

un instant ce bizarre spectacle, je retournai avec ma bien-aimée dans le monde féerique que le prince Esterhazy avait créé autour de sa demeure. Là, sous des guirlandes de fleurs en feu et des candélabres suspendus, on distribuait au peuple force pain, saucissons et vin du Rhin. Je me croyais transporté dans une contrée enchantée où l'on cueille sur les arbres, des coupes qui se remplissent du vin qu'on désire et des fruits qui prennent le goût des mets que l'on préfère. Bientôt nous éprouvâmes le besoin de transporter nos illusions dans le domaine de la réalité, et Pylade nous conduisit chez un traiteur peu connu, mais où tout respirait l'ordre, la propreté et le bon goût. Ce qui se passait dans les rues occupait tellement tout le monde, que nous restâmes complétement seuls, ce qui nous fit trouver notre souper plus agréable. Une partie de la nuit s'écoula dans un ineffable sentiment d'amour et d'amitié. Forcés enfin de nous séparer, Pylade reconduisit sa fiancée chez elle, et je ramenai Gretchen jusqu'à sa porte, où, avant de me quitter, elle imprima un baiser sur mon front; c'était pour la première fois qu'elle m'accordait une pareille faveur, et j'étais bien loin alors de penser que je ne devais plus jamais revoir cette charmante jeune fille. Le lendemain matin j'étais encore au lit, quand ma mère entra dans ma chambre d'un air fort agité.

— Lève-toi, me dit-elle, et arme-toi de courage, des choses bien fâcheuses t'attendent; on a découvert que tu fréquentes de la mauvaise compagnie, et tu te trouves mêlé à une affaire qui peut avoir les suites les plus funestes. Ton père est hors de lui, tout ce que j'ai pu en obtenir, c'est qu'il te fera interroger par notre ami, le conseiller Schneider, qui ne viendra pas seulement de la part de ton père, mais de celle des magistrats, devant lesquels ta conduite ne tardera pas à te faire comparaître.

A peine m'avait-elle quitté, que l'admirateur de la *Messiade* entra; il avait les larmes aux yeux.

— Je suis désolé, dit-il, d'être obligé de venir vous

trouver dans une pareille circonstance; jamais je n'aurais pensé que la mauvaise compagnie pût entraîner un jeune homme instruit et bien élevé jusqu'au crime !

— Je n'ai point commis de crime ! m'écriai-je avec indignation.

— N'essayez pas de vous justifier, je suis chargé de vous interroger et de recevoir vos aveux.

— Eh bien ! parlez, que voulez-vous savoir ?

— N'avez-vous pas recommandé M*** à votre grand-père, pour lui faire obtenir l'emploi de *** ?

— Oui.

— Où avez-vous fait la connaissance de cet homme ?

— Dans une partie de campagne.

— Avec qui avez-vous fait cette partie ?

La crainte de compromettre mes amis m'empêcha de répondre.

— Le silence est inutile. on sait que ce misérable vous a été recommandé par des gens de son espèce.

Puis il me nomma trois individus qui m'étaient entièrement inconnus. Je m'empressai de le lui dire, il refusa de le croire et m'adressa encore une foule d'autres questions auxquelles je ne compris absolument rien ; aussi ne pus-je répondre que par des dénégations.

— Vous récompensez bien mal ma bonne volonté, me dit-il. Je viens pour vous sauver, car il ne s'agit de rien moins que de signatures imitées, de faux testaments et autres délits semblables. Vous ne pouvez nier que vous avez fait pour ces gens-là, des épîtres en vers, des poëmes de circonstance, des relations, des lettres, etc. Les magistrats veulent bien prendre en considération votre jeunesse et votre famille, ainsi que la position de trois autres jeunes gens qui sont tombés dans les mêmes filets où vous avez été pris, mais c'est à condition que vous serez franc et sincère.

Plus je l'écoutais et moins je comprenais de quoi il s'agissait. Les faits dont il me parlait se ressemblaient, mais

ils ne concordaient pas. On savait que je rentrais fort tard, que je fréquentais des hommes d'une basse condition, qu'il y avait des jeunes filles parmi ces hommes, mais jusque-là, le conseiller n'avait encore nommé ni les cousins ni ceux de leurs amis que je connaissais, ce qui me fit persister à ne pas les compromettre par des aveux imprudents.

— Je n'ai rien à me reprocher personnellement, dis-je enfin; si les personnes avec lesquelles je me suis trouvé en rapport se sont laissé entraîner à des actions blâmables, qu'on les cherche, qu'on les trouve; ce n'est pas à moi à les dénoncer, car j'ignore si elles sont réellement coupables.

— Ce sont des scélérats! s'écria le conseiller. Ils sont déjà trouvés, et l'on vient de découvrir les repaires où ils ont l'habitude de se réunir.

Puis il me nomma trois maisons, celle qu'habitait Gretchen et ses cousins était du nombre. Dès ce moment le silence me parut inutile, je crus même pouvoir servir mes amis, en faisant connaître l'innocence de nos réunions. Je parlai d'abord avec assez de calme, mais à mesure que je me rappelais des plaisirs, sans doute à jamais perdus, je m'exaltais au point que je finis par éclater en sanglots. Voyant dans cette douleur la preuve que j'étais sur le point de révéler quelque secret monstrueux, le conseiller me pria de continuer; je le fis, et comme le terrible aveu n'arriva point, il m'adressa de nouvelles questions qui me réduisirent au désespoir. Je finis par déclarer que je n'avais plus rien à dire, que j'étais innocent, que mes amis, sans doute, l'étaient aussi; que si, en tout cas, on leur refusait les ménagements dus à leur jeunesse et à leur malheur, je me suiciderais. Le conseiller chercha à me rassurer, mais je n'avais plus aucune confiance en lui, et il me laissa dans une violente agitation. Je me reprochai d'avoir raconté des circonstances qu'on ne manquerait pas de mal interpréter; et n'écoutant plus que mon impuissant désespoir,

je me jetai sur le parquet que j'arrosai de mes larmes. Je ne sais depuis combien de temps j'étais dans cet état, lorsque ma sœur entra. Après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour me calmer, elle me raconta que les deux magistrats qui avaient attendu chez mon père le retour du conseiller, venaient de s'en aller d'un air très-satisfait, et qu'elle les avait entendus se dire en riant, que cette affaire n'avait aucune importance.

— Oui, m'écriai-je, pour moi, pour nous, mais eux, qui les protégera ?

Ma sœur me fit remarquer très-judicieusement que, pour me sauver, moi et les trois jeunes gens de famille qui se trouvaient compromis dans cette affaire, on serait obligé de jeter un voile sur les fautes de tout le monde. Cet argument me consola un moment, mais dès qu'elle se fut retirée, je ne cessai de me livrer aux regrets de mon bonheur passé, que pour surcharger l'avenir de tous les malheurs possibles; j'avais grand soin, surtout, de creuser pour Gretchen et pour moi, un abîme de calamités. Dès le jour suivant, ma mère vint m'annoncer que mon père, mieux informé enfin, m'accordait une amnistie complète, et qu'il m'engageait à sortir avec lui pour voir les insignes de l'Empire qu'on venait d'exposer à la curiosité publique. J'acceptai le pardon avec reconnaissance, mais je refusai de quitter ma chambre avant d'être complétement rassuré sur le sort de mes amis. Comme elle n'avait rien à me dire à ce sujet, elle se retira. Les jours de grand gala, le dîner en public de l'empereur et du roi, l'arrivée de l'électeur du Palatinat qui venait enfin faire sa cour aux deux Majestés, la séance définitive des électeurs pour régler ce qui avait été omis ou oublié, le départ de l'empereur et du roi, rien ne put m'arracher à ma solitude agitée; je ne connaissais plus d'autre satisfaction que de ruminer mon malheur et de l'exagérer à l'infini; mes jours et mes nuits s'écoulaient dans des alternatives de fureur et de découragement si pénibles, que je m'applaudis lorsqu'une grave

maladie vint me jeter sur mon lit. Alors seulement on me dit que mes amis, reconnus innocents, avaient été renvoyés de la ville avec une légère réprimande, et que Gretchen était retournée dans son pays. Ce départ me fournit le sujet d'un roman bizarre avec les incidents les plus lamentables, et une catastrophe tragique pour dénoûment. Ces rêveries d'une imagination surexcitée ne contribuèrent nullement à améliorer mon état physique et moral.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE VI.

Ce que jeunesse désire, vieillesse l'a en abondance.

PROVERBE ALLEMAND.

SOMMAIRE.

Mon père me donne un gouverneur qui devient mon ami et mon confident. — Il me rassure sur le sort de Gretchen et me guérit de mon amour pour elle. — Je fuis les hommes et je ne me promène que dans les forêts. — Je cherche à dessiner d'après nature. — Ma sœur. — Elle me ramène dans le monde. — La société qu'elle s'est créée. — Les jeunes poëtes qui en font partie. — Leurs travaux et les miens. — Nos amusements. — Mon père se dispose à m'envoyer à l'université de Leipzig. — Le plan d'études qu'il me trace. — Mon plan à moi et mes brillantes espérances. — Départ pour Leipzig, et accident qui m'arrive en route. — Leipzig. — Les professeurs de cette université. — La vie des habitants et celle des étudiants. — Ma garde-robe. — Mes relations de société et de plaisirs. — Mes études.

Pendant que je faisais ainsi tout ce qui dépendait de moi pour retarder ma guérison, je trouvais de nouveaux sujets de mécontentement dans le soin avec lequel on me surveillait, car je ne pouvais jamais lire le moindre papier cacheté qui m'était adressé, sans qu'on cherchât à en deviner le contenu sur mon visage, ce qui me fit croire que les cousins, Pylade, peut-être Gretchen elle-même, cherchaient à me donner de leurs nouvelles, et je me perdis de nouveau dans les suppositions les plus bizarres. Dès que

je fus un peu remis, on plaça près de moi un observateur spécial ; heureusement on avait fait choix d'un homme que je connaissais et que j'estimais depuis longtemps. Je commençai par lui faire l'aveu complet de toutes mes relations avec Gretchen et ses cousins ; il me confia, en échange, le nom des trois jeunes gens de bonne famille qui, égarés par de mauvais conseils et par de mauvaises connaissances, avaient débuté par des mystifications téméraires, des délits contre les règlements de police, et qui avaient fini par des escroqueries et des faux en écritures. Les cousins les connaissaient, mais ils n'avaient jamais pris part à leurs crimes. Il n'en était pas de même du jeune homme que j'avais fait placer par mon grand-père. Il n'avait sollicité cette place que pour avoir le moyen de faire des dupes, et ce fut à cause de lui que j'avais été soupçonné un instant d'avoir été un de ses complices. Comme je n'avais pas caché à mon nouvel ami mon amour pour Gretchen, je le priai de me dire ce qu'elle était devenue.

— Tranquillisez-vous, me dit-il en souriant, on n'a pas le plus léger tort à lui reprocher, et c'est volontairement qu'elle a quitté notre ville, dont elle a emporté les certificats les plus flatteurs. Quant à ses rapports avec vous, on sait maintenant qu'ils n'ont rien eu que de très-honorable. J'ai lu les déclarations qu'elle a faites à ce sujet, et qu'elle a signées.

— Eh ! qu'a-t-elle signé, qu'a-t-elle dit ? m'écriai-je.

— Puisque vous voulez le savoir, je vous le dirai. Je ne saurais nier, a-t-elle répondu quand on lui a parlé de vous, que je l'ai vu souvent et avec beaucoup de plaisir ; c'est un charmant enfant que j'ai aimé avec toute la tendresse d'une sœur, je lui ai toujours donné de bons conseils, et l'ai souvent empêché de prendre part à des espiègleries qui auraient pu lui attirer des désagréments.

Mon ami continua à faire parler Gretchen en véritable stitutrice ; mais je ne l'écoutais plus. J'étais si offensé de que, dans un acte authentique, elle m'avait traité d'en-

fant, que je me sentis guéri de ma passion; et dès ce moment, je ne prononçai plus son nom; mais je ne pouvais me défaire de la mauvaise habitude de penser à elle. Il est vrai que je ne la voyais plus sous le même point de vue, je trouvais ridicule qu'une petite fille qui avait tout au plus deux ou trois ans de plus que moi, se fût permis de me traiter d'enfant, quand je me croyais déjà un garçon d'importance. Ses manières réservées qui m'avaient tant charmé et la grâce si séduisante avec laquelle elle avait signé ma déclaration d'amour, me parurent des coquetteries perfides, et son déguisement en marchande de modes, me suggéra de graves soupçons. Ma raison me disait que j'avais cessé de l'aimer, mais pendant longtemps encore, son image vint donner à cette raison un démenti cruel. L'idée d'avoir été traité d'enfant m'avait tellement blessé, que je me promis d'éviter tout ce qui pouvait justifier cette qualification. Pour commencer la réforme, je cessai de pleurer et de me laisser aller à des accès de fureur. C'était un grand pas de fait, car en passant des nuits entières à gémir et à sangloter, je m'étais tellement enflammé la gorge, que je ne pouvais presque plus prendre de nourriture, la poitrine elle-même commençait à s'irriter et à me faire souffrir. A chaque faiblesse que je surmontais, je comprenais plus clairement qu'il était honteux de perdre le sommeil et le repos et d'altérer sa santé pour une jeune fille qui parle de vous comme d'un nourrisson. Un nouveau genre d'étude auquel je me livrai avec ardeur, acheva de dissiper tous ces affligeants souvenirs. Mon surveillant devenu mon ami, avait fait à Iéna un cours de philosophie sous le célèbre professeur Daries. Le système de ce professeur s'était admirablement classé dans la forte tête de l'élève, mais ce fut en vain qu'il chercha à le faire passer dans la mienne. Ce qui nous divisait surtout, c'est que, selon moi la philosophie, considérée comme science abstraite, est un non-sens, puisqu'elle existe naturellement dans la religion et dans la poésie. Ses efforts pour me prouver que loin de

se confondre avec la religion et la poésie, la philosophie en est la base fondamentale, ne servirent qu'à me fournir des arguments en faveur de mon opinion. Il me semblait que les philosophes s'étaient placés sur un mauvais terrain, en cherchant à prouver l'impossible et l'inconcevable, que la poésie et la religion admettent sans examen. D'un autre côté, l'histoire de la philosophie me fit voir que chaque philosophe appuie son système sur d'autres fondements que ceux qui étayent les systèmes des autres philosophes, et que le scepticisme, ce dernier mot de tant de systèmes différents, finit par ne plus voir dans tous, que des jeux d'imagination. Cette histoire de la philosophie, que mon ami fut forcé de suivre dogmatiquement avec moi, m'amusa beaucoup, car elle acheva de me prouver que toutes les doctrines philosophiques se valent. Je préférais cependant les écoles anciennes, parce qu'elles confondent la poésie, la religion et la philosophie, et qu'elles confirment l'opinion qui m'avait été suggérée par le livre de Job, le Cantique des cantiques et par les Proverbes de Salomon, aussi bien que par les chants orphiques et les poésies d'Hésiode. Mon ami avait pris Brucker, pour guide de ses démonstrations, ce qui ne me les rendit pas plus claires ; et il me fut impossible de comprendre le but que les philosophes de la Grèce avaient voulu atteindre. Socrate me parut un sage par excellence qui, par sa vie comme par sa mort, mérite d'être comparé au Christ ; et ses disciples avaient à mes yeux une grande ressemblance avec les apôtres, qui, immédiatement après la mort du maître, se divisent, et dont chacun ne voit la vraie doctrine que dans les restrictions les plus limitées. La substantialité d'Aristote et la plénitude de Platon, me laissèrent également indifférent. Quant aux stoïciens, je me sentais depuis mon enfance attiré vers eux ; en apprenant à les connaître de plus près, je fis l'acquisition d'un Epictète, que je me mis à étudier avec ardeur. Mon ami chercha en vain à m'arracher à cette partialité ; car malgré l'étendue de ses con-

naissances, il ne savait pas tirer la quintessence des choses. Pour rectifier mes idées, il lui eût suffi de me dire que le bien et le mal découlent d'eux-mêmes. Au reste, on n'a qu'à laisser faire la jeunesse, elle ne s'attache jamais longtemps à de faux principes, la réalité l'en arrache malgré elle.

Le printemps était venu, mais les promenades de notre ville n'avaient plus d'attraits pour moi. D'abord, parce que je craignais de retrouver le souvenir de Gretchen, et parce que j'avais la conviction que tout le monde me regarderait pour m'examiner et me blâmer. Aussi mon ami fut-il forcé de me suivre dans les forêts des alentours, qui, sans être très-vastes, sont assez grandes pour qu'un cœur blessé puisse s'y cacher. Au milieu d'une de ces forêts, j'avais trouvé une place ombragée par de vieux chênes, et près de laquelle s'élevaient des rochers couverts de mousse, d'où tombait un ruisseau qui, après avoir baigné le pied des chênes, se perdait dans la forêt. Ma prédilection pour ce lieu sauvage, fit dire à mon ami que j'avais l'âme germaine, puis il me raconta que nos pères n'avaient eu d'autre culte que le sentiment religieux dont une imposante solitude pénètre naturellement le cœur de l'homme. J'étais en effet animé de ce sentiment; il est toujours présent à ma mémoire, mais je ne saurais retrouver les paroles par lesquelles je l'exprimais alors. Il est certain, du moins, que les sensations vagues de la jeunesse et celles des peuples enfants, sont seules prédisposées au sublime; pour que des choses extérieures puissent le produire en nous, il faut que la forme de ces choses ait une grandeur majestueuse, peu compatible avec notre organisation. Le sublime naît naturellement des ombres de la nuit, car elles confondent les formes; le jour le chasse, car il détache et sépare les formes. C'est ainsi que l'expérience chez les individus, la civilisation chez les peuples anéantit le sublime s'il n'est pas uni au beau, union par laquelle tout devient immortel et indestructible.

Un ami qui cherche à nous former, laisse trop clairement voir cette intention pour nous être agréable; la femme qui se propose le même but, y marche en feignant de nous gâter, aussi l'adorons-nous comme on adore les créatures célestes. Gretchen avait été pour moi cette femme, et par conséquent l'idéal du beau, mais son image était déjà loin de moi; et si parfois elle m'apparaissait sous l'ombre de mes chênes, je n'avais plus le pouvoir de la retenir, ce qui me fit éprouver le désir de la retrouver dans quelque chose de semblable. La vue était l'organe par lequel j'étais le plus accoutumé à saisir le monde, et la société des peintres distingués dans laquelle j'avais vécu depuis mon enfance, m'avait fait contracter l'habitude de considérer les objets dans leurs rapports avec l'art. Ma vie solitaire réveilla cette faculté, et comme je désirais fixer ce qui me plaisait le plus, je me mis à dessiner d'après nature, mais d'une manière fort maladroite, puisque je n'avais pas un seul moyen technique à ma disposition. Au reste, je n'étais pas plus fait pour devenir un poëte descriptif qu'un peintre de détail, car je ne saisissais que les ensembles. Moins je réussissais, plus je redoublais d'efforts, et je finis par aimer mes dessins, non par rapport à eux, mais à cause de ce que j'avais pensé ou senti en les crayonnant. C'est ainsi que les fleurs, les plantes les plus communes, nous deviennent précieuses, parce que rien de ce qui nous rappelle une joie ou une douleur ne saurait être indifférent.

Mon père avait appris avec beaucoup de plaisir que je m'étais mis à dessiner d'après nature, il aimait cet art, et notre ami Seekatz lui avait plus d'une fois exprimé le regret de ce que je ne me destinais pas à la peinture. Dans cette circonstance aussi, la différence de nos caractères se manifesta de la manière la plus saillante. Je n'employais jamais pour mes dessins que du papier grisâtre ou écrit d'un côté: on eût dit que je craignais qu'un fond blanc ne fît trop ressortir mon incapacité; puis je ne finissais jamais

rien. Comment aurais-je pu faire autrement? mes yeux voyaient un ensemble, mais je ne savais comment le rendre. Mon père n'en recueillit pas moins toutes mes vaines tentatives, et en fit le commencement d'une collection de dessins qui devaient un jour lui fournir le moyen de se réjouir des progrès de son fils. Comme on ne craignait plus de me voir renouer mes anciennes relations, je ne tardai pas à retrouver toute ma liberté; j'en profitai pour faire des excursions dans les montagnes dont l'aspect curieux piquait depuis longtemps ma curiosité. Le hasard m'avait procuré une société convenable avec laquelle je visitai Homburg, Kroneburg, Weisbaden, Kœnigstein et Chwalbach, puis nous arrivâmes sur les bords du Rhin, que nous avions vu serpenter à nos pieds, de la cime des monts que nous venions de visiter. Les espérances de mon père, qui croyait que je rapporterais beaucoup de dessins de mes excursions, ne se réalisèrent point. Il faut une grande pratique et un talent mûr pour reproduire un grand paysage; aussi me bornais-je à esquisser les ruines et les pans de murailles qui retraçaient quelques souvenirs. Malgré le plaisir que me procuraient mes petits voyages, je me sentais toujours ramené à la maison par un aimant irrésistible; cet aimant, c'était ma sœur. Notre position, plus encore que l'habitude, nous rapprochait de la manière la plus intime. Craignant de se laisser aller à sa sensibilité naturelle, mon père se renfermait dans une rigoureuse observation des convenances: c'était, à ses yeux, le seul moyen de nous donner la meilleure éducation possible, et d'asseoir la prospérité de sa maison sur des bases solides. D'un autre côté, une mère presque encore enfant, et qui n'avait acquis la véritable conscience de son être qu'avec et par ses deux premiers-nés, partageait avec nous le vif désir de jouir du présent. Cette dissonance dans l'intérieur de la famille, devenait toujours plus sensible; le père poursuivait ses vues avec une fermeté inébranlable, tandis que la mère et les enfants ne se résignaient point au sacrifice

complet de leurs prétentions et de leurs désirs. Dans une semblable position, le frère et la sœur ne pouvaient manquer de s'unir intimement et de s'attacher de préférence à leur mère. Unis d'abord par le jeu et par l'étude, le développement de nos forces morales et physiques ne fit que resserrer ce lien. La surprise que causent à la jeunesse les premières impressions sensuelles qui se manifestent par des besoins intellectuels, nos réflexions sur cette nouvelle manière d'exister, qui augmentaient notre étonnement, comme les vapeurs qui s'élèvent du fond d'une vallée, l'enveloppent au lieu de l'éclairer, nos erreurs, nos méprises, tout cela nous était commun. Nous nous avancions dans la vie la main dans la main, mais il nous était d'autant plus impossible de nous expliquer nos nouvelles sensations, que la sainte répugnance d'une si proche parenté nous éloignait violemment au moment même où, par un rapprochement plus intime, nous aurions pu nous éclairer. C'est à regret que j'exprime ici comme une généralité, ce que j'aurais voulu traiter en détail. Cette sœur incompréhensible et tant aimée, m'a été enlevée aussitôt que j'ai cherché à me représenter son individualité par une fiction poétique. La forme des romans de Richardson, où les détails les plus minutieux découlant des profondeurs morales, portent le cachet de l'ensemble d'un caractère, pouvait seule convenir à ce sujet. Les émotions d'une vie agitée me détournèrent de ce pieux projet, et il ne me reste plus aujourd'hui que l'ombre de cet esprit bienheureux, qu'à l'aide d'un miroir magique, je puis évoquer parfois, et pour un instant.

Elle était grande, bien faite, et ses allures avaient une dignité naturelle, qui se fondait dans une gracieuse et touchante sensibilité. Les traits de son visage, qui n'étaient ni beaux ni caractéristiques, décelaient un être qui ne pouvait se mettre d'accord avec lui-même. Ses yeux annonçaient un esprit profond ; et lorsqu'une affection quelconque les animait, ils avaient un éclat éblouissant. Leur ex-

pression cependant n'était jamais tendre; venant de l'âme, elle était ample et puissante, et ne peignait que le plaisir de donner sans le besoin de recevoir. Les coiffures à la mode alors, tendaient à faire paraître le front aussi grand que possible. Celui de ma sœur était très-bombé; en le découvrant outre mesure, il formait avec ses épais sourcils noirs et ses yeux saillants, un contraste qui, au premier aspect, la faisait paraître véritablement laide. Elle le savait, et s'en affligeait toujours davantage, à mesure qu'elle approchait de l'âge où les deux sexes éprouvent un plaisir innocent à se plaire. S'il était possible à une femme de se consoler de n'être pas belle, ma sœur aurait pu puiser de grandes compensations dans l'affection et la confiance de ses amies; toutes se réunissaient autour d'elle, quelques jeunes hommes étaient parvenus à se glisser dans cette société; aussi chaque jeune personne ne tarda-t-elle pas à y trouver un ami, ma sœur seule exceptée. Son extérieur cependant n'en était pas la seule cause. La dignité de ses manières, loin d'attirer, repoussait les épanchements du cœur. Son isolement l'affligeait, et elle ne craignait pas de l'avouer; de mon côté, je lui confiais mes relations avec Gretchen. Il nous arriva ce qui arrive toujours aux confidents qui finissent par changer, sans le savoir, leur rôle en celui de rivaux, car elle s'applaudissait de ma rupture avec Gretchen, et j'étais heureux de l'entendre dire que moi seul, je savais l'apprécier et l'aimer.

Quand nous nous communiquions, moi mes chagrins d'amour, et elle ses regrets de ne pas pouvoir connaître l'amour, nous nous croyions très-malheureux, et nous l'étions en effet, puisque les liens du sang nous empêchaient de convertir notre position de confidents, en celui d'amants. Le dieu d'amour, qui trop souvent ne fait que du mal, vint nous tirer d'embarras. Un jeune Anglais, avec lequel je m'étais lié pour me perfectionner dans sa langue, devint amoureux de ma sœur, et elle lui rendit sa tendresse. Grand et bien fait comme ma sœur, son visage

quoique refoulé sur lui-même, eût été agréable, s'il n'avait pas été labouré par la petite vérole. Ses allures étaient calmes, parfois même froides et sèches, mais son cœur était plein d'amour, et son âme avait une élévation peu commune. Ce couple grave et sévère, formait un contraste remarquable au milieu de la joyeuse et insouciante société dont il était entouré. Les sympathies agissaient à découvert, et au point que les hommes qui n'avaient pas encore fait leur choix, se trouvaient seuls ou réduits à accepter la compagnie d'une femme peu de leur goût.

J'étais dans ce cas avec plusieurs de mes amis qui, n'ayant que de la bonne humeur et de l'esprit, ne pouvaient s'assujettir aux tendres prévenances, aux attentions délicates, sans lesquelles il est impossible de gagner l'affection d'une femme. Un jour qu'après une promenade agréable sur l'eau, nous prenions un repas champêtre dans un site charmant, le plus spirituel de mes amis qui se trouvait sans compagne, nous fit ranger en demi-cercle autour de lui et nous proposa, par un discours comiquement emphatique, de mettre les penchants du cœur en harmonie avec les devoirs de société, devoirs qui défendent de laisser entièrement seuls, les malheureux qu'on admet dans ses parties de plaisir et qui n'ont pas pu réussir à gagner un cœur féminin. Il termina son discours en présentant une bourse remplie de petits rouleaux de papier, sur lesquels étaient les noms des messieurs, puis il supplia les dames de prendre chacune un de ces rouleaux et de s'accommoder, pendant huit jours, du compagnon que lui donnerait le hasard. Il ajouta qu'il ne s'agissait que d'un essai, et que si sa proposition ne produisait pas les résultats qu'il en espérait, on serait libre de ne pas recommencer. Après une courte hésitation, les dames se décidèrent. Cette singulière loterie qui renouvela la physionomie de notre société, fournit à chacun de nous l'occasion de faire valoir l'esprit et les grâces dont la nature l'avait doué, et nous en fûmes tous si contents, que pendant toute la

durée de l'été, nous nous soumîmes tous les huit jours à un nouveau tirage. Pour entretenir la gaieté dans une société nombreuse, il lui faut un personnage qui pare avec plaisir les flèches que lui lancent les esprits malins ; s'il sait les repousser avec grâce et en lancer à son tour, au moment où il se dit désarmé et vaincu, il devient l'âme de la société. Nous avions le bonheur de posséder un semblable personnage dans notre ami Horn Son nom, qui signifie corne en français, et dont nous faisions presque toujours Hœrnchen (cornette), parce qu'il était le plus petit de nous tous, prêtait à toutes sortes de plaisanteries. Sa physionomie, sans être laide, excitait l'envie de rire ; et sa gaieté que rien ne pouvait altérer, nous le rendait indispensable. Il s'était spécialement attaché à moi, parce que nous devions aller à l'université ensemble, et il mérite une place honorable dans mes souvenirs, car il m'est resté attaché pendant plusieurs années avec un amour et une fidélité à toute épreuve. Ma facilité à rimer et à saisir le côté poétique des objets, l'avait engagé à s'exercer dans la poésie descriptive et burlesque, vers laquelle le portaient les dispositions de son esprit. *La Boucle de cheveux volée*, par Pope, avait mis l'épopée comique fort à la mode ; notre Zacharie lui avait fait prendre racine sur le sol allemand : il est donc bien naturel qu'un homme du caractère de mon ami Horn, ait adopté un genre qui, seul alors, offrait des chances de succès. On ne saurait cependant s'empêcher de s'étonner quand on voit tout un peuple s'attacher, non-seulement à un sujet et à la forme dans laquelle un poëte est parvenu à le traiter avec bonheur, mais exiger encore qu'on reproduise ce sujet et cette forme, jusqu'à ce que les imitations fussent parvenues à étouffer l'original.

Nos réunions, qui n'occupaient que les soirées, me laissaient assez de loisir pour chercher à plaire à mon père, en lisant très-souvent Hopp, ce qui me donna une connaissance complète de toutes les institutions sociales. Poussé par un désir inquiet de savoir, je me jetai dans

l'histoire de la littérature ancienne. L'*Isagoge* de Gesner et le *Polyhistor* de Morhov, m'apprirent qu'il n'y a pas de doctrine, pas de principe, quelque neufs qu'ils puissent paraître, qui n'aient déjà été enseignés, et qu'il n'arrive rien dans la vie, qui ne s'y soit déjà présenté. Au milieu de ces études encyclopédiques, qui servirent plus souvent à m'égarer qu'à m'éclairer, je conservai la conviction de l'importance des langues anciennes, puisque c'est en elles que l'on trouve tout ce qui a jamais été fait de plus noble, de plus grand, en poésie, en éloquence et en littérature. Je ne m'occupai plus guère de l'hébreu, je négligeai le grec dont, au reste, je ne m'étais occupé que par rapport au Nouveau Testament; mais je revins avec passion au latin, non-seulement parce que les chefs-d'œuvre de cette langue sont plus près de nous, mais parce qu'elle reproduit, avec une grande perfection, les chefs-d'œuvre des autres langues anciennes.

Plus l'époque à laquelle je devais partir pour l'université approchait, plus je me sentais ému d'une heureuse attente. Ma ville natale commençait à me déplaire; en la quittant, Gretchen avait brisé la première chaîne d'amour de mon adolescence, les courses vagabondes à travers les rues avaient perdu l'attrait par lequel elles avaient charmé mon enfance, et le gouvernement n'avait plus rien de vénérable pour moi : comme petit-fils du prévôt, j'avais appris à connaître tous les vices d'une pareille république, et tous les désagréments que les hommes les plus honorables avaient à en souffrir. D'un autre côté, l'exemple de mon père qui, malgré ses excellentes études, ses vastes connaissances, n'était arrivé qu'à une vie solitaire et claquemurée, ne m'engageait nullement à suivre la route par laquelle il était arrivé à ce résultat. J'aimais toujours à reproduire poétiquement tout ce que j'avais observé chez moi, chez les autres ou dans la nature; et les critiques ne me décourageaient point, car j'étais persuadé qu'il y avait du bon dans mes productions; qu'avec le temps elles

deviendraient meilleures, et que mon nom figurerait un jour avec honneur à côté des Hagedorn, des Gellert et autres auteurs estimés. La poésie seule ne me semblait pourtant pas suffisante pour remplir mon existence, aussi tout en rejetant de ma pensée les études judiciaires, je me destinai à celle des langues, des antiquités, de l'histoire et de tout ce qui en découle. Cette disposition de mon esprit devait nécessairement me faire préférer Gœttingue à toute autre université, car j'aurais voulu aller m'asseoir aux pieds de Heyne et de Michaelis, pour écouter leurs enseignements, mais mon père persistait à vouloir m'envoyer à Leipzig. Il fallut me résigner, nécessité qui m'affermit dans la résolution de suivre, au lieu du plan d'études qu'il me prescrivait, celui que je m'étais tracé moi-même. Le captif qui lime les barreaux de sa fenêtre, ne saurait attendre l'instant où ils vont tomber, avec plus d'impatience que j'en éprouvais à voir arriver la fin de septembre, époque fixée pour mon départ. Le mauvais état des routes, les inconvénients d'une installation dans une ville étrangère, à l'entrée de l'hiver, rien de tout cela ne m'épouvantait ; le présent seul me paraissait triste et sombre, l'avenir ne me promettait que de la joie et du bonheur. Je n'avais confié qu'à ma sœur mes projets de révolte contre les intentions de mon père ; elle en avait d'abord été effrayée, mais j'étais parvenu à la consoler en lui promettant de ne pas tarder à venir la chercher pour lui faire partager ma gloire et ma fortune.

Je partis enfin avec le libraire Fleicher et sa femme, qui se rendaient à Wittenberg, et je quittai ma ville natale avec l'indifférence d'un étranger qui ne doit plus jamais revoir le lieu par où le hasard l'a fait passer. Il est des époques où les enfants se détachent de leurs parents, les domestiques de leurs maîtres, les protégés de leurs protecteurs pour marcher enfin seuls, indépendants et libres. Que ces affranchissements aient des résultats favorables ou fâcheux, ils n'en sont pas moins conformes aux lois de la nature.

Les chemins étaient plus mauvais encore que nous ne nous y étions attendus, car il pleuvait sans cesse. Cet état de l'atmosphère me procura le plaisir de voir un phénomène fort rare. Il faisait déjà nuit lorsque nous arrivâmes au pied d'une haute montagne, entre Hanau et Gellenhausen, et nous jugeâmes plus prudent de suivre la voiture à pied que de nous exposer à tomber avec elle dans les abîmes dont la route était bordée. J'étais resté un peu en arrière, quand tout à coup un de ces abîmes s'éclaira comme par enchantement, et m'offrit le spectacle d'un amphithéâtre si brillamment illuminé, que j'en fus ébloui; pour achever de troubler ma vue, une partie des lumières qui s'échelonnaient du fond du gouffre jusque sur les bords, sautait dans toutes les directions, tandis que l'autre restait immobile. Les cris de mes compagnons de voyage qui m'appelaient avec inquiétude, m'empêchèrent de contempler ce phénomène, dont je leur fis la description. Le postillon refusa de me croire, et m'apprit que le gouffre dont je parlais était une ancienne carrière de pierre, dont le fond était toujours plein d'eau. Je n'oserais décider si ce que j'ai vu n'était qu'un *pandemonium* de feux follets ou une société de petites créatures luisantes. En traversant la forêt de Thuringe, notre voiture s'embourba à peu de distance d'Auerstadt où nous devions passer la nuit. Cette ville cependant était encore assez loin de nous pour qu'il nous fût impossible d'aller y chercher du secours, et nos regards ne découvraient aucune habitation. Dans cette extrémité, nous nous mîmes à pousser aux roues chacun de notre mieux. Les efforts que je fis détendirent tellement les ligaments de ma poitrine, que je ressentis pendant longtemps une vive douleur qui se passait et revenait périodiquement.

Nous arrivâmes à Leipzig à l'époque de la foire, que je trouvai plus intéressante que celle de Francfort, à cause du grand nombre d'étrangers, tels que Russes, Polonais, Hongrois, Grecs, Turcs, etc., qui tous circulent dans la ville

avec leur costume national. La ville elle-même m'impressionna d'abord agréablement par la régularité de ses monuments et leur distribution harmonique dans des rues bien alignées; mais lorsque je cherchai à connaître ses souvenirs historiques, je me convainquis à regret qu'elle n'en possédait aucun, et qu'elle ne représente qu'une époque toute moderne d'activité commerciale et de prospérité matérielle. Je me logeai dans un de ces immenses bâtiments dont Leipzig renferme un grand nombre; ils font face à deux rues et ressemblent plutôt à de petites villes qu'à des maisons. J'avais pour voisin de chambre, un étudiant en théologie, fort savant déjà, mais pauvre et fort inquiet sur son avenir, car à force de lire au crépuscule et au clair de la lune pour ménager l'huile de sa lampe, il était devenu presque aveugle. Quelques jours après mon arrivée j'allai faire une visite à M. Bœhme, conseiller de la Cour, et professeur d'histoire et de droit public, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il avait été élève du professeur Maskow, dont il était devenu le successeur; il me reçut avec cordialité et me présenta à sa femme. Là, comme partout où j'allais faire ma cour, on me donna les plus belles espérances sur le succès de mes études, quoiqu'on ignorât encore complétement en quoi je voulais les faire consister. Lorsque j'en fis enfin la confidence à M. Bœhme, je ne trouvai que blâme et antipathie. Comme historien et jurisconsulte, il avait pour les lettres et les beaux-arts une aversion instinctive devenue personnelle, par la mésintelligence qui régnait entre lui et Gellert, pour lequel j'avais eu la maladresse de manifester une grande vénération. Quelques jours après cet entretien, qui m'avait fait voir tous les obstacles que j'aurais à vaincre pour réaliser des projets que d'abord j'avais crus si faciles, madame Bœhme me fit venir chez elle. Elle n'était plus jeune, souvent malade, et d'un caractère aussi doux que celui de son mari était vif et bourru. La conversation tomba sur les études que j'allais suivre, ses observations

bienveillantes et sensées, me décidèrent à faire mon cours de jurisprudence et de droit public, à la condition qu'on me laisserait suivre le cours de littérature de Gellert, ce qui me fut accordé. Je m'empressai d'aller voir ce professeur qu'on n'abordait pas facilement. Ses familiers ressemblaient à des prêtres chargés de garder un sanctuaire, dont il n'était que rarement permis de franchir le seuil, et cette précaution était très-nécessaire, car si Gellert avait voulu recevoir toutes les personnes qui cherchaient à le voir, il n'aurait jamais eu un instant à lui. J'eus lieu d'être satisfait de son accueil et sa personne me charma. Il était petit et mince, et ses yeux avaient une douceur qui touchait de près à la tristesse. Un front pur et d'une grande beauté, un nez légèrement courbé et une bouche délicate, achevaient de donner à son visage, d'un ovale régulier, quelque chose qui intéressait et attirait en même temps. Je suivis d'abord tous mes cours avec beaucoup d'exactitude, mais j'avais beau faire, la philosophie ne m'enseignait rien ; la logique surtout, me parut la plus bizarre des sciences : je ne pouvais comprendre pourquoi il fallait tirailler et morceler les opérations de l'esprit, pour apprendre à connaître leur véritable usage. Quand le professeur nous parlait de Dieu et des choses de ce monde, je croyais en savoir plus que lui, car selon moi, il se perdait dans des non-sens, cachés par de grands mots. Je continuai cependant à suivre ses leçons jusqu'au moment du carnaval, où un pâtissier vint lui faire concurrence, en retirant de sa poêle les plus délicieux baignets possible, au moment même où s'ouvrait le cours ; aussi mes cahiers devinrent-ils toujours plus légers, et lorsque le printemps arriva, ils se fondirent avec la neige. Mon cours de jurisprudence ne fut pas plus heureux, car je me fatiguai d'entendre répéter ce que mon père avait déjà suffisamment gravé dans ma mémoire. Si le cours de mes études ne répondait que rarement à mes espérances, la vie privée aussi n'était pas sans désagrément, surtout à cause de ma toilette, car il faut en convenir, on m'avait

singulièrement équipé. Rien n'irritait plus mon père, que la vue d'une personne qui n'employait pas utilement tout son temps ; il aimait à tuer deux mouches d'un seul coup, et jamais il ne prenait pour domestique, qu'un garçon qui connaissait un état, afin d'occuper les loisirs que lui laissait son service. Un tailleur lui avait paru propre à remplir ce but ; aussi avait-il depuis longtemps pour domestique un tailleur qui, non-seulement raccommodait, mais faisait tous nos habits. Les draps et les étoffes étaient toujours de première qualité, mais la façon gâtait tout. Qu'on ajoute à cela les prédilections de mon père pour certaines coupes et certains ornements surannés, et l'oncomprendra sans peine que ma toilette était parfois fort singulière. Les camarades que je fis à Leipzig, ne tardèrent pas à me faire comprendre que j'avais l'air de venir d'un autre monde ; j'en fus affligé, mais je ne pouvais me vêtir qu'avec ce que j'avais. Un soir je vis sur la scène, un gentilhomme de village accoutré comme je l'étais, et bafoué par tout le monde à cause de cet accoutrement ; je pris aussitôt la résolution de changer ma garde-robe du temps passé contre des habits à la mode, ce que je fis le lendemain, non sans diminuer le volume de mon butin d'une manière peu rassurante pour mon avenir. Après cette réforme, il fallait me soumettre à une autre bien plus difficile encore, parce qu'elle ne portait pas sur des objets dont on peut se défaire à volonté. Chaque province aime son dialecte ; c'est pour ainsi dire l'élément dans lequel respire son âme ; celui de Francfort, sans être vicieux, a certaines allures que je tenais à conserver à cause de leur naïveté, et cependant les femmes les plus aimables, les hommes les plus distingués m'en faisaient un crime, car alors la prononciation et l'élocution de Misnie exerçaient une tyrannie illimitée sur toute l'Allemagne ; et ce qui était plus pénible encore, on me demandait le sacrifice de ce qui caractérisait mon imagination et ma manière de penser et de sentir. Plus de citations bibliques, plus de ces expressions pittoresques em-

pruntées aux vieilles chroniques, plus de ces proverbes qui frappent juste et fort : c'était me paralyser moralement, et je ne savais plus comment m'exprimer sur les choses les plus vulgaires. En parlant de l'influence des dames et des hommes de bonne compagnie, sur les étudiants, on devinerait que j'étais à Leipzig, lors même que je ne l'aurais pas dit. L'uniformité d'organisation et de mœurs sera toujours impossible en Allemagne, car chaque petit État, chaque ville même tient à ses allures caractéristiques avec une obstination qui les lui fait souvent pousser jusqu'à l'exagération la plus blâmable. C'est ainsi qu'à Iéna et à Halle, la grossièreté et la brutalité étaient à l'ordre du jour parmi les étudiants. Sans égard pour les habitants de la ville, ils formaient au milieu d'eux, une bande d'étrangers sauvages, qui ne connaissaient d'autres lois que leur volonté, d'autres plaisirs que de faire bombance et de donner ou de recevoir des coups de poing ou des coups d'épée. A Leipzig, au contraire, l'élégance et la politesse étaient imposées aux étudiants par l'exemple des professeurs et des habitants de la ville. Dès qu'on ne pratique pas ces deux vertus, on se croit autorisé à les tourner en ridicule ; aussi les chasseurs sauvages de Halle et d'Iéna ne cessaient-ils de se moquer des bergers apprivoisés de Leipzig. J'allais souvent voir madame Bœhme, que son état maladif retenait toujours chez elle. Cette dame cherchait à m'initier de la manière la plus délicate dans le grand secret du savoir-vivre ; souvent même elle consentait à m'entendre dire des vers à la mode parmi lesquels je glissais parfois les miens, en les couvrant du manteau de l'anonyme. Tous furent condamnés sans pitié, et les motifs sur lesquels elle appuyait son jugement finirent par me faire croire qu'elle pourrait avoir raison. Le professeur Morus, dont j'avais fait la connaissance chez le conseiller de la cour. Ludwig, où je dînais presque tous les jours, combattait mon amour pour la poésie, par des arguments plus convaincants encore ; Gellert lui-même, ne demandait

que des compositions en prose; les vers n'étaient à ses yeux que le clinquant de la littérature. Mes compositions, qui tenaient toujours un peu du roman, ne lui plaisaient pas du tout; les sujets lui paraissaient trop passionnés, et le style dépassait la simplicité et la réserve modeste dont, selon lui, la prose ne devait jamais s'affranchir. Ce fut ainsi qu'en peu de temps, je vis faucher devant moi, les belles prairies du Parnasse allemand dont j'avais tant admiré la verdure; on m'obligea même à retourner l'herbe abattue et à déclarer sec et mort, ce qui naguère m'avait paru si frais et si vivant. Les personnes âgées qui se chargent de diriger un jeune homme, ne devraient jamais lui interdire une occupation favorite, sans la remplacer par quelque chose de sympathique à ses goûts et à ses penchants. Tout le monde s'accordait à blâmer mes travaux littéraires et poétiques, mais il me fut impossible de prendre goût aux études auxquelles on voulait que je me livrasse exclusivement. Pas un des divers cours que je suivais ne me fut complétement inutile, mais je ne trouvai nulle part à m'éclairer sur ce que j'avais le plus grand désir de savoir : je cherchais une échelle de proportion dans le jugement des œuvres littéraires, et je fus forcé de reconnaître que personne ne la possédait.

Le conseiller de la cour, Ludwig, était un habile médecin et un savant naturaliste; et à l'exception du professeur Morus et de moi, il ne recevait que des médecins et des naturalistes; aussi n'entendais-je parler à sa table que médecine et histoire naturelle. Les noms de Haller, de Linné, de Buffon étaient prononcés avec respect et admiration; et si parfois on discutait sur les erreurs dans lesquelles ils s'étaient laissé entraîner, on finissait toujours par s'entendre, en rendant justice à leur mérite éminent. Tout cela m'amusait, et je retenais les termes techniques avec d'autant plus de facilité, que je craignais toujours de jeter quelques vers sur le papier ou de lire un poëme qui m'aurait charmé en le lisant, et que j'aurais été forcé de condam-

ner une heure plus tard. Après une longue et pénible lutte entre tout ce que j'avais aimé autrefois, et ce qu'on voulait me faire aimer, je pris un jour toutes mes poésies et mes compositions en prose, mes plans et mes esquisses que j'avais apportés à l'université pour m'en faire honneur, et je brûlai le tout sur les fourneaux de la cuisine, ce qui la remplit d'une telle fumée, que ma pauvre vieille hôtesse accourut hors d'elle, croyant que le feu était à la maison.

LIVRE VII.

SOMMAIRE.

Le libraire Breitkopf. — État de la littérature allemande. — Les vieux et les jeunes littérateurs. — Je continue à me livrer à la poésie avec quelques amis de mon âge. — Nos réunions. — Mon amour pour Annette. — Mes opinions religieuses. — Le catholicisme et le protestantisme. — Gellert. — Vers et œuvres dramatiques que je compose pendant mon séjour à Leipzig. — Je m'éloigne de plus en plus du plan d'études de mon père. — Aventure fâcheuse arrivée à un de mes amis.

On a tant écrit sur la littérature allemande de cette époque, que tous ceux qui y prennent quelque intérêt, ne peuvent manquer d'être suffisamment instruits à ce sujet; je n'en parlerai donc que par rapport à son influence sur mon individualité ; et je commencerai par les deux plus cruels ennemis de toute existence agréable, de toute poésie moderne et vivante, c'est-à-dire, par la satire et la critique. Dans les époques de paix et de calme, le bourgeois, après avoir rempli sa laborieuse journée, cherche un plaisir qui lui sourie ; il doit donc aussi être permis à l'auteur qui publie le travail utile qu'il vient de finir, d'en espérer, sinon du profit, du moins des éloges. La satire trouble le repos du bourgeois, la critique mine dans sa base celui de l'auteur. L'époque littéraire de ma première jeunesse était sortie, par opposition, de celle qui l'avait précédée. Presque toujours envahie par des nations étrangères et forcée d'employer leurs langues, l'Allemagne n'avait pu cultiver la sienne, à laquelle s'étaient mêlés insensiblement une foule de mots étrangers. Le bon sens national ne tarda pas à faire justice de cet abus, dont un autre surgit presque aussitôt ; c'est que tout auteur qui

n'employait que des expressions purement allemandes, croyait par là son œuvre parfaite. Un jeune écrivain nommé Liskow, hardi et doué d'un esprit satirique, attaqua personnellement les auteurs qui voulaient que le public admirât leurs platitudes, parce qu'elles étaient écrites en véritable allemand. Sa mort prématurée, lui valut une réputation au-dessus de son mérite, en le plaçant à côté de Rabner, Rabner, une de ces individualités remarquables qui n'apparaissent que rarement et qu'on n'apprécie jamais assez. Ses manières étaient distinguées, et son instruction vaste et solide; d'un naturel gai et bienveillant, il avait embrassé la satire générale, dans le louable désir de corriger les vices et les travers en les rendant ridicules. Ses railleries ne sont jamais amères, et loin d'annoncer le mépris des hommes, elles prouvent le désir de les rendre tels qu'ils devraient être. Il est fort naturel qu'on ait cherché à appliquer ces types généraux, à des individus isolés qui ne pouvaient manquer de se plaindre de lui, plaintes dont il s'occupa beaucoup trop, ainsi que le prouve la longue défense par laquelle il démontre qu'il n'y a aucune personnalité dans ses satires. Quelques-unes de ses épîtres l'honorent comme homme et comme écrivain. La lettre confidentielle dans laquelle il décrit le siége de Dresde et raconte comment il y perdit sa maison, ses meubles, ses effets, ses papiers et ses perruques, sans perdre la sérénité de son âme, est une production très-remarquable. Une autre lettre, où il parle de l'épuisement de ses forces et de sa mort prochaine, mérite le respect de toutes les personnes sensées et bienveillantes, pour lesquelles Rabner ne cessera d'être un saint à vénérer. Il n'a jamais eu de successeur, et il ne s'est encore trouvé personne digne de lui être comparé.

Passons à la critique. Ce n'est pas prendre les choses de trop loin que de rappeler qu'alors, le pouvoir *d'idéer*, ne pouvait s'exercer que dans la religion; le monde, les arts, la morale elle-même, ne lui fournissaient encore aucun

aliment. Ce fut au milieu de semblables circonstances que Gottsched composa sa poésie critique qu'on nous mit entre les mains. Cet ouvrage donne une connaissance pratique de tous les genres de poésie et du mouvement de tous les rhythmes; il dit également que le poëte doit être instruit, savant même, et qu'il faut que son goût soit sûr et exquis. Quant au génie poétique, c'était une condition sous-entendue. En se déclarant l'antagoniste de Gottsched, l'école suisse dirigée par Breitinger s'était mise dans la nécessité de faire mieux ou du moins autrement que lui, et la *Poésie critique* de Breitinger parut. Tout en élargissant devant nous le champ de la pensée, cet ouvrage nous introduisit dans un vaste labyrinthe, où nous nous fatiguions d'autant plus facilement, que l'auteur, qui avait réellement du mérite, et qui possédait notre confiance, nous faisait galoper malgré nous à travers tous ces détours sans issue. Les Français et les Anglais, avaient depuis longtemps déjà expliqué les théories de la peinture, lorsque Breitinger conçut l'idée de les appliquer à la poésie. Selon lui, les poëtes devaient offrir des images à la pensée comme les peintres en offrent aux regards; il ajoutait que, puisque les arts plastiques puisaient leurs images dans la nature, la poésie devait y aller chercher les siennes. On ne saurait cependant imiter la nature telle qu'elle s'offre à nos regards, car tout n'y est pas noble et intéressant, il faut donc choisir; mais qu'est-ce qui déterminera ce choix? Qui pourra décider ce qui est noble et intéressant et, surtout, aux yeux de tout le monde? Ce n'est qu'après de longues réflexions que l'école suisse répondit enfin à ces questions, et le fit de la manière la plus drôle, en disant qu'il n'y avait rien de plus intéressant que le naïf, et rien de plus noble que l'extraordinaire. Après de nouvelles méditations elle déclara que l'extraordinaire cependant pouvait être sans intérêt, dès qu'il était sans rapport avec l'homme. Le rapport fut donc posé comme une condition fondamentale, mais on le voulait moral, afin qu'il pût contribuer

à l'amélioration de l'espèce humaine, d'où l'on arriva à la singulière conclusion, qu'un poëme ne pouvait atteindre la perfection que lorsqu'au mérite littéraire, il joignait l'avantage d'être moralement utile. Quelque extraordinaire que puisse paraître aujourd'hui cette théorie, elle fascina les meilleures têtes, telles que Gellert, Lichtwer et Lessing lui-même. Breitinger cependant, était trop éclairé pour ne pas s'apercevoir que sa méthode était défectueuse; et, quoique parti d'un faux principe, il finit par arriver au point principal, en recommandant la peinture des mœurs, des caractères, des passions, de tout ce qui constitue l'homme intellectuel auquel la poésie s'adresse spécialement. Il est à regretter qu'il obtînt ce résultat trop tard, ce qui le mit dans la nécessité de faire de la partie la plus instructive et la plus utile de son livre, un supplément, un article additionnel; quelque chose enfin qui ressemble à un *post-scriptum*, dont, à la rigueur, on aurait pu se passer.

Un événement imprévu détourna un instant mon attention de la littérature. Un de mes compatriotes, nommé Jean-Georges Schlosser, devait passer par Leipzig pour se rendre auprès du duc de Wurtemberg, qui venait de le nommer son secrétaire intime. Je ne me rappelais pas l'avoir vu, mais je savais qu'en sortant de l'université, il était venu se fixer à Francfort, où il exerçait la profession d'avocat. Son peu de goût pour cette profession, lui avait fait accepter avec d'autant plus d'empressement la place qu'il allait occuper auprès du duc de Wurtemberg, que ce prince appartenait au petit nombre de grands qui ne font usage de leur pouvoir, que pour hâter le progrès moral de tous ceux qui sont soumis à ce pouvoir. Ce fut lui qui, après avoir réclamé les conseils de Jean-Jacques Rousseau, sur l'éducation de ses enfants, en reçut la célèbre réponse qui commence par cette phrase : « Si j'avais le malheur d'être né prince..... » En arrivant à Leipzig, Schlosser descendit chez un petit traiteur qui n'avait pas l'habitude

de loger; mais comme sa femme était de Francfort, il faisait une exception en faveur des habitants de cette ville; il me fit avertir de son arrivée, et je me hâtai d'aller le trouver. C'était un homme encore jeune et très-bien fait; son visage rond et ramassé rapprochait ses traits sans toutefois les écouter; son front bombé, ses cheveux et ses sourcils épais et noirs, annonçaient un caractère sévère, entêté même. Il était absolument l'opposé de moi, cette opposition fut la cause de notre constante et vive amitié. La rigidité de ses mœurs et son peu d'indulgence pour les faiblesses d'autrui, auraient éloigné tout le monde de lui, s'il ne l'avait pas attiré par le charme de son langage et de ses manières. J'avais d'autant plus de vénération pour ses talents, que je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il déployait, dans tout ce qu'il faisait, autant d'assurance et de conviction que j'y mettais de doute et d'hésitation; aussi nos conversations, et plus tard nos correspondances, furent-elles de la plus grande utilité pour moi. Mon nouvel ami ne voulut pas quitter Leipzig, sans avoir vu tous les hommes remarquables qui habitaient cette ville. En l'accompagnant partout, j'augmentai le cercle de mes connaissances d'une manière fort honorable, car en sa qualité d'homme déjà avantageusement posé, on lui fit partout l'accueil le plus flatteur. De toutes nos visites en commun, je ne parlerai que de celle que nous fîmes à Gottsched, car elle peut donner une juste idée du caractère et des allures de cet homme remarquable. Pour lui témoigner sa reconnaissance des bénéfices considérables qu'il avait faits avec ses œuvres et surtout avec ses traductions, le libraire Breitkopf lui avait assuré, sa vie durant, un fort joli logement dans une magnifique maison connue sous le nom de l'Ours d'or, et que les Breitkopf, qui l'avaient fait bâtir, avaient converti en un majorat de leur famille. Le domestique qui nous annonça, nous introduisit dans une grande et belle chambre. Interprétant mal, sans doute, le geste qu'il nous fit, nous le suivîmes dans une pièce voisine, où le colossal vieil-

tard venait d'entrer par une porte opposée. Une grande robe de chambre de damas vert, doublée de taffetas rouge, l'enveloppait amplement, mais son immense crâne chauve était sans aucune espèce de coiffure, oubli que le domestique allait réparer à l'instant, car il accourut tenant sur son poing une grande perruque, dont les boucles lui descendaient jusqu'au coude et qu'il présenta à son maître d'un air effrayé. Gottsched la prit de la main gauche avec laquelle il la lança très-adroitement sur sa tête, tandis que de la main droite, il appliqua un vigoureux soufflet sur la joue du pauvre garçon qui, semblable à un valet de comédie, sortit en tournant sur lui-même. Après cet exploit, le digne patriarche de la littérature allemande, nous accueillit avec une gravité gracieuse, nous fit asseoir près de lui et nous entretint longuement et fort convenablement.

Tant que Schlosser resta à Leipzig, je dînai tous les jours avec lui, ce qui me fit faire la connaissance des habitués de la table d'hôte du traiteur. Il y avait parmi eux plusieurs étudiants riches avec leurs gouverneurs, ainsi que le conseiller de la cour de Pfeil, auteur d'un ouvrage très-estimé, Zacharie, frère du célèbre poëte, et Krebet, rédacteur de brochures périodiques sur la géographie et la généalogie. Tous ces messieurs étaient si aimables envers moi, d'abord par rapport à Schlosser, puis, parce que mes manières franches leur convenaient, que je me décidai sans peine à rester leur commensal même après le départ de mon ami. Au reste, comment aurais-je pu regretter la table du conseiller de la cour Ludwig, puisqu'à celle où je venais m'abonner, je trouvais non-seulement des amis de mon âge, mais encore une jeune fille, celle de la maison, qui me parut charmante, et qui me fournit l'occasion d'échanger de tendres regards, bonheur que, depuis ma mésaventure avec Gretchen, je n'avais ni cherché ni trouvé ?

La conversation de mes nouveaux amis, ne tarda pas à

me prouver qu'on ne pouvait sortir de la littérature molle, prolixe et incertaine du jour, que par la précision et le laconisme. Plusieurs écrivains avaient déjà tenté cette réforme avec plus ou moins de succès, la nature avait poussé Haller et Ramler à la concision ; Wieland et Lessing y furent amenés par la réflexion. Ce fut au point que Wieland finit par devenir épigrammatique ; Lessing, qui s'était montré serré dans *Mina de Barnhelm*, devint laconique dans *Émilie Galotti* ; plus tard, cependant, il reprit cette aimable naïveté, qu'on admire dans *Nathan*. Klopstock, prolixe dans *la Messiade* et dans ses odes, se fait tellement serré dans ses tragédies, où il cherche à imiter Tacite, qu'il devient inintelligible. Gleim, naturellement ample et porté à se mettre à son aise, ne peut se résigner à la concision que dans quelques passages de ses chants guerriers. Ramler, agit en critique plutôt qu'en poëte ; il recueille tout ce que l'Allemagne a produit de poésies lyriques, mais pas un poëme ne saurait le satisfaire ; alors il prend le parti de supprimer, de refaire une partie de ces poëmes, au point que sous sa plume, tout change de figure ; par là, il se crée autant d'ennemis qu'il y a de poëtes et d'amateurs de poésie. Il est incontestable que parmi tous les poëtes de son époque, Wieland, possédait l'organisation la plus heureuse, et qu'il s'était formé de bonne heure dans les chants de l'idéalité, où la jeunesse aime tant à s'arrêter. Forcé d'en sortir par ce qu'on nomme l'expérience, c'est-à-dire, par le commerce du monde et des femmes, il s'est jeté dans la réalité ; et c'est dans la lutte entre ces deux mondes, pris moitié au sérieux et moitié en plaisantant, que son talent a brillé avec tant d'éclat. Une partie de ses plus belles productions, remonte à mon séjour à l'université de Leipzig ; je fus surtout impressionné par son *Musarion*, où tout ce qu'il y a de plastique dans le génie de Wieland, éclate avec tant d'énergie, que j'ai cru voir l'antiquité vivante et jeune, se déployer devant moi. Cet ouvrage est un de ceux qui nous font le plus agréablement traverser avec lui son

époque de misanthropie. Dans tous, il se révolte contre les sentiments élevés qui, dans leur application aux choses de la vie vulgaire, prennent les allures de l'exagération et du fantastique ; mais on lui pardonne de railler ainsi aux dépens de tout ce que nous aimons et respectons, puisque par là même, il prouve qu'il n'y est pas indifférent. La critique d'alors, ainsi que l'attestent les premiers volumes de la bibliothèque allemandé, ne savait ni comprendre ni apprécier un pareil auteur. Je n'en donnerai d'autre preuve que cette phrase par laquelle le rédacteur de la bibliothèque allemande, commence la critique de la magnifiquetr aduction de Shakespeare, dont Wieland a enrichi la littérature allemande : « Tout bien considéré, dit-il, on ne devrait jamais traduire un homme tel que Shakespeare, etc. » En faut-il davantage pour prouver que nous avions raison, nous autres jeunes gens, de demander une critique plus sensée ?

Si tout ce qui concerne le goût était encore dans le vague, on ne saurait nier, qu'à cette époque, la partie protestante de l'Allemagne et de la Suisse, se distinguait dans ce qu'on est convenu d'appeler le bon sens. La philosophie scolastique a le mérite incontestable de répondre, d'après des principes reçus et dans un ordre convenu, à toutes les questions que l'homme peut s'adresser; mais en étendant sur un trop grand nombre d'objets, une méthode respectable par elle-même, cette philosophie est devenue tellement obscure et diffuse, que la multitude ne pouvant l'aborder, a fini par chercher à s'en passer. Pour arriver à ce résultat, on s'est demandé si la nature ne nous avait pas doués d'une assez forte dose de bon sens, pour nous faire des idées justes et nettes sur tout ce que nous avions besoin de connaître et d'apprécier; puis, on a ouvert les yeux, on a regardé droit devant soi, on est devenu attentif et réfléchi; et lorsqu'on s'est aperçu qu'on agissait et qu'on jugeait sainement dans le cercle de son activité, on s'est hasardé à parler et à juger de ce qui se passait au de-

hors de ce cercle. Par ce moyen, chacun s'arrogeait le droit de philosopher et de se croire philosophe; aussi la philosophie ne fut-elle bientôt plus qu'un bon sens exercé, qui avait le courage et la faculté de juger toutes les généralités d'après ses expériences matérielles et intellectuelles. La modération, la tolérance, la juste appréciation de ce qu'il y avait de bon dans toutes les opinions, valut à cette philosophie, qu'on pourrait appeler naturelle, l'estime et la confiance générale; aussi y eut-il bientôt des philosophes de ce genre dans toutes les villes, dans toutes les facultés, dans toutes les professions. Les théologiens qui voulaient suivre cette route, étaient obligés de se rapprocher de la religion naturelle; et pour rester fidèles à la modération dont on s'était fait un devoir, ils ne pouvaient se dispenser d'accorder à toutes les religions des droits égaux, ce qui ne tarda pas à les affaiblir toutes. Au reste, la philosophie fondée sur le bon sens, ne détruisait rien; et comme la Bible est riche en matières à réflexions, on l'admit comme base de toutes les discussions religieuses ou morales. Les incrédules, et quelques crédules même, avaient depuis longtemps remarqué les inégalités de ce livre, qu'on voulait croire écrit dans le même esprit, et dicté pour ainsi dire par l'esprit de Dieu. Des Anglais, des Français, des Allemands, l'avaient attaqué avec plus ou moins de vivacité, d'esprit ou de malice, mais il avait aussi trouvé, dans toutes ces nations des défenseurs zélés. Quant à moi, j'aimais la Bible, je lui devais mon développement moral, et ses récits, ses enseignements, ses symboles, ses comparaisons, s'étaient profondément gravés dans ma mémoire. Tout en blâmant ceux qui voulaient la tourner en ridicule, j'approuvais fort ceux de ses défenseurs qui admettaient que Dieu s'expliquait dans ce livre, selon l'esprit, les opinions et les connaissances des hommes de cette époque, et que, quoique inspirés par l'esprit de Dieu, ces hommes devaient conserver leur individualité; c'est ce qui explique pourquoi le pâtre Amos, ne tient pas

le même langage qu'Isaïe, qui passe pour être né prince.

Au milieu de ces discussions bibliques, le vénérable Bengel s'attacha à rendre l'Apocalypse intelligible, tandis que le docteur Krusius obscurcit de son mieux la partie prophétique des saintes Écritures, dont le professeur Ernest, cherchait à dissiper tous les nuages. Ces efforts en sens contraires, firent naître des querelles, des haines et des persécutions dont j'eus toujours soin de me tenir éloigné. Les pasteurs, Jérusalem, Zollikofer et Spalding, exercèrent cependant une influence plus directe sur les amis des lettres et sur les gens du monde, car leurs sermons et leurs dissertations sur la religion et la morale, n'étaient pas seulement remarquables sous le rapport de la justesse et de l'élévation des pensées, mais encore sous celui du style. Au reste, un style agréable devenait de plus en plus nécessaire; aussi vîmes-nous paraître dans toutes les classes, des hommes qui s'exprimaient avec clarté et élégance. Au milieu de cette activité générale, il ne restait à ceux qui voulaient produire quelque chose qui ne fût point une imitation, qu'à chercher sans relâche autour d'eux un sujet nouveau. A cette occasion on citait un mot de Kleist, qui était un promeneur intrépide, et à qui ses amis reprochaient de consacrer à ce plaisir, des moments qu'il devait à la littérature : « Mes promenades, leur répondit-il, ne sont point de l'oisiveté, mais une chasse aux images. » Aussi nos professeurs ne cessaient-ils de nous recommander d'aller à la chasse aux images. Les jardins publics et les campagnes que nous fréquentions, n'étaient pas des lieux très-favorables pour y trouver du gibier poétique; je finis cependant par en découvrir un. Semblable à la plupart des jeunes gens, j'étais si amoureux de mon nom, que je l'écrivais partout. Pendant une belle soirée de printemps, je le gravai sur l'écorce d'un tilleul; vers la fin de l'automne, époque à laquelle mon amour pour Annette était dans sa plus belle fleur, il me prit fantaisie de graver le nom de cette jeune fille au-

dessus du mien. L'hiver survint, et je ne cessai de donner à ma charmante maîtresse tous les chagrins qu'un amant capricieux peut faire éprouver à l'objet de son fantasque amour. Dès le commencement du printemps, le hasard me ramena près du tilleul. La séve, qui alors agit avec tant de force, coulait des lettres du nom d'Annette, dont les entailles ne s'étaient pas encore complétement fermées, et ces innocentes larmes végétales, humectaient les lettres de mon nom à moi, devenues sèches et dures. En voyant pleurer ainsi sur moi cette pauvre Annette dont j'avais s souvent provoqué les larmes, je fus tellement touché, que je courus près d'elle pour implorer mon pardon. Cet incident me fournit le sujet d'une idylle que je n'ai jamais pu relire sans une vive émotion.

Tandis que sur les bords de la Pleisse [1] je me livrais, en véritable berger d'Arcadie, aux sensations les plus naïves et les plus tendres, les poëtes allemands se laissaient aller aux impulsions que leur donnaient la personnalité du grand Frédéric, et les hauts faits de la guerre de Sept ans. Toute poésie nationale ne saurait avoir un mérite réel, que lorsqu'elle célèbre les aventures d'un peuple et de son chef, que l'on ne doit jamais représenter qu'au milieu de la guerre et de ses périls, car ils ne sont véritablement les premiers que lorsqu'ils partagent la destinée de tous. Toute nation qui veut avoir une importance littéraire, doit avoir une pareille épopée, pour laquelle, au reste, la forme épique n'est pas toujours nécessaire. C'est ainsi que Gleim et Ramler, par leurs chants guerriers, et Lessing par son drame de *Mina de Barnhelm*, donnèrent tout à coup à la Prusse, une grande supériorité poétique, sur le reste de l'Allemagne.

Si par mes courses vagabondes à travers la littérature allemande, j'ai jeté le désordre dans la pensée de mes lecteurs, j'ai atteint mon but, c'est-à-dire que je leur ai

[1] Nom de la rivière qui arrose Leipzig.

donné une juste idée du chaos au milieu duquel errait mon imagination, lorsque jeté tout à coup au milieu de deux époques littéraires également importantes, la nouvelle m'assiégeait avant que j'eusse pu en finir avec l'ancienne. Je vais tâcher maintenant de faire connaître la route sur laquelle je suis parvenu à me tirer peu à peu de ce chaos. J'avais laborieusement traversé mon enfance, ainsi que les nombreux manuscrits, les cartes et les dessins que j'avais laissés chez mon père, le prouveraient au besoin. Les cours que je suivais à Leipzig m'avaient appris à apprécier l'importance du choix d'un sujet et de la concision du style, mais personne ne m'avait indiqué le moyen de trouver un sujet noble et digne de me former un style concis. L'indifférence de mes compagnons d'étude, la réserve des professeurs, les habitudes exclusives des habitants de la ville, me forcèrent à chercher moi-même des sujets poétiques. Ce fut ainsi que je composai de petits poëmes en forme de chansons ; tous traitaient du passé et avaient presque toujours un cachet épigrammatique. Dès ce moment mon esprit prit la direction dont je n'ai pu le détourner pendant tout le cours de ma vie, c'est-à-dire, que je convertissais en images et en poëmes tout ce qui me causait de la joie ou de la peine. Personne ne pouvait plus que moi avoir besoin de cette disposition, car ma nature me poussait sans cesse d'un extrême à l'autre, et mes œuvres ne doivent être considérées que comme autant de fragments d'une confession générale, que, par cet ouvrage, je cherche trop témérairement peut-être à compléter.

Mon premier amour pour Gretchen s'était reporté sur Annette, dont je ne saurais dire autre chose, sinon qu'elle était jeune, jolie, éveillée et gracieuse. Je la voyais chaquo jour sans difficulté, car elle aidait à apporter l s mets qu'on nous servait, et assistait aux conversations et aux amusements auxquels nous nous livrions après le repas. Plus ces sortes de relations sont innocentes, moins elles

offrent de variété, ce qui me fit chercher des distractions dans les tortures que, par leur humeur querelleuse et tyrannique, les hommes se plaisent trop souvent à faire subir à une pauvre jeune fille tendre et devouée. Elle supporta tout pendant longtemps et avec une patience incroyable, puis elle finit par me retirer son affection. Je m'en aperçus et je lui fis des scènes terribles, qui me prouvèrent enfin que l'amour passager dont je me croyais épris, était une passion violente. Ne supposant pas la possibilité de vivre sans elle, je pris le rôle qu'elle avait joué jusque-là, c'est-à-dire, que je ne m'occupais que de son bonheur dont le mien devait découler naturellement. Hélas ! il était trop tard, je l'avais perdue pour toujours. Cette perte m'aurait anéanti peut-être, si la poésie n'était pas venue à mon secours; je reconnaissais tous mes torts, et j'en fis la peinture dans un poëme dramatique, que j'intitulai *une Lubie d'amant*; c'est la seule de mes premières pièces que j'aie songé à conserver.

Depuis longtemps déjà j'avais entrevu les labyrinthes souterrains qui minent la société : La religion, les mœurs, les lois, les distinctions de rang et les relations sociales, l'habitude même, ne dominent que la surface de la vie des citadins. Les rues bordées de magnifiques maisons, sont entretenues avec une grande propreté et tout le monde s'y conduit décemment, mais dans l'intérieur de ces maisons, tout y est parfois dans un désordre sauvage. Quoique bien jeune encore, j'avais déjà vu bien des familles jetées sur les bords d'un précipice sans fond, par des banqueroutes, des divorces, des filles séduites, des assassinats, des vols domestiques, et j'avais presque toujours trouvé le moyen d'être utile, car ma franchise excitait la confiance, ma discrétion était connue et rien ne pouvait épuiser mon zèle et mon activité. Les cruelles experiences que je faisais, dans ces occasions, oppressaient tellement ma poitrine, que je cherchais à lui donner de l'air en en faisant des sujets de drames. Je ne depassais cependant pas les expo-

sitions, car l'action avait toujours quelque chose de douloureux, qui ne pouvait mener qu'à une catastrophe tragique. De toutes ces ébauches, je n'ai terminé que *les Complices*, dont le caractère gai et presque burlesque, contraste d'une manière pénible avec le fond, basé sur de sombres relations de famille. Si à la représentation, les détails amusent, l'ensemble serre le cœur; les actions contraires aux lois sont mises si rudement en scène, qu'elles blessent le sentiment de l'art et de la morale; aussi cette pièce n'a-t-elle pas pris sur le théâtre allemand, où son imitation, qui a su éviter ces écueils, a été favorablement accueillie. En me livrant à ces travaux infructueux, je commis la faute de négliger des sujets plus conformes à ma nature, car il s'était développé en moi une certaine témérité qui aime à provoquer le danger. Lorsque cette disposition d'esprit se manifeste par des espiègleries et des folies adroitement mises sur la scène, elles produisent de très-grands effets : Beaumarchais en a senti tout l'avantage dans son *Figaro*. Quand ces tours, qui tiennent le milieu entre la malignité et la fourberie, tendent vers un but noble, il en résulte des situations du plus grand intérêt moral, telles qu'on en voit dans l'opéra du *Porteur d'eau*, qui, sous ce rapport, est un des meilleurs sujets qui aient jamais été mis sur le théâtre. Si j'avais pris un de ces sujets qui vivaient en moi et autour de moi, mes premiers travaux dramatiques n'eussent pas été complétement infructueux, mais le cœur nous occupe toujours plus que l'esprit. Pour satisfaire à ces exigences, je ne me lassais point de méditer sur l'inconstance des affections, sur l'instabilité de la nature humaine, sur tout ce que l'on peut appeler l'énigme de la vie, et je convertis ces méditations en petits poëmes, en chansons, en épigrammes qui ne pouvaient avoir de l'intérêt que pour moi.

Pendant ce temps, mes relations sociales avaient subi de grands changements. Madame Bœhme venait de mourir; son mari n'avait jamais été disposé en ma faveur; il me

trouvait trop léger, trop peu appliqué; et lorsque de mauvais camarades vinrent lui rapporter qu'au lieu d'écouter son cours sur le droit public, je passais mon temps à faire la caricature des personnes dont il parlait dans ce cours, il se brouilla sérieusement avec moi. Gellert non plus ne répondit point à mon attente; j'aurais tant aimé à lui confier mes doutes, mes hésitations, mais il croyait avoir assez fait pour la moralité de ses élèves, quand, inclinant sa petite tête languissante sur sa poitrine, il leur demandait d'un ton doucement pleureur, s'ils assistaient au sermon avec exactitude et s'ils faisaient régulièrement leur communion. Celui d'entre nous qui ne répondait pas d'une manière satisfaisante à cet examen de conscience, était renvoyé avec de grandes lamentations, ce qui nous chagrinait beaucoup sans nous empêcher d'aimer le pieux professeur. Il faut qu'à cette occasion je revienne sur certaines particularités de ma première jeunesse, car elles prouvent que toutes les circonstances de la vie religieuse ne sauraient produire l'effet qu'on en attend, que lorsqu'elles se succèdent dans leur enchaînement naturel. Le culte protestant n'a ni la plénitude ni les conséquences nécessaires pour contenir toute une paroisse dans une seule et même opinion; aussi presque chaque individu se forme-t-il des opinions particulières, ce qui diminue considérablement le nombre des personnes qui assistent au sermon et à la communion. Dans les choses morales et religieuses comme dans les choses mondaines, l'homme aime à s'appuyer sur des exemples; lorsqu'on se demande pourquoi le protestantisme manque d'ampleur, on est forcé de se répondre que c'est parce qu'il manque de sacrements. Les sacrements sont ce qu'il y a de plus élevé dans une religion, car ils sont les symboles matériels d'une faveur extraordinaire et spéciale de la Divinité.

Ici un jeune homme et une jeune fille se tendent la main, non pour un salut passager ou une danse gracieuse, mais pour se prosterner devant le prêtre qui va les bénir et les

unir pour toujours; bientôt ils reviennent à ses pieds apporter un fruit de leur amour, qu'il purifie avec de l'eau sanctifiée et qu'il incorpore tellement à l'Église, qu'il ne pourra plus s'en détacher que par des forfaits inouïs. L'enfant se forme de lui-même dans les choses terrestres, mais pour tout ce qui concerne le ciel, il faut qu'on le lui enseigne ; et quand il a appris tout ce qu'il doit savoir à ce sujet, on le reçoit membre volontaire de cette Église dont il a fait d'abord partie sans le savoir. Voilà l'enfant devenu chrétien, il connaît ses avantages, ses devoirs, et cependant il n'est pas toujours d'accord avec lui-même; un homme vénérable l'attend, il lui confie ses doutes, ses incertitudes, ses fautes; et le confesseur, après l'avoir purifié par des pénitences proportionnées à ces fautes, le rend pur et sans tache à la communauté chrétienne. Absous et tranquillisé, il s'agenouille pour recevoir l'hostie ; et afin d'augmenter la sainte terreur qu'inspire cet acte mystérieux, il n'entrevoit le calice que dans un respectueux éloignement. Il ne s'agit plus de manger et de boire en commun, c'est un mets du ciel qu'on lui présente, et ce mets lui donne la soif du breuvage du ciel. Les conseils, les consolations que le ministre de Dieu est toujours prêt à prodiguer à l'adolescent comme à l'homme fait, reçoivent leur dernière sanction quand la mort réclame le chrétien. Soutenu par des habitudes qui remontent jusqu'à son enfance, il accepte avec une profonde vénération, la promesse symbolique qu'au moment où toutes les garanties terrestres vont s'évanouir, une garantie céleste va lui ouvrir une éternité de joie et de bonheur. Et pour que l'homme mourant soit entièrement sanctifié, on oint ses pieds qui, dans le cas d'une guérison imprévue, ne fouleront plus qu'à regret, cette terre qui, d'abord, les attirait avec tant de puissance. C'est ainsi qu'une suite non interrompue d'actions imposantes et saintes, unit le berceau au cercueil, quelque éloignés ou rapprochés qu'ils puissent se trouver l'un de l'autre. Les antiques traditions des lointaines contrées où toutes ces

merveilles sacrées ont pris naissance, nous apprennent que certains hommes reçoivent d'en haut des faveurs et des bénédictions spéciales, qui ne sont point un don de la nature, puisque l'homme qui les possède peut seul les transmettre à un autre homme. Par là, le plus grand des biens qu'il soit possible de posséder sur cette terre, s'y perpétue par un héritage spirituel. En un mot, l'ordination du prêtre, lui donne tout ce dont il a besoin pour célébrer dignement des actes par lesquels la multitude est sanctifiée, sans autre participation de sa part, que la foi et la confiance ; et ce prêtre s'élève d'autant plus majestueusement au-dessus des autres hommes, que ce n'est pas sa personne, mais le caractère dont il est revêtu qu'on vénère et qu'on respecte, et que ce n'est pas devant son geste, devant sa parole qu'on se prosterne; mais devant les bénédictions que ce geste, cette parole font descendre du ciel.

Que cet ensemble admirable est morcelé dans le protestantisme ! La plupart des symboles ont été déclarés apocryphes ou insignifiants. Le moyen de vénérer le reste d'un tout, dont la plupart des parties ont été méprisées ou dédaignées ! J'avais retiré peu de fruit de ma première instruction religieuse, car elle m'avait été donnée par un vieillard respectable mais trop attaché aux vieilles formules. J'avais les meilleures intentions du monde, il les paralysa, le jour même où je devais me confesser pour la première fois. On m'avait répété sans cesse que si le protestantisme valait beaucoup mieux que le catholicisme, c'était parce que, dans ce culte, la confession était un résumé général de nos infirmités morales, et non un aveu particulier de chacun de nos péchés. J'aurais pourtant fait cet aveu avec beaucoup de joie, car j'avais de singuliers scrupules ; puisque cela ne pouvait pas être, j'écrivis une confession assez détaillée pour qu'elle pût me tranquilliser, je ne m'en servis pourtant pas. L'espace étroit dans lequel on m'avait enfermé avec le vieux pasteur, les phrases banales qu'il m'adressait d'une

voix faible et nasillarde, tout cela me refroidit au point, que je me bornai à lire, une des formules de confession contenues dans le livre que je tenais à la main. Le lendemain je me présentai à la table du Seigneur avec mon père et ma mère, et je me conduisis pendant quelques jours comme on doit le faire après une aussi sainte action. Bientôt j'eus ma part des terreurs qui résultent de la liberté qu'ont les protestants d'interpréter les dogmes religieux. Je savais que lorsqu'on reçoit le sacrement de la communion sans s'en être rendu digne, on mange et l'on boit sa condamnation ; toutes les terribles histoires sur ce sujet, me revinrent à l'imagination, et dès mon arrivée à Leipzig, je m'abstins de communier, non par impiété, mais par scrupule ; aussi fus-je d'abord très-sensible aux reproches que Gellert me faisait à ce sujet. Bientôt cependant, je me guéris de mes craintes, et même de ma vénération pour Gellert. La bonne société de Leipzig, comme celle de toutes les villes, ne se sentait pas la force de laisser vivre au milieu d'elle, un être noble et pur, sans chercher à le faire descendre de son piédestal. Les actions les plus insignifiantes de Gellert, furent commentées, critiquées, dénaturées, en un mot on s'acharna tellement contre cet excellent homme, que dans la crainte de le respecter trop ou pas assez, mes camarades et moi, nous nous éloignâmes complétement de lui, ce qui ne nous empêcha pas de le saluer toutes les fois que nous le rencontrions monté sur le beau cheval blanc, dont l'électeur de Saxe lui avait fait cadeau, afin qu'il pût se livrer à un exercice indispensable à sa santé.

Je venais de faire le premier pas vers cette époque de ma vie où je devais me trouver réduit à douter, à désespérer même, des individus qui m'avaient d'abord paru si respectables. Frédéric le Grand se trouvait de ce nombre, car il avait autant d'ennemis à Leipzig, que je lui en avais trouvé naguère dans la maison de mon grand-père. On convenait que ce roi sortait de la ligne des souverains ordi-

naires, mais on lui contestait le titre de *Grand*; on soutenait qu'il n'était arrivé à son but, que parce qu'il n'avait épargné ni le sang ni l'argent, qu'il n'avait d'abord commis que des fautes, et qu'il ne s'était montré réellement habile, que dans la manière de les réparer. Et on appuyait ces opinions sur des faits empruntés à l'histoire de la guerre de Sept ans, auxquels je n'avais rien à répondre. Si les habitants de Leipzig m'enlevèrent le plaisir d'admirer un grand prince, un nouvel ami que je fis à cette époque, diminua l'estime que j'avais pour eux. Cet ami, nommé Behrisch, était l'homme le plus bizarre qu'il fût possible de voir. Il remplissait auprès du jeune comte de Lindenau, les fonctions de gouverneur; ses excellentes études et son âge s'accordaient avec ce poste, car il avait depuis longtemps passé la trentaine. Sa taille était svelte et bien prise, son nez fort grand et tous ses traits très-prononcés. Il portait un toupet qu'on aurait pu appeler une perruque, se costumait avec recherche, et ne sortait jamais sans épée au côté ni chapeau sous le bras. Ses actions les plus insignifiantes, étaient d'une convenance qu'on aurait pu appeler de l'affectation, si tout en lui n'avait pas été naturellement affecté; il faisait sérieusement les choses les plus folles, et poussait une niaiserie jusque dans ses dernières conséquences. Par exemple, il s'habillait toujours en gris, et comme un costume se compose de plusieurs pièces différentes, il offrait un véritable échantillon de toutes les nuances de gris; quand il parvenait à y ajouter une nuance nouvelle, ce que nous avions déclaré impossible, il nous sermonnait pendant longtemps sur notre peu de foi en son imagination et en son talent. Pour ce qui concerne la poésie, il possédait ce qu'on est convenu d'appeler du goût, ses jugements cependant étaient presque toujours des critiques, ce qui acheva de détruire l'estime que j'avais conçue pour les auteurs contemporains. Il se montra toutefois, très-indulgent pour mes poésies, mais à condition que je ne les ferais pas imprimer; en échange, il me

promit de les copier lui-même, et d'en former un beau volume dont il me ferait cadeau. Plusieurs semaines se passèrent avant qu'il eût réuni le papier, les plumes et l'encre convenables, puis il se mit à l'œuvre. Les titres étaient en lettres gothiques, les vers en écriture saxonne, et chaque pièce était terminée par une vignette analogue au sujet et dessinée à la plume. A mesure que ce travail s'avançait, il m'adressait les félicitations les plus comiquement pathétiques, sur le bonheur que j'avais d'être immortalisé par un pareil chef-d'œuvre de calligraphie. Il me préférait à tous mes camarades, et je lui savais gré des avantages que je retirais de mes relations avec lui. Par ses vastes connaissances, il m'éclairait sans le chercher ; son calme railleur modérait mon impatience inquiète, et ses facéties m'amusaient, car si elles étaient toujours baroques, elles ne tombaient jamais ni dans le trivial ni dans le grossier. Contre les habitants de Leipzig surtout, sa malice était inépuisable, et il excellait à peindre les plus remarquables d'entre eux, sous le point de vue le plus comique et le plus grotesque. En nous livrant à ces innocentes folies, pas un de nous ne songeait que le hasard ne tarderait pas à nous préparer des événements très-graves et peu favorables à notre réputation. Lorsque mes camarades et moi nous eûmes pris le parti de nous séparer de Gellert, nous nous mîmes à suivre les cours du professeur Clodius, dont au reste, les procédés étaient tout à fait semblables à ceux de Gellert ; il blâmait toutes nos compositions et les corrigeait à l'encre rouge, de façon qu'en reprenant son manuscrit, on se trouvait en face d'une innombrable société de fautes, sans le plus léger conseil sur les moyens de les éviter une autre fois. J'étais cependant moins maltraité que les autres. Un jour mon père me demanda un petit poëme à l'occasion du mariage d'un de mes oncles qui était avocat. Ne connaissant que fort peu sa position et celle de sa fortune, je pris le parti de chercher des ornements dans un cercle étranger. A cet effet j'assemblai l'Olympe tout entier et je lui fis tenir con-

seil, sur le mariage d'un jurisconsulte de Francfort. Vénus et Thémis se querellent sans pouvoir s'entendre; grâce à une espièglerie de Cupidon, Vénus l'emporte, et les dieux décident que le mariage se fera et qu'il assurera le bonheur des deux époux. Cet éphithalame fut si vivement applaudi dans ma famille, que je crus devoir le montrer à notre professeur, mais au lieu des éloges que j'en espérais, je ne recueillis que le blâme le plus mortifiant. Sans daigner remarquer que l'esprit de parodie dominait l'ensemble de l'ouvrage, il trouva qu'une si grande dépense de divinités, pour un sujet aussi vulgaire, était souverainement ridicule, et le style lui parut tantôt trop élevé et tantôt trivial. La critique par elle-même me parut assez juste pour me faire renoncer à l'usage de l'Olympe, et, depuis cette époque, je n'ai jamais introduit dans mes poésies, que l'Amour et la Lune. Clodius était un des personnages envers lesquels mon ami Behrisch aimait à exercer sa malignité; au reste, il n'était pas difficile de saisir le côté ridicule de sa personne et même de son talent. Dans les poésies de circonstance, dont les autorités avaient l'habitude de le charger, il suivait l'exemple de Ramler, qui, par un pompeux étalage de grands mots et de termes recherchés, frappait l'oreille et captivait l'imagination, parce que la majesté des expressions était proportionnée à celle du sujet. Chez Clodius, ces mêmes expressions avaient quelque chose d'étrange, de risible même, car ses poésies ne contenaient jamais rien qui pût élever la pensée; le public ne les louait pas moins avec enthousiasme, ce qui me blessa au vif. J'avais en effet le droit de trouver mauvais que le professeur qui m'avait interdit tout commerce avec les divinités païennes, se forgeât, avec les rejetons des mots grecs et latins, une échelle factice pour grimper au Parnasse païen. Les locutions affectées dont il faisait un usage immodéré, s'étaient tellement gravées dans ma mémoire, qu'un jour il me prit fantaisie de les employer dans des vers burlesques, que j'improvisai sur Hendel, excellent

pâtissier, établi sur une des promenades les plus fréquentées de Leipzig. Voici ces vers, tels que je les ai charbonnés sur le mur de la salle du pâtissier, où mes camarades et moi nous prenions nos collations :

« O Hendel ! toi dont la gloire s'étend du *sud* au sep-« tentrion, daigne écouter le *pœan* qui s'élève vers tes « oreilles ! *Ton génie créateur* fait cuire dans ton four des « gâteaux *originels* que recherchent avec ardeur, le *Gau-« lois* et le *Breton. L'océan* de café qui découle de toi, est « plus *délectable* que le jus qui découle du *mont Hymette* « Ta maison, *monument du culte* que nous rendons aux « arts et qu'entourent de glorieux *trophées* dit aux *nations* : « Même sans *diadème*, Hendel fit ici sa fortune, en ravis-« sant au *cothurne* plus d'une pièce de vingt-quatre sous. « Quand brillera ton *urne* dans la *majesté* de *la pompe fu-« nèbre*, alors le patriote pleurera sur tes *catacombes !* Vis « donc, que ton *Taurus* devienne le nid d'une noble cou-« vée. Sois haut et grand comme l'*Olympe*, sois ferme « comme le *Parnasse !* Que pas une *phalange* de la Grèce, « que pas une *baliste* romaine, ne puisse détruire ni la *Ger-« manie* ni Hendel ! Ton *souverain bien*, ô Hendel ! fait « notre *orgueil*, tes *souffrances* causent notre *douleur !* Ton « *temple !* c'est *le cœur des fils des Muses !* »

Quelque temps après cette plaisanterie dont je ne me souvenais déjà plus, Clodius fit représenter son *Médon*, que le public applaudit à outrance, au grand déplaisir de mes camarades et au mien, car il avait tellement surchargé son héros, de sagesse, de générosité et de vertus de tout genre, qu'il l'avait rendu ridicule. En sortant du spectacle, nous entrâmes chez le marchand de vin où nous avions l'habitude de nous réunir, et tout en buvant, j'improvisai en vers burlesques, un prologue, au drame de *Médon*. Arlequin est le seul acteur de ce prologue. Il entre en scène chargé de deux sacs, qu'il dépose l'un à droite et l'autre à gauche du proscénium. Après quelques plaisanteries préliminaires, il confie aux spectateurs que ces deux sacs contiennent du

sable esthético-moral que les acteurs vont venir leur jeter au visage. L'un de ces sacs, dit-il, est rempli de bienfaits qui ne content rien ; dans l'autre, il y a force sentiments élevés, mais sans signification pratique. Puis il s'éloigne à regret et revient plusieurs fois sur ses pas, pour recommander aux spectateurs de fermer les yeux quand commencera la pluie de sable, et pour les prier de suivre ses conseils à lui, qui a toujours été leur ami dévoué.

Horn, mon ancien camarade de Francfort, que j'avais retrouvé à Leipzig, nous donna dans la soirée, une représentation fort spirituelle de ce prologue. Personne de nous ne songea plus à cette plaisanterie, excepté Horn, à qui il prit fantaisie de faire de mon prologue, une satire plus immédiate de *Médon*. Il nous en fit la lecture, mais ses additions nous déplurent parce qu'elles n'étaient pas en harmonie avec l'esprit du reste. Piqué de notre blâme, Horn communiqua cette satire à d'autres qui la trouvèrent fort jolie, et l'on en fit de nombreuses copies auxquelles le succès du *Médon* de Clodius, donna une très-grande publicité. Malheureusement on ne tarda pas à deviner que cette satire partait de l'espèce de club, que nous avions formé entre nous. Toute la bonne société de Leipzig nous condamna sans miséricorde ; l'affaire fit tant de bruit, qu'elle arriva jusqu'à Dresde où elle en fit autant, et bientôt nous nous trouvâmes à l'Université dans la position du hibou envers les autres oiseaux. Cette atteinte portée à notre réputation faillit devenir très-funeste à notre ami Behrisch. Depuis quelque temps déjà, le père du jeune comte Lindenau n'était pas très-content de lui, il ne négligeait cependant jamais d'assister aux leçons que les divers maîtres d'agrément venaient donner à son élève, le conduisait régulièrement aux cours qu'il devait suivre et ne le laissait point sortir seul pendant le jour. Il est vrai que lorsqu'il le menait à la promenade, il le dirigeait toujours du côté où il savait nous rencontrer, et dès neuf heures du soir, il le confiait au valet de chambre pour venir nous re-

joindre chez notre marchand de vin. Je dois convenir également qu'il avait des relations assez intimes avec certaines jeunes filles qui valaient mieux que leur réputation, mais qui achevèrent de nous faire perdre la nôtre, car Behrisch nous avait fait faire connaissance avec ces filles où nous allions souvent, même quand le jeune comte était avec nous. Toutes ces particularités avaient sans doute été rapportées au comte de Lindenau, sous un point de vue plus grave, car un beau jour il congédia poliment le trop joyeux gouverneur de son fils. Cette disgrâce, dont nous fûmes d'abord très-affligés, devint l'occasion de la fortune de Behrisch, car bientôt après la protection de quelques amis puissants lui procura le poste de gouverneur du prince héréditaire de Nassau, et ce fut à la cour de ce prince qu'il finit par occuper une position aussi honorable que solide. La perte d'un tel ami fut très-fâcheuse pour moi ; il avait su me rendre sociable et poli ; après son départ, je retombai dans mes manières âpres et intraitables. Cette disposition augmenta de jour en jour, car plus j'étais mécontent des autres, plus je sentais qu'on devait l'être de moi. Prenant mal tout ce dont j'aurais dû faire mon profit, mes meilleurs amis finirent par s'éloigner de moi en me déclarant que je manquais d'expérience. J'avais déjà plusieurs fois prié Behrisch de me dire ce que c'était que l'expérience, mais il n'était pas dans sa nature de répondre raisonnablement à cette question. La véritable expérience, me disait-il, consiste à faire l'expérience, comment les expérimentés ont acquis de l'expérience par l'expérience des expériences. Et quand je voulais lui faire expliquer ce galimatias, il m'assurait gravement qu'il renfermait un grand secret, qu'on ne pouvait comprendre que par l'expérience. Bientôt après le départ de Behrisch, je fis la connaissance d'un officier qui avait servi pendant la guerre de Sept ans, et dont tout le monde vantait la sagesse et l'expérience. Je lui confiai avec ma franchise ordinaire mes doutes sur l'expérience. Il eut la bonte de me

raconter plusieurs traits de sa vie, qui me prouvèrent que cette expérience tant vantée n'est autre chose que la conviction, qu'il est impossible de réaliser nos meilleures résolutions, nos plus nobles pensées, nos plus louables désirs; et que c'est manquer d'expérience que de ne pas avoir cette conviction. D'autres fois il me parlait de la cour de Dresde et de l'électeur Auguste II, de ses nombreux enfants et maîtresses, de ses immenses prodigalités, de ses fêtes fabuleuses, et des calamités qui, par l'invasion de Frédéric le Grand, en Saxe, avaient mis fin à toutes ces magnificences. Le récit de tant de bonheur et de folles joies me surprit, celui des malheurs qui les avaient troublées m'affligea; alors le digne officier m'apprit qu'un homme d'expérience ne devait jamais ni s'affliger ni s'étonner de rien, et je me promis de conserver encore quelque temps mon inexpérience, ce qu'il approuva très-fort. Un jour je lui répétai l'extravagante définition de l'expérience par Behrisch.

— Ces paroles, me dit-il, ont l'air si folles et si railleuses, qu'il paraît impossible d'y trouver un sens. Je crois cependant que votre ami a voulu vous dire, que l'expérience n'était autre chose que la connaissance de ce qu'on aurait voulu ignorer toujours. Au reste, c'est ainsi que le monde et le temps nous instruisent.

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

L'Académie des beaux-arts de Leipzig. — Son directeur. — Excursion à Dresde. — Mon séjour chez un cordonnier de cette ville. — La galerie des tableaux de Dresde. — Mon retour à Leipzig. — Mes relations avec quelques personnes remarquables de cette ville. — Mort de Winckelmann. — Un violent crachement de sang me force à retourner à la maison paternelle. — J'y arrive malade et sans avoir rien fait pour atteindre le but que mon père m'avait posé. — Désappointement de ma famille. — Ma sœur me console. — Ma santé reste faible et chancelante. — Ma mère obtient de son médecin un sel qu'il prépare et qui me guérit. — Dans l'espoir d'arriver à préparer ce sel merveilleux, je me livre, avec une amie de ma mère, à la chimie cabalistique. — Mes idées religieuses.

J'avais été avec quelques gentilshommes prendre des leçons de dessin chez M. Oeser, directeur de l'Académie des beaux-arts, à Leipzig. Ses amis l'accusaient tout bas de n'avoir pu arriver à la perfection de l'art technique, parce qu'il n'avait pas assez travaillé dans sa jeunesse. Quant à moi, je trouvais qu'il ne manquait ni d'invention, ni d'application. Au reste, son individualité m'attirait et son logement avait pour moi un attrait irrésistible. L'Académie était placée dans un vieux château, appelé Pleisenbourg; on y montait par un escalier tournant, au bout duquel on trouvait à sa droite, les salles de dessin très-bien éclairées. Pour arriver chez le directeur, il fallait traverser un long et sombre corridor, à l'extrémité duquel il y avait une espèce d'antichambre décorée de tableaux faits par des maîtres italiens; de là on passait dans le cabinet particulier d'Oeser, qui contenait le peu de livres et d'objets d'histoire naturelle auxquels il prenait quelque intérêt.

Tout y était simple, propre et élégant, vertus qu'il ne cessait de nous recommander dans nos travaux. Peu fait pour les entreprises importantes qui demandent une grande perfection, il était toujours prêt à fournir aux libraires, les vignettes dont ils avaient besoin pour les romans, les drames et les poésies. Au moment où je suivais ses cours, il travaillait au rideau du nouveau théâtre qu'on venait de construire à Leipzig. Dans ces sortes de peintures, les Muses descendent ordinairement des nuages, Oeser les plaça sur la terre, dans le péristyle du temple de la Gloire, entre les statues de Sophocle et d'Aristophane, autour desquels se groupaient tous les poëtes dramatiques modernes. Un homme vêtu d'une jaquette légère et dont on ne voyait que le dos, s'avançait fort cavalièrement à travers tous ces groupes, vers l'intérieur du temple : c'était Shakespeare, qui, sans prédécesseurs et sans successeurs, s'inquiétant fort peu des anciens et des modernes, s'achemine seul vers l'immortalité. Cet exemple suffirait au besoin pour prouver qu'il avait un penchant pour l'allégorie énigmatique ; je ne puis cependant m'empêcher de citer un tableau qu'il avait fait pour la grande salle de concert. C'était une belle femme idéale, tenant à la main des mouchettes qu'elle approchait d'une bougie allumée, et rien ne le rendait plus heureux que lorsque ses amis venaient lui dire qu'on s'était querellé pour décider si cette muse singulière se disposait à éteindre la lumière ou à la ranimer en la mouchant. Il savait que nous ne nous destinions pas à devenir des artistes, et que, par conséquent, il fallait nous mettre en état de juger les œuvres d'art et non à en produire. La critique étant toujours plus facile que l'art, je me laissai aller à ce genre d'enseignement. L'attention avec laquelle je lisais la vie des peintres, par Argentville, qu'on venait de traduire en allemand, le disposa tellement en ma faveur, qu'il me permit de visiter à mon aise la grande et curieuse collection de gravures de l'Académie. La vue de ces gravures produisit sur moi un tout autre effet que celui auquel il

s'était attendu, car elle réveilla mon génie poétique. Ne pouvant m'empêcher de faire un poëme sur chaque gravure, je m'affermis dans l'habitude d'enchaîner tous les arts les uns aux autres. Si pendant mon séjour à l'Université, je ne faisais rien pour atteindre le but que mon père m'avait marqué, ni celui que je m'étais proposé moi-même, j'y pris des idées fondamentales sur les choses prédestinées à me procurer les plus grands plaisirs qu'il m'eût été donné de goûter dans le cours de ma vie. Aussi les localités où j'ai trouvé le germe de ces idées, c'est-à-dire, les salles de l'Académie de Leipzig et surtout le logement d'Oeser, sont-ils toujours restés présents et chers à ma mémoire. Les plaisirs de l'esprit viennent du regard et de la pensée. Ceux qui viennent du regard demandent des objets dignes de le captiver, qu'on ne peut pas toujours se procurer, et la faculté d'apprécier ces objets que tout le monde n'a pas eu l'occasion de développer; la pensée porte le sujet en elle-même et elle est en même temps l'instrument de l'appréciation de ce sujet. Rien ne pouvait donc nous être plus agréable, à nous autres jeunes gens, que l'apparition du Laocoon, par lequel Lessing nous éleva tout à coup au-dessus du domaine resserré du regard, pour nous lancer dans les vastes régions de la pensée. Le *ut pictura poesis*, toujours si mal interpréte, se trouva tout d'un coup éclairci. La différence entre l'art plastique et l'art de parler ou d'écrire, fut nettement tranchée; et quoique leurs bases restassent confondues, leurs sommets se maintinrent à une grande distance l'un de l'autre. On comprit que l'art plastique doit se tenir dans les limites du beau, parce qu'il ne parle qu'aux sens, que le beau seul peut satisfaire; la poésie n'est pas forcée de respecter ces limites, car elle parle à l'imagination qui peut trouver des charmes dans la laideur. Rejetant tous les anciens procédés critiques, comme on rejette un vieil habit, nous n'avions plus que dédain et pitié pour ce seizième siècle tant vanté, où les peintres et les poëtes représentaient la vie affublée du cos

tume bigarré et surchargé des grelots d'un fou à gages, la Mort sous la forme d'un squelette hideux, et tous les maux de la vie, par l'image grotesque du diable. Nous étions enchantés, surtout, d'apprendre que les anciens avaient fait de la Mort le frère du Sommeil, et qu'ils les représentaient tous deux parfaitement semblables, ainsi que cela convient à des ménechmes. Le triomphe du beau me paraissait assuré; et puisque le laid ne pouvait disparaître de ce monde, nous ne lui accordions dans l'art, que la place la moins élevée, c'est-à-dire, celle du burlesque et du ridicule. En élaborant ces idées nouvelles, je me sentis dominé par le besoin irrésistible de voir une grande réunion d'importantes productions artistiques, et je pris la résolution de me rendre immédiatement à Dresde. L'argent ne me manquait pas, mais mon esprit chimérique me créa des difficultés presque insurmontables. Il est des faiblesses qui tiennent à notre nature, d'autres nous ont été suggérées par l'éducation, et il serait impossible de décider lesquelles sont les plus difficiles à surmonter. Mon père avait rapporté de ses voyages une grande haine pour les auberges; c'était au point que malgré son peu de penchant pour le langage imaginé, il m'avait répété bien des fois, qu'il croyait voir à la porte de chaque auberge une grande toile d'araignée, si artistement tendue, que les insectes y entraient presque malgré eux, mais que les guêpes elles-mêmes, n'en sortaient point sans y laisser une partie de leurs ailes. Cette image était restée si présente à ma pensée, qu'il m'eût été impossible d'aller loger dans une auberge, surtout dans une ville inconnue. Mes camarades m'eussent facilement procuré un logement chez quelques-uns de leurs amis à Dresde, mais je voulais qu'ils ignorassent mon passage dans cette ville. afin d'y être parfaitement libre. Je satisfis ce caprice bizarre, par un moyen peut-être plus bizarre encore. Mon voisin de chambre, l'étudiant en théologie, avait à Dresde, un parent cordonnier, avec lequel il entretenait une correspondance suivie dont il m'avait sou-

vent fait part. Charmé de la gaieté franche et originale qui régnait dans les lettres de cet artisan, je lui avais souvent fait adresser des félicitations sur son heureux caractère; d'après ces antécédents, rien ne me parut plus naturel que d'aller loger chez lui. Mon voisin me donna une lettre avec laquelle je m'embarquai aussitôt pour Dresde dans la voiture jaune [1]. Lorsque j'arrivai chez le cordonnier, je le trouvai assis sur son tabouret et travaillant gaiement. Il m'accueillit avec beaucoup de cordialité même avant que je lui eusse remis ma lettre, lorsqu'il en eut pris connaissance, il me dit en souriant que j'étais un singulier chrétien. Je lui demandai ce qu'il entendait par là.

— Ne prenez pas le mot *singulier* en mauvaise part, me dit-il; selon moi, il désigne un homme qui n'est pas toujours conséquent, et vous ne l'êtes pas, mon jeune monsieur, puisque sous un rapport; vous marchez sur les traces de Jésus-Christ, et que sous un autre vous vous en écartez.

Je l'engageai à s'expliquer plus clairement.

— Vous venez de me prouver que vous aimez à apporter de bonnes nouvelles à l'humble et au pauvre, cette imitation du Seigneur est fort louable; mais vous oubliez qu'il s'asseyait volontiers à une table bien servie et qu'il ne dédaignait même pas qu'on lui parfumât les pieds; vous ne trouverez rien de tout cela chez moi.

Ce début me mit de bonne humeur et nous continuâmes à nous plaisanter mutuellement. La cordonnière survint et fut très-embarrassée en apprenant qu'elle allait avoir à loger et à nourrir un hôte tel que moi. Je lui remis ma bourse en la priant d'y puiser sans se gêner; le mari protesta, mais la femme trouva mes manières d'agir très-convenables; nos petites conventions furent bientôt arrêtées, et la soirée se passa fort agréablement pour nous trois. Le cordonnier resta toujours le même, car chez lui tout

[1] Nom par lequel on désignait, alors, les diligences de la Saxe.

découlait de la même source, c'est-à-dire, d'un admirable bon sens et d'un caractère tranquille et gai; c'était un philosophe pratique, un sage sans le savoir.

Ce que je trouvai à la galerie, surpassa beaucoup l'idée que je m'en étais faite. Les salles sont magnifiques, propres et silencieuses. En y entrant on éprouve un sentiment religieux d'autant plus semblable à celui qu'inspirent les églises, que dans ces salles, on se trouve entouré d'objets qui non-seulement font l'ornement des lieux saints mais qu'on y adore. J'écoutai avec plaisir les démonstrations de on guide; mais je le priai de souffrir que je restasse dans la galerie extérieure, car je m'y trouvais comme chez moi. Je connaissais la plupart des tableaux par les gravures et les copies qu'on en avait faites, et je savais à quels maîtres on les devait. Les toiles sur lesquelles le pinceau avait surpassé la nature, me causaient un tel ravissement, que mon guide crut voir en moi un grand connaisseur.

En revenant dîner chez mon cordonnier, il me semblait revoir un tableau d'Ostade; la pose des objets, les effets de la lumière et des ombres, les teintes brunes de l'ensemble, toute la magie de la peinture qui venait de me charmer, était là devant moi en réalité, et vivant de la vie d'os et de chair. C'était pour la première fois que la faculté de voir la réalité avec les yeux de l'artiste dont je venais d'admirer les œuvres, se manifestait si distinctement en moi; elle m'a valu bien des moments heureux, mais c'est elle aussi qui m'a sans cesse poussé vers la pratique d'un art pour lequel la nature m'avait refusé le talent exécutif.

Bientôt ce ne fut plus un simple gardien, mais le conseiller Riedel, inspecteur de la galerie, qui m'en fit les honneurs, car mon enthousiasme à la vue des chefs-d'œuvre, que je ne pouvais m'empêcher d'exprimer hautement, avait attiré son attention. Alors déjà, j'admirais en lui, la sage activité qui le caractérise encore aujourd'hui, et la gracieuse prévenance, dont quelques années plus tard, il me donna des preuves nouvelles. L'image de cet excellent

homme s'est tellement identifiée dans ma mémoire avec les chefs-d'œuvre de la galerie de Dresde, que je n'ai jamais pu l'en séparer; et son souvenir m'a accompagné en Italie, où sa présence m'eût été bien utile, pour apprécier à leur juste valeur, les nombreuses collections artistiques, si communes en ce beau pays. Il est impossible de contempler silencieusement de beaux tableaux, même quand on se trouve à côté de personnes inconnues, mais qui partagent votre admiration. Cette sympathie artistique, ne tarda pas à me lier avec un jeune homme qui habitait Dresde et qui semblait appartenir à quelque légation. Un jour il me pria de me rendre, dans la soirée, à une auberge qu'il me désigna, en m'assurant que je l'y trouverais avec une joyeuse société, qui passait là, très-souvent, des heures agréables et peu dispendieuses, puisque chacun ne payait que son écot. J'arrivai à l'heure indiquée, je ne trouvai personne, mais le garçon me dit que le monsieur qui m'avait donné rendez-vous, s'était trouvé retenu, qu'il ne tarderait pas à arriver avec ses amis, qu'il me priait de ne me formaliser de rien et d'être parfaitement tranquille. Cet avis me rappela les toiles d'araignée de mon père et je me recueillis pour assister de pied ferme à ce qui allait m'arriver. Ces messieurs ne se firent pas attendre longtemps, je reconnus bientôt qu'il s'agissait de mystifier un nouveau venu, et je me tins sur mes gardes afin de ne pas lui servir de pendant. Nous bûmes beaucoup à la santé du mystifié qui ne se doutait de rien; lorsqu'on eut porté celle de sa bien-aimée, il jeta les verres par la fenêtre, afin qu'ils ne pussent plus servir à aucun autre toast. Au milieu de ce tapage, je m'éloignai doucement. Le garçon, qui me fit payer une très-modeste part de la dépense générale, me pria de revenir une autre fois, m'assurant que ces scènes tumultueuses étaient de très-rares exceptions; je n'y retournai cependant plus jamais. Je ne pouvais, au reste, consacrer que quelques jours à Dresde et à sa galerie, et je n'avais pas encore vu les antiquités qui, à cette époque, étaient en-

core dans le pavillon du Grand-Jardin [1], et que je ne pouvais me dispenser de visiter.

La veille de mon départ, le jeune diplomate, qui tenait à effacer la fâcheuse impression que la soirée de l'auberge avait produite sur moi, me conduisit chez M. de Hagedorn, qui me fit, avec beaucoup de bienveillance, les honneurs de sa riche et belle collection d'objets d'art. En véritable amateur, il était amoureux de ses tableaux : aussi ne trouvait-il jamais qu'on les estimât à leur juste valeur. Mon enthousiasme le charma au point, que lui aussi me fit l'honneur de me croire un grand connaisseur. Au milieu de ces objets si propres à développer le sentiment de l'art, je fus attristé plus d'une fois, par la vue des traces encore récentes du bombardement de Dresde. Une des rues principales nommée Mohrenstrass, n'était qu'un amas de décombres et dans les autres rues on voyait des maisons écroulées. La tour massive de l'église de la Croix était crevassée ; et quand du haut de la coupole de l'église de Notre-Dame, je contemplais ces ruines, le sacristain me disait avec une colère concentrée : « C'est le Prussien qui a fait cela. » Puis il désignait avec orgueil la coupole intacte où nous nous trouvions et que l'architecte avait eu le talent de mettre à l'abri des bombes.

De retour à Leipzig, je trouvai mes amis se perdant dans les conjectures les plus bizarres sur ma disparition. Je leur fis une relation fidèle de mon voyage, ils la traitèrent de conte, et m'assurèrent qu'ils finiraient par trouver le mot de l'énigme que je leur cachais si malignement, sous l'échoppe d'un cordonnier.

A cette époque, je connaissance avec la famille Breitkopf. Son chef vivait encore, il était arrivé à Leipzig, en qualité de simple garçon imprimeur ; grâce à sa bonne conduite et à ses talents, il parvint à établir une imprimerie, et cet établissement prospéra si rapidement et dans

[1] On désigne par ce nom un superbe parc, situé à la porte de Dresde.

des proportions si gigantesques, que le fils aîné du vieux Breitkopf, est aujourd'hui l'imprimeur et le libraire le plus riche de Leipzig et le plus célèbre de toute l'Allemagne. Ce fils était depuis longtemps marié et père de plusieurs enfants. L'aîné de ses fils, de quelques années plus âgé que moi, aimait la musique; c'est à lui qu'on doit l'invention ou du moins le perfectionnement de la musique imprimée. Son frère et ses sœurs cultivaient cet art avec succès et nous exécutions ensemble de jolis petits concerts. Leur riche bibliothèque contenait tout ce qui concerne l'invention et le perfectionnement de l'imprimerie; elle me fournit le moyen d'acquérir des connaissances très-étendues sur cette noble et importante industrie. La famille venait de s'installer dans une maison neuve, construite à grands frais; j'y fis la connaissance d'un graveur en taille-douce, qui avait loué les mansardes où il s'était établi avec sa femme et ses deux filles. L'aînée a fait depuis un mariage très-avantageux, l'autre est devenue une artiste très-distinguée; toutes deux sont restées constamment mes amies. Leur père bornait son talent à fournir aux libraires des vignettes d'après les dessins d'Oeser, il travaillait avec assiduité, et si habilement, qu'il était rarement obligé de corriger avec le burin ce qu'il avait gravé à l'eau-forte. Son travail m'intéressait au point, que je me mis à graver sous sa direction, et mes paysages n'étaient pas mal pour un commençant. Mon insatiable besoin de tout essayer, me fit entreprendre en même temps la gravure sur bois, et je parvins à faire quelques petites planches dont mon maître put tirer parti.

Qu'on me permette maintenant de mentionner plusieurs personnes remarquables qui passèrent par Leipzig, pendant que j'habitais cette ville. L'auteur dramatique Weisse, avait gagné l'estime de mes camarades et la mienne, par ses manières affables et prévenantes. Ses pièces, sans être parfaites, nous amusaient beaucoup; il en fut de même de Schiebler, qui suivait la même carrière. Quant à Eschen-

burg, nous le vénérions, parce que, sans être beaucoup plus âgé que nous, il nous surpassait sous tous les rapports, et s'était acquis le titre du meilleur et du plus distingué de tous les étudiants de l'Université. Zacharie, qui ne s'arrêta que quelques jours à Leipzig, nous fit par l'intervention de son frère, qui était notre commensal, l'honneur de partager nos repas, que nous rendîmes aussi splendides que possible, car il ne nous cachait pas son penchant pour la bonne chère.

Lorsque Lessing passa par Leipzig, une lubie vaniteuse s'empara de nous au point que nous nous promîmes de ne pas faire un pas pour chercher à le voir; c'est que nous nous croyions trop de mérite pour nous borner à le regarder, et nous ne pouvions raisonnablement nous flatter qu'il daignerait entrer en conversation avec nous. Je me repentis plus tard de cette présomptueuse folie si commune à la jeunesse, car je n'ai jamais retrouvé l'occasion de pouvoir contempler les traits d'un homme que j'estimais si haut.

Dès qu'on s'occupe des arts et des antiquités, il est indispensable de consulter les œuvres de Winckelmann. Je me mis à les étudier avec passion, et cherchant à m'expliquer par quelle circonstance, telle ou telle page énigmatique lui avait été inspirée, je n'avais de repos que lorsque j'étais parvenu à trouver le mot de l'énigme, sur l'exactitude duquel je n'étais pas fort scrupuleux; au reste, ces passages obscurs me firent faire des recherches fructueuses, et ce ne fut pas la dernière fois, qu'à l'aide d'écrits sibylliques, j'atteignis un nouveau degré de connaissance.

On était encore à cette belle époque de la littérature, où les grands écrivains étaient traités avec tous les égards qu'ils méritent, quoique certains indices présageassent déjà qu'on touchait à la fin de cette époque. Le public entourait Winckelmann d'une vénération religieuse, toutes les feuilles périodiques s'accordaient à préconiser sa gloire,

les voyageurs les plus distingués revenaient d'auprès de lui, éclairés et enchantés; et ses vues nouvelles sur les antiquités et les objets d'art, se répandaient sur toutes les sciences et sur la vie elle-même. Nous savions qu'à son retour d'Italie il devait passer par Leipzig, et loger chez Oeser, que l'attente d'un tel honneur, avait jeté dans une exaltation difficile à décrire. Tous ses élèves étaient à peu près dans le même état, et nous attendions avec une impatience fiévreuse, le jour et l'heure où nous devions enfin avoir le bonheur de voir cet homme extraordinaire. Tout à coup, et semblable au tonnerre qui éclate au milieu d'un ciel serein, la nouvelle de la mort de Winckelmann, vint nous frapper de stupeur; ce malheur inattendu produisit un effet immense, on n'entendait de tous côtés que lamentations et gémissements. La mort prématurée de Winckelmann augmenta le prix qu'on attachait à son existence, et il est probable que les résultats de son activité scientifique eussent été moins brillants s'il avait pu la prolonger jusqu'à un âge avancé.

En me désespérant de cette mort, j'étais loin de prévoir que je serais bientôt réduit à craindre pour ma propre existence. J'avais apporté de chez moi des dispositions à l'hypocondrie, que ma vie sédentaire et monotone, avait développées d'une manière peu rassurante pour ma santé. La douleur que je ressentais à la poitrine depuis que dans les environs d'Auerstædt, j'avais aidé à tirer notre voiture du mauvais chemin où elle s'était embourbée, ne m'avait jamais complétement quitté, et cette sourde douleur presque permanente, n'était pas faite pour me rendre plus gai. Une diète déplacée à laquelle j'avais cru devoir me soumettre, affaiblit les organes de la digestion; la lourde bière de Merseburg, obstrua mon cerveau, et le café, lorsque je le prenais avec du lait, ce que j'avais l'habitude de faire, donnait une teinte sombre à mes idées et semblait paralyser mes entrailles. Soutenu cependant par les forces de la jeunesse, je passais de la plus

accablante tristesse, à la plus folle gaieté. La fausse interprétation des principes de Jean-Jacques Rousseau, sur l'éducation physique, m'avait fait adopter une foule d'usages très-pernicieux, tels que, les lits durs, les couvertures légères, les bains froids, même au milieu de l'hiver, etc. ; et j'augmentais par là, les moteurs d'actions contradictoires qui troublaient mon organisation au point que ce désordre ne pouvait se terminer que par une révolution complète. Une nuit je fus pris d'un terrible vomissement de sang ; on appela le docteur Reichel, médecin et ami de la famille Breitkopf. Malgré ses soins bienveillants, je restai plusieurs jours entre la vie et la mort. Lorsque je fus hors de danger, le docteur s'aperçut qu'il s'était formé au côté gauche du cou, une tumeur qui, sans menacer précisément mes jours, me présageait de longues souffrances. Malgré cet inconvénient, je me sentais heureux ; débarrassé de mes souffrances morales, j'étais devenu tout un autre homme. Il est probable que l'intérêt qu'on me témoignait et que je méritais si peu, avait puissamment contribué à ce changement. Je dis que je ne méritais pas cet intérêt, car parmi les hommes distingués qui m'en donnaient des preuves si touchantes, il n'y en avait pas un que je n'eusse blessé par mes bizarreries. Ma maladie leur avait fait tout oublier, ils vinrent me voir ; et dès que je pus quitter ma chambre, ils me procurèrent toutes les distractions possibles ; aussi me rétablis-je assez promptement, en apparence du moins. Parmi mes amis les plus dévoués, je citerai mon commensal Hermann, qui, plus tard, devint Burgermeister de Leipzig. Je devais sa connaissance à Schlosser, mais ce fut par ses aimables qualités personnelles qu'il gagna mon affection, comme son application à l'étude et ses rapides progrès, lui valurent mon estime. Je ne connaissais Grœning que depuis peu, et ce ne fut que dans cette triste circonstance, que je reconnus combien il m'était attaché. Il ne négligeait rien pour adoucir l'état où je me trouvais, et pour m'arracher

aux accès d'hypocondrie, dans lesquels je retombais souvent. Son souvenir m'est resté cher, et j'ai appris plus tard, avec bonheur, que ses hautes qualités lui avaient valu, à Brême, sa ville natale, les postes les plus éminents. De son côté, l'ami Horn, me donna les preuves les plus touchantes de son dévouement, et les familles Breitkopf et Stock, me traitèrent comme un proche parent. Langer, depuis bibliothécaire à Wolfenbüttel, et alors gouverneur du jeune comte Lindenau, en remplacement de Behrisch, me donna, par ses fréquentes visites, une preuve d'amitié d'autant plus grande, qu'elles l'exposaient à un danger réel, car le père de son élève lui avait sévèrement défendu de lier connaissance avec moi. Curieux de voir un sujet aussi dangereux, il trouva moyen de me rencontrer chez des amis communs, et nous ne tardâmes pas à nous lier intimement. Plus prudent que Behrisch, il ne venait me chercher que lorsque son élève était couché ; nous sortions ensemble, et après nous être amusés pendant quelques heures, je le conduisais jusqu'à la porte de sa bien-aimée, car cet homme d'un extérieur si sévère, d'un caractère sérieux et d'une haute instruction, n'avait pu échapper aux filets qu'une femme charmante lui avait tendus. Langer me fut surtout utile par la sagesse avec laquelle il modéra mon désir de savoir, rendu plus ardent par l'irritabilité de mon état maladif.

Depuis quelque temps déjà, j'avais négligé la littérature allemande et mes travaux poétiques. Pendant ma maladie, je revins aux auteurs anciens qui fermaient toujours l'horizon de mes désirs intellectuels, semblables à des montagnes dont les masses et les contours se dessinent distinctement dans un lointain bleuâtre, mais dont les détails intérieurs et les particularités caractéristiques, nous sont encore entièrement inconnus. Pour sortir, du moins en partie, de ce vague douteux, je donnai à Langer plusieurs paniers remplis d'ouvrages de poëtes et de critiques allemands, en échange d'un assez grand nombre d'auteurs grecs, à l'aide

desquels j'espérais dissiper les ennuis de ma longue convalescence. Quand l'amitié n'a pas encore été cimentée par le temps, la confiance ne se développe que par degrés. On commence d'abord par se livrer ensemble à ses amusements, à ses travaux de prédilection, par là, les sympathies se mettent à l'unisson, et les confidences mutuelles se succèdent rapidement. Les passions présentes et passées, les aventures amoureuses ou galantes, font d'abord seules, les frais de ces confidences, mais dès que l'amitié a atteint son apogée, elles roulent sur les pensées, les vœux, les désirs cachés dans les plus secrets replis de l'âme, et qui concernent l'impérissable, l'éternel!

La religion chrétienne se partageait alors, entre ce que son histoire lui fournit de positif et un déisme épuré, mais qui ne décidait point ce qu'il fallait accepter ou rejeter dans les traditions historiques; aussi chacun tranchait-il cette grave question, selon son caractère et ses principes. Les hommes vifs et spirituels se conduisaient en véritables papillons qui, sans se souvenir de leur état de chenilles, méprisent l'enveloppe dans laquelle ils sont arrivés à cette perfection organique dont ils sont si fiers. D'autres plus modestes et moins oublieux, auraient pu être comparés à des plantes dont les fleurs n'atteignent jamais un haut degré de beauté, mais qui, en restant toujours attachées à leurs souches principales, arrivent par cet enchaînement de famille, à mûrir des fruits précieux. Langer appartenait à cette catégorie. Quoique savant et juste appréciateur de tout ce qui a été écrit avant nous, la Bible était à ses yeux un document digne de respect et de confiance, le seul véritable arbre généalogique de tout ce qu'il y a de moral et d'intellectuel en nous. Des rapports indirects avec la Divinité ne pouvaient le satisfaire; il lui fallait un médiateur direct, dont il croyait trouver l'analogie dans toutes les choses terrestres et célestes. Faire partager de pareilles opinions à un jeune homme, qu'une douloureuse maladie éloignait des jouissances positives,

n'était pas chose difficile; il eut même besoin de toute sa sagesse et de son pouvoir sur mon esprit pour m'empêcher de tomber dans une exaltation religieuse, dont il était l'adversaire décidé. Ce qu'il fit pour moi dans cette circonstance, m'a été utile pendant tout le cours de ma vie, aussi lui en ai-je toujours conservé un souvenir reconnaissant. Je ne devais pas quitter l'école péripatéticienne de mon cher Langer, sans être témoin d'une scène tumultueuse qui mit toute la ville en émoi. Quelques jeunes gens s'étaient pris de querelle avec des soldats, on en était même venu aux mains; et malgré plusieurs étudiants accourus au secours des jeunes gens, la mêlée ne s'était pas terminée à leur avantage. Des magistrats et d'autres personnages haut placés vantèrent le courage des militaires et applaudirent avec emphase à leur victoire, ce qui excita jusqu'à l'exaspération, les sentiments d'honneur et de vengeance de la jeunesse studieuse. Quelques jours après la rixe, on se racontait publiquement, que dans la soirée on devait briser certaines vitres; à la chute du jour on vint me dire que cela se faisait en effet; je me rendis sur les lieux et j'assistai à une scène bien étrange. Les deux côtés de la rue étaient garnis de spectateurs qui regardaient avec calme et dans une immobilité parfaite, quelques douzaines de jeunes gens qui se promenaient dans le milieu de la rue avec une tranquillité apparente, mais dès qu'ils passaient devant certaines fenêtres, ils y lançaient des pierres, allaient jusqu'au bout de la rue, revenaient et repassaient en renouvelant ce bizarre exploit, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de vitres à briser. Alors acteurs et spectateurs se dispersèrent paisiblement; ce singulier événement n'eut aucune suite et tomba bientôt dans un oubli complet.

Suivi du bruyant écho de ce haut fait universitaire, je quittai Leipzig, vers la fin de septembre 1768. Plus j'approchais de ma ville natale, plus je me rappelais les projets et les espérances avec lesquels j'en étais parti, et

l'idée que j'y revenais dans la position d'un naufragé, m'humiliait péniblement. N'ayant, toutefois, rien de grave à me reprocher, je finis par me tranquilliser. L'irritabilité naturelle de mon caractère, augmentée par le mauvais état de ma santé, fit de ma rentrée dans ma famille, une scène violente et passionnée. Puis j'avais sans doute l'air plus malade que je ne le croyais, car qui est-ce qui ne s'accoutume pas à sa figure; aussi mes parents évitèrent-ils toute espèce d'explication, et ils ne s'occupèrent pendant longtemps qu'à calmer ma surexcitation morale et à guérir mes maux physiques. Ma sœur redevint ma compagne fidèle, et nous nous confiâmes mutuellement, nos petits et nos grands chagrins. En concentrant sur elle tous ses penchants didactiques, mon père l'avait privée de toute espèce de distraction, car ses journées étaient entièrement occupées à se perfectionner dans les langues française, italienne et anglaise, à s'exercer sur le clavecin, et à former son écriture. Au reste, elle était encore telle que je l'avais quittée, c'est-à-dire, un être indéfinissable, un mélange bizarre de sévérité et de tendresse, d'entêtement et de déférence, qualités qui se manifestaient, tantôt unies, malgré leur opposition, tantôt diverses par sa propre volonté. C'était ainsi qu'elle avait dirigé toute sa sévérité contre notre père, au point que j'en fus sérieusement effrayé. Ne pouvant lui pardonner de l'avoir enchaînée à la maison pendant les trois années de mon absence, elle niait toutes les bonnes qualités qui le caractérisaient pour ne voir en lui qu'un tyran. Dès qu'il ordonnait, elle obéissait avec promptitude et ponctualité, mais d'une manière si malveillante et si disgracieuse, que ma mère s'en plaignit à moi dès notre premier entretien confidentiel. Ma pauvre sœur, cependant, avait autant et plus que tout autre besoin d'affection ; j'en devins l'objet exclusif. Tous ses loisirs étaient consacrés à me soigner et à m'amuser ; et ses compagnes qu'elle dominait sans le savoir, la secondaient de leur mieux afin de lui être agréables. Quant à mon père, il

jouissait d'une santé parfaite ; et comme il passait ses journées à faire travailler ma sœur, à rédiger sa relation de voyage en Italie, et à accorder son luth pendant beaucoup plus de temps qu'il n'en jouait, il se serait trouvé parfaitement heureux, si, au lieu d'un fils robuste et capable de se faire recevoir docteur en droit, il ne lui était pas revenu un être chétif, qui paraissait encore plus malade de l'âme que du corps. Ne pouvant cacher le dépit que lui causait mon état, il manifestait hautement l'impatient désir de me voir bientôt guéri ; et lorsqu'il m'échappait devant lui quelque expression trahissant mon hypocondrie, il devenait d'une amertume impitoyable. Dans une pareille situation, ma mère qui était d'un naturel vif et gai, passait de bien tristes moments. Le soin de son ménage ne pouvait l'occuper toujours, au reste, son esprit avait besoin de se distraire et de se récréer. La religion lui en offrit le moyen le plus facile, car toutes ses amies étaient d'une piété éclairée et fervente. La plus remarquable de ces dames, était mademoiselle de Klettemberg, qui ne tarda pas à devenir mon amie ; sa conversation et, plus tard ses lettres, m'ont suggéré *les aveux d'une belle âme*, que j'ai insérés dans *Wilhelm Meister*, et qui la peignent aussi fidèlement au physique qu'au moral.

Ma tumeur au cou me faisait toujours beaucoup souffrir ; après l'avoir fait arriver à sa maturité, on l'ouvrit, puis il fallut chaque jour brûler la plaie avec la pierre infernale. Mon médecin, homme habile, actif et savant, possédait l'art si précieux de consoler ses malades, mais ce qui, surtout, lui avait valu une très-grande clientèle, c'est qu'il tenait en réserve, un sel dont l'effet était infaillible ; il le fabriquait lui-même, aussi ne le donnait-il qu'aux malades dont il connaissait la discrétion, car il était très-sévèrement défendu aux médecins d'administrer des médicaments qui n'avaient pas été préparés par un apothicaire. Quand il se trouvait parmi ses malades des personnes instruites et dignes de sa confiance, il leur re-

commandait certains livres dans lesquels le mysticisme, l'alchimie et la chimie, se confondaient dans une seule et même science, car ces livres devaient les mettre à même de découvrir la préparation de ce sel merveilleux qui, par des causes physiques et morales, ne pouvait s'enseigner. Mademoiselle de Klettemberg se laissa prendre à cet appât, parce que le bien-être du corps lui paraissait inséparable de celui de l'âme, et parce qu'elle eût été heureuse de pouvoir préparer un remède propre à soulager les souffrances et à prolonger la vie de ses semblables. Elle s'était déjà procuré l'*Opus-mago cabalisticum* de Walling; mais cet auteur éteint presque aussitôt la lumière qu'il fait briller, ce qui la décida à étudier ce livre avec moi. Nous y joignîmes les œuvres de *Théophrastus Paracelsus*, de *Basilius Valentinus* et de plusieurs autres, parmi lesquels l'*Aurea Catena Homeri*, me plaisait particulièrement, parce que dans cet ouvrage la nature nous apparait dans un enchaînement fantastique, mais fort agréable. Ma mère ne tarda pas à s'associer à ces études qui, pendant un hiver entier occupèrent nos soirées ; et les mystères que nous cherchions vainement à deviner, nous amusaient beaucoup plus que n'aurait pu le faire leur découverte. Ma tumeur était guérie, mais mes organes digestifs étaient tellement affaiblis qu'ils ne pouvaient plus fonctionner sans me causer une véritable agonie, contre laquelle tous les remèdes étaient restés sans effet. Ma mère au désespoir insista tellement auprès du médecin pour obtenir son spécifique, qu'il se décida à me l'administrer ; l'effet en fut aussi prompt que complet, et ma guérison s'acheva comme par enchantement. Il est inutile de dire que ce résultat augmenta notre confiance en ce sel merveilleux, et notre désir de pouvoir le préparer nous-mêmes. Mademoiselle de Klettemberg acheta des fourneaux d'affinage, des alambics, des cornues, et nous nous mîmes à opérer d'après les indications de Welling et les vagues conseils du médecin. Je cherchai d'abord à produire, par des procédés

mystérieux et inusités, *l'arséniate de potasse,* puis je m'occupai du *liquor silicum,* que j'obtins assez facilement, en faisant dissoudre de beaux cailloux dans une quantité suffisante d'alcool. Cette liqueur m'intéressait infiniment et me faisait croire à une *terre vierge* et à la possibilité des effets merveilleux qu'on lui attribue. Je ne tardai cependant pas à me décourager, car j'étais forcé de reconnaître que cette liqueur de cailloux, qui, à ma grande surprise, se présenta une fois à nous sous la forme d'une gelée animale d'une transparence merveilleuse, n'avait pas avec le sel, l'affinité que je lui avais supposée d'abord, et qu'elle finissait toujours par laisser tomber au fond du vase, une poudre dans laquelle je reconnaissais le sable de cailloux, le plus fin qu'il soit possible de s'imaginer, mais j'y cherchais en vain la plus légère trace de cette puissance productive à l'aide de laquelle on aurait pu espérer d'obtenir, non-seulement de la *terre vierge,* mais de faire passer cette terre à l'état de maternité.

Toutes ces opérations sans suite, eurent pour résultat définitif, de m'avoir fait faire des études chimiques qui, plus tard, me devinrent fort utiles dans mes recherches minéralogiques. Une autre occupation, plus en harmonie avec la vie sociale, celle de relire les lettres que j'avais écrites à ma famille pendant mon séjour à Leipzig, m'eût été plus immédiatement utile, si je n'avais pas été trop jeune encore pour profiter des lumières qu'un pareil retour sur le passé, jette sur notre personnalité. En relisant ces lettres, je remarquai, d'abord, que j'avais horriblement négligé mon écriture, mais qu'au bout de quelques mois elle était redevenue régulière et propre, changement que je devais aux instances de Gellert, qui ne cessait de nous recommander de soigner notre écriture autant que notre style. J'aimais à reconnaître que les passages français et anglais de ces lettres, étaient écrits, sinon sans faute, du moins avec beaucoup de grâce et de facilité. D'un autre côté, je trouvais dans cette lecture la preuve

qu'avec les meilleures intentions du monde, mon père m'avait jeté dans la vie excentrique que j'avais menée pendant mon séjour à l'Université. Pour me garantir contre les dangers de la passion du jeu, il m'avait sévèrement défendu de toucher aux cartes. Madame Bœhme était parvenue à me faire comprendre qu'il ne fallait pas prendre cette défense à la lettre, parce qu'elle ne concernait que les excès, et non l'usage modéré dont la bonne société fait un devoir; mais je n'étais déjà plus assez jeune pour devenir un joueur habile, je perdais toujours, et ce qui était pis encore, je faisais perdre mes partenaires. Immédiatement après la mort de madame de Bœhme, je refusai les invitations aux soirées où il fallait jouer sous peine d'être à charge à soi et aux autres. Bientôt on ne m'invita plus et je fus forcé de me créer un autre genre d'amusement. La vie solitaire que l'état de ma santé me forçait de mener pendant les premiers temps de mon retour à Francfort, réveilla mes penchants artistiques, je me remis à dessiner et même à graver. Mes dessins, comme toujours, manquaient de précision et de proportion; c'était le nébuleux et le fantastique qui dominaient. Sur de pareils dessins les gravures ne pouvaient être qu'au-dessous du médiocre; ce qu'il y avait de pis, c'est que mon assiduité à graver, m'attira un violent mal de gorge, parce que je ne prenais pas assez de précautions pour me garantir des émanations malfaisantes de l'eau-forte et du cuivre; je cessai de graver et mon mal se passa. Si nous pouvions, sans devenir des malades imaginaires, faire attention à tout ce qui nous est nuisible, nous nous épargnerions bien des souffrances. Malheureusement il en est de notre nature physique comme de notre nature morale, nous ne reconnaissons nos erreurs, nos défauts que lorsque nous nous en sommes affranchis; et comme les erreurs, les défauts qui nous restent ne ressemblent point à ceux dont nous nous sommes débarrassés, il nous est impossible de les voir tels qu'ils sont, tant que nous

sommes sous leur influence. Comme je devais bientôt partir pour une autre université, je me mis à relire mes poésies. Je les trouvai froides, sèches, superficielles, à l'exception de la *Lubie d'un amant* et des *Complices,* dont je refis l'exposition, d'après les deux premiers actes de *Mina,* dans lesquels Lessing nous a donné le modèle le plus parfait de l'exposition d'un drame.

Je suis sans doute, déjà entré dans trop de détails sur cette époque de ma vie, je ne puis cependant m'empêcher de dire quelques mots encore sur l'ardeur avec laquelle je cherchais à me former des idées positives et précises sur les choses intellectuelles et indéfinies. L'*Histoire de l'Église et des Hérétiques* par Arnold, que je venais de lire, me charmait d'autant plus, que l'auteur était à la fois historien consciencieux et chrétien pieux, et qu'il faisait aimer plusieurs hérétiques dont avant lui on avait fait des monstres. Poussé par l'esprit de contradiction et par l'amour du paradoxe, dont nous avons tous notre bonne part, je me mis à étudier les doctrines de tous les hérétiques; et comme j'avais entendu dire qu'au bout du compte, chacun a sa religion à lui, je finis par m'en bâtir une qui ne manquait pas de bizarrerie, car si elle avait le platonisme pour base, la cabalistique et le mysticisme y entraient pour beaucoup. Je me représentai donc sans peine une divinité éternellement productive; mais comme la production n'est saisissable à la pensée que par la diversité, elle s'est immédiatement manifestée par une seconde divinité, que nous reconnaissons sous le nom de *Fils.* Tous deux continuèrent l'acte de la reproduction et se reflétèrent dans une troisième personne existant par elle-même et ne formant avec les deux autres qu'un même tout éternel et vivant. Par là, le cercle des divinités, se trouve fermé, car ainsi réunis, il ne leur aurait plus été possible de produire un nouvel être parfaitement semblable à eux. L'impulsion cependant avait été donnée au principe producteur, et ils créèrent un quatrième être qui portait en lui un germe de contradic-

tion, car il était en même temps absolu comme ses créateurs, quoique contenu en eux et limité par eux. Cet être, c'était Lucifer; la puissance créatrice lui fut abandonnée, et c'était de lui que devaient désormais découler toutes les existences. A peine avait-il été créé qu'il donna une preuve de son activité en créant à son tour les anges, êtres absolus comme lui, contenus en lui et limités par lui, c'est-à-dire, placés envers lui dans la même position que celle où il se trouvait envers ses créateurs. Ébloui de sa gloire, il oublia son origine jusqu'à se l'attribuer à lui-même ; c'est de cette première ingratitude que découle tout ce qui paraît opposé aux intentions de la Divinité. Plus Lucifer se concentra dans son pouvoir, plus il se sentit mal à l'aise, lui et les esprits qu'il priva ainsi de la douce satisfaction de s'élever vers leur origine divine. Ce fut ainsi qu'arriva la catastrophe qu'on appelle la révolte des anges ; une partie de ces purs esprits se refoule sur Lucifer, tandis que l'autre revient à son véritable point de départ. De cette concentration de la création, qui était sortie de Lucifer, surgit tout ce que nous appelons matière ; mais cette matière qui nous paraît lourde, solide et ténébreuse, n'en est pas moins aussi absolue, aussi puissante, aussi éternelle que la Divinité, puisqu'elle en découle par une filiation directe. Par la défection de Lucifer, la création avait acquis tout ce que la concentration peut donner, mais il lui manquait tout ce qui ne peut s'opérer que par l'expansion ; aussi se trouva-t-elle exposée à se détruire elle-même avec son père, Lucifer. Les Élohim restèrent d'abord spectateurs inactifs de cet état de choses, car ils étaient libres d'attendre les Éons, où l'infini devenu inoccupé leur laisserait de la place pour des créations nouvelles, ou de venir au secours de la création existante ; ils prirent ce dernier parti, et leur volonté suffit pour donner à tout ce qui était, le pouvoir de l'expansion. Le véritable pouls de la vie commençait à battre dans les artères de la création, et Lucifer lui-même ne pouvait se sous-

traire à cette puissance. C'est là l'époque où surgit ce que nous appelons la lumière, où se fit ce que nous appelons le monde. Le pouvoir vivifiant des Élohim, avait beau animer ce monde, il lui manquait un être qui pût rétablir les rapports primitifs de la création avec la Divinité, et l'homme fut créé. S'il était en tout semblable à la Divinité, il se trouvait en même temps dans le cas de Lucifer, c'est-à-dire, qu'il était à la fois absolu et limité. Cette contradiction qui devait le suivre à travers toutes les phases de son existence, pouvait facilement faire prévoir qu'il serait le plus parfait et le plus imparfait, le plus heureux et le plus malheureux des êtres vivants; aussi l'homme à peine créé, ne tarda-t-il pas à imiter l'exemple de Lucifer, et cette seconde chute fut aussi éminente que la première; au reste, la création entière n'est et ne fut autre chose qu'une séparation du point de départ et un retour perpétuel vers lui. Il est facile de voir dans tout ceci, que la rédemption n'a pas seulement été arrêtée depuis toute l'éternité, mais qu'elle est éternellement nécessaire et qu'elle se renouvelera pendant toute la durée des existences. D'après ces données, rien ne me paraissait plus naturel que de voir la Divinité prendre la forme humaine, qui n'a été créée que pour servir d'enveloppe à une substance divine; en prenant cette forme, elle devait nécessairement partager, pour un temps donné, les destinées humaines, afin d'en purifier les jouissances et d'en adoucir les douleurs. L'histoire de toutes les religions, de toutes les philosophies nous apprend que cette grande vérité si indispensable à l'homme, lui a été enseignée à toutes les époques, tantôt par des fables singulières, tantôt par des images bornées. Mais qu'importe la manière par laquelle cet enseignement nous a été transmis, pourvu qu'il nous fasse reconnaître que, si notre situation tend à nous abaisser, elle ne nous en fournit pas moins l'occasion et nous impose même le devoir de nous élever afin de répondre aux intentions de la Divinité à notre égard.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

Je me rends à l'université de Strasbourg pour y étudier le droit. — La société que j'y fréquente. — Passage de la dauphine Marie-Antoinette, par cette ville. — Excursion à la campagne avec mes amis. — Strasbourg et sa cathédrale. — Considérations sur l'architecture. — J'apprends la danse chez un maître de danse français. — Mes relations et mes aventures avec les deux filles de ce maître de danse.

« Désormais le cœur sera souvent ému en faveur des « vertus sociales, et les sentiments les plus délicats se « développeront en lui. Il s'y imprimera surtout une foule « de traits qui ouvriront aux jeunes lecteurs une vue pro- « fonde sur les plus secrets replis de l'âme; et cette vue, « dont Ovide avait embrassé toute l'étendue, sera infini- « ment préférable à l'étude du grec et du latin. La bien- « veillance du Créateur nous a donné une foule de facultés « intellectuelles qu'on ne saurait cultiver trop tôt, et sur « lesquelles le latin et le grec, la logique et la méta- « physique ne peuvent rien. Nous possédons une imagi- « nation qui s'empare du premier objet venu, si nous « ne lui donnons pas des images nobles et pures, afin de « l'accoutumer à saisir le beau, partout où la nature nous « l'offre. Nous avons besoin, non-seulement pour l'étude « des sciences, mais encore pour les pratiques de tous « les jours, d'une foule d'idées et de connaissances, qu'on « ne trouve dans aucun compendium; il est donc indis- « pensable de développer et de purifier nos sentiments, « nos penchants, nos passions. »

Ce passage significatif de la Bibliothèque allemande, n'était pas le seul de ce genre; on nous prêchait de tous

côtés des principes semblables. L'effet qu'ils produisirent sur nous autres jeunes gens, fut d'autant plus décisif, que nous pouvions nous appuyer sur les œuvres de la seconde époque littéraire de Wieland, dont la plus grande partie découlait de pareilles maximes. Que pouvions-nous demander de plus avantageux? La philosophie avec ses exigences abstraites était mise de côté, les langues anciennes dont la connaissance demande tant de peines et de travaux étaient reléguées sur l'arrière-plan; les préceptes sur lesquels Hamelet nous avait déjà dit plus d'un mot à l'oreille, devenaient toujours plus suspects; et ce fut la vie active que nous aimions tant à mener et les passions que nous sentions bouillonner en nous, qu'on nous indiquait comme les objets les plus dignes de nos études. Ces principes étaient si conformes à mes instincts poétiques, que je me rendis, sans aucune résistance, au désir de mon père, qui, dès les premiers jours du printemps, m'envoya à Strasbourg, où je me proposais de mener une vie joyeuse, tout en suivant les cours nécessaires pour me faire recevoir docteur en droit. Je descendis à l'hôtel du Saint-Esprit, et je commençai par visiter la cathédrale, dont j'avais tant entendu parler, et qui s'était dessinée devant mes yeux pendant plusieurs heures avant mon arrivée à Strasbourg. Une rue étroite me conduisit à ce colosse, qui se trouve sur une place également très-étroite, ce qui me fit éprouver un sentiment pénible, qu'au reste, je domptai aussitôt afin de monter aussi vite que possible sur la tour, d'où le soleil, qui était alors dans tout son éclat, me promettait une vue magnifique sur une immense étendue de pays richement éclairé. En envisageant ainsi dans son ensemble un pays que l'on doit habiter quelque temps, on croit voir se dérouler devant soi, une immense table sans inscription. L'œil ne s'arrête que sur les points qui l'attirent par leur propre valeur; les penchants et les passions n'ont encore rien marqué de leur cachet, mais le pressentiment de ce qui arrivera inquiète déjà le jeune cœur, et le be-

soin non satisfait, demande en silence ce qui doit arriver et qui, soit en bien soit en mal, aura le caractère de la localité. En descendant de la tour, je m'arrêtai un moment devant le vénérable édifice qui se présentait devant moi comme quelque chose de monstrueux propre à m'effrayer, si je n'avais pas été saisi en même temps par ce qu'il a de régulier et de fini. Sans m'occuper de cette opposition, je laissai ce merveilleux monument agir paisiblement sur moi par le seul effet de sa présence.

Après avoir pris possession d'un fort joli logement, dans une belle rue au midi du marché au poisson, j'allai remettre mes lettres de recommandation. Une des personnes auxquelles ces lettres étaient adressées, usa de son influence pour me faire recevoir à une table d'hôte aussi agréable qu'amusante et que deux vieilles filles tenaient depuis longtemps de la manière la plus honorable. Cette table d'hôte se composait d'une dizaine de personnes de différents âges. Parmi les hommes âgés, se trouvait un chevalier de Saint-Louis, et un docteur nommé Salzmann; les jeunes gens étaient tous étudiants. Le docteur Salzmann était le doyen de cette table d'hôte qu'il fréquentait depuis de longues années. Il avait près de soixante ans, il était riche et célibataire; et comme une longue habitude l'attachait à cette table d'hôte, il s'en était fait le président, afin de veiller à ce qu'il ne s'y passât rien de répréhensible. Je le consultai sur ce que j'avais de mieux à faire pour être reçu le plus tôt possible; il me donna tous les renseignements que je pouvais désirer, et me recommanda à un répétiteur fort habile. Tout en travaillant sérieusement pour passer mes examens avec honneur, je me livrais à l'étude des sciences naturelles, de l'anatomie et de la médecine vers lesquelles je me sentais attiré par la conversation de mes compagnons de table, presque tous étudiants en médecine. Dès la première année de mon séjour à Strasbourg, l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette, devait passer par cette ville pour se

rendre à Paris, ce qui procura aux étudiants d'assez longues vacances; nous en profitâmes pour aller visiter les apprêts des fêtes par lesquelles on rappelle au peuple qu'il y a de hauts et puissants personnages en ce monde. Sur une des îles du Rhin, entre les deux ponts, on avait élevé un bâtiment dans lequel la jeune princesse devait être remise aux ambassadeurs de son époux. Ce bâtiment se composait d'une très-grande salle, de deux autres moins vastes et de plusieurs chambres latérales. Plus solidement construit, le tout eût été un charmant pavillon d'été dans un parc princier. J'y allais aussi souvent que possible, car je ne pouvais me lasser d'admirer les tapisseries qui garnissaient les deux salles et les chambres latérales. C'était pour la première fois que je voyais ces célèbres tapisseries tissées d'après les cartons de Raphaël, et je pus enfin me faire une juste idée de la perfection dans le dessin. Il n'en fut pas de même de la grande salle; en jetant les yeux sur les splendides hautes lisse qui la décoraient, j'oubliai la beauté du travail, tant le choix des sujets m'indignait. C'était l'imitation de quelques tableaux faits par de très-bons maîtres français, mais ces tableaux représentaient l'histoire de Jason, de Médée et de Créuse. A droite du trône, on voyait la malheureuse fiancée, en proie à toutes les angoisses d'une mort cruelle, à gauche, Jason saisi d'horreur à la vue de ses enfants égorgés, tandis que la furie s'envole dans les airs sur un char enflammé. De pareils sujets me parurent si peu en harmonie avec les circonstances, que je ne pus m'empêcher de m'écrier tout haut :

— Eh quoi! c'est au moment même où la jeune princesse va fouler le sol du pays de son futur époux, qu'on va lui mettre sous les yeux, l'image des noces les plus atroces qu'il soit possible de s'imaginer. Les architectes, les décorateurs, les tapissiers français, ignorent-ils donc que les tableaux ont un sens, qu'ils impressionnent l'esprit et éveillent des pressentiments dans l'âme? Ne dirait-

on pas qu'on a évoqué le plus affreux des fantômes, pour aller au-devant de la plus belle, de la plus joyeuse des fiancées.

Je ne sais ce que j'aurais dit encore, si mes camarades ne m'avaient pas fait quitter la salle. Dès que nous nous trouvâmes seuls, ils me dirent que j'avais eu complétement tort, que les tableaux étaient des ornements, et que jamais personne n'aura la bizarre fantaisie d'y voir des allusions. Je me souviens encore de la bonté remarquable, de l'air distingué, éveillé et imposant en même temps de la jeune princesse. En apprenant qu'on avait pris des mesures sévères pour qu'aucun être infirme ou estropié ne pût se trouver sur son passage, je fis de cette disposition le sujet d'un petit poëme français, dans lequel j'opposais le voyage de la future reine à celui du Christ, qui ne faisait pas un pas sans appeler à lui les infirmes et les estropiés. Mes amis s'amusèrent de cette opposition, mais le chevalier de Saint-Louis critiqua mes vers sans pitié et me prouva si bien qu'ils étaient remplis de fautes de langue et de versification, que je me promis de ne plus jamais faire de vers français et j'ai tenu parole. Lorsque nous reçûmes la nouvelle des désastres affreux qui avaient désolé Paris, à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette avec le Dauphin, les tapisseries dont on avait entouré son trône à Strasbourg, ne furent plus à mes yeux que les pronostics de cette catastrophe.

Les habitants de Strasbourg sont des promeneurs passionnés et ils ont raison de l'être, car les environs de la ville et la ville elle-même offrent les promenades les plus variées, et les plus agréables. Toutes sont très-fréquentées, et la diversité des costumes féminins leur donne quelque chose de pittoresque. Les filles de la bourgeoisie nattaient encore leurs cheveux et les relevaient avec de grandes épingles, et leurs costumes étroits et courts, n'admettaient ni queues ni paniers ; ce qu'il y avait de plus étonnant dans ce costume national, c'était

qu'avec lui les rangs pas nettement tranchés, car beaucoup de nobles l'imposaient encore à leurs filles, mais en général, toutes les femmes de la haute société, s'habillaient à la française. Mon ami Salzmann, qui était fort bien reçu dans cette société, m'y présenta, à ma grande satisfaction, car j'y trouvai tous les amusements que peut désirer un jeune homme. En été, j'étais fort souvent invité à passer des journées entières dans de charmantes maisons de campagne, avec une société bien choisie ; en hiver, il fallait avoir recours au jeu de cartes, mais Salzmann devint mon maître, et je ne tardai pas à jouer passablement. Ce n'était pas, au reste, le premier sacrifice que je faisais au monde, en échange des plaisirs qu'il me procurait. Mon perruquier m'avait déclaré que, vu la manière dont mes cheveux avaient été taillés, il était impossible de me coiffer d'une manière présentable, et qu'il fallait que je portasse un tour de faux cheveux jusqu'à ce que les miens fussent repoussés. Je m'y résignai, et pour ne pas trahir cette supercherie, j'évitai tout exercice violent, ce qui me fit prendre des allures calmes, et borna mes plaisirs à ceux de la conversation.

Notre table d'hôte s'était considérablement augmentee, mais grâce à l'excellente méthode du docteur Salzmann, tout s'y passait toujours dans un ordre parfait. Parmi nos nouveaux commensaux, se trouvait un jeune homme qui, dès le premier abord, m'intéressa beaucoup ; il s'appelait Jung, c'est le même qui, plus tard, s'est fait avantageusement connaître, sous le nom de Stilling. Sa personne, malgré son costume suranné, avait quelque chose d'agréable, sa physionomie était expressive et sa voix naturellement douce, devenait sonore et forte dès qu'il s'animait, ce qui lui arrivait souvent. Sa raison était solide et saine, mais comme il s'appuyait sur le sentiment, il se laissait influencer par les penchants et les passions, et s'enthousiasmait pour tout ce qui était juste, vrai et bon. Les événements simples, mais variés de sa

vie passée, lui avaient inspiré une aveugle confiance dans l'intervention immédiate de Dieu, dès que cette intervention lui devenait nécessaire. C'était au point qu'il n'avait jamais aucun souci, et qu'il faisait tranquillement ses études, quoiqu'il ne possédât jamais assez d'argent à la fois, pour subvenir aux dépenses d'un trimestre. Dans sa première jeunesse, il avait été sur le point de devenir charbonnier, il préféra se faire garçon tailleur. Tout en travaillant à son métier, il était parvenu à se donner une certaine instruction, ce qui l'autorisa à solliciter une place de maître d'école. Cette tentative lui réussit si mal, qu'il fut obligé de revenir à l'aiguille, mais il ne tarda pas à la quitter de nouveau, pour une place d'instituteur particulier. Cet être singulier devait son éducation morale et intellectuelle, à cette classe d'hommes qui se pousse de son chef et parvient à un degré d'instruction, à laquelle on ne saurait refuser son admiration, parce qu'elle s'est développée au milieu d'individus qui, grâce à leurs relations bornées, conservent une conscience nette et un esprit serein. Ce genre d'instruction conduit toujours à une douce sociabilité religieuse; Jung se trouvait dans ce cas. Sa manière d'être n'avait rien d'inconnu pour moi, car je l'avais déjà remarquée chez plusieurs de mes amis; j'aimais les dispositions de son esprit et je n'attaquais jamais sa foi à l'intervention miraculeuse de la Providence dont il se trouvait si heureux. Lerse, également mon commensal, était un jeune homme loyal, et qui savait proportionner ses désirs à sa situation. Je n'ai jamais connu d'étudiant dont les ressources fussent plus bornées que les siennes, et cependant il était le mieux vêtu de nous tous, grâce au soin extrême qu'il prenait de ses vêtements; très-exercé dans l'art de l'escrime, nous l'adoptâmes pour maître dans cet art, et son caractère impartial et conciliant nous le faisait prendre pour juge de tous nos démêlés.

L'état de ma santé était assez satisfaisant pour ne pas

m'arrêter dans mes travaux, mais j'avais conservé une irritabilité nerveuse aussi déréglée que gênante. Tout espèce de bruit m'était odieux, la vue d'êtres malades ou blessés me faisait horreur ; et lorsque je me trouvais à une certaine élévation, j'étais pris de vertiges si violents, qu'il m'était impossible de regarder ce qui était au-dessous de moi. Pour me débarrasser de ces inconvénients, je suivais chaque soir les tambours qui, en battant la retraite, faisaient un bruit à fendre les oreilles; elles en furent d'abord très-incommodées, mais bientôt elles perdirent leur sensibilité maladive. Quant aux vertiges, je les domptai en montant sur la tour de la cathédrale et en m'arrêtant sur une petite terrasse où j'étais, pour ainsi dire suspendu en l'air comme dans une mongolfière. Les premières fois je souffrais horriblement, peu à peu l'impression douloureuse se changea en plaisir, car j'étais devenu capable de regarder et par conséquent, d'apprécier la vue magnifique qui, de toutes parts, s'étendait devant moi. Je me suis applaudi de cette victoire, remportée sur moi-même, toutes les fois que par la suite mes études géologiques me conduisaient sur le bord des précipices ; ou lorsque pour voir de près des œuvres d'art placées à une grande élévation et examiner les édifices commencés, il me fallait monter sur des échafaudages, que je parcourais avec l'assurance d'un charpentier. L'étude de l'anatomie me débarrassa de mon aversion pour les personnes malades, infirmes ou blessées. Après m'être roidi ainsi contre les faiblesses de mes organes, je m'appliquai à dompter les erreurs de mon imagination, qui prêtait aux ténèbres, aux cimetières, aux chapelles, aux églises désertes, aux lieux isolés et peu éclairés, le pouvoir de m'effrayer. Je réussis si bien, que lorsque dans un âge plus avancé, j'ai désiré parfois faire renaître le charme mystérieux des tressaillements de terreurs superstitieuses que j'avais si souvent éprouvées dans jeunesse, il m'a été impossible de le ressusciter.

Il ne faut pas un grand esprit d'observation pour reconnaître qu'on ne se croit jamais aussi exempt de défauts, que lorsqu'on s'arroge le droit de critiquer ceux des autres, et qu'on s'imagine être un personnage, quand on étend ce droit sur les princes et les hommes d'État. Les personnes qui connaissent la situation de la France de cette époque, se feront facilement une juste idée de tout ce qu'on pouvait dire du roi, de la cour et des favoris, dans cette Alsace demi-française. Je m'amusai à faire un recueil de tous ces propos. Le peu que j'en ai conservé m'a prouvé depuis, que les bruits les plus confus, les plus fabuleux même, finissent par gagner de l'importance, puisque, plus tard, quand ce qui alors était secret est devenu de l'histoire, ils servent à apprécier à leur juste valeur, la pénétration et le jugement du public de l'époque.

Les embellissements projetés dans la ville de Strasbourg, nous fournissaient également de nombreux sujets de critique. Un architecte de Paris, nommé Blondel, avait fait le plan de ces embellissements, qui n'avaient encore l'air que de disparates bizarres, car ils ne s'exécutaient qu'à mesure que la vétusté des anciennes maisons, mettait leurs propriétaires dans la nécessité de les reconstruire. L'exil des jésuites qui étaient venus s'établir à Strasbourg, immédiatement après l'incorporation de cette ville au royaume de France, était un grand sujet de joie pour la partie protestante de la population. Conformément à l'esprit de leur ordre, dont le but est de rétablir la religion telle qu'elle était avant la réformation, les Jésuites n'avaient pu manquer d'opprimer les protestants qui, par ce même motif, s'applaudissaient de leur exil.

Toutes les villes ont leurs tragédies locales, dont le souvenir répand la terreur de génération en génération. Le héros de la tragédie strasbourgeoise. est le malheureux *Prætor* Klingling, qui après avoir longtemps exercé un pouvoir absolu sur la ville et la province, et épuisé tout ce que la fortune, le rang et le pouvoir peuvent donner

de jouissances, tomba en disgrâce et fut jeté dans un cachot, où il mourut empoisonné, à ce que prétendent certaines chroniques. En cherchant à me rappeler ce qui me reste encore à dire sur les premiers temps de mon séjour à Strasbourg, ma mémoire me retrace la cathédrale qui, alors, m'intéressait par-dessus tout. Plus je contemplais la façade, plus je sentais que là, le grandiose s'unissait au beau. Pour qu'une masse colossale ne cause ni effroi dans la contemplation de l'ensemble, ni confusion dans l'examen des détails, il faut que le tout s'harmonise par des teintes d'une apparence brunâtre, et que le beau se marie au grand. La cathédrale de Strasbourg est dans toutes ces conditions, aussi mérite-t-elle une description sérieuse, bornons-nous à la façade. Elle représente un carré long debout ; contemplée pendant le crépuscule ou au clair de la lune, les détails disparaissent et l'on ne voit qu'un mur dont la hauteur est agréablement proportionnée à la largeur ; vue au grand jour, on y reconnaît le mur d'un grand édifice qui non-seulement ferme une partie de l'intérieur de cet édifice, mais dont les ouvertures annoncent des dispositions intérieures, qu'il est facile de diviser aussitôt en neuf parties. La grande partie centrale, attire tout d'abord nos regards, puis nous les arrêtons sur deux portes latérales. Au-dessus de la grande porte, s'ouvre une fenêtre en forme de roue qui répand une lumière mystérieuse dans l'intérieur de l'église, sur les deux côtés on voit deux grandes ouvertures en forme de carré long qui, par leur contraste frappant avec la porte du milieu, prouvent qu'elles appartiennent à la construction fondamentale de deux tours très-élevées. Plus haut, trois ouvertures conduisent aux cloches et autres objets nécessaires au culte, plus haut encore, le tout est fermé par la balustrade d'une galerie. Les neuf ouvertures sont divisées en trois compartiments, par quatre piliers dont les dimensions sveltes donnent à l'ensemble quelque chose de léger et de gracieux. Si nous pouvions dépouiller ce mur immense de tous ses orne-

ments, il nous paraîtrait grave, digne, mais sans attraits. Un monument simple et harmonique peut faire naître des impressions nobles, mais la véritable jouissance, c'est-à-dire, la vue d'une chose qui plaît, ne nous arrive que par la perfection et l'harmonie des détails, et c'est sous ce rapport que la cathédrale de Strasbourg ne laisse rien à désirer, car les ornements de chacune de ses parties lui sont tellement appropriés, qu'ils ont l'air de surgir d'eux-mêmes. Les petites choses comme les grandes sont à leur place, et l'immensité nous apparaît sous la forme la plus agréable, comme l'ensemble nous offre l'image de la stabilité et de la durée, dans une construction chargée d'ornements fragiles et percée de mille jours divers. Je ne mentionnerai, comme détails, que les portes perspectivement enclavées dans l'épaisseur des murs et dont les piliers et les cintres pointus sont ornés à l'infini, la fenêtre dont la forme ronde a donné lieu à une merveilleuse rosace, ainsi que le profil de ses rudentures et les sveltes obélisques de ses divisions perpendiculaires. Qu'on se représente les piliers reculant par degrés et accompagnés de petits baldaquins à colonnes légères sur lesquels s'abritent les saints, qu'on se figure chaque nervure, chaque chapitaux terminé par quelque fleur ou figure d'hommes ou d'animaux rendus dans le style lapidaire, et l'on n'aura encore qu'une faible idée de cette admirable façade.

J'avais depuis mon enfance entendu blâmer l'architecture gothique, et comme je n'avais encore jamais vu aucun édifice remarquable de ce style, il m'a fallu un long et consciencieux examen pour apprécier la cathédrale de Strasbourg. En songeant que ce chef-d'œuvre d'architecture avait été construit sur un sol allemand, avec l'argent allemand, sous la protection d'autorités allemandes, sous un souverain allemand et par un architecte allemand, il me prit fantaisie de substituer, en ce qui concerne l'architecture, le mot *allemand* à celui de *gothique*. Je communiquai cette pensée patriotique à mes amis; leur approbation

m'autorisa à la proclamer dans une petite brochure que Herder inséra plus tard, dans son magnifique ouvrage, intitulé : *Sur le Génie et sur l'Art allemand.*

Qu'on me permette d'expliquer le vieil allemand qui sert d'épigraphe à cette partie : « *Ce que jeunesse désire, vieillesse l'a en abondance.* » On pourrait me citer une foule d'expériences qui démentent ce proverbe, mais ce n'est que dans le cas où l'on ne prend pas le mot *désir* dans sa véritable acception. Nos désirs sont le pressentiment de nos facultés, les précurseurs de ce que nous pouvons devenir ; notre imagination nous représente comme existant dans l'avenir, ce que nous voulons, ce que nous pouvons ; et c'est ainsi que le besoin de posséder en réalité ce dont nous jouissons déjà idéalement, fait de chaque pas dont nous avançons dans la vie, l'accomplissement d'une partie de nos désirs. Si le sort nous favorise, nous y arrivons en droite ligne ; s'il nous est contraire, nous y arrivons par de longs détours, mais enfin nous y arrivons. C'est ainsi que les uns parviennent à la fortune, aux honneurs, à de vastes et hautes connaissances ; d'autres encore, et ce sont là les mieux partagés, n'ont de désirs réellement prononcés, que ceux d'agir de tous côtés et d'étendre leur activité sur tous les objets ; la restriction de la nature humaine et les obstacles fortuits, forcent le jeune homme qui se trouve dans ce cas, à abandonner ce qu'il a commencé, à laisser tomber ce qu'il vient de saisir, mais qu'il ne s'inquiète point, il trouvera plus tard le moyen d'utiliser ce qu'il croyait perdu, et il apprendra à reconnaître que parmi les choses qui l'attiraient, toutes ne pouvaient pas lui être utiles ; et c'est alors seulement que se développe le sentiment sublime qui nous dit que l'ensemble de l'humanité est la seule individualité parfaite, et que l'individu isolé ne peut être content et heureux, qu'autant qu'il aura le courage de l'être, par le contentement et le bonheur de tous. Cette observation est d'autant plus à sa place, qu'en songeant au penchant qui m'attirait vers ces anciens édifices et au temps que je leur

ai consacré, je devrais me faire un crime de l'oubli où je les ai laissés, pour me livrer à un art d'une puissance plus immédiatement développante.

Plusieurs jeunes gens des plus remarquables consacrèrent leurs talents, leurs forces intellectuelles, leur temps et leur fortune, à la juste appréciation des monuments du passé, que moi aussi, sans doute, j'aurais trouvés dignes d'une étude spéciale. J'appréciais, surtout, le digne Sulpice Boisserce, qui s'occupa sans relâche, à reproduire par de magnifiques gravures, le dôme de Cologne, comme un modèle de ces conceptions hardies qui, dans le sens babylonien, tendaient vers le ciel et se trouvaient tellement au-dessus des ressources matérielles de la terre, que leur exécution ne pouvait manquer de s'arrêter souvent et de rester enfin inachevée. Il serait à désirer que tous ceux qui, par leur fortune, leur mérite ou leur position sociale influencent l'opinion publique, encourageassent des entreprises dans le genre de celle de Boissercé, afin que nous puissions contempler dans toute leur étendue gigantesque, les intentions de nos ancètres et la puissance colossale de leur vouloir. Si pour ces sortes de résultats qui prouvent qu'en effet on a dans la vieillesse en abondance ce qu'on a désiré dans la jeunesse, on peut s'en remettre au temps, il est des choses qui, semblables à certains fruits mûrs, demandent à être cueillis et savourés à l'instant.

Que mes lecteurs me permettent d'arriver par un brusque détour à la danse, cet art joyeux qui, chaque jour se déployait devant moi, non-seulement à Strasbourg, mais par toute l'Alsace. Mon père nous avait d'abord donné, à ma sœur et à moi, des leçons de danse que, vu son caractère grave et sévère, on trouverait sans doute fort singulières, si je ne me hàtais pas d'ajouter qu'il les bornait au menuet. Il est vrai que les danses que j'avais vues au théâtre français, m'avaient tellement impressionné, que parfois je priais mon père de jouer un air plus gai, pour lequel j'improvisais aussitôt les pas et les poses ; quant à

la mesure, elle était inhérente à tous mes mouvements. Ces exercices bizarres, auxquels ma sœur prenait part par amour pour moi, amusaient beaucoup notre père, qui, souvent même se plaisait à faire danser des singes d'une façon semblable. Ma mésaventure avec Gretchen et ses cousins, m'avait fait perdre le goût de ces grotesques ballets, et je n'avais plus éprouvé ni à Leipzig ni à Francfort, le besoin de remuer mes membres en cadence, mais à Strasbourg je le sentis renaître tout à coup : c'est qu'en été on y voyait danser sur toutes les places publiques ; et les personnes riches donnaient des bals champêtres dans leurs maisons de campagne, en attendant les bals masqués de l'hiver. Dans un pareil monde, un jeune homme qui ne sait pas danser, est inutile et, par conséquent, déplacé. Pénétré de cette vérité, un de mes amis me conduisit chez son maître de danse qui passait pour fort habile et qui l'était en effet. C'était un de ces Français dont la politesse, quoique sèche, paraît bienveillante, parce qu'elle est gracieuse; ses leçons me furent d'autant plus profitables, qu'il s'y faisait seconder par ses deux filles, qui pouvaient avoir une vingtaine d'années, et qui depuis longtemps étaient façonnées à la danse. Toutes deux étaient fort jolies, et je faisais tous mes efforts pour ne pas leur paraître ridicule, ce qui me fit faire des progrès très-rapides. Comme elles menaient une vie fort retirée, elles me priaient souvent de rester un peu avec elles après la leçon, ce que je faisais avec beaucoup de plaisir, car la plus jeune, qui s'appelait Émilie, me plaisait infiniment ; toutes deux, au reste, avaient des manières décentes et distinguées. Lucinde, c'était le nom de l'aînée, plus belle, peut-être que sa sœur, me donnait constamment des preuves d'une attention particulière. Pour elle, jamais la leçon n'était assez longue, tandis qu'Émilie se faisait appeler plus d'une fois avant de se décider à venir relayer sa sœur pour danser avec moi; sans manquer précisément d'égards, elle était silencieuse et presque froide. J'appris le motif de cette conduite, lorsqu'un jour après la

leçon, je voulais passer au salon où j'espérais la trouver ; Lucinde qui était près de moi me retint.

— Attendez un peu, me dit-elle, ma sœur, il faut bien que je vous l'avoue, est en ce moment avec une tireuse de cartes, qui doit lui dire ce que fait et pense un ami absent, auquel elle a donné son cœur et sur lequel elle a fondé toutes ses espérances. Mon cœur à moi, ajouta-t-elle, est libre, mais il faudra que je m'accoutume à le voir dédaigné.

Je commençai par lui répondre quelques politesses d'usage, puis je l'engageai à consulter la tireuse de cartes, en assurant que moi aussi j'aurais recours à son art, dont je serais d'autant plus charmé de faire l'expérience, que je n'y ajoutais aucune foi. Elle blâma mon incrédulité ; me dit que les cartes ne mentaient jamais quand on ne les consultait pas pour s'en moquer, et finit par me conduire auprès de sa sœur, après s'être assurée, toutefois, que la sorcière avait terminé sa tâche. Émilie était charmante, car la vieille venait de lui annoncer que ses vœux seraient accomplis. Lucinde se fit faire les cartes à son tour, mais elles étaient tellement mauvaises que la sorcière n'osa les lui expliquer, elle insista. La vieille lui dit alors qu'elle aimait, et qu'elle n'était point payée de retour parce qu'une autre personne se trouvait entre elle et l'objet de ses affections. La jeune fille éclata en sanglots et s'enfuit, Émilie m'engagea vivement à la suivre et à la consoler. Je ne savais que faire, car comment aurais-je pu la consoler sans lui donner des espérances qu'il n'était pas en mon pouvoir de réaliser ? Je la plaignais, mais j'aimais sa sœur. Je la priai de m'accompagner, elle y consentit en me déclarant, toutefois, que sa vue ne servirait qu'à irriter sa sœur. Nous trouvâmes la porte de la chambre fermée, et malgré nos instances, nous ne pûmes nous faire ouvrir ni obtenir un mot de réponse; force nous fut de retourner au salon. Je récompensai généreusement la vieille du mal qu'elle venait de faire. D'après les ordres d'Émilie, elle avait déjà

disposé les cartes à mon intention, mais je partis en m'écriant que je ne voulais pas être témoin de l'épreuve. Je n'eus pas le courage d'aller prendre ma leçon le lendemain. Un jeune garçon par lequel ces dames m'avaient souvent envoyé des messages et qui leur apportait des fleurs et des fruits de ma part, vint le soir me remettre un billet d'Émilie, qui me priait de ne pas manquer la leçon du jour suivant. J'arrivai à l'heure accoutumée, je dansai avec Émilie un menuet, dont le maître fut si satisfait, qu'il déclara n'avoir jamais vu un couple plus gracieux et plus habile. Dès que je fus seul avec Émilie, elle m'apprit que sa sœur était malade et alitée.

— Que cela ne vous chagrine point, ajouta-t-elle, sa maladie n'est qu'imaginaire, et c'est par ces accès qu'elle soulage, à son insu, les souffrances de son âme, car elle se console, en inventant toutes sortes de genres de mort romanesques qui la feront regretter amèrement par tous ceux dont elle croit avoir à se plaindre. Hier au soir, par exemple, elle m'a déclaré que cette fois elle était sûre de mourir, et qu'au dernier moment, il fallait lui amener l'ingrat qui causait sa mort, parce qu'elle voulait rendre l'âme en l'accablant de reproches.

— Je ne suis point coupable, m'écriai-je, je ne lui ai jamais donné aucun témoignage d'amour, vous le savez mieux que personne.

— Je vous comprends, dit Émilie, et nous finirions par être tous très-malheureux si je n'avais pas le courage de prendre un parti décisif. Mon père a déjà déclaré plus d'une fois que, pour un jeune homme qui ne veut pas faire profession de la danse, vous en savez plus qu'il ne vous en faut, ne mettez donc plus jamais les pieds dans cette maison.

— Et c'est vous qui me donnez un pareil conseil?

—Oui, j'y suis forcée. Après votre départ j'ai fait tirer les cartes pour vous; elles m'ont confirmé ce que je soupçonnais depuis longtemps, c'est-à-dire que votre position est infiniment au-dessus de la nôtre. Dans ces mêmes cartes,

ma pauvre sœur était toujours loin de vous, tandis que vous cherchiez à vous approcher d'une autre dame, qu'un jeune homme vous empêchait d'atteindre ; je me suis reconnue dans cette dame. Un ami absent en ce moment, possède mon cœur et je lui ai promis ma main. Je l'aime encore, mais qui peut me répondre que je resterai toujours indifférente à vos soins ; et quelle serait alors votre position entre deux sœurs que vous auriez rendues egalement malheureuses, l'une par votre indifférence, l'autre par votre amour, puisque cet amour ne saurait être que passager. Adieu, ajouta-t-elle en me tendant la main.

J'hésitais, elle me conduisit vers la porte.

— Pour vous prouver, reprit-elle, que nous ne devons plus jamais nous revoir, recevez ce qu'en toute autre circonstance je vous aurais refusé.

Et, jetant ses bras autour de mon cou, elle me donna un long et tendre baiser. Au même instant la porte s'ouvrit, et Lucinde se précipita vers nous en s'écriant :

— Moi aussi je veux lui faire mes adieux.

Émilie me repoussa, Lucinde m'enlaça de ses bras, me pressa sur son cœur et cacha mon visage sous les longues boucles noires de sa chevelure, puis elle se détacha de moi et me regarda d'un air grave et sérieux. J'allais prendre sa main et lui dire quelque chose d'aimable, mais elle se mit à parcourir la chambre à grands pas et finit par se jeter dans un coin du canapé. Émilie alla se placer près d'elle et chercha à l'apaiser. Alors commença une scène dont le souvenir m'est encore pénible et qui, quoique peu dramatique par elle-même, pourrait cependant produire un grand effet sur le théâtre, si elle était rendue par une actrice vive et sensible.

— Ce n'est pas pour la première fois, s'écria Lucinde en repoussant sa sœur, que tu m'enlèves un cœur disposé à se donner à moi. Ton fiancé aussi m'a aimée d'abord, puis tu me l'as ravi comme tu me ravis ce jeune homme, sans pour cela renoncer à l'autre ; tu t'entends à retenir

un grand nombre d'hommes à la fois. Je suis franche et sincère, on me connaît bien vite et on me néglige ; toi, tu es sournoise et dissimulée et on s'attache à toi parce qu'on croit que tu caches des qualités merveilleuses ! Eh bien. tu ne caches rien, rien qu'un cœur égoïste et froid.

Et s'animant toujours davantage, elle finit par reprocher à sa sœur des choses que je n'avais pas besoin d'entendre. Émilie me fit signe de m'éloigner, Lucinde s'en aperçut, car la jalousie et le soupçon ont des milliers d'yeux et d'oreilles pour tout voir, pour tout entendre. S'élançant d'un bond vers moi, elle me regarda en silence comme si elle réfléchissait à ce qu'elle devait faire.

— Je sais que je vous ai perdu, dit-elle enfin, mais toi, ma sœur, tu ne l'auras pas !

Et passant ses mains dans mes cheveux, elle approcha mon visage du sien et imprima sur mes lèvres plusieurs baisers brûlants, puis elle s'écria d'une voix saccadée :

— Malheur ! trois fois malheur ! et pour toujours malheur ! sur celle qui, pour la première fois après moi, appuiera ses lèvres sur celles que je viens de frapper de cette malédiction !

Et s'adressant à sa sœur.

— Ose maintenant entretenir des relations avec lui !... Le ciel m'exaucera, j'en suis sûre !

Puis elle se tourna vers moi en me criant de partir le plus vite possible. Je descendis l'escalier en hâte et fermement résolu de ne plus reparaître dans cette maison.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

Klopstock et la nouvelle poésie allemande. — Je fais la connaissance de Herder. — Mes rapports avec lui. — Caractère de cet homme remarquable. — Le *Vicaire de Wakefield.* — Une excursion en Alsace. — Une famille de ministre protestant dans les environs de Strasbourg. — Manière bizarre dont je m'introduis dans cette famille. — Elle devient pour moi la réalisation du *Vicaire de Wakefield.* — Frédérique. — Mes amours avec cette jeune personne.

Depuis que les poëtes allemands avaient cessé de former une corporation, il n'y avait aucune place déterminée pour eux dans la société, et le hasard seul, décidait du sort que devait leur procurer leur talent. Un pauvre jeune homme qui avait la conscience de ses facultés poétiques, était forcé de les gaspiller pour se procurer des moyens d'existence, s'il ne voulait pas descendre au rôle de parasite et de bouffon. Les muses ne se plaisaient à favoriser que les hommes haut placés, sans doute parce qu'elles avaient leur large part de la gloire dont ces hommes parvenaient à s'entourer. Ce fut ainsi que des gentilshommes façonnés à la vie du grand monde, tel que Hagedorn, des bourgeois magnifiques, tel que Brockes, des savants consommés, tel que Haller, des hommes d'État et des administrateurs, tels que Rabner, Uz et Weisse, prirent place parmi les premiers de la nation. Le temps était venu où le génie devait créer au poëte, une position indépendante et digne. Klopstock réunit toutes les qualités nécessaires pour ouvrir les portes de cette époque nouvelle. Prédisposé par une éducation solide et grave à faire un très grand cas de lui-même et de ses productions, il dirigea ses

travaux vers l'objet le plus élevé que puisse concevoir la pensée humaine; et le Messie, dont le nom renferme à lui seul toutes les perfections imaginables, fut glorifié par lui. Oui, c'est le Rédempteur qui, à travers les destinées les plus vulgaires et les souffrances les plus cruelles de la terre, marche vers le plus éclatant triomphe céleste, que Klopstock a choisi pour héros de son poëme. La paix qui devait nécessairement régner dans l'âme du poëte pendant qu'il travaillait à cette œuvre sublime, se communique à tous ses lecteurs qui, par cette raison, n'oseraient laisser parler en eux, les exigences auxquelles l'art toujours progressant, ne renonce qu'à regret. La dignité de l'objet traité, augmente chez le poëte le sentiment de la dignité de sa personnalité. L'espoir que lui-même ferait un jour partie de ces légions d'anges qu'il décrit si bien et que l'Homme-Dieu l'y distinguerait et le remercierait face à face, des peines qu'il s'était données pour le célébrer sur cette terre, était un sentiment si pur et si naïf, que personne ne songeait à l'en blâmer; aussi ne tarda-t-il pas à arriver à la conviction qu'il y avait quelque chose de sacré en lui, ce qui lui imposa le devoir de mettre toutes ses actions en harmonie avec cette position exceptionnelle. Le lien pur et calme qui l'unissait à Metta, la sainteté de leur mariage, si chaste et si court, l'aversion de l'époux survivant pour une seconde union, tout cela était de nature à ce qu'il pût se le rappeler, avec honneur, dans l'assemblée générale des bienheureux. A ce respect religieux de lui-même, il faut ajouter les allures posées, le langage laconique, les manières réservées qu'il acquit pendant son séjour à la cour de Danemark; et l'on comprendra l'air ministériel, presque diplomatique qui le caractérisa pendant le reste de sa vie, et qui contrastait singulièrement avec son naturel simple et sa sensibilité exquise. On n'a cessé de parler de l'influence qu'il exerçait sur la jeunesse, mais on a oublié de dire qu'il a fait bien des efforts généreux pour aider aux jeunes intelligences poétiques à se produire et

à se classer dans la vie réelle. Un autre poëte allemand, s'est plus que lui encore, immortalisé par l'appui efficace que trouvaient près de lui tous les jeunes littérateurs privés de fortune, et, qui, grâce à cet appui, arrivaient au succès que méritaient leurs talents. Tout le monde aura sans doute deviné que je parle de Gleim. Une double activité, celle de travailler et de faire travailler les autres, était tellement conforme à sa nature, qu'il lui eût été tout aussi impossible de vivre sans respirer, que sans composer des poésies, et sans venir en aide aux talents nécessiteux. La haute opinion que Klopstock et Gleim étaient autorisés à concevoir d'eux, avait produit de grands et beaux résultats, mais elle eut l'inconvénient de leur faire attacher trop d'importance à tout ce qui les concernait personnellement. D'un autre côté la conscience de la haute valeur de leur approbation, les engageait à n'épargner ni l'encre ni le papier pour témoigner cette approbation à tous ceux qui réclamaient leurs conseils, d'où il résulta des correspondances dont la nullité étonne à juste titre. Le public actuel regrette beaucoup que ces lettres aient été imprimées, mais c'est à tort ; car elles prouvent que les gens du monde, riches et d'une haute naissance, jouissent seuls du privilége de remplir leur vie privée d'une manière digne d'intéresser le public, et que les hommes les plus remarquables par leurs talents et leur science deviennent plus insignifiants dans leur intérieur, à mesure qu'ils s'éloignent du seul monde où nous pouvons trouver les matériaux nécessaires à notre perfectionnement.

L'activité de ces deux grands hommes avait atteint son plus glorieux période, lorsque le désir de nous utiliser à notre tour, s'empara de nous autres jeunes gens. J'étais sur le point de me laisser aller à cet échange d'éloges complaisants et sans restriction, qu'il était de mode alors de se prodiguer sur ses productions mutuelles; aussi ne puis-je assez me féliciter du hasard qui me fit faire la connaissance de Herder. Cette rencontre inattendue qui fut

suivie de relations intimes et durables, mit mon orgueil, ma vanité et ma complaisance pour moi-même à une épreuve d'autant plus rude et plus sensible, que je n'y avais pas été préparé par l'esprit de l'époque. Herder qui voyageait avec le prince de Holstein-Eutin atteint d'une sombre mélancolie, venait d'arriver à Strasbourg. Dès que nous en fûmes instruits, nous éprouvâmes le plus vif désir de faire sa connaissance ; je devais jouir de ce bonheur le premier et d'une manière fort inattendue. J'étais allé à l'hôtel du Saint-Esprit, pour rendre visite à un des illustres voyageurs, dont cet hôtel était alors encombré. Au bas de l'escalier, je rencontrai un étranger, qui, ainsi que moi, se disposait à monter. Son costume annonçait un ecclésiastique. Ses cheveux poudrés étaient relevés en grosses boucles ; il portait un habit noir et un long manteau de soie de la même couleur, et dont les pans relevés étaient enfoncés dans ses poches. Cette élégance un peu affectée, et l'affabilité gracieuse répandue sur toute sa personne, que j'avais entendu décrire tant de fois, ne me permirent pas de douter que je me trouvais devant le célèbre Herder, et je lui adressai la parole de manière à lui prouver que je le connaissais. Il me demanda mon nom, je m'empressai de le lui dire, quoique je susse fort bien qu'il ne pouvait avoir aucune importance pour lui. La franchise confiante avec laquelle je l'avais abordé, lui avait plu, sans doute, car il me traita avec bienveillance ; et, pendant que nous montions l'escalier ensemble, une conversation animée s'engagea entre nous. Au moment de nous séparer, je lui demandai la permission d'aller le voir chez lui, et il me l'accorda fort gracieusement. Je m'empressai de profiter de cette permission, et mes visites devinrent très-fréquentes, car je me sentais fortement attiré vers lui. Ses manières, sans être précisément gracieuses, avaient quelque chose de doux, d'avenant, et sa physionomie répondait à ses manières. Il avait le visage rond, et son beau front élevé était plein d'expression ; son nez était un peu écrasé et ses

lèvres relevées, mais l'ensemble de sa bouche annonçait une aimable individualité. Sous ses noirs sourcils brillaient deux yeux d'un noir de charbon, et qui ne manquaient jamais l'effet qu'ils voulaient produire, quoique l'un d'eux fût toujours rouge et enflammé. Les questions bienveillantes qu'il aimait à m'adresser, l'avaient initié à tout ce qui me concernait. J'étais naturellement communicatif, et il m'eût été impossible d'avoir un secret pour lui, car l'influence qu'il exerçait sur moi, devenait toujours plus irrésistible. Bientôt cependant je devais sentir l'effet de ses facultés répulsives, qui m'impressionnèrent bien désagréablement. Il venait de se séparer du prince pour s'arrêter à Strasbourg et se faire guérir de son mal d'yeux. Combien je m'applaudis alors des efforts que j'avais faits pour surmonter cette sensibilité outrée qui, en nous mettant hors d'état de voir souffrir les autres, nous empêche de les soulager. Assistant à l'opération et aux douloureux pansements qui la suivirent, j'eus le bonheur d'être utile à un homme si haut placé dans mon estime. Son courage et sa patience, me pénétrèrent d'admiration, car, dans ces cruels moments, il semblait souffrir beaucoup moins que nous; mais le reste du temps, il nous tourmentait cruellement par les brusques changements de son humeur. Je dis nous, parce que je trouvais toujours près de lui un chirurgien russe nommé Peglow, qui était venu à Strasbourg pour se perfectionner dans la chirurgie, sous la direction de Lobstein; nous nous partagions en amis, les soins qu'exigeait notre cher malade.

Quand Herder le voulait, il nous charmait par ses manières séduisantes et sa conversation spirituelle, mais il lui était tout aussi facile de nous blesser et de nous affliger. Ce pouvoir qui attire et repousse tour à tour, est commun à tous les hommes, quoique à des degrés différents. La plupart cachent les facultés répulsives, il n'en est point qui sachent les dominer entièrement. Quant à Herder, j'ai toujours attribué l'ironie amère et l'esprit contrariant qui

le dominaient si souvent, à son état maladif, état dont, en général, on n'approfondit pas assez les résultats moraux. On ne porterait pas tant de faux jugements sur certains caractères, si on n'admettait pas que tous les hommes sont toujours en parfaite santé et que, par conséquent, ils doivent penser et agir comme tels. Pendant tout le temps que dura le traitement de Herder, je le visitais chaque matin et chaque soir, parfois même, je passais des journées entières près de lui. Peu à peu je m'habituai à ses perpétuelles gronderies, car j'avais appris en même temps à apprécier ses nobles qualités dans toute leur étendue. Il avait cinq ans de plus que moi, différence très-sensible à l'âge où nous étions alors; et, comme je l'acceptais pour ce qu'il était en effet, ainsi qu'il l'avait déjà prouvé par ses écrits, je me trouvais tellement au-dessous de lui, qu'il me dominait sans restriction. Jusque-là, les personnes supérieures avec lesquelles je m'étais trouvé en contact, avaient cherché à me former avec une douceur et une indulgence, qui m'avaient gâté peut-être; tandis qu'il m'a toujours été impossible, quoi que j'aie pu faire, d'obtenir l'approbation complète de Herder. La lutte constante entre les sentiments d'admiration et d'amitié qu'il m'inspirait, et le déplaisir qu'il me causait sans cesse, me jeta avec moi-même dans une contradiction fort désagréable et que je n'avais point encore éprouvée. Sa conversation était si instructive, que chaque jour il éclairait mon intelligence, par quelque nouveau trait de lumière. Mon séjour à l'université de Leipzig, la vie que j'avais menée à mon retour à Francfort, et, surtout, les études chimiques, alchimiques et mystiques auxquelles je m'étais livré avec mademoiselle de Klettemberg, m'avaient plongé dans des régions ténébreuses, où rien de ce qui se passait dans le monde littéraire n'avait pu pénétrer. Herder m'initia tout d'un coup au mouvement qui s'y opérait, et auquel il avait puissamment contribué par ses *fragments sur la nouvelle littérature allemande*, *par ses forêts critiques*, et par plusieurs autres

ouvrages remarquables qu'il avait déjà fait paraître. Si l'on songe à tout ce qu'il a fait depuis en faveur de ce mouvement intellectuel et moral, on comprendra quelles étaient alors les tendances de son génie et quelle fermentation d'esprit se cachait sous son calme apparent. Dès les premiers temps de notre liaison, il m'avait confié son intention de concourir au prix proposé par l'Académie de Berlin, pour le meilleur ouvrage sur l'origine des langues. Son travail étant presque terminé, il me communiqua son manuscrit, que je lus facilement, car il avait une très-belle écriture. Jamais encore ma pensée ne s'était arrêtée sur de semblables sujets; le milieu des choses m'avait occupé trop vivement, pour qu'il m'eût été possible de songer à leur commencement ou à leur fin. Au reste, la question par elle-même me paraissait oiseuse, il me semblait que, puisque Dieu a créé les hommes, le don de la parole devait être inné chez eux, aussi bien que la faculté de marcher la tête levée; et qu'il devait leur être aussi facile de s'apercevoir que, par la langue, les lèvres et le gosier, ils pouvaient exprimer leurs pensées, que de sentir qu'il leur suffisait de leurs deux pieds, pour se transporter d'un lieu à un autre. Je me disais : Si l'homme est d'origine divine, la langue l'est aussi, s'il n'est qu'un produit fortuit de la nature, la langue est fortuite et naturelle comme lui; en un mot, il ne m'était pas plus possible de séparer l'homme de la langue que de séparer l'âme du corps. Silberschlag, qui, malgré son réalisme un peu cru, avait de l'idéalisme dans l'imagination, s'était décidé pour l'origine divine; c'est-à-dire, qu'il a fait jouer à Dieu le rôle de maître d'école de nos premiers parents; tandis que le traité de Herder tendait à prouver que l'homme pouvait et devait, par sa seule qualité d'homme, arriver à un langage combiné, sans autre secours que celui de ses propres forces. J'avais lu son manuscrit avec beaucoup d'intérêt, mais je n'étais pas assez érudit pour motiver un jugement; je me bornai donc à lui témoigner

mon admiration, avec quelques remarques fondées sur mes sensations. Le tout fut très-mal reçu; avec lui j'avais beau approuver ou blâmer, j'étais toujours sûr d'être réprimandé. Pendant son long et douloureux traitement, son esprit ne perdit rien de sa vivacité naturelle, mais elle ne se manifestait plus que par des railleries amères. S'étant aperçu que j'étalais pompeusement chez moi des livres que je ne lisais jamais, il m'en demanda quelques-uns en vers ironiques, et dans lesquels il jouait sur mon nom d'une manière peu digne de lui. Une autre fois je lui vantais la beauté de quelques tableaux de la galerie de Dresde, et il me railla sans pitié sur mon peu de connaissance en peinture. Il est vrai qu'alors je n'avais encore aucune idée de l'élévation et de la noblesse de l'école italienne; et Domico Feti était pour moi un grand artiste, parce qu'il représentait avec goût, les paraboles du Nouveau Testament. Mais l'hébraïque Herder, doué de l'instinct le plus savant et le plus délicat de l'art, ne voyait que de plates parodies dans les tableaux de ce maître, qui ravalait les plus sublimes mystères au niveau des scènes de la vie vulgaire. Je pourrais citer une foule de leçons de ce genre, qui toutes, me furent très-utiles. Elles blessaient, il est vrai, ma vanité au vif, mais je savais apprécier ce qui pouvait m'éclairer sur le danger des opinions et des penchants que j'avais nourris dans ma première jeunesse; aussi ne se passait-il pas un jour sans que je profitasse de quelque chose dans la société de Herder. En m'initiant à la poésie des Hébreux, dont il s'occupait déjà avec ardeur, et en m'engageant à recueillir les poëmes populaires de l'Alsace, il me fit comprendre que la poésie, loin d'être la propriété exclusive de quelques hommes de talent, est le patrimoine universel du monde et des peuples. Je dévorais tout ce qu'il voulait m'enseigner, et je continuais en même temps à étudier les sciences naturelles, car on a toujours assez de loisir pour tout, quand on sait bien l'employer. Pendant le peu de temps que je vécus ainsi avec Herder, je découvris en lui

le germe de tout ce qu'il a fait de remarquable par la suite, et j'appris à m'approprier enfin mes connaissances acquises, à les compléter et à les rattacher à un but élevé. Si Herder avait été plus méthodique, il aurait pu donner à mes facultés une direction aussi précieuse que stable, mais il était plus disposé à examiner, à exciter qu'à diriger et à guider. C'est ainsi qu'en me faisant connaître les œuvres de Hamann, il riait de mes vains efforts pour comprendre ses *feuilles sibylliques*, au lieu de m'expliquer la marche et les tendances de cet esprit singulier, dont je ne fus pas moins vivement préoccupé, sans savoir où cela pourrait me conduire un jour.

Lobstein avait prolongé son traitement bien au delà de l'époque fixée et répété souvent les mêmes remèdes, ce qui pouvait faire craindre que la guérison promise n'eût pas lieu ; et cette crainte devint bientôt une certitude. Si jusque-là j'avais admiré le courage et la patience de Herder, je ne pus m'empêcher de vénérer la mélancolique résignation avec laquelle il supportait la conviction de conserver toute sa vie une infirmité qui détruisait presque tout le charme de sa physionomie. Cette résignation était d'autant plus admirable, qu'il ne s'était décidé à se faire opérer que, parce que, avec l'infirmité dont il était affligé, il n'avait pas voulu s'unir à une jeune personne qu'il aimait et qui le payait de retour. Son séjour à Strasbourg étant devenu inutile, il se hâta de partir ; et comme ce séjour lui avait été aussi désagréable que dispendieux, j'empruntai pour lui une somme d'argent qu'il devait rendre à une époque déterminée. Il la laissa passer sans envoyer ni lettre ni argent, ce qui me mit dans un très-grand embarras. Au bout de quelques mois, je reçus enfin les fonds nécessaires pour satisfaire notre créancier mutuel : mais au lieu de remerciements ou d'excuses, il accompagna cet envoi de vers burlesques, remplis d'une ironie amère, propre à donner très-mauvaise opinion de lui à tout autre qu'à moi. Il n'est jamais permis de parler des défauts d'autrui que

lorsqu'on a la conviction que par là, on arrivera à un résultat d'une utilité générale. Cette vérité me donne le droit de faire ici une observation de circonstance. La reconnaissance et l'ingratitude sont des faits qui, dans le monde moral, se présentent à chaque instant, et sur lesquels les hommes ne s'entendent que très-difficilement. Pour ma part, j'établis une grande distinction entre la non-reconnaissance, la répugnance à se montrer reconnaissant et l'ingratitude. La non-reconnaissance est innée chez l'homme, car elle découle de son heureuse facilité à oublier le bien et le mal, ce qui rend seul possible la continuation de son existence. Pour exister seulement passablement, il a besoin du concours de tant d'objets, que s'il lui fallait rendre au soleil et à la terre, à Dieu et à la nature, aux ancêtres et aux parents, aux amis et aux camarades, le culte de reconnaissance qui leur est dû, il ne lui resterait ni le temps ni la force nécessaire pour recevoir de nouveaux bienfaits, c'est-à-dire, pour continuer à exister. La répugnance à se montrer reconnaissant est rare, et ne se manifeste que chez des personnes remarquables, qui, avec de grandes dispositions et la conscience de leur valeur, sont parties des classes les plus pauvres, et qui, par conséquent, ont été à chaque pas, forcées d'accepter des secours presque toujours empoisonnés par la grossièreté du bienfaiteur. Si on se laisse dominer par ces vérités, on arrive bientôt à ne plus voir dans un bienfaiteur qu'un étranger auquel, à la rigueur, on ne craindrait pas de nuire si notre intérêt l'exigeait ; et c'est là, que commence l'ingratitude. Dans un récit biographique, on a le droit de parler de soi, je dirai donc que, de mon naturel, je suis aussi peu reconnaissant que qui que ce soit, et que la vive sensation d'un malentendu momentané, pourrait très-facilement m'entraîner jusqu'à l'ingratitude. Pour remédier à ce danger, je me suis accoutumé à me rappeler, à l'occasion de tout ce que je possède, si je le dois à un don, à un échange ou à un achat Grâce à cette habitude, tout ce qui nous en-

toure s'anime, les dons revivent dans notre pensée, leurs images nous préparent d'agréables souvenirs, et l'ingratitude devient impossible.

Avant de détourner mes regards de mes relations avec Herder, qui ont été pour moi si riches en conséquences heureuses, il faut que j'en dise encore quelques mots. La facilité avec laquelle je lui avais communiqué d'abord tout ce qui m'intéressait, s'était changée en une réserve défiante, car il se plaisait à détruire une à une, toutes mes anciennes affections et le plaisir qu'elles m'avaient causé. Ma prédilection pour les *Métamorphoses* d'Ovide, par exemple, fut pour lui un sujet de blâme sévère. J'avais beau defendre mon favori, en m'appuyant sur l'opinion de quelques hommes de mérite et sur l'expérience de mes propres sensations, car rien ne m'était plus agréable que d'errer dans les délicieuses et fantastiques contrées des Dieux et d'être témoin des mouvements tumultueux où les jettent leurs passions. Herder soutenait que toute cette poésie était dépourvue de vérité; qu'on n'y trouvait ni le cachet de la Grèce, ni le cachet de l'Italie. qu'elle n'appartenait ni au monde primitif ni au monde civilisé, et qu'elle n'était qu'une imitation maniérée de tout ce qui avait dejà été dit, fait et vu. Enfin, il fit si bien qu'il me dégoûta d'Ovide, car il n'est point de penchant qui puisse résister au blâme perpétuel d'une personne qui possède toute notre confiance. Cet exemple me poussa à lui cacher soigneusement l'intérêt que je prenais à des individualités qui s'étaient gravées dans mon imagination comme autant de grandes figures poétiques; l'une était Gœtz de Berlichingen et l'autre le docteur Faust. La biographie du noble Chevalier qui, au milieu d'une époque de sauvage anarchie, ose vouloir remédier à tant de maux sans autre ressource que son indomptable courage et son sublime désintéressement avait fait tressaillir les fibres les plus secrètes de mon cœur; tandis que l'écho des fables significatives sur le compte de Faust et qu'on représentait sur tous les théâtres

de marionnettes, ne cessaient de retentir au fond de ma pensée sur tous les tons possibles. Je crois que je lui ai communiqué quelques-uns de mes travaux poétiques, et je ne me souviens pas d'avoir reçu de lui le moindre encouragement à ce sujet, ce qui ne l'empêcha pas d'exercer sur moi un pouvoir magique, qui s'étendait sur tout ce qui émanait de lui ; c'était au point que je n'aurais jamais pu déchirer le moindre morceau de papier sur lequel je reconnaissais son écriture. Ce pouvoir attractif agissait aussi fortement sur les autres que sur moi ; Jung en fut tellement dominé, qu'il se détachait de moi, à mesure qu'il s'attachait à Herder, ce qui ne nous empêcha pas de rester bons camarades.

Quittons maintenant la chambre d'un ami malade, pour parler d'un petit voyage que je fis dans les environs de Strasbourg, avec deux de mes commensaux, Engel Bach et Weyland, qui étaient Alsaciens. Nous commençâmes par nous rendre à Saverne, charmante petite ville avec un grand et superbe palais épiscopal. La magnificence des appartements et de la salle à manger, où, ce jour-là, le cardinal-archevêque et sa cour dînaient en public, me pénétra d'un profond respect. Malheureusement la vue du prélat fit évanouir ce sentiment, car il était si petit et si rabougri, que sa personne offrait un contraste ridicule avec la splendeur et le grandiose de son entourage. En sortant du palais, nous visitâmes les jardins et le parc qui me parurent admirables. Le lendemain matin nous nous remîmes en route sur la merveilleuse chaussée qui commence au sortir de la ville, et qui monte et descend d'épouvantables rochers par des pentes si douces et si adroitement combinées, que les chevaux peuvent presque toujours aller au trot. La longueur et la solidité de cette route, ses trottoirs pour les piétons, ses ruisseaux pavés pour l'écoulement des eaux, tout enfin la rend digne de servir d'entrée à un puissant royaume. C'est par cette route, connue sous le nom de montée de Saverne, qu'on arrive à Pfalz-

burg, forteresse moderne, située sur une colline. Ses remparts sont élégants et solides, et la ville est ce que doit être une place forte. Il était à peine neuf heures du matin lorsque nous y arrivâmes, et cependant on valsait déjà dans presque toutes les auberges, car c'était un dimanche. Cette gaieté nous étonna, car nous avions entendu dire que la disette régnait dans la ville et qu'on craignait de la voir dégénérer en famine. Nous en aurions douté, si le boulanger chez lequel nous voulions acheter du pain ne nous en avait pas refusé, parce qu'il lui était défendu d'en vendre aux étrangers qui pourraient l'emporter hors de la ville ; il ajouta que si nous avions faim, nous trouverions de quoi nous satisfaire dans la première auberge que nous rencontrerions ; nous suivîmes son conseil. Après avoir fait un bon déjeuner, nous repassâmes la montée de Saverne, pour nous rendre à Buckswеiler, où l'ami Weyland avait quelques connaissances intimes. Dans les petites villes, les relations de société et de famille étant plus resserrées, sont plus amicales tant qu'elles ne sont point troublées par quelque discorde, qui, à leur tour, ont plus de gravité que dans les grandes cités. Nous fûmes parfaitement reçus dans cette petite ville, capitale du comté de Hanau-Lichtemberg, gouverné par le Landgraf de Darmstadt, sous la souveraineté de la France. Son beau château, ses vastes jardins et ses pittoresques promenades, nous firent oublier sans peine l'irrégularité des rues et leurs vilains pavés. Du haut du Baschberg qui s'élève à peu de distance de la ville, l'œil domine sur toute la contrée qui est un véritable paradis terrestre. Le mont lui-même, entièrement composé de coquillages pétrifiés me fournit, pour la première fois, l'occasion de contempler une si grande réunion de ces interessants documents du monde ancien. Mes regards ne tardèrent cependant pas à s'arrêter de nouveau sur la vallée entrecoupée de petites forêts et fermée au nord par de graves montagnes, qui s'étendent vers l'ouest jusqu'à Saverne ; au sud, on entrevoit les Vosges, tandis

qu'au sud-est, on devine l'immense plaine de l'Alsace, dont les riants paysages semblent s'évaporer dans les airs, et finissent par se perdre dans l'horizon avec les ombres des montagnes de la Souabe. Je n'avais encore que fort peu voyagé, mais je savais déjà qu'il est important de connaître le cours des eaux et de savoir dans quelles rivières se perdent les plus minces ruisseaux, car c'est le seul moyen de se faire sur les montagnes et les vallées, et sur leurs rapports réciproques, des images justes, faciles à retenir, et indispensables pour démêler le chaos généalogique et politique de la division des pays. Du haut de cette montagne, seulement, je pris congé de ma chère Alsace, car le lendemain nous devions entrer en Lorraine. Après avoir traversé les montagnes du nord-ouest, nous descendîmes dans les régions de la Saale et de la Moselle. Saarbruck est la localité la plus remarquable de ces contrées; c'est un véritable point lumineux au milieu des forêts et des hautes montagnes dont elle est entourée. Toutes ses maisons sont d'un blanc un peu grisâtre, la place est entourée de jolis édifices, parmi lesquels l'église des Luthériens se fait remarquer par ses belles proportions. Le château est au niveau de la ville, mais il est adossé contre d'immenses rochers qu'on a taillés en terrasse et dont on a formé des jardins et des bosquets. Ces travaux remontent à l'époque où, pour embellir les environs d'un édifice on ne consultait ni l'œil ni le goût d'un paysagiste, mais les combinaisons régulières de l'architecte. Ce fut à Saarbruck que j'appris à connaître l'intérêt que peuvent offrir les contrées riches en minerais et que je sentis s'éveiller en moi l'amour des études minéralogiques, qui m'ont occupé pendant une partie de ma vie. On nous avait parlé des mines de charbon de terre, de fer et d'alun de Dutweiler et même d'une montagne embrasée qui se trouve dans les environs, nous nous mîmes aussitôt en route pour voir toutes ces merveilles. Les sauvages montagnes boisées que nous traversâmes, nous parurent d'autant plus tristes qu'elles suc-

cèdent brusquement à une fertile et riante contrée ; elles m'intéressèrent cependant au plus haut degré à cause des trésors que renferment leurs entrailles. Chemin faisant je visitai une taillanderie et une tréfilerie ; la première m'intéressait parce que là, le mécanisme remplace le travail de la main de l'homme, mais la tréfilerie me pénétra d'une muette admiration, car ses ressorts agissaient dans un sens organique si élevé et si parfait, que je ne pouvais m'empêcher de leur attribuer de la raison et de la volonté. Arrivés à l'alunière, notre attention fut d'abord attirée par un grand amas de substances terreuses et blanchâtres ; les travailleurs nous apprirent, en souriant, que c'était là l'écume de l'alun, dont M. Stauf, espérait tirer un très-grand parti.

— Eh quoi ! s'écria Weyland, M. Stauf vit encore ? Eh bien, mes amis, allons le visiter dans sa demeure solitaire.

Nous y consentîmes d'autant plus volontiers, que cette demeure était sur la route que nous nous étions tracée d'avance. Pour y arriver, il fallait traverser les conduits de l'alunage, passer devant plusieurs carrières de charbon de terre, dont les surfaces reflétaient toutes les nuances bleuâtres depuis l'acier bronzé jusqu'à l'iris le plus clair. A peine avions-nous dépassé les fosses où l'alumine brûlée subit sa lixiviation, que nous nous trouvâmes enclavés dans les régions de la montagne embrasée. Là, régnait une forte odeur de soufre, et nous sentions la chaleur du sol à travers la semelle de nos chaussures. Ce phénomène, dont personne ne connaissait la cause primitive, car on ignorait complétement pourquoi la montagne s'était embrasée, était très-favorable à la fabrication de l'alun, puisque, par là, l'alumine se trouvant naturellement brûlée, il n'était plus besoin d'autres procédés que celui de la lixiviation. Une jolie forêt de hêtres couvrait la cime du mont embrasé, dans lequel s'ouvre une caverne incandescente. Autour de cette caverne, les arbres se fanent, des crevasses fumantes s'entr'ouvrent çà et là et annoncent la présence du feu sou-

terrain qui, depuis dix ans, mine la montagne. En continuant à monter à travers plusieurs fouilles commencées et qu'il a fallu abandonner à cause de la fumée et de la chaleur, nous arrivâmes à une petite maison isolée, et autour de laquelle les montagnes, les vallées et les forêts prescrivent des signes cabalistiques sur un sol noirci par la poussière de charbon de terre ; c'était la demeure de M. Stauf. Nous l'y trouvâmes dans un négligé profond dont la solitude lui avait fait contracter l'habitude. En reconnaissant Weyland, il se répandit en plaintes amères contre le gouvernement dont, selon lui, les vues rétrécies, étaient la cause que l'alunière ne rapportait plus rien, pas même les frais de l'exploitation. Ce digne chimiste appartenait à cette classe de savants qui, trop pénétrés de tout le parti qu'on pourrait tirer des produits de la nature, se perdent dans les détails et négligent ainsi l'objet principal dont on peut seul obtenir des résultats satisfaisants sous le rapport économique et mercantile ; je ne citerai que l'exemple de l'écume de l'alun dont le profit était encore un problème à résoudre et pour lequel il négligeait des bénéfices réels. Après l'avoir laissé jouir à son aise du plaisir si rare pour lui, de faire entendre ses jérémiades à des oreilles humaines, nous nous disposâmes à nous remettre en route, mais il voulut auparavant nous faire voir, la cabane en bitume, qu'il avait fait construire sur une cime très-élevée. Il y grimpa très-difficilement, non-seulement parce qu'il était affaibli et épuisé, mais parce qu'un seul de ses souliers lui tenait aux pieds, l'autre lui servait de pantoufle, et qu'il était obligé, à chaque instant, de s'arrêter pour relever ses bas qui, faute de jarretières, retombaient toujours. La cabane était en ruines et les fourneaux dans lesquels on dépouillait le charbon de terre de ses parties sulfureuses ne fonctionnaient plus faute d'argent. Sous le ministère précédent ces travaux s'étaient faits dans l'intérêt de la science, sous le gouvernement actuel on cherchait un intérêt matériel impossible à obtenir avec ce savant chi-

miste, qui ne voyait partout que des expériences scientifiques. Nous l'abandonnâmes à sa solitude pour nous diriger vers la verrerie de Friedrichsthal, afin d'admirer un des plus merveilleux résultats de l'intelligence humaine. J'apportai cependant beaucoup moins d'attention à cette verrerie qu'à son entourage. Le bruit des eaux et des soufflets qu'elles faisaient mouvoir, le sifflement des torrents d'air que ces soufflets lançaient à travers un océan de feu liquide, les rayons de lumière rougeâtre qui par les ouvertures des fourneaux, jetaient leurs reflets bizarres sur la vallée où il faisait déjà nuit lorsque nous y arrivâmes, tout cela m'impressionna au point, qu'au lieu d'aller me coucher à l'auberge où nous étions descendus, je montai vers un petit château de chasse inhabité. Assis sur les marches d'une grande porte vitrée, j'avais à mes pieds la vallée que remplissaient les ombres de la nuit, et autour de moi des montagnes, dont la clarté des étoiles me permettait de distinguer les contours. Il me semblait que jamais je ne m'étais trouvé dans une solitude aussi profonde et aussi imposante. Tout à coup, le son lointain d'un cor de chasse, semblable à un souffle embaumé, vivifia l'atmosphère; et l'image d'un être charmant, que les incidents de ce petit voyage avaient jeté sur l'arrière-plan de mon imagination, y reprit sa place accoutumée. Dominé par l'impatience je me rendis à l'auberge pour hâter les préparatifs de notre départ, car il commençait à faire jour. La route qui nous restait à faire pour retourner à Strasbourg, ne me fut plus ni aussi agréable ni aussi utile. La jolie petite ville de Deux-Ponts, les contrées sauvages qui séparent les eaux, dont une partie tombe dans la Saare et l'autre dans le Rhin, la vallée aux ours avec ses torrents et ses noires forêts, les ruines romaines des environs de Niederbrunn, les restes de la Wassenburg, jetés sur un immense rocher d'où l'on découvre une partie de l'Alsace, la magnifique forêt de Haguenau; tout cela ne pouvait m'arrêter que le temps nécessaire pour le visiter

en passant, tant j'avais hâte d'arriver à Sesenheim, où je devais revoir une femme qui possédait mon cœur et qui était aussi digne de mon amour que de mon estime.

Avant de conduire mes lecteurs dans la demeure champêtre de cette jeune personne, je dois mentionner une circonstance qui fortifia mon penchant pour elle. Herder qui possédait presque tous les ouvrages nouveaux, nous avait fait la lecture d'une traduction allemande du *Vicaire de Wakefield*. Un ministre protestant à la campagne, est peut-être le plus beau sujet d'idylle moderne qu'il soit possible de trouver. Semblable à Melchisédech, il nous apparaît sous la double forme de prêtre et de roi ; il est en même temps époux, père et cultivateur ; et sur ce fond terrestre, si pur et si naïf, se dessinent des devoirs de la nature la plus élevée. C'est lui qui introduit l'homme dans la vie spirituelle et qui dirige son éducation morale et religieuse ; il sanctifie les actes les plus importants de la vie humaine, console les infortunés et montre à tous les enfants de la terre, une vie meilleure après celle d'ici-bas. Qu'on se figure un être placé dans cette double position et assez fort pour ne jamais manquer à aucun de ses devoirs, et l'on aura le portrait du *Vicaire de Wakefield*. Je suppose que tous mes lecteurs connaissent cet ouvrage, je me bornerai donc à leur dire que j'étais loin de m'attendre à me voir transporté dans le monde que Goldsmith dépeint avec un si rare talent. Mon commensal Weyland égayait sa vie laborieuse par de nombreuses excursions à la campagne, où il avait des amis intimes. Parmi ces amis, le pasteur de Sesenheim, village situé à six lieues de Strasbourg, occupait le premier rang ; il ne cessait de me parler de son hospitalité gracieuse et bienveillante, de la cordialité sensée de sa femme, et des grâces charmantes de ses deux filles. Il n'en fallait pas davantage pour m'inspirer le désir de connaître cette famille, et je m'y fis conduire par Weyland, après lui avoir fait promettre qu'il ne dirait de moi ni bien ni mal. Je poussai même la bizarrerie jus-

qu'à m'habiller d'une manière si grotesque; que mon costume pouvait passer pour un déguisement; je dis la bizarrerie, car si l'incognito, peut être utile et agréable pour des personnages illustres, il ne saurait être, pour un jeune homme insignifiant, que la satisfaction d'un caprice; au reste, le but de cet ouvrage n'est pas d'apprécier mes actions, mais de les raconter telles que je les ai commises. Nous nous mîmes en route par un très-beau temps. Après avoir cotoyé le Rhin jusqu'à Drusenheim, nous prîmes un sentier qui, à travers de belles prairies, nous conduisit à Sesenheim. Laissant nos chevaux à l'auberge du village, nous nous rendîmes à pied au presbytère, qui avait toute l'apparence d'une habitation que les années et le défaut de soins ont fait arriver à cet état où le propriétaire est obligé de se demander s'il faut réparer ou démolir. Le pasteur, petit homme doux et très-affable était seul chez lui; à peine Weyland lui eut-il adressé quelques paroles, qu'il sortit pour aller chercher la mère et les jeunes filles. Mon nouvel hôte me parla aussitôt du mauvais état de sa demeure, que depuis plusieurs années on devait faire rebâtir. Les décisions étaient prises, les fonds étaient prêts et l'exécution n'était retardée que par le mauvais vouloir d'un chef de l'administration, en un mot il me parla de tout ce qui pouvait l'intéresser, comme si nous eussions été d'anciennes connaissances. Mon ami ne tarda pas à revenir avec la mère; elle m'examina avec beaucoup d'attention, de mon côté, je m'aperçus qu'elle devait avoir été fort belle et qu'elle avait une tournure distinguée. La fille aînée accourut presque aussitôt hors d'haleine et demanda si on n'avait pas vu Frédérique, et comme on lui répondit négativement, elle repartit aussitôt. On servit des rafraîchissements; les deux époux et Weyland parlèrent de leurs amis communs, ce qui me donna une juste idée du cercle dans lequel je venais d'être introduit. La fille aînée revint fort inquiète de n'avoir pu retrouver sa sœur, et tout le monde se mit à blâmer ses mauvaises ha-

bitudes; le père seul l'excusa en déclarant qu'il fallait la laisser tranquille et qu'elle ne tarderait pas à revenir. A peine avait-il achevé ces mots qu'elle parut sur le seuil de la porte. C'était une charmante étoile qui venait de se lever sur ce ciel champêtre. Les deux jeunes filles portaient le costume allemand, composé d'un jupon blanc fort court et orné d'une garniture, d'un corset blanc et d'un tablier de taffetas noir; tout cela semblait avoir été inventé exprès pour faire ressortir la beauté du pied et de la taille de Frédérique. Sa démarche aérienne faisait croire que toute sa personne n'était qu'un nuage, le poids de ses énormes tresses blondes, paraissait trop lourd pour sa tête et son cou mignon; ses grands yeux bleus regardaient gaiement tout ce qui se trouvait à leur portée, et son petit nez retroussé humait l'air avec l'insouciante conviction qu'il ne pouvait y avoir en ce monde, de sujets de chagrin pour elle. Elle avait ôté son chapeau de paille pour le suspendre à son bras, ce qui me permit d'apprécier au premier coup d'œil, tout ce qu'il y avait de séduisant dans sa personne. La famille entière ne tarda pas à m'intéresser au point que j'eus honte de mon déguisement pris dans l'intention de la mystifier. Les papiers de musique déposés sur le clavecin et que je parcourais des yeux, fournirent à la charmante Fréderique, l'occasion d'engager une conversation avec moi. Son père nous interrompit pour l'engager à jouer un morceau en mon honneur, ce qu'elle fit non sans habileté. Bientôt l'idée que je me trouvais dans la famille du *Vicaire de Wakefield*, s'empara de mon imagination. Le père, il est vrai, ne pouvait être comparé à Primerose, mais où trouver en ce monde la réalisation de ce type? Une partie de la dignité de ce personnage se trouvait là, dans la mère, qu'on ne pouvait ni regarder ni écouter sans la vénérer. Si la fille aînée que je nommerai Olivia, n'avait pas la beauté tant vantée de la fille aînée de Primerose, elle était active, animée et presque passionnée. Pour ma chère Frédérique,

il était facile de la mettre à la place de Sophie, et pendant le souper il se passa une foule de ces petites scènes qui donnent tant de charmes à la vie intérieure, et qui complétèrent mon illusion, à laquelle il ne manquait plus rien, lorsque je vis un jeune fils venir prendre à table sa place accoutumée, sans faire attention aux étrangers ; c'était au point que je fus tenté de m'écrier : Toi aussi, Moyse, tu es là ! Dès que Weyland se trouva seul avec moi dans la chambre qu'on nous avait préparée, il se mit à plaisanter sur la surprise que j'avais éprouvée en me trouvant dans une famille si semblable à celle de Primerose.

— En vérité, s'écria-t-il, le roman est au complet. Quant à toi, mon cher déguisé, je veux bien t'accorder le rôle de Burchel, et comme les scélérats ne sont pas aussi nécessaires dans la vie que dans les romans, je me chargerai du rôle du neveu, à la condition qu'il me sera permis de me conduire mieux qu'il n'a fait.

Je l'interrompis pour lui demander s'il ne m'avait pas trahi, si Frédérique avait aimé, si elle aimait en ce moment, ou si elle était promise ; il répondit négativement à toutes ces questions, ce dont je fus très-satisfait. Le lendemain je fus réveillé dès le point du jour, je ne pouvais en finir avec ma toilette, car il me paraissait impossible de reparaître devant Frédérique, dans le costume disgracieux dont je m'étais si sottement affublé. Mon ami me regarda en éclatant de rire et en m'assurant que j'avais en effet un air bien ridicule. A peine avait-il prononcé ces mots que je m'élançai dehors la chambre. Courant à l'auberge, j'y fis seller mon cheval et je partis au galop pour Strasbourg où je voulais changer de costume, prendre un cheval frais et revenir à Sesenheim, sinon pour le dîner, du moins pour le souper. En passant par Drusenheim, je me souvins d'avoir vu un garçon d'auberge, à peu près de ma taille et fort proprement vêtu. Ce souvenir me suggéra une idée que je réalisai à l'instant. Je descendis à l'auberge et je proposai au garçon de me prêter ses habits, dont j'avais

besoin parce que nous allions jouer une petite comédie pour amuser la famille du pasteur. L'amour et le respect qu'on avait pour cette famille, détermina le jeune homme à me parer de ses habits de fête, puis il me pria en riant de ne pas aller du côté de sa maîtresse, parce qu'elle pourrait bien me prendre pour lui. Afin de donner un prétexte à mon arrivée au presbytère, il me chargea d'un gâteau que son maître lui avait ordonné d'y porter de sa part, parce que ce jour-là il faisait baptiser son enfant. Je fus forcé d'attendre ce gâteau pendant deux heures, il sortit enfin du four et je l'emportai tout chaud, enveloppé dans une belle serviette blanche. A peu de distance de Sesenheim, mon ami et les deux jeunes filles qui se promenaient à travers champs, m'aperçurent et vinrent à ma rencontre.

— Te voilà, George, s'écria Frédérique, que nous apportes-tu de bon?

— Un gâteau de baptême, répondis-je, en déguisant ma voix et en tenant mon chapeau devant mon visage comme si je voulais me garantir du soleil.

— Porte-le à la maison, dit Olivia, et attends-nous, nous ne tarderons pas à te rejoindre.

Je ne me fis pas répéter cet ordre, et ne trouvant personne au presbytère, je m'assis sur un banc devant la porte. La servante ne tarda pas à venir prendre mon gâteau, en m'adressant toutes sortes de questions. Voyant que je ne répondais pas et que je me cachais le visage, elle s'écria en riant :

— Qu'as-tu donc encore aujourd'hui, George? Je gage que ta bonne amie a oublié de baisser les yeux quand un autre que toi s'est avisé de la regarder; oh ! le vilain jaloux ! cela fera un joli ménage.

Ces phrases avaient attiré le pasteur à sa fenêtre. Me prenant pour Georges, il m'adressa quelques paroles bienveillantes ; au même instant sa femme passa devant moi et me dit d'entrer à la cuisine pour y prendre quelque chose avant de m'en retourner. Au lieu de me rendre à

son invitation, j'entrai au jardin, elle m'y rejoignit presque aussitôt ; ne l'ayant pas entendue approcher, je n'avais pas caché mon visage, aussi me reconnut-elle à l'instant.

— C'est vous, mon jeune monsieur, me dit-elle d'un ton surpris. combien de formes avez-vous donc ?

— En réalité, répondis-je, je n'en ai qu'une, mais j'en aurai toujours autant que vous voudrez, dès qu'il s'agira de vous procurer un amusement, à vous et à votre famille.

— Puisqu'il s'agit d'un amusement, répliqua t-elle en souriant, je tâcherai de le rendre aussi complet que possible. Sortez du jardin, promenez-vous dans la prairie, et lorsque vous entendrez sonner midi, revenez, tout sera prêt.

J'obéis, mais la vue de quelques paysans dont je craignais la rencontre, me fit chercher un refuge dans un petit bois, qui couronnait gracieusement un tertre peu élevé. Quelle ne fut pas ma surprise de voir au milieu de ce bois, une vaste place, très-proprement tenue et entourée de bancs d'où, par des percées adroitement pratiquées. on découvrait les points de vue les plus variés. Un de ces bancs était appuyé contre un fort bel arbre sur lequel on avait suspendu une petite planche portant cette inscription : « Lieu de repos de Frédérique. » En lisant ces mots, il ne me vint pas à l'idée que je pourrais troubler le repos de cette charmante jeune fille. Une passion naissante ne porte en elle, que des pensées de durée et de bonheur. Je venais de m'abandonner à ces douces pensées, lorsque j'entendis marcher près de moi : c'était Frédérique.

— Que fais-tu donc là, George ? s'écria-t-elle, dès qu'elle m'aperçut.

— Ce n'est pas George, c'est un coupable qui implore votre pardon, répondis-je, en courant au-devant d'elle.

Sa surprise tenait de l'effroi.

— Méchant ! me dit-elle, vous m'avez bien effrayée

Ses joues naturellement pâles, s'étaient couvertes du

plus beau rose possible, mais ses genoux tremblaient, ce qui la força de s'asseoir ; je me plaçai près d'elle et je couvris ses mains de baisers pendant qu'elle m'avouait que depuis mon départ, Weyland leur avait appris qui j'étais et pourquoi je m'étais enfui. Je ne sais depuis combien de temps nous étions ensemble, quand nous entendîmes Olivia appeler sa sœur. Nous nous levâmes, mais la main de Frédérique était encore dans la mienne, quand Weyland et Olivia se trouvèrent en face de nous. La rencontre d'un monstre effroyable, ne saurait nous causer plus de surprise, que la vue d'une chose que nous croyions moralement impossible.

— Toi ici avec George et la main dans la main ! s'écria Olivia hors d'elle.

— Hélas ! ma sœur, répondit tranquillement Frédérique, il me demandait pardon, comme il va te le demander à toi, et j'espère que tu le lui accorderas.

Je m'approchai aussitôt dans une attitude suppliante, elle me reconnut enfin, poussa un grand cri, et finit par se laisser aller à un rire inextinguible. Toujours calme et réservé, Weyland me dit que j'étais un excellent garçon, puis il me secoua cordialement la main, démonstration amicale qui avait d'autant plus de prix qu'il en était fort avare. En reprenant le chemin de la maison, ces demoiselles décidèrent qu'il fallait prolonger la plaisanterie de mon déguisement aussi longtemps que possible ; et puisque la mère était déjà dans le secret, on résolut de rire aux dépens du père, du frère, de la servante et du domestique. En un mot, on tira de cet incident tout le parti possible ; aussi le dîner ne fut-il qu'une longue suite de mystifications et d'éclats de rire. Mon costume de paysan, nous interdisait le plaisir de la promenade ; pour se dédommager de cette privation, les dames exigèrent que je leur racontasse quelque chose d'amusant. Je ne me fis pas prier, et j'improvisai un conte que, plus tard, j'ai reproduit dans *Wilhelm Meister* sous le titre de la *Nouvelle*

Mélusine. Ce conte est au *Nouveau Pâris*, ce que l'enfance est à la première jeunesse. Mon récit obtint tout le succès que peut espérer l'auteur et le narrateur. Il captiva l'attention, éveilla la curiosité et excita l'imagination, jusqu'à vouloir deviner des énigmes inexplicables. Si les personnes qui liront ce conte doutaient de l'effet qu'il produisit, je les prierais de songer que l'homme n'est réellement fait que pour agir dans et sur le présent, qu'écrire est un abus de la parole, et que lire en silence en est un triste surrogat. C'est par sa personnalité que l'homme agit sur l'homme. Mon père m'avait communiqué une certaine loquacité didactique qui me rendait incommode à tout le monde, car personne n'aime à entendre les autres prêcher leur opinion ; tandis que je tenais de ma mère, cette force d'imagination qui rajeunit les anciennes créations, y en ajoute de nouvelles, et invente en racontant ; par là je devenais agréable aux enfants et même aux jeunes gens.

Les devoirs de la bonne société ne tardèrent pas à m'interdire l'usage de ces deux facultés, je n'en ai pas moins conservé toute ma vie le désir de m'en servir, désir auquel se joignit le besoin inné de m'exprimer d'une manière imagée et parabolique. Lorsque le savant et célèbre docteur Gall examina mon crâne, il y trouva les dispositions dont je viens de parler, d'où il conclut que j'étais né pour devenir un orateur populaire. Cette révélation m'effraya beaucoup, car, puisqu'il n'y a rien à dire en public dans mon pays, tout ce que j'avais entrepris et fait ne pouvait être que des essais malheureux, puisqu'ils étaient opposés à ma véritable vocation.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE XI.

On a pris soin d'empêcher les arbres de monter jusqu'au ciel.

PROVERBE ALLEMAND.

SOMMAIRE.

Marche de mes études. — Suite de mes amours avec Frédérique. — Les professeurs de l'université de Strasbourg. — Ma promotion au grade de docteur en droit. — Combien il est difficile aux étrangers de s'approprier complétement la langue française. — Situation politique de l'Europe, et surtout de la France. — La littérature française. — Voltaire et les encyclopédistes jugés par la jeunesse allemande. — Shakespeare et son influence sur la littérature allemande. — Ma dernière entrevue avec Frédérique. — La salle des statues antiques de Darmstadt.

L'homme doué d'une grande activité, se surcharge de projets et de travaux, et il ne s'aperçoit de l'insuffisance de ses forces, que lorsqu'un obstacle physico-moral, vient lui en donner la preuve. Je m'étais occupé de la jurisprudence avec assez de zèle, pour pouvoir passer honorablement mes examens, la médecine avait continué à m'attirer comme un moyen de pénétrer les secrets de la nature; une autre partie de mon temps avait été consacrée aux plaisirs et aux devoirs de la société. Au milieu de tant de préoccupations, Herder était venu déchirer le rideau qui cachait la pauvreté de la littérature allemande. Grâce à lui, je ne voyais plus sur le ciel de ma patrie, que des étoiles

filantes, et je serais arrivé à désespérer de moi-même, si après m'avoir éclairé, il ne m'avait pas puissamment relevé, pour me faire marcher sur la belle et large route qu'il suivait. L'amour naissant qui me surprit tout à coup, tendait à m'absorber tout entier ; d'un autre côté, un mal physique, aussi inquiétant que singulier, me rendait de mauvaise humeur. Après, et souvent même pendant les repas, ma gorge se fermait spontanément, au point que rien ne pouvait plus passer. Un jour que j'avais été plus que jamais tourmenté par ce mal singulier, je me rendis à la clinique. Le professeur, au lieu de terminer son cours, ainsi qu'il en avait l'habitude, par des considérations générales sur les maladies que nous venions d'observer, nous annonça que nous allions avoir quelques jours de vacances.

— Profitez-en, messieurs, nous dit-il gaiement, pour rafraîchir votre esprit. Il est essentiel, sans doute, d'étudier sérieusement et activement, mais il faut aussi veiller à ce que l'esprit conserve sa sérénité ; pour arriver à ce résultat, la santé est indispensable. Procurez-vous donc un exercice salutaire, parcourez le pays, soit à pied, soit à cheval ; les uns reverront avec plaisir les beaux sites qu'ils connaissent déjà ; les autres y puiseront des impressions nouvelles et d'agréables souvenirs.

Il me sembla entendre une voix du ciel me donner des conseils salutaires ; est-il nécessaire de dire que je m'empressai de les suivre en envoyant chercher un cheval pour me rendre à Sesenheim ? J'avais fait appeler Weyland pour l'emmener avec moi ; mais il n'était pas chez lui et je me décidai à partir seul. J'avais beau presser le pas de mon cheval, il faisait déjà nuit lorsque j'arrivai à l'auberge du village. Craignant de remettre au lendemain le bonheur de voir ma Frédérique, je demandai à l'aubergiste si, à une pareille heure, on pouvait se présenter au presbytère.

— Oui, me dit-il, car on y attend un étranger qui n'est pas encore arrivé.

Cet étranger me contraria beaucoup, j'aurais voulu que

l'on ne connût que moi, et je me pressai de mon mieux, afin d'avoir sur celui qu'on attendait, l'avantage d'arriver le premier. Les deux jeunes filles étaient assises devant la porte; dès qu'elles m'aperçurent, Frédérique se pencha à l'oreille de sa sœur et lui dit assez haut pour que je pusse l'entendre :

— Ai-je eu tort de soutenir qu'il viendrait? Regarde, le voici.

On me fit entrer dans la salle à manger où je trouvai une délicate collation; il n'y avait plus moyen d'en douter, j'étais l'étranger attendu. Le lendemain qui était un dimanche, je me levai de très-bon matin, car je savais qu'une nombreuse compagnie devait venir dîner, et je voulais profiter des premières heures du jour, pour me promener avec ma Frédérique. J'ignorais que ses parents, la croyant faible de la poitrine, la dispensaient de toute espèce de travail, et que sa sœur et sa mère, s'occupaient seules du soin du ménage; aussi notre promenade matinale se prolongea-t-elle jusqu'au moment où le son des cloches nous avertit qu'il était temps de se rendre à l'église. J'y suivis ma Frédérique, et, à ses côtés, le sermon aride et sec de son père, ne me parut pas trop long. De retour à la maison, nous y trouvâmes toute la société qu'on attendait. La joie la plus pure que puisse nous procurer une femme aimée, c'est l'aspect du bonheur qu'elle répand autour d'elle. Les saluts des paysans que nous avions rencontrés pendant notre promenade, m'avaient prouvé que les liens de la reconnaissance l'attachaient à ma Frédérique; dans le cercle de sa famille et de ses amis, sa présence avait un pouvoir si bienfaisant, que non-seulement l'ennui, mais encore la stagnation du plaisir était impossible tant qu'on la voyait, tant qu'on l'entendait. Une table bien servie et des vins exquis qu'on ne ménageait point, avaient augmenté la gaieté naturelle des convives presque tous jeunes et turbulents, au point que l'exercice de la promenade nous était devenu indispensable. Me tenant toujours

à côté de Frédérique, je goûtai un bonheur infini. Bientôt la chaleur nous força à nous arrêter sur une place ombragée, où l'on se mit à jouer aux petits jeux, et lorsqu'on retira les gages, les baisers ne furent point épargnés. Depuis que la fille du maître de danse avait anathématisé mes lèvres, une crainte superstitieuse m'avait fait éviter avec le plus grand soin l'occasion de goûter le plaisir plus ou moins significatif d'un baiser de femme, ce soir-là, j'oubliai tous mes scrupules, et je me livrai sans réserve, au bonheur de donner de tendres baisers à ma chère Frédérique et d'en recevoir à mon tour. La danse succéda aux petits jeux; ma bien-aimée se livra à ce plaisir avec tant de passion, que ses parents, craignant toujours pour sa poitrine, la supplièrent de s'arrêter. Nous nous dédommageâmes de cette privation par une promenade solitaire, pendant laquelle nous ne cessâmes de nous répéter, avec accompagnement de tendres embrassades, que nous nous aimions de toutes les forces de notre âme. Après le souper, où le vin n'avait pas été plus épargné qu'au dîner, on se remit à danser et l'on ne se sépara que fort avant dans la nuit. Mon sommeil fut court et agité; le repentir qui, pendant les heures d'insomnie, exerce toute l'étendue de son terrible pouvoir sur l'homme coupable, s'empara de mon imagination, et me retraça l'image de Lucinde, prononçant, après m'avoir donné un baiser passionné, l'anathème qui ne devait frapper que sa sœur, et qui, selon moi, venait de tomber sur l'innocente et infortunée Frédérique. Je dois avouer qu'un ténébreux amour-propre, m'avait fait trouver un charme mystérieux dans l'idée que mes lèvres étaient consacrées ou maudites, et qu'en m'abstenant de les appuyer sur celles d'une femme, j'avais peut-être moins écouté la crainte de causer le malheur de cette femme, que celle de perdre un pouvoir magique dont je ne pouvais m'empêcher d'être fier. Ce pouvoir, je venais de m'en dépouiller à tout jamais; et en rentrant ainsi sous la loi commune, j'avais troublé la destinée d'un être adoré,

aussi mon désespoir était-il sans bornes. Heureusement le jour parut; je me levai en hâte, l'air frais du matin calma mon sang, les premiers rayons du soleil levant chassèrent les visions de la nuit qui m'avaient tant tourmenté; et l'affection confiante que me témoigna ma bien-aimée, lorsque je pris congé d'elle, acheva de me rassurer, et je quittai Sesenheim heureux et consolé.

Pour me dédommager des travaux auxquels j'étais forcé de me livrer à Strasbourg, j'entretins avec ma Frédérique une correspondance suivie. Ses lettres, comme sa conversation, ressemblaient à sa démarche, à sa danse; sa plume courait, allait, venait, sautait avec autant de grâce et de légèreté que sa personne. Mes visites devinrent toujours plus fréquentes et augmentèrent ma passion, car plus j'appris à connaître cette charmante jeune fille, plus je découvris de perfections en elle. Ma raison avait beau me dire que le temps où je serais forcé de la quitter approchait, je me laissais aller au charme de sa société, dont je jouissais sans aucune espèce de contrainte. On tolérait notre intimité sans s'inquiéter de ce qui pourrait en résulter. Quels parents n'ont pas été réduits à laisser leurs fils ou leurs filles, flotter dans une situation incertaine et douteuse, jusqu'à ce que le hasard leur ait fait une existence que les plus savantes combinaisons n'auraient pu obtenir? Grâce à la liberté dont nous jouissions, nous faisions avec plusieurs de nos joyeux compagnons, de nombreuses parties sur les îlots du Rhin, habités par des pêcheurs qui nous faisaient bouillir, frire ou griller les froids habitants de ce fleuve limpide. Malheureusement, nous ne pouvions jamais séjourner plus d'une heure dans ces charmants îlots, à cause des moucherons qui nous y tourmentaient d'une manière insupportable. Le pays par lui-même me procura des jouissances d'une nature plus élevée. Rien n'est comparable à l'éclat des riches tons de ces paysages, à la pureté de son ciel transparent, à la douceur de ses tièdes soirées, à la splendeur de ses matinées éthériques, quand les gouttes

de rosée brillent encore sur la terre. Et pour varier ces scènes délicieuses, les nuées s'amoncellent sur les montagnes lointaines, s'y arrêtent pendant des journées, des semaines entières; et lorsqu'elles éclatent enfin en orages, les prairies ont déjà repris leur éclat solaire, quand les dernières gouttes de pluie, brillent encore sur l'extrémité des herbes; l'arc-en-ciel, avec sa double bordure de gris foncé, y est plus lumineux, mais aussi plus éphémère que partout ailleurs.

Mes études et mes relations sociales, ne me permettaient jamais de m'arrêter longtemps près de ma bien-aimée, ce qui ne nous empêchait pas de nous occuper constamment l'un de l'autre. Je ne revenais point sans qu'elle m'eût préparé un plaisir nouveau, et je ne laissais jamais échapper l'occasion de lui envoyer de petits présents que je savais lui être agréables. L'amour m'ayant rendu le goût de la poésie, j'accompagnais chaque envoi de vers faits pour ma Frédérique, le nombre en était si grand, qu'on aurait pu en former un joli volume; je n'en ai conservé que quelques pièces qu'on n'aura pas de peine à reconnaître dans le recueil de mes poésies. Un événement aussi simple que naturel, ne tarda pas à troubler momentanément notre bonheur. Le pasteur et sa femme avaient à Strasbourg des parents riches et considérés, dont les fils et les filles venaient fort souvent à Sesenheim; les mères et les tantes, moins faciles à déplacer, manifestèrent le désir de nous voir tous réunis chez elles, je dis nous, car on leur avait tant parlé de moi, qu'elles avaient exigé que je leur fusse présenté, et j'en avais reçu l'accueil le plus flatteur. Malgré les pressantes invitations de ces bons parents, la femme du ministre et ses deux filles, trouvaient toujours moyen de les éviter; la mère ne pouvait se décider à quitter son ménage; Olivia avait une aversion prononcée pour la ville; et ma Frédérique n'avait aucun penchant pour elle. On ne se décida à faire le voyage de Strasbourg, que lorsque les travaux qu'exigeait ma réception, me mirent dans l'im-

possibilité d'aller à Sesenheim, pendant quinze jours au moins, car nous trouvions tous qu'il valait mieux se voir avec contrainte à la ville, que de ne pas se voir du tout. Les amies que je n'avais encore vues jusqu'ici qu'au milieu de scènes champêtres et dont les images ne se présentaient à ma pensée que sur un fond où se balançaient des branches d'arbre, où coulaient de limpides ruisseaux, devaient enfin m'apparaître dans des appartements marqués au sceau de la vie élégante et resserrée des villes. Les manières distinguées, calmes et nobles de la mère, convenaient parfaitement à cette sphère nouvelle, tandis qu'Olivia s'y débattait comme un poisson jeté sur le sable ; Frédérique non plus ne s'y plaisait pas, et il lui eût été impossible de se plier à la société au milieu de laquelle elle se trouvait lancée, mais grâce à l'influence qu'elle exerçait sur tout ce qui l'entourait, elle contraignit cette société à adopter ses habitudes à elle. Rien ne pouvait être plus agréable à ses parentes de la ville, car elles désiraient depuis longtemps assister, sans quitter leurs canapés, aux répétitions des jeux champêtres à l'aide desquels leurs nièces et leurs neveux s'amusaient si délicieusement pendant leur séjour à Sesenheim. Les plaisirs qui, à la campagne, se renouvellent sans cesse et avec un charme toujours nouveau, tarissent bientôt à la ville, où les éléments leur manquent. L'ennui ne tarda pas à gagner tout le monde, et Olivia se laissa aller à un véritable désespoir. Son costume qui, chez elle, lui avait paru fort beau, contrastait très-désagréablement avec l'élégance de la toilette de ses jeunes parentes ; il en était de même de ses manières ; en un mot, tout ce qui se faisait ou se disait autour d'elle, l'affligeait et l'irritait au point que je fus obligé de prier sa mère et sa sœur de hâter leur retour. En m'acquittant de ce devoir, je ne pus m'empêcher de faire valoir la différence de son caractère avec celui de sa sœur qui était toujours la même et se sentait partout libre comme l'oiseau dans l'air. La charmante Frédérique me dit gracieusement

qu'elle se trouverait toujours bien partout où nous serions ensemble. Notre position à tous n'en était pas moins tellement fausse, que je les vis partir presque avec autant de plaisir qu'elles en avaient à retourner chez elles.

Quoique j'eusse oublié trop souvent que je n'étais venu à Strasbourg, que pour compléter mes études de droit, je n'avais plus rien à craindre pour mon examen ; mais il fallait m'occuper de la disputation, et j'avais promis à mon père, et je m'étais promis à moi-même d'en composer une. J'avais des vues générales et assez justes sur l'ensemble du droit politique et du droit commun, et je possédais des connaissances spéciales sur plusieurs parties de cette science ; il me semblait donc qu'avec le secours du bon sens, il ne m'en fallait pas davantage pour me tirer d'affaire.

Un grand mouvement venait de s'opérer dans la jurisprudence ; les *Coutumes* étaient mises de côté et l'équité entrait pour beaucoup dans les jugements, mais c'était la justice criminelle, surtout, qui marchait vers une réforme totale. En classant ce que je voulais soutenir et en cherchant le thème qui devait coordonner les détails, je m'aperçus enfin que pour traiter une matière spéciale, il faut une application et des connaissances spéciales ; force me fut donc de me réfugier dans une généralité. L'histoire de l'Église m'avait toujours beaucoup intéressé à cause de la lutte permanente entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. L'Église tend sans cesse à s'élever au-dessus de l'État et à dominer les individus. L'État cherche à maintenir ses droits et les individus défendent leur indépendance, d'où il résulte des conflits plus ou moins terribles, mais toujours affligeants. J'avais la conviction que pour les faire cesser à tout jamais, il fallait authentiquement et solennellement reconnaître et consacrer le droit que doit posséder l'État et qu'il possède naturellement ; ce droit consiste à déterminer le culte qu'enseignera le clergé, à régler sa conduite, et à imposer à tout individu, le devoir de respecter ce culte et de le pratiquer, extérieurement du

moins, car personne n'a le pouvoir de limiter la pensée. En traitant ce thème, tantôt historiquement et tantôt spéculativement, je démontrais que toutes les religions ont été fondées par des conquérants, des rois, des hommes puissants; je n'en exceptais pas même les religions chrétiennes, car l'exemple de la réformation était encore bien près de nous. Je raisonnais avec d'autant plus de hardiesse, que je ne faisais ce travail que pour contenter mon père, qui voulait absolument qu'au lieu de me borner à composer une thèse, je fisse un traité sur lequel la disputation pût s'engager, et j'espérais que mon traité ne passerait pas à la censure; car mes relations avec Herder m'avaient rendu si défiant de moi-même, que je ne désirais nullement me faire imprimer. Quoique je parlasse et que j'écrivisse le latin avec beaucoup de facilité et d'élégance, je repassai mon travail avec un bon latiniste, non pour perfectionner mon style, ce dont il n'était pas capable, mais pour corriger les fautes de langue et d'orthographe les plus saillantes, après quoi, ma dissertation, qui ne manquait ni de fonds ni de rondeur, et que j'avais traitée avec une certaine grâce oratoire, me parut une œuvre fort présentable. La faculté l'accueillit avec autant de prudence que de politesse. Le doyen commença par donner de très-grands éloges à mon traité, puis il fit si adroitement ressortir la témérité de l'ensemble et l'effet dangereux qu'il ne pourrait manquer de produire, qu'il arriva tout naturellement à conclure, qu'il était impossible de l'admettre comme objet d'une disputation académique. Il ajouta : Que le candidat avait fait preuve de beaucoup d'instruction et d'une grande élévation de pensées, qui autorisaient à tout espérer de lui ; qu'il pourrait, plus tard, en sa qualité de citoyen d'une ville libre et protestante, faire imprimer son traité ; et que, pour ne pas retarder sa réception, on l'autorisait à disputer sur des thèses de son choix. En un mot, le bon Doyen fit tout son possible pour adoucir le chagrin qu'il croyait me causer, car il était loin de présumer qu'il remplissait mes

secrets désirs ; et certes, je ne méritais pas les compliments qu'il me prodigua sur la docilité avec laquelle je me sou mis à sa décision.

M'adressant de nouveau à mon répétiteur nous choisîmes des thèses, on les fit imprimer ; la discussion commença et continua fort gaiement, grâce à l'opposition systématique de mes commensaux, jusqu'au 6 août 1771, jour de ma réception que, selon l'antique usage, nous célébrâmes par un joyeux banquet.

Mon père à qui j'avais envoyé une copie de mon traité, regretta beaucoup qu'il n'eût pas été imprimé, car il espérait qu'il m'eût fait un grand honneur à Francfort où je devais retourner incessamment. Pour l'empêcher de mettre immédiatement ce travail sous presse, je lui promis de le compléter ; et le manuscrit resta parmi ses papiers où, bien des années plus tard, je le retrouvai soigneusement conservé. Le lendemain de ma réception, Strasbourg perdit le célèbre professeur Schœpflin, un des hommes les plus remarquables de son époque, comme savant, comme critique et comme orateur. Quoique né Badois, il avait été élevé à Strasbourg ; et malgré les avances de tous les gouvernements qui voulaient se l'attacher, il était resté fidele au gouvernement français. Je n'ai eu qu'une seule fois l'occasion de le voir, c'était pendant une sérénade aux flambeaux, dont nous autres jeunes gens nous nous étions mis en tête de le régaler. Dès que le tumulte de la musique fut passé, il nous apparut dans la cour au milieu de la fumée que répandaient nos torches de résine ; et le noble et svelte vieillard, nous adressa une allocution improvisée, si bienveillante, si paternelle, que nous nous crûmes un moment les égaux des rois et des princes qu'il était toujours chargé de haranguer, lorsqu'ils passaient par Strasbourg. Quoique je n'aie eu aucun autre rapport immédiat avec lui, sa présence en cette ville n'a cependant pas manqué de m'être très-favorable. Les grands hommes ressemblent à certaines constellations, qu'il suffit de savoir sur

son horizon, pour se sentir fortifié. Ses disciples, Koch et Oberlin qui se trouvaient dans des régions moins inaccessibles pour moi, m'ont rendu d'éminents services. Après m'avoir aidé à satisfaire mon penchant pour les antiquités, ils les dirigèrent sur tous les objets qui peuvent rappeler le moyen âge. Ma mémoire, ma facilité à saisir les objets extérieurs et à les représenter sous le jour le plus propre à exciter l'intérêt, la promptitude avec laquelle je me pénétrais de l'esprit des langues anciennes et modernes, les avaient décidés à faire de moi un historien, un homme politique et un orateur.

Avant d'apprendre à mes lecteurs pourquoi leurs bonnes intentions ne se sont point réalisées, et comment je suis revenu à l'Allemagne après avoir été pour la France, je dois leur faire quelques observations générales. Très-peu de biographes ont été à même de décrire une vie toujours calme, pure et progressante. L'existence est, ainsi que le tout au milieu duquel elle se meut, un inexprimable composé de liberté et de contrainte. Notre vouloir est le pronostic de ce que nous ferons dans toutes les circonstances, mais ces circonstances nous saisissent avec une tyrannie qui leur est particulière; l'action est en nous, la manière dont elle s'accomplit est fortuite, et il ne nous est pas permis de demander le pourquoi.

J'aimais la langue française, car je l'avais apprise au milieu d'une vie agitée, et c'est par elle que j'ai été initié à ce genre de vie. Je me l'étais appropriée sans le secours de la grammaire, et comme une seconde langue maternelle; j'espérais m'y perfectionner à Strasbourg, et ce fut là, au contraire, que j'en perdis le goût et l'amour. Les Français, qui mettent de la politesse en tout, ne rient jamais des fautes que les étrangers commettent lorsqu'ils parlent leur langue; mais comme ces fautes blessent leurs oreilles, ils ont l'habitude de répéter correctement, ce qu'on vient de dire d'une manière vicieuse. Ce procédé fort utile lorsqu'on a la résignation nécessaire pour se re-

connaître constamment écolier, ne laisse pas d'avoir quelque chose de fort humiliant. Quant à moi, ces perpétuelles interruptions et réprimandes, m'impatientèrent au point que je cessai de parler, car il me semblait que ce que je disais était assez intéressant pour qu'on l'écoutât sans s'occuper de la correction du langage. Il est vrai que le mien était plus bizarre que celui de tous les autres étrangers. J'avais eu pour maîtres de langue, des valets et des sentinelles, des acteurs et des amateurs de théâtre, des héros et des paysans ; en mêlant les locutions et les accents de ces divers personnages, je m'étais formé un idiome véritablement *babélien*, auquel j'ajoutais les tournures de phrases et la prosodie des ministres protestants français que j'aimais à entendre prêcher ; et comme pour achever de rendre mon jargon inintelligible, j'embrassais dans mon amour subit pour le seizième siècle, tous les auteurs français de cette époque, tels que Montaigne, Amyot, Rabelais et Marot, dont j'employais hardiment les expressions les plus inusitées et les plus abhorrées par la bonne société du jour. C'était au point qu'aucun Français, quelque poli qu'il pût être de sa nature, ne se sentait le courage de m'écouter sans me blâmer ouvertement, ce qui me remit de nouveau dans la position qui, naguère m'avait tant affligé à Leipzig, sans me laisser toutefois l'avantage de revendiquer le privilége qu'a chaque province de parler son idiome à elle, car je me trouvais sur une terre étrangère et, par conséquent, forcé de me conformer à ses usages et coutumes. Je me serais peut-être soumis à ces exigences, si un mauvais génie ne m'avait sans cesse soufflé à l'oreille, que, malgré les efforts les plus constants, il sera toujours impossible à un étranger de parler français comme un Français ; qu'on supportait l'Allemand, l'Anglais, l'Italien avec le masque français dont ils avaient eu tant de peine à se couvrir, mais qu'ils ne pourraient jamais se flatter d'être reçus dans l'église du vrai *parlage*, en dehors de laquelle, il n'y a pas de salut linguistique possible. Schœpflin lui-même, n'a

pu atteindre ce haut degré de perfection ; on approuva les efforts qu'il avait faits pour s'exprimer dans la langue française, en savant, en orateur et en homme du monde, mais on ne cessait de le blâmer, de le critiquer et de soutenir que l'allemand perçait dans tout ce qu'il disait et écrivait. Au lieu de nous consoler, nous autres jeunes gens, en voyant qu'on ne ménageait pas plus le bois sec que le bois vert, nous nous révoltâmes contre des exigences impossibles à satisfaire, et nous prîmes la résolution de renoncer à la langue française, pour revenir avec plus de force et de volonté à celle de nos pères. A partir de ce moment, on ne parla plus qu'allemand à notre table. Ce retour à la langue du pays, nous conduisit à celui de ses institutions. N'ayant rien de très-favorable à dire sur l'organisation de l'Empire, nous convînmes franchement qu'elle ne se composait que d'une foule d'abus légaux, situation préférable encore à celle du gouvernement français qui s'égarait dans une multitude d'abus en dehors des lois, ne déployait de l'énergie que là, où il aurait fallu céder, et faisait ainsi pressentir un bouleversement total dans un avenir peu éloigné. En tournant nos regards vers le nord, nous y vîmes Frédéric, cette étoile polaire autour de laquelle tournait l'Allemagne, le monde entier. La première et la plus visible manifestation de son influence, était l'introduction de l'exercice et du bâton prussien dans l'armée française. Nous lui pardonnions sa prédilection pour l'idiome français, à cause des chagrins que les poëtes et les philosophes français ne cessaient de lui causer en le traitant comme un intrus ; et leur obstination à soutenir que les Allemands manquaient de goût, acheva de nous éloigner d'eux. Nous nous consolâmes de cet éternel refrain de toutes leurs critiques, en les dédaignant, mais il nous fut impossible de comprendre le véritable sens qu'ils y attachaient, car déjà Ménage avait déclaré que les écrivains français réunissaient toutes les qualités, le goût seul excepté, tandis que les critiques du jour soutenaient que

les auteurs modernes manquaient de goût, reproche auquel Voltaire lui-même n'a pu échapper entièrement. Ainsi ramenés à la nature, rien ne pouvait plus avoir aucune valeur à nos yeux, que l'expression vive et énergique d'un sentiment sincère et vrai. Au reste, la littérature française avait un air d'ancienneté et d'aristocratie peu propre à attirer une jeunesse pleine d'énergie et de tendances novatrices. Depuis le seizième siècle, la marche de cette littérature avait été régulièrement progressante; ayant atteint son apogée et produit une abondante moisson de chefs-d'œuvre, il ne restait aux plus grands génies du dix-huitième siècle, que le rôle modeste de glaneurs. Beaucoup de choses cependant avaient vieilli, la comédie surtout avait besoin de se rajeunir pour se rattacher à la vie et aux mœurs nouvelles; plusieurs tragédies avaient disparu de la scène, et Voltaire avait profité de cette occasion pour publier Corneille, afin de prouver au public, combien avait été défectueux, le prédécesseur qu'on lui reprochait de n'avoir pu atteindre. Ce même Voltaire, la merveille de son temps était devenu vieux comme la littérature sur laquelle il avait régné pendant près d'un demi-siècle. L'influence de la société sur la littérature devint toujours plus visible, car cette société composée d'hommes riches, d'un rang élevé et d'une haute naissance, avait fait de la littérature son principal objet d'amusement; aussi prit-elle des airs de nobles qui ont toujours quelque chose de répulsif, tandis que la critique devint dénigrante, négative et médisante. Les classes élevées jugèrent les écrivains par de semblables procédés. et les écrivains en usèrent ainsi envers leurs collègues et même envers leurs protecteurs. Ne pouvant plus se faire respecter par le public, on chercha à le surprendre par la hardiesse, ou à le captiver par une feinte humilité, ce qui donna lieu à une telle fermentation littéraire, que Voltaire lui-même eut besoin de toute son activité et de toute son influence, pour ne pas en être dominé. Déjà on l'appe-

lait hautement, *un vieil enfant capricieux*, et son infatigable ardeur à continuer son œuvre était regardée comme les vains efforts d'une vieillesse usée. Certains principes qu'il avait toujours soutenus et dont la propagation était devenue le but de sa vie, n'étaient plus ni admis ni estimés; sa foi en Dieu, qu'il avait si hautement proclamée et qui le séparait des athées, était sans cesse contestée ou tournée en ridicule. C'est ainsi que le vénérable patriarche de la littérature, se vit réduit à guetter, comme le plus mince écrivain, l'instant propice, pour ressaisir la faveur publique, de faire trop de bien à ses amis, trop de mal à ses ennemis, et d'être faux et dissimulé, malgré son amour passionné pour la vérité et la franchise. Était-ce bien la peine d'avoir fourni une carrière si longue, si laborieuse et si noblement grande, pour la finir plus dépendante qu'elle n'avait commencé? Sa haute intelligence comprit tout ce qu'il y avait de fâcheux dans cet état de choses, et son esprit irritable en fut vivement blessé. Ses adversaires ainsi que ses partisans blâmèrent les boutades par lesquelles il donnait parfois un libre cours à sa mauvaise humeur, car tous se croyaient au-dessus de lui, quoique pas un ne fût digne de lui être comparé.

Quant à nous autres jeunes gens, la partialité de Voltaire, devait nécessairement nous déplaire, car notre amour tout à fait allemand pour la nature et la vérité, nous faisait voir dans l'équité envers nous-mêmes et envers les autres, l'unique guide de la vie. Ses attaques passionnées contre la religion et contre les livres sur lesquels elle est fondée, m'avaient plus d'une fois péniblement impressionné; et je perdis toute confiance en lui, lorsque pour combattre les traditions du déluge, il nia l'existence des coquillages pétrifiés. Mes récentes excursions en Alsace, m'avaient mis à même de voir et d'examiner ces preuves matérielles que toute la vallée du Rhin avec ses hautes montagnes avaient été jadis une vaste mer. Il m'importait peu qu'elle eût été en cet état, avant, pen-

dant ou après le déluge de Noé; mais l'état en lui-même était incontestablement prouvé par les coquillages pétrifiés, dans lesquels Voltaire ne voulait voir qu'un jeu de la nature.

Encore un mot sur cet homme incomparable. Jouir de tous les avantages de la vie sociale, acquérir une grande fortune, établir des relations avec les maîtres de la terre et se mettre à leur niveau : tel a toujours été le but vers lequel il a tendu sans cesse, et jamais personne ne s'est rendu plus dépendant qu'il l'a fait dans l'espoir d'arriver enfin à une indépendance complète. Il parvint en effet à subjuguer les esprits et à gagner la nation, et ses adversaires déployèrent en vain contre lui des talents médiocres et une haine immense. Si la cour de France ne se réconcilia jamais sincèrement avec lui, la plupart des rois étrangers étaient ses tributaires, tels que le grand Frédéric, Catherine de Russie, Gustave de Suède, Christian de Danemark, Charles de Brunswick, Henry de Prusse, frère du roi, le Polonais Poniatowsky. Les Papes eux-mêmes cherchèrent à l'apprivoiser par de grandes condescendances; et si l'empereur Joseph II s'est toujours tenu éloigné de lui, ce n'est point un mérite, mais un tort de sa part; la gloire de ce monarque serait plus grande encore, si à tant de haute raison et de nobles sentiments, il avait joint une juste appréciation de l'esprit et, par conséquent, de l'homme qui en était la plus brillante personnification.

Ce que je viens de dire sur la littérature et les littérateurs français, n'est que le résumé des bruits publics qui résonnaient sans cesse à nos oreilles. J'ajouterai que le public français demandait toujours du nouveau, et que ce nouveau ne paraissait que pour mourir aussitôt sous le poids d'un blâme perpétuel. Les natures allemandes ne se feront jamais à ces manières d'être; nous aimons à fixer les impressions que les objets font sur nous et à les élaborer consciencieusement; nous avons en outre, la conviction qu'à force de patience, d'études et de bon

vouloir, on peut arriver à donner, avec le jugement d'une œuvre littéraire, les causes qui ont fait naître ce jugement et les raisons qui le justifient. Nous étions loin cependant de méconnaître les avantages que nous pouvions tirer du grand et magnifique monde français. Jean-Jacques Rousseau nous avait entièrement captivé; mais en jetant nos regards sur sa destinée, nous reconnûmes à regret, qu'il était forcé de se trouver suffisamment récompensé de ses utiles et glorieux travaux parce qu'on lui permettait de vivre à Paris méconnu et oublié.

Quand on nous parlait des encyclopédistes ou que nous ouvrions un des volumes de leur œuvre colossale, il nous semblait qu'on venait de nous jeter au milieu des nombreux métiers d'une grande fabrique de drap, où, à force d'entendre des bruits inconnus et de voir des mécanismes incompréhensibles, on se forme sur tout ce qu'il faut pour arriver à faire une pièce de drap, une idée si confuse et si peu agréable, qu'on se dégoûte de l'habit dont on est vêtu. Diderot tenait d'assez près à l'Allemagne, car dans tout ce que les Français blâmaient en lui, il s'était montré véritablement allemand, mais il était déjà trop haut placé, et son horizon était devenu trop vaste, pour que nous eussions pu nous asseoir à ses côtés. *Son Fils naturel,* nous plaisait infiniment et nous fûmes ravis de ses braves *Braconniers* et de ses vaillants *Contrebandiers,* canaille poétique qui ne tarda pas à venir faire des siennes sur le Parnasse allemand. La destinée de Diderot n'était pas plus propre que celle de J. J. Rousseau à donner une idée favorable de la vie sociale, et tous deux faisaient pressentir cet immense bouleversement du monde politique, dans lequel tout ce qui existait semblait prédestiné à périr. Voyons maintenant quelle a été l'influence des grands écrivains français sur l'art en général. Le but de l'art est de donner à l'illusion, l'apparence d'une noble réalité ; l'abus consiste à matérialiser l'apparence au point d'en faire une réalité vulgaire. Grâce au secours de la perspective, le théâtre était par-

venu à produire un effet très-satisfaisant avec ses coulisses, tout à coup on conçut l'idée de fermer les deux côtés de la scène afin d'en faire une véritable chambre. Ce changement de localité menaçait d'entraîner celui des pièces et du jeu des acteurs, c'est-à-dire de faire naître un théâtre nouveau. Les acteurs français cependant avaient, dans la comédie surtout, atteint le plus haut degré de perfection. Le séjour de Paris, la facilité d'observer la tenue des gens de cour, les intrigues amoureuses qui mettaient les actrices en rapport avec les classes les plus élevées, leur offraient le moyen de reproduire fidèlement sur le théâtre, le monde élégant et distingué. Sous ce rapport, les amis du naturel et du vrai, n'avaient plus rien à désirer. Restaient les vers, aussi peu naturels et aussi peu vrais, que la manière dont on les déclamait; pour les bannir de la comédie, on eut recours à une prose élevée quand il s'agissait de sujets graves ou sérieux. De son côté, la tragédie était menacée d'une réforme qui n'a pu être détournée que par la tyrannie de l'habitude et par l'influence d'un grand talent. Lekain jouait les rois et les héros avec une dignité, une énergie et une élévation dramatique, qui lui valurent l'admiration générale. Tout à coup un autre acteur nommé Aufresne, leva une autre bannière à côté de celle de Lekain, en déclarant une guerre d'extermination à tout ce qui n'était pas naturel et vrai; et il joua ses rôles avec tout le naturel, toute la vérité possible, sans aucun egard pour les conventions théâtrales. Cette manière si opposée à celle des autres acteurs français, le laissa seul contre tous; il n'en persista pas moins dans le système qu'il avait adopté, parce qu'il lui paraissait parfait, et il aima mieux quitter Paris, que de céder à ses adversaires. Lorsqu'il passa par Strasbourg, nous le vîmes jouer le rôle d'Auguste dans *Cinna*, Mithridate et plusieurs autres rôles célèbres. C'était un de ces artistes rares qui savent introduire l'art dans la nature, et convertir la nature dans la plus parfaite expression de l'art. Malheureusement, ce sont ces hommes d'élite, dont les

perfections mal interprétées, enfantent les doctrines pernicieuses d'un faux naturel. Il faut que je mentionne encore une œuvre peu considérable par son étendue, et qui n'en a pas moins fait époque, c'est le *Pygmalion* de J. J. Rousseau. Cette production singulière se balance entre l'art et la nature, et s'abandonne à la tendance vicieuse de fondre l'art dans la nature. L'artiste qu'elle nous montre, vient de produire une œuvre parfaite, mais il n'en est point satisfait; il ne lui suffit point d'avoir représenté son idée artistiquement et en dehors de lui, car après avoir donné à cette représentation, une vie idéale et sublime, il veut la ravaler jusqu'à lui communiquer la vie terrestre; il veut détruire par un acte de sensualité vulgaire, ce qu'un acte purement intellectuel a produit de plus sublime. Cette foule d'impressions vraies ou fausses, justes ou folles nous poussèrent sur des routes de traverse qui préparèrent cette révolution de la littérature allemande, dont nous devions être les témoins après y avoir travaillé, les uns sans et les autres avec connaissance de cause.

Nous n'avions aucun penchant à puiser de nouvelles lumières dans la moderne philosophie française, mais comme nous nous croyions suffisamment éclairés en matière de religion, les querelles des philosophes français avec le clergé n'avaient aucun intérêt pour nous, et les livres condamnés au feu ne nous intéressaient plus. La simple curiosité me fit feuilleter le *Système de la Nature*. Ce livre me parut si gris, si cimmérien, si cadavéreux, que je tressaillis devant lui comme à l'apparition d'un fantôme. Croyant sans doute donner un grand prix à son livre, l'auteur déclare dans la préface, qu'il est un vieillard arrivé sur le bord de la tombe, et qu'avant d'y descendre, il veut révéler la vérité à ses contemporains et aux générations futures. Cette précaution oratoire, ne lui servit qu'à se faire moquer de lui par nous autres jeunes gens, car nous nous étions aperçus depuis longtemps, que les vieillards n'approuvent plus rien de ce qu'il y a de bon

et d'aimable en ce monde. *Les vieilles églises n'ont que des vitres troubles. Si vous voulez savoir quel goût ont les cerises, demandez-le aux enfants et aux moineaux.* Ces proverbes que nous affectionnions beaucoup nous firent voir, dans le *Système de la Nature,* la quintessence de tout ce que la vieillesse a d'insipide et de révoltant. D'après ce livre, Dieu ne peut exister parce que tout ce qui existe dans la nature est nécessaire. N'aurait-on pas été autorisé à demander pourquoi Dieu n'était pas nécessaire aussi ? Nous fûmes, il est vrai, forcés de reconnaître qu'on ne peut se soustraire aux exigences des changements de saisons, aux influences des climats et à une foule de nécessités physiques, mais nous sentions le libre arbitre se manifester en nous ; et le mot liberté sonne si bien, que lors même qu'il ne désignerait qu'une illusion, on ne voudrait pas y renoncer. Au reste, le *Système de la Nature* avait trompé notre attente sous tous les rapports; son titre nous avait fait espérer qu'il y serait question de la nature, notre idole. Nous eussions tant aimé à entendre parler des soleils et des étoiles, des planètes et des lunes, des vallées et des montagnes, des fleuves et des mers, de tout ce qui vit sur et dans la terre, dans l'eau et dans l'air. Nous savions qu'en traitant de pareilles questions, on était forcé de dire des choses dont le vulgaire s'effraie, que le clergé et le gouvernement trouvent dangereuses, ce qui nous avait fait espérer que le *Système de la Nature* avait noblement mérité l'honneur de passer par l'épreuve du feu. Mais au lieu du jour nouveau que nous croyions voir luire devant nous, nous nous trouvâmes plongés dans les ténèbres de l'athéisme, au milieu desquelles s'évanouissaient le monde avec toutes ses créatures, le ciel avec toutes ses étoiles. Si ce livre nous a été nuisible, ce n'est que parce qu'il nous a dégoûtés de la philosophie et surtout de la métaphysique, et qu'il nous a fait embrasser avec passion, la vie d'expérience, l'activité et le savoir vivifiant. C'est ainsi qu'à l'entrée de la France, nous nous dépouillâmes

de toutes nos anciennes prédilections pour les Français; leur vie sociale nous parut prétentieuse, leurs poésies froides, leurs critiques anéantissantes et leur philosophie abstruse et incomplète. Dans cette fâcheuse disposition d'esprit, nous noùs serions sans doute abandonnés à la nature brute et sauvage, si une autre étoile n'était venue nous éclairer. Ai-je besoin de nommer Shakespeare? Ceux de mes lecteurs qui voudront se faire une juste idée de l'effet que la lecture des œuvres de ce grand homme produisit sur les étudiants de Strasbourg, feront bien de lire l'article qui le concerne dans le magnifique ouvrage de Herder, intitulé : *Sur le Génie et l'art allemand*. On fera également bien de consulter les *Remarques de Henz sur le théâtre*. Herder pénètre dans les profondeurs du génie de Shakespeare et l'expose dans tout son éclat, Henz tempête contre les coutumes du théâtre, et veut que tout s'y passe à la manière de Shakespeare. Puisque je viens de nommer ce jeune littérateur, je vais essayer de donner à mes lecteurs, une idée de son talent et de son caractère. Je ne fis sa connaissance que vers la fin de mon séjour à Strasbourg, et nous ne nous voyions pas souvent, car nous ne fréquentions pas les mêmes sociétés, mais nous aimions à nous rencontrer, car nous avions les mêmes manières de voir. Il était petit et bien fait, avait une charmante petite tète, des traits gracieux, quoique un peu raccourcis, des yeux bleus et des cheveux blonds. Ses manières tenaient le milieu entre la réserve et la timidité, ainsi que cela convient à un jeune homme. Son caractère était fantasque et bizarre, ce qui le rendait plus propre que tout autre à sentir et à peindre les extravagances et les écarts du génie de Shakespeare. Sa traduction des *Peines d'amour perdues*, en est une preuve évidente. Dans cette traduction il traite son auteur avec une grande liberté et se dispense de le suivre pas à pas, mais il s'approprie si bien la marotte, imite si bien les allures burlesques de Shakespeare dans ce petit poëme, qu'il s'est acquis l'approbation de tous ceux qui aiment

ces sortes de productions. Les absurdités des Clowns, faisaient surtout notre bonheur. Le penchant vers l'absurde qui, dans un âge plus avancé s'éloigne et disparaît, était alors chez nous dans toute sa fleur. Tout en nous y abandonnant sans réserve, nous faisions de nombreuses excursions dans les environs de Strasbourg, et je me livrais à ces plaisirs avec d'autant plus de passion, que mes relations avec Frédérique commençaient à m'inquiéter. Ces amours de la première jeunesse auxquelles on se livre sans aucune pensée d'avenir, ressemblent aux bombes qui s'élèvent en lignes brillantes vers les étoiles, semblent séjourner un instant au milieu d'elles, reparaissent pour décrire la même ligne, mais en sens inverse et pour porter la désolation sur le point où elles terminent leur cours. Frédérique cependant était toujours la même ; on eût dit qu'elle ne supposait pas la possibilité que le lien qui nous unissait allât se briser. Au reste, sa position était moins pénible que la mienne; lorsqu'une jeune fille se laisse aller à l'amour, elle suppose que l'homme qui a cherché à le lui inspirer, le trouve d'accord avec sa position et ses devoirs. C'est en effet ainsi que nous devrions agir, mais lorsqu'une tendre passion s'empare de notre cœur, nous laisse-t-elle la liberté de nous demander où elle pourra nous conduire ? La vue de ma bien-aimée m'impressionnait si péniblement, que je n'allais presque plus à Sesenheim ; il me fut cependant impossible de partir sans la revoir une fois encore. Le souvenir de ce dernier séjour à Sesenheim, s'est entièrement effacé de ma mémoire, je sais seulement que je souffrais horriblement, que Frédérique avait les larmes aux yeux lorsque déjà assis sur mon cheval, je lui tendis de nouveau la main.

Pendant que je m'éloignais doucement du village, je vis, non avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'intelligence, un cavalier qui, sur le même sentier, s'avançait vers Sesenheim ; ce cavalier c'était moi-même, j'étais vêtu d'un habit gris bordé de galons d'or, comme je n'en avais

jamais porté ; je me secouai pour chasser cette hallucination et je ne vis plus rien. Il est singulier que huit ans plus tard, je me retrouvai sur cette même route, rendant une visite à ma Frédérique et vêtu du même habit dans lequel je m'étais apparu ; je dois ajouter que ce n'était pas ma volonté, mais le hasard seul qui m'avait fait prendre ce costume. Mes lecteurs penseront ce qu'ils voudront de cette bizarre vision, elle me parut prophétique, et comme j'y trouvai la conviction que je reverrais ma bien-aimée, elle me donna le courage de surmonter la douleur des adieux ; les distractions du voyage firent le reste.

Arrivé à Manheim, je m'empressai d'aller voir la salle des antiquités dont j'avais pris une idée dans les œuvres de Lessing et de Winckelmann. Le directeur Werschaffel, m'accueillit avec bonté et me fit conduire dans la salle par un guide qui, après m'avoir introduit, me laissa à mes réflexions. Me voici donc seul dans une immense salle carrée, d'une hauteur prodigieuse et parfaitement éclairée par de nombreuses fenêtres percées au-dessus des corniches. De magnifiques statues antiques remplissaient l'espace tout entier, c'était une forêt de statues, un assemblage de personnages historiques ; et chacun de ces personnages pouvait tourner sur son piédestal afin de se montrer sous toutes ses faces ; et des rideaux qu'on ouvrait et fermait à volonté l'éclairaient comme on voulaient qu'il le fût. Après être resté un instant immobile sous l'impression de l'ensemble, je m'avançai vers les figures qui m'attiraient avec le plus de puissance. On devinera sans peine que je commençai par l'Apollon du Belvédère. Sa grandeur presque colossale, ses formes sveltes et gracieuses, sa pose libre et fière, son regard triomphant lui assuraient une victoire complète sur mes sensations. Je ne le quittai que pour contempler le groupe du Laocoon. Malgré tout ce que j'avais lu sur ce chef-d'œuvre, j'y cherchai mon point de vue à moi ; mais chaque objet m'attira à son tour ; le lutteur mourant me captiva, sans m'empêcher de jeter mes regards sur le groupe et

Castor et Pollux, restes précieux qui, quoique mutilés, me procurèrent un des plus beaux moments de ma vie. Je ne savais pas encore qu'il était possible de se rendre compte à l'instant des jouissances de la contemplation. Je cherchai cependant à réfléchir, et je ne pus arriver qu'à la conscience que, dans cette immense réunion de statues, chacune d'elles avait sa valeur individuelle. Je retournais cependant toujours à Laocoon; la célèbre question : pourquoi ne crie-t-il pas ? me revint à l'esprit, et j'y répondis en disant : parce qu'il ne le peut pas. Je trouvais que le mouvement des personnages découle de la conception primitive du groupe; l'attitude si artistiquement puissante du père est justifiée par deux motifs : la lutte contre le serpent et le besoin d'éviter une nouvelle morsure. Pour adoucir la douleur de la première morsure, il fallait que le bas-ventre se retirât sur lui-même et rendît par là, l'action de crier complétement impossible. Il me parut en même temps que le plus jeune des fils n'avait pas été mordu par le serpent; je fis encore bien d'autres observations sur cette œuvre d'art et je les communiquai à Oeser, dans une longue lettre. Sans faire grande attention à cette lettre, il loua mon bon vouloir et me donna quelques encouragements généraux. J'eus le bonheur de fixer en moi ces pensées artistiques et de les y laisser reposer jusqu'au moment où, en se joignant à mes expériences et à mes convictions nouvelles, elles trouvèrent leur place dans mes *Propylées*. Après la contemplation zélée et consciencieuse de tant de nobles œuvres plastiques, j'eus le bonheur de jouir d'un avant-goût des productions merveilleuses de l'architecture antique. Il y avait dans cette même salle une moulure du chapiteau de la rotonde de Rome; j'avoue qu'à la vue de ces feuilles d'acanthe aussi colossales qu'élégantes, je sentis diminuer ma foi aux merveilles de l'architecture du Nord. Cette grande contemplation qui a si puissamment réagi sur le reste de mon existence, n'en a pas moins été longtemps sans effet.

A peine la porte de la salle des antiquités s'était-elle refermée sur moi, que je cherchai à me retrouver moi-même, en débarrassant mon imagination de toutes ces grandes figures, et ce ne fut qu'après un détour immense que je me trouvai ramené vers elles. Au reste, ces impressions que n'éparpille aucun jugement étranger, finissent toujours par produire des fruits inappréciables. La jeunesse peut goûter le bonheur de ces impressions, toutes les fois qu'elle se dépouille de tout esprit de critique, et qu'elle laisse le beau agir sur elle sans examen et sans classement.

LIVRE XII.

SOMMAIRE.

Je reviens à la maison paternelle plus sain de corps que d'esprit. — Ma mère s'exerce à cacher et à réparer mes étourderies. — Mon père m'aide à classer mes compositions littéraires. — Il parvient à vaincre la répugnance que j'avais à les faire imprimer. — Ma sœur et sa société qui devient la mienne. — La société de Darmstadt. — J'y fais la lecture de mes vers. — Ma vie errante. — Les différents genres d'architecture. — Les antiquités allemandes et les études bibliques m'occupent tour à tour. — Mauvais succès de mes écrits sur la tolérance. — Haman et ses brochures sibylliques. — Les ouvrages de Klopstock après sa *Messiade*. — Leur influence sur la littérature allemande. — L'Almanach des Muses. — Souvenirs de Frédérique et de mes torts envers elle. — Comment j'ai poétisé mon repentir. — Le congrès de Wetzlar et les divers rouages de l'Empire d'Allemagne. — Mes travaux et mes aventures pendant mon séjour à Wetzlar. — Portrait de Charlotte, fiancée d'un de mes amis. — On me fait entrer dans l'association des écrivains qui dirigent la gazette savante de Francfort. — Un de mes amis me fait comprendre la nécessité de m'éloigner de Charlotte.

Je revins chez moi plus gai et plus robuste qu'à mon retour de Leipzig. La surexcitation de mes manières d'être n'annonçait cependant pas encore une complète santé intellectuelle. Dès mon arrivée, je mis ma bonne mère dans la nécessité de se faire la médiatrice entre mes excentricités et les justes idées d'ordre et de convenance de mon père. J'avais vu à Mayence un petit harpiste dont je m'étais épris au point de l'engager à venir à la foire de Francfort et de lui promettre de le loger et de le nourrir chez moi, pendant toute la durée de cette foire. C'était là une des manies qui m'ont coûté si cher pendant tout le cours de ma vie, et qui me poussaient à vouloir toujours grouper de jeunes êtres délaissés autour de moi. Grâce à cette manie, je finis

sais par me trouver chargé de leur avenir, et les expériences les plus fâcheuses n'ont jamais pu déraciner entièrement ce penchant inné qui, aujourd'hui encore, m'égare toutes les fois que l'occasion s'en présente. Ma mère plus prévoyante que moi savait très-bien que mon père trouverait mauvais qu'un musicien ambulant, sortît d'une maison aussi considérée que la sienne, pour aller quêter de cabaret en cabaret. Pour tout concilier, elle logea le petit vagabond dans une maison voisine où il était nourri en même temps, et grâce aux amis auxquels je le recommandai, il fit d'excellentes affaires. Je le revis plusieurs années après, il était devenu plus robuste et plus lourdaud, sans avoir le moins du monde perfectionné son talent. Ma digne mère, charmée de ce succès dans l'art de pallier mes sottises, était loin de présumer qu'elle ne tarderait pas à y avoir recours dans des circonstances plus graves.

Ma sœur avait toujours autour d'elle une société de jeunes personnes charmantes, qui la chérissaient d'autant plus, qu'elle était plus propre à être leur confidente que leur rivale. Le bon Horn aussi était revenu à Francfort, et je retrouvai en lui un ami aussi fidèle que dévoué. Beaucoup d'autres hommes distingués contribuèrent à me rendre aussi agréable que possible, mon nouveau séjour dans ma ville natale. Je placerai à leur tête, les frères Schlosser; l'aîné jouissait de la confiance générale comme avocat habile et comme homme d'affaires intègre. Une intimité plus grande s'établit entre moi et son frère Georges, que j'avais vu à Leipzig et qui venait de quitter le duc de Wurtemberg. Ces deux frères me mirent en rapport avec Merk, qui alors était payeur au ministère de la guerre à Darmstadt. Herder avait déjà parlé de moi à cet homme singulier que la nature avait doué d'une haute raison et d'un esprit brillant. Il possédait de vastes et utiles connaissances en littérature, en histoire et en droit; et l'expérience lui avait appris à juger le monde sous son véritable point de vue. On estimait son caractère et son érudition, mais

on craignait son esprit mordant. Sa taille était haute et maigre, son nez long et pointu; ses yeux d'un bleu grisâtre avaient une expression si guettante, qu'ils ressemblaient presque à ceux d'un tigre. En un mot, c'est un de ces types que Lavater a reproduits dans ses *Essais physionomiques*. Un singulier contraste de caractère se manifestait en lui de la manière la plus bizarre. Naturellement noble, intègre et loyal, il aimait à se montrer volontairement fourbe et rusé; ordinairement sensé, calme et bon, il se plaisait tout à coup à faire quelque chose de blessant et de nuisible; je n'en ai pas moins vécu très-familièrement avec lui, car j'avais la conviction que jamais ses mauvais penchants ne s'exerceraient contre moi. La société de Darmstadt me souriait sous tous les rapports, car elle se composait d'une foule d'hommes de mérite, et de femmes remarquables parmi lesquelles je ne citerai que la fiancée de Herder, aussi intéressante par ses qualités personnelles que par son attachement pour un homme aussi distingué. Dans cette société on aimait à m'entendre lire mes vers achevés ou commencés; on m'encourageait et on me grondait lorsque des compositions nouvelles m'empêchaient d'achever les anciennes. *Faust* s'avançait, *Gœtz de Berlichingen* s'échauffait dans ma pensée, l'étude des quinzième et seizième siècles continuait à m'occuper. Je me mis en même temps à écrire tout ce que j'avais pensé sur l'architecture de cette époque, dans laquelle je vis un art indigène, et non un art étranger, ce qui me fit demander de nouveau le remplacement du nom d'architecture gothique, par celui d'allemande. Je soutenais en même temps qu'il ne fallait pas comparer cette architecture avec celle des Grecs et des Romains, parce qu'elle découle d'un principe différent : Les Grecs et les Romains pouvaient, sous leur beau ciel, appuyer leurs toits sur des colonnades, ce qui formait naturellement des murs à jour; mais nous autres habitants du Nord, qui avons besoin de nous garantir du froid, nous ne saurions jamais assez remercier le génie bienfaisant qui

trouva le moyen d'orner des murs massifs au point de les rendre agréables à l'œil. Mes recherches sur le seizième siècle pendant lequel Luther avait joué un si grand rôle, me ramenèrent aux études bibliques, et je fis imprimer à mes frais des brochures que je composai sur cet important sujet. Leur style et le courage de les publier, m'avaient été inspirés par la lecture des ouvrages de Haman, cette merveille de son époque et qui est toujours restée une énigme pour l'Allemagne entière. C'était un penseur profond et d'une érudition peu commune; malgré son exacte connaissance du monde visible, il y admettait l'existence de quelque chose de mystérieux, d'impénétrable, dont il parlait d'une manière toute particulière. Les hommes du monde et les écrivains les plus en vogue, le regardaient comme un rêveur abstrait; pour les âmes pieuses, le mage du Nord (nom sous lequel on désignait Haman), était d'abord une étoile consolante; mais il perdit cette réputation en publiant, *les Croisades d'un philologue*, critique amère de certains chants d'Église et de plusieurs usages de piété. Herder, avec lequel j'étais en correspondance suivie, me tenait au courant de tout ce qui émanait de cet esprit à part.

Indifférent pour mes ouvrages terminés, je ne pouvais me lasser d'en produire de nouveaux; et les exemples à cet effet ne me manquaient pas, car on venait d'entrer dans cette époque littéraire si fameuse, où une foule de jeunes gens publiaient leurs essais avec une audace et une présomption qui n'appartiennent qu'à la jeunesse. Si cette tendance a été utile par elle-même, en développant plus d'un talent remarquable, son abus a fait beaucoup de mal

Lorsque rien ne me rappelait encore une faute commise un bonheur perdu par cette faute, j'étais violent et sévère, le souvenir de mes relations avec Frédérique m'avait rendu indulgent et doux; sa réponse à des adieux que je lui avais faits par écrit me déchira le cœur, et je ne pouvais me pardonner ni son malheur ni le mien. Gretchen m'avait

été enlevée, Annette m'avait volontairement abandonné; envers ma Frédérique j'ai été pour la première fois coupable et j'ai connu enfin les tourments du remords. Renonçant à l'amour pour mon compte, je m'intéressai à celui des autres, en cherchant à réunir les amants sur le point de se séparer, afin de leur éviter la triste destinée dont j'étais victime; ce qui fit ajouter le surnom de confident à celui de voyageur qu'on m'avait donné, parce que les souffrances de mon cœur me poussaient souvent dans les vallées et sur les montagnes. Au reste, mes relations de société m'appelaient tantôt à Darmstadt et tantôt à Hombourg, deux jolies résidences situées l'une à droite et l'autre à gauche de Francfort, et toujours en rapport ensemble à cause de la proche parenté des deux souverains. Je ne vivais plus, pour ainsi dire, que sur les routes, et lorsque je passais par ma ville natale, on eût dit que je n'y étais qu'un étranger, car je dînais à l'auberge et je me remettais en route immédiatement après le repas. Chemin faisant, je me chantais des hymnes et des dithyrambes bizarres; un seul de ces chants composé au milieu d'un terrible orage, qui me surprit en pleine campagne, a été conservé et se trouve parmi mes poésies, sous le titre de *Chant d'alarme du voyageur*. Pendant cette phase de ma vie j'évitai les femmes avec tant de soin, qu'un ange aimant me couvrit de ses ailes sans que je m'en fusse aperçu. Cet ange, c'était une femme aimable et tendre, je n'appris qu'après sa mort, le penchant qui l'avait entraînée vers moi; j'en fus ému, affligé même; et me sentant sans reproche, je plaignis sincèrement la douce victime d'un amour innocent.

Pour adoucir le chagrin que me causait la situation de Frédérique, j'eus recours au remède que je n'avais jamais employé en vain, c'est-à-dire, que je repris mes confessions poétiques qui me valurent toujours une absolution complète. *Les deux Maries* dont l'une figure dans *Gœtz de Berlichingen*, et l'autre dans *Clavigo*, ainsi que le rôle pitova-

ble que jouent les amants de ces deux nobles jeunes filles, ne sont que les résultats poétisés de mon repentir.

Le désir de dramatiser Gœtz et son époque, me souriait depuis longtemps, et j'y travaillais sans cesse, en étudiant cette époque de l'Allemagne ; étude qui me fut aussi fort utile pendant mon séjour à Wetzlar, où je me rendis pour assister à la réforme de la chambre impériale. Un abrégé de l'histoire de cette chambre ne saurait être déplacé ici ; je vais donc l'offrir à mes lecteurs.

C'est le plus beau privilége des maîtres de la terre, que de pouvoir appeler près d'eux les hommes les plus vaillants pendant la guerre et les plus sages et les plus justes pendant la paix. Usant de ce droit, les empereurs d'Allemagne, avaient créé une cour de haute justice qui les suivait pendant leurs voyages à travers l'Empire ; mais ni cette cour, ni les *juges de paix*, ni l'intervention du clergé, n'eurent le pouvoir de dompter l'esprit batailleur des Allemands du moyen âge; les perpétuelles guerres que les chevaliers se faisaient entre eux, troublaient la paix de l'Empire au dedans et paralysaient son influence au dehors. Qu'on ajoute à tous ces inconvénients la terreur que répandaient sur toute l'Allemagne, les *francs Juges*, dont le terrible pouvoir, dégénéré en police secrète, se trouvait entre les mains d'un si grand nombre d'individus, que personne ne pouvait plus avoir confiance en personne. Pour remédier à tant d'abus, les états de l'Empire proposèrent la création d'une justice stable et permanente ; les empereurs hésitaient, car ils comprenaient qu'il s'agissait de la diminution de leur pouvoir; Maximilien Ier céda enfin, et la Chambre impériale fut instituée. Son organisation défectueuse ne lui permit pas de guérir les plaies de l'Empire, mais elle les empêcha de saigner. Les affaires publiques furent jugées avec promptitude et équité ; mais les affaires privées s'entassèrent dans les archives sans avoir été examinées. Pendant la guerre de Trente ans, une partie de ces archives tomba au pouvoir des Français, qui croyaient

s'être emparés de papiers d'État fort importants; reconnaissant bientôt leur méprise, ils les auraient volontiers rendus aux Allemands, si ceux-ci n'avaient pas décidé que cette immense quantité de documents ne valait pas les frais de transport.

Cet état de choses avait toujours été en s'empirant, lorsque Joseph II fut élu empereur d'Allemagne. Ses premiers regards s'étant tournés vers la justice du pays, il reconnut la nécessité d'une révision complète de la Chambre impériale; et sans songer le moins du monde si cette révision serait utile ou nuisible à ses intérêts personnels, il la fit commencer immédiatement. Lorsque j'arrivai à Wetzlar, on travaillait déjà à l'expédition des procès dont plus de dix mille étaient restés en arrière; et ce qu'il y avait de plus cruel encore, c'est qu'il fallait divulguer et punir les crimes et les malversations de certains assesseurs. Je m'attendais donc à passer de tristes journées dans cette ville. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'y trouvai une véritable vie d'étudiant. Les attachés aux diverses ambassades, tous jeunes hommes fort gais, prenaient leur pension dans la meilleure auberge de la ville; le hasard m'y conduisit; ces messieurs m'accueillirent avec empressement, et j'appris, dès le premier jour, que, pour donner à leurs heures de repas quelque chose de piquant et d'original, ils avaient formé une *table ronde* tout à fait chevaleresque. Le roi, son chancelier et les hauts dignitaires occupaient les premières places; le reste de la table était rempli par les simples chevaliers, dont chacun avait le nom d'un preux célèbre; on me donna celui de Gœtz de Berlichingen. Toute cette comédie à laquelle je ne pus jamais trouver d'autre but que celui de tuer le temps, fut traitée très-sérieusement; et personne n'aurait osé rire; lorsque, se mettant en campagne pour faire un chevalier. On appelait un moulin un castel, et le meunier un châtelain; et l'on faisait la lecture de quelques pages des *Quatre fils Aymon*, pendant la cérémonie dans laquelle on obser-

vait, au reste, tous les usages que les chroniqueurs nous ont transmis à ce sujet. Ces amusements dont je m'étais rassasié pendant ma première jeunesse, ne tardèrent pas à me faire regretter mes amis de Francfort et de Darmstadt ; aussi me trouvais-je très-heureux de l'affection sincère dont Gottern s'était épris pour moi et que je lui rendais tout aussi sincèrement. Ses manières de voir étaient claires et pures, l'expérience et le raisonnement avaient perfectionné son talent. Les heures que nous passions ensemble à nous communiquer notre savoir, nos projets et nos penchants, s'écoulaient d'une manière bien agréable pour nous deux. Comme il se trouvait en rapport avec l'Almanach de Boie, il me demanda pour ce recueil, des vers que je lui donnai avec plaisir. Ces publications me mirent en contact avec les jeunes talents dont les puissantes influences ne tardèrent pas à se manifester en Allemagne. Dans ce cercle poétique tendant sans cesse à s'élargir, se développa un autre sentiment encore que celui de la poésie : c'était le besoin d'indépendance qui surgit toujours dans les époques de paix et de calme, c'est-à-dire, quand l'homme est moins dépendant d'un autre homme. En temps de guerre, on se soumet à la force brutale sans se plaindre, car les craintes qui ne portent que sur les choses matérielles et financières, n'ont rien de moral, et la soumission aux exigences d'une époque turbulente, n'a rien d'humiliant ; pendant ces époques-là, on forme des vœux, mais on n'a pas d'opinion. En temps de paix, au contraire, le besoin de liberté va toujours en croissant ; plus on est libre, plus on voudrait l'être, plus on voudrait qu'autour de nous tout le fût. Cette maladie des belles âmes se manifestait alors sous les formes de la justice universelle, ce qui la rendait plus dangereuse encore, car elle faisait naître une guerre morale qui, en attaquant, avec les intentions les plus louables. tous les actes des gouvernements, conduisait aux résultats les plus malheureux. Par la protection accordée à la famille Calas, Voltaire s'était fait respecter et vénérer du

monde entier; les attaques hardies de Lavater contre le gouverneur de son canton, avaient encore plus fortement impressionné l'Allemagne. Le sentiment esthétique uni à celui de la jeunesse, nous poussait en avant! Naguère on travaillait, on étudiait pour obtenir des fonctions publiques; tout à coup on se fit les surveillants des fonctionnaires, et le temps approchait où les poëtes dramatiques et les romanciers donneraient toujours les rôles de scélérats aux ministres, aux grands chanceliers et autres personnages de ce genre. Plus tard, les feuilles périodiques défendaient ce monde, où l'imaginaire se mêlait à la réalité, et elles mirent tant d'énergie dans cette défense, que le public crut que la justice était de leur côté. Ces tentatives étaient d'autant plus folles que, dans un pays morcelé comme l'Allemagne l'a toujours été, l'opinion publique ne peut être ni utile ni nuisible à personne. Rien ne contribua plus puissamment à cette fâcheuse disposition de la littérature, que la tragédie de *Hermann*, que Klopstock dédia à l'empereur Joseph II. Les Germains secouant le joug de Rome, étaient sublimement représentés dans cette œuvre; et, certes, rien n'était plus propre à réveiller le sentiment de la nationalité; mais en temps de paix, le patriotisme se borne *à balayer devant sa porte*, à remplir les devoirs de son état, et à diriger sagement les affaires de sa maison. Il était donc bien naturel que les sentiments patriotiques éveillés par la tragédie de Klopstock ne trouvant point d'ennemis à combattre, conduisissent les Allemands à se créer des tyrans imaginaires, dont ils cherchaient les types parmi les souverains et leurs serviteurs. Pour ma part, je continuai à faire de la poésie le moyen d'exprimer mes sentiments, mes rêveries et mes caprices. Plusieurs poésies fugitives se rattachent à cette époque et parurent dans l'*Almanach des Muses* de Gœttingen. Cette concession faite à la manie littéraire de l'époque, ne m'empêchait pas de travailler avec ardeur à mon *Gœtz de Berlichingen*; œuvre par laquelle j'espérais prouver, que, dans les temps de troubles, un

homme d'honneur peut, dans l'espoir de remédier aux maux qu'il déplore, avoir la vertueuse audace de se mettre à la place des lois et du pouvoir exécutif ; et qu'il doit nécessairement se désespérer quand ses nobles intentions sont méconnues par le chef de l'État, qu'il n'a jamais cessé de reconnaître et de vénérer. Malgré les travaux et les conversations littéraires qui prenaient presque tout mon temps, je fus chaque jour forcé de me rappeler que j'étais à Wetzlar; car on ne parlait de tous côtés que des obstacles, sans cesse renaissants, qui s'opposaient à la révision de la Chambre impériale, et de la triste découverte d'un abus, d'un crime de plus. Tout ceci ne pouvait que très-péniblement impressionner un jeune homme qui voulait sincèrement le bien. Les formalités de ce grand procès étaient aussi révoltantes que le procès lui-même. car ce n'étaient que ruses et détours ; et si l'on voulait compter pour quelque chose, il fallait défendre ceux qui avaient tort, être maître passé dans l'art de déplacer les questions et de frapper en se défendant. Ces diverses expériences me ramenèrent à mon penchant à observer la nature sur tous ses points de vue. A cet effet, j'avais devant moi deux sujets immenses dont il me suffisait d'apprécier la richesse pour produire quelque chose de remarquable ; l'un était le siècle dans lequel vivait *Gœtz de Berlichingen, l'autre l'époque actuelle,* dont les funestes tendances se réfléchissent dans *Werther*. En nommant cet ouvrage, je dois donner une idée des éléments au milieu desquels je l'ai conçu. Parmi les attachés qui étaient venus à Wetzlar pour se préparer aux emplois qu'ils briguaient, en participant aux travaux de la Chambre impériale, se trouvait un jeune homme que nous n'appelions que le Fiancé. Ses manières calmes et posées, sa pénétration, la précision de son langage et de ses écrits, son activité sereine et infatigable, l'avaient fait remarquer si avantageusement, qu'on venait de lui assurer un poste honorable et lucratif, ce qui l'avait décidé à se fiancer à une jeune personne qu'il aimait de-

puis longtemps. Charlotte, car elle s'appelait ainsi, était l'aînée d'une nombreuse famille; après la mort prématurée de sa mère, elle avait eu le courage de se faire le soutien de son père, et la mère de ses frères et sœurs. A ces qualités qui promettaient à son futur époux un bonheur durable, elle joignait une physionomie gracieuse et animée, une taille souple et svelte, une santé parfaite et la douce gaieté qui en est la compagne naturelle. De tels êtres n'ont pas besoin de beaucoup de livres pour compléter leur éducation, ils deviennent raisonnables d'eux-mêmes et sans efforts. Le fiancé, que son extrême loyauté rendait confiant, aimait à mettre sa Charlotte en rapport avec toutes les personnes qu'il estimait, car retenu loin d'elle toute la journée par ses travaux, il était heureux quand il savait que ses amis cherchaient à l'amuser par des promenades et des parties de campagne. Il ne tarda pas à me conduire chez elle; l'extrême simplicité de sa mise disait clairement qu'elle ne s'habillait que pour son fiancé, et pour lui prouver qu'elle pourrait, sans grande dépense d'argent et de temps, se montrer toujours à lui sous une forme agréable. Dès le premier coup d'œil, je reconnus qu'elle était sans aucune espèce de prétention et plus disposée à la bienveillance générale qu'à une affection spéciale et exclusive. L'atmosphère qui l'entourait avait une sérénité toute particulière. S'il est doux de voir une mère entourer ses enfants d'une tendre sollicitude, l'aspect d'une sœur qui remplit ce rôle a quelque chose d'imposant, car l'une ne fait qu'obéir aux lois de la nature et de la société, tandis que l'autre se dévoue volontairement. Je me trouvais d'abord heureux et libre près de cette jeune fille qui, authentiquement fiancée à un autre, ne pouvait voir dans mes soins pour lui être agréable, que les attentions d'un ami désintéressé. Bientôt cependant je devins inquiet et rêveur; il me semblait que j'avais trouvé tout ce qui manquait à mon bonheur dans la fiancée d'un autre. Charlotte aimait à m'avoir pour compagnon de ses promenades dont

le but était presque toujours de surveiller les ouvriers occupés dans les champs ou les vergers. Le fiancé se joignait à nous toutes les fois que ses occupations le lui permettaient, et nous contractions ainsi l'habitude de vivre presque toujours ensemble. C'était ensemble que nous parcourions les champs encore humides de rosée, que nous écoutions l'hymne de l'alouette et le gai ramage de la caille. Quand la chaleur du jour nous accablait, quand de terribles orages éclataient sur nos têtes, nous nous rapprochions les uns des autres ; et sous l'influence de ce constant amour mutuel, tous les petits chagrins de famille disparaissaient; ce fut ainsi que chaque jour devint pour nous un jour de fête. Ils me comprendront ceux de mes lecteurs qui se souviennent encore du mot de l'heureux et infortuné ami de la nouvelle Héloïse : « Assis au pied de ma « bien-aimée, je broierai du chanvre, et je ne désirerai « rien autre chose; aujourd'hui, demain, après-demain, « toute ma vie. »

Je ne puis passer entièrement sous silence un jeune homme qui, plus tard, fera si malheureusement parler de lui. Le jeune Jérusalem, fils du célèbre prédicateur que j'ai déjà fait connaître, se trouvait également à Wetzlar, en qualité d'attaché. Je le rencontrais souvent chez des amis communs; il était bien fait et ce que l'on peut appeler un joli garçon. Ne prenant jamais aucune part ni à nos mascarades chevaleresques, ni à aucun de nos plaisirs, il vivait presque toujours seul et consacrait tous ses loisirs au dessin et à la littérature anglaise. On se disait tout bas qu'il était épris d'une violente passion pour la femme d'un de ses amis.

S'il est vrai que le bonheur est dans des désirs ardents, tout s'était réuni en ce moment pour faire de moi le mortel le plus heureux du monde : j'aimais la fiancée d'un ami, je cherchais à faire passer dans ma langue les chefs-d'œuvre d'une littérature étrangère et je m'efforçais à reproduire la nature ; non-seulement dans mes écrits, mais encore à l'aide du burin et du pinceau.

Un incident fort agréable par lui-même, mit fin à cet état de douces souffrances, et me jeta au milieu d'inquiétudes nouvelles. Je désirais depuis longtemps faire la connaissance de Hœpfner, professeur de Droit à Giessen, dont Merk et Schlosser m'avaient parlé comme d'un homme du plus grand mérite. Profitant d'une visite qu'ils se proposaient de lui faire, ils m'engagèrent à venir les trouver à Giessen; je me mis aussitôt en route. Hœpfner surpassa l'idée que je m'étais formée de lui. Dès notre première entrevue, on souleva une question sur laquelle on ne se lassera pas de discuter tant qu'il y aura des auteurs: On se demanda si la littérature était sur une voie progressive ou rétrograde. Après avoir laissé ces messieurs exprimer des opinions qu'ils n'avaient pas la prétention de croire incontestables, je pris la parole. — Il me semble, dis-je, que les littérateurs ont des saisons qui, semblables à celles de la nature, reproduisent périodiquement les phénomènes qui leur sont propres; on ne devrait donc jamais blâmer ou louer une époque littéraire dans son ensemble. Je crois aussi qu'il faudrait se garder d'élever trop haut certains talents et de trop abaisser les autres, car c'est l'esprit du temps qui les a tous fait surgir. Le printemps réveille le rossignol aussi bien que le coucou, et les chaleurs de l'été ne déploient pas seulement les ailes du papillon; les cousins dont la piqûre est si douloureuse, leur doivent aussi la vie. Si l'on voulait se pénétrer de cette vérité, on ne répéterait pas tous les dix ans, les mêmes jérémiades et toujours également inutiles sur l'état de la littérature.

On me regarda avec surprise, personne ne savait d'où me venaient tout d'un coup tant de sagesse et de tolérance. Je continuai tranquillement mon parallèle entre les produits de la littérature et ceux de la nature. Je ne sais comment j'arrivai à comparer les mollusques, aux écrivains sans force et sans énergie, et j'étendis cette image au point, qu'on me rappela qu'une comparaison trop longtemps soutenue, n'avait plus aucune valeur.

— Soit, dis-je, j'abandonne les habitants de la mer pour revenir sur la terre. Parlons du lierre. Si les mollusques n'ont point de charpente osseuse, le lierre n'a point de tronc, ce qui ne l'empêche pas de vouloir jouer le premier rôle partout où il trouve un point d'appui. Sa place est auprès des vieux murs où il n'y a plus rien à gâter, car il nuit à tout ce qu'il touche ; mais où je le trouve surtout d'une impertinence insupportable, c'est quand il s'élève contre un arbre mort qu'il veut faire passer pour vivant, parce qu'il l'enlace de son feuillage sombre.

Merk et Schlosser venaient de fonder à Francfort un journal scientifique et littéraire, et leur voyage à Giessen avait eu pour véritable but de s'associer la collaboration de Hœpfner et de plusieurs autres professeurs de l'Académie de cette ville. Les deux premières années de ce journal, car plus tard il passa dans d'autres mains, rendent un éclatant témoignage des vastes connaissances et du mérite incontestable de ses rédacteurs. Mes amis ne songeaient pas à m'associer à leur œuvre, car je ne possédais aucune des qualités indispensables à un critique consciencieux. Mes connaissances historiques manquaient d'ensemble, et je ne m'étais occupé que de certaines époques littéraires et scientifiques. J'avais en général plus de facilité à peindre les choses telles qu'elles devaient être, qu'à en parler telles qu'elles sont ; j'adoptais, en outre très-facilement, les convictions des autres, pourvu qu'elles ne fussent pas trop directement opposées aux miennes. Les collaborateurs qui se réunissaient souvent afin de rendre leur travail aussi parfait que possible, m'avaient chargé de tenir le protocole de leurs conférences ; et lorsqu'ils agitaient un sujet qui m'intéressait et que j'avais approfondi, ils me permettaient de le traiter et de signer mon travail. Ces relations m'avaient mis à même de faire plus ample connaissance avec Hœpfner, et nous parlions souvent de jurisprudence, car il y avait consacré sa vie, et elle devait principalement occuper la mienne. La direction qu'il donna à mes tra-

vaux sur ce sujet, me fut si agréable et si utile, que pour achever mon éducation judiciaire, je me serais fixé près de lui, si mes deux amis Schlosser et Merk, n'en avaient pas décidé autrement. Schlosser me confia qu'il aimait ma sœur, qu'il en était aimé et qu'il l'épouserait dès qu'il aurait obtenu l'emploi qu'il sollicitait. Cette révélation me surprit très-désagréablement et me prouva que j'étais jaloux de ma sœur. Depuis mon retour de Strasbourg, nos rapports étaient devenus plus intimes que jamais, elle seule possédait ma confiance illimitée; avec elle seule, la conversation roulait toujours sur les objets qui me plaisaient le plus. L'idée de perdre une pareille amie m'était pénible; il fallait cependant se résigner, je le fis, et sans envier à Schlosser le bonheur de posséder une compagne aussi accomplie. Mon futur beau-frère pressé de revoir sa bien-aimée partit pour Francfort en me suppliant de ne pas tarder à venir le rejoindre; car ses intentions n'étant pas encore connues des parents, ma présence seule, pouvait justifier des visites fréquentes et des relations intimes. Si l'amour avait fait partir Schlosser de Giessen, la haine en chassa Merk. Il avait une aversion insurmontable pour les étudiants, et la conduite de ceux qui se trouvaient en ce moment à l'université de Giessen, n'était guère propre à le faire revenir de ce sentiment. J'observai ces étudiants avec intérêt, car j'avais l'intention de peindre leur vie sauvage dans quelque parade de foire ou dans quelque farce de carnaval; tandis que Merk ne pouvait supporter leur vue pendant le jour, ni souffrir pendant la nuit les cris et le tumulte par lesquels ils troublaient le repos général : je fus donc obligé de partir avec lui pour Wetzlar.

J'avais hâte de le présenter chez Charlotte et je n'eus pas lieu de m'en applaudir, car son indifférence pour cette charmante jeune personne, me donna autant de chagrin, que mon admiration pour elle lui causa de surprise. Il est toujours dangereux de mettre un ami en relations avec celle qu'on aime; s'il l'apprécie il peut en devenir amoureux,

s'il ne l'apprécie point, son dédain peut diminuer notre affection pour elle. Charlotte cependant me parut toujours également séduisante; il n'en est pas moins vrai, que les insinuations de Merk, me décidèrent à quitter Wetzlar. Je savais, au reste, que le mariage de Charlotte avec son futur ne tarderait pas à avoir lieu, et il me parut plus sage de m'éloigner volontairement que de me laisser chasser par un événement dont il m'eût été impossible d'être témoin.

LIVRE XIII

SOMMAIRE.

Voyage sur le Rhin. — Madame la Roche, sa famille et ses amis. — Je m'adonne de nouveau au dessin. — Mon père me ramène à l'étude des lois. — Le théâtre allemand devient l'objet de mes secrètes méditations. — Comment et pourquoi j'ai fait imprimer mon *Gœtz de Berlichingen*. — Un libraire vient me faire la commande de douze pièces du même genre. — Causes du penchant au suicide qui venait de s'emparer de la jeunesse allemande. — Le suicide du jeune Jérusalem m'éclaire sur ma propre situation. — Je m'enferme pendant quatre semaines et je compose *Werther*. — Mariage de ma sœur avec un de mes amis. — Effet que produisit *Werther*. — Tout le monde veut voir et connaître le jeune auteur de ce roman.

Il avait été convenu entre Merk et moi, qu'au retour de la belle saison, nous nous retrouverions à Coblentz, chez madame de la Roche. Après avoir envoyé mes bagages à Francfort et embarqué les effets dont je pouvais avoir besoin, sur la Lahn, je me mis en route à pied, afin de jouir de toute la beauté du pays qu'arrose cette rivière. Dans le lointain se dessinait une vaporeuse chaîne de montagnes bleues; tout autour de moi des buissons sortant de la fente des rochers, des sommets nus, blanchis et éclairés par le soleil, et de vieux châteaux trônant sur des montagnes boisées; à mes pieds des abîmes humides et profonds, et la rivière qui, entre une double haie d'osiers, s'en allait doucement. Je me trouvais dans une de ces situations qui prédisposent aux muettes impressions de la nature, et mon ancien désir de la reproduire à l'aide du crayon, se réveilla en moi plus fort que jamais. Une voix intérieure, irrésistible me dit de jeter à la rivière, le beau couteau de poche que par hasard je tenais à la main; si je le voyais tomber,

à l'eau, ce serait une preuve que mon désir artistique se réaliserait, si les osiers me dérobaient la vue de sa chute, il me faudrait renoncer pour toujours à des essais restés infructueux jusqu'ici. J'exécutai cette bizarre fantaisie avec autant de promptitude qu'elle m'avait été suggérée. L'oracle, fidèle à sa nature équivoque, dont les anciens se sont plaints si souvent avec tant d'amertume, fut obscur et susceptible d'une double interprétation. Les branches d'osier m'avaient empêché de voir le couteau plonger dans la rivière, mais j'avais distinctement aperçu l'eau déplacée par la chute de ce corps, jaillir à une hauteur assez considérable. Je n'interprétai point cet augure en ma faveur, et je travaillai par la suite avec si peu d'espoir à mes dessins, que l'oracle s'accomplit dans sa plus fâcheuse signification.

La maison de madame de la Roche, était située à l'extrémité d'un joli village nommé Thal. Une partie des fenêtres de cette charmante habitation donnait sur le Rhin, l'autre sur divers points de la contrée ; chacune était, pour ainsi dire, le cadre d'un magnifique tableau vivant. Annoncé par Merk, je fus très-amicalement reçu. Mes tendances littéraires et sentimentales, me rapprochèrent de madame de la Roche, si honorablement connue par ses nombreux ouvrages, qui ont presque tous pour but, l'amélioration de l'éducation des femmes. Mes inclinations mondaines attirèrent son mari vers moi, ma jeunesse me valut les sympathies de leurs gracieuses filles.

Je ne restai pas longtemps le seul hôte de la maison, Lenchsenring, très-versé dans la littérature moderne, ne tarda pas à arriver. Pendant ses voyages en Suisse et en France, il s'était créé des relations fort intéressantes, qu'il entretenait par une correspondance suivie. Le commerce des lettres était alors très en vogue, et l'on éprouvait un tel besoin de sonder son cœur et de se communiquer au cœur des autres, qu'on n'écrivait pas seulement pour les personnes auxquelles on adressait ses épîtres, mais pour

leurs amis et les amis de leurs amis ; aussi le correspondant en titre ne manquait-il jamais de faire part de son portefeuille à tous ceux qui s'intéressaient à ces conversations écrites. Fidèle à cet usage, Lenchsenring nous faisait chaque jour la lecture de quelques-unes de ces lettres. Celles de Julie Bondeli, furent écoutées avec un respect religieux dans lequel il était impossible de méconnaître l'admiration qu'inspirait Rousseau, et qui s'étendait sur toutes les personnes qui, ainsi que Julie Bondeli, s'étaient trouvées en rapport avec lui. M. de la Roche, seul, ne prenait d'autre plaisir à ces correspondances, que celui de s'en moquer. Le comte Stadiou, ministre de l'électeur de Mayence, qui lui avait servi de père, ne l'avait formé que pour le monde et pour les affaires. Pendant que le jeune de la Roche, n'occupait encore auprès de ce seigneur, que le modeste emploi de secrétaire, il s'était exercé à imiter l'écriture de son maître, afin de lui éviter la peine d'écrire lui-même ses billets doux. Bientôt le comte se dispensa même de les dicter, en chargeant son secrétaire, d'en composer un certain nombre pour la souveraine du jour, pendant qu'il était auprès d'elle. A son retour, il choisissait le poulet le plus convenable à la circonstance et le lui faisait porter comme une preuve évidente, qu'absent comme présent, il ne cessait de s'occuper d'elle. Ces expériences n'étaient pas propres à inspirer au jeune homme un grand respect pour les correspondances sentimentales.

Les devoirs de sa charge de Conseiller intime des électeurs de Mayence et de Cologne, réclamaient tout son temps, aussi n'était-il guère avec nous que pendant les heures de repas. Au reste, la société qui se réunissait chez lui, et qui n'y venait que pour sa femme, était tout à fait antipathique à son caractère, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort gai à table, car il avait soin d'en écarter tout espèce d'assaisonnement sentimental. L'arrivée de Merk et de sa famille, fit naître de nouvelles affinités électives.

Les deux dames se réunirent; Merk plaisait beaucoup à M. de la Roche, les jeunes personnes restèrent mon partage. L'aînée des demoiselles de la Roche, ne tarda pas à m'attirer puissamment vers elle. C'est une sensation bien agréable que d'entendre raisonner dans son cœur les premiers accents d'un amour naissant, avant que l'écho du dernier soupir d'un amour expiré, se soit entièrement perdu dans le vague. C'est ainsi que détournant ses regards du soleil couchant, on aime à voir la lune monter sur l'horizon opposé.

Des excursions sur le mont Ehrenbreitstein et à la Chartreuse, succédaient à des promenades à la ville et à la campagne, et à des parties sur le Rhin. Au milieu de ces plaisirs perpétuels, Merk attira mon attention sur certains individus qui savaient acquérir de l'influence et se faire passer pour des hommes de mérite, sans posséder d'autre talent que celui d'établir des relations avec des personnages remarquables et de faire valoir adroitement ces relations. Je reconnus, en effet, qu'il y avait alors une classe de voyageurs qui, sans motifs connus, jettent l'ancre dans chaque ville et s'introduisent dans les familles les plus distinguées où l'attrait de la nouveauté leur fait jouer un rôle brillant, et leur fournit un antécédent favorable, pour le recommencer ailleurs. J'ai peint un de ces voyageurs, efféminés et subtils dans le *Père Brey*, et un autre, habile et fort dans un divertissement de carnaval, intitulé : *Le Pithèque divinisé.*

Merk donna enfin le signal du départ, je retournai avec lui à Mayence, sur un yacht qui se rendait dans cette ville. Comme nous remontions le cours du Rhin, nous allions très-doucement, ce qui me permit de jouir de la beauté des sites que les deux rives étalaient successivement à mes yeux. En traçant les noms de Rhinfels, Saint-Goar, Bacharach, Bingen, Elfeld et Biberich, je désire sincèrement qu'ils éveillent dans la mémoire de mes lecteurs des localités qu'ils ont eu le bonheur de voir.

Tout en continuant à me livrer aux travaux artistiques et littéraires vers lesquels m'attiraient mes penchants, je me conformai au désir de mon père, en acceptant la charge d'avocat de mon oncle Textor, qui, après la mort de mon grand-père, avait remplacé au sénat l'échevin devenu prévôt. Je commençai par prendre connaissance des actes, mon père m'aida dans ce travail, nous en causâmes ensemble, et je libellai ensuite toutes les affaires avec beaucoup de facilité. L'esprit d'une époque s'étend sur tout ce qui se fait et se dit pendant cette époque; il est donc bien naturel que les maximes qui se sont fait jour dans la religion et la morale, aient fini par pénétrer dans la jurisprudence. Les avocats et les juges s'efforçaient, à l'envi les uns des autres, d'introduire l'humanité dans le droit. On améliorait les prisons, adoucissait les punitions, excusait certains crimes, facilitait les divorces et les mésalliances et s'élevait ouvertement contre les préjugés les plus enracinés. C'est ainsi qu'un de nos avocats était devenu tout à coup célèbre, parce qu'il avait gagné la cause du fils d'un bourreau qui s'était fait médecin, et que le corps des médecins n'avait pas voulu reconnaître en qualité de collègue. Cette nouvelle manière de traiter les affaires ouvrait un champ à l'imagination des jeunes avocats et demandait un autre style que celui dont on s'était servi jusque-là pour les procédures. Nous prîmes tous les plaidoyers français pour modèles de nos mémoires, et je me complaisais tellement en ce genre, que je m'y serais égaré sans doute, si Schlosser ne m'avait pas fait remarquer que j'étais sur le point de devenir un bon orateur et un bon écrivain, mais un pitoyable avocat et un mauvais jurisconsulte.

Je mis tant d'ordre et de régularité dans mes travaux, qu'il me restait assez de temps pour aller le soir au spectacle. Le théâtre m'intéressait sous plus d'un rapport, car je ne cessais de rêver au moyen de travailler efficacement à son amélioration. Alors le succès des pièces dépendait beaucoup moins de leur mérite que de celui des acteurs,

aussi ne jouait-on presque jamais que des comédies et des drames extemporanés en partie du moins, et, par conséquent empruntés à la vie vulgaire. Par toute l'Allemagne méridionale, ces sortes de représentations n'étaient que des parades et des farces de carnaval qui s'y sont maintenues pendant très-longtemps. Le théâtre cependant ne tarda pas à se conformer à l'esprit sérieux de la nation et à se diriger vers un but moral. Cette réforme avait été principalement amenée par les scrupules des chrétiens zélés qui, non-seulement ne voulaient pas que le clergé allât au spectacle, mais qui s'abstenaient eux-mêmes d'y aller, en soutenant que le plaisir qu'on y prenait était un péché. Pour rétorquer ce raisonnement, il fallait faire de chaque représentation dramatique, une leçon de morale. *Miss Sara Sampson, le Marchand de Londres, le Fils ingrat, le Déserteur par amour filial,* et toute la séquelle de pièces sentimentales qui mettaient les vertus des basses classes en relief, charmaient le public en masse. Les drames français suivaient la même pente, témoin, le *Père de famille, le Marchand de vinaigre, le Philosophe sans le savoir,* et plusieurs autres qui étaient du même genre sans avoir le même mérite littéraire. Nous en étions réduits à ces fadaises en Allemagne, lorsque Schrœder vint en sa double qualité d'acteur et d'auteur, nous faire connaître la comédie anglaise. L'ensemble seul de ces comedies pouvait lui servir, car les détails se composaient de scènes bizarres, de plaisanteries grossières, indécentes et souvent même dangereuses. Schrœder avait beau retravailler ces comédies, elles conservaient toujours quelque chose de rude et de blessant, car elles roulaient sur les mauvais traitements et sur les mystifications qu'on faisait subir à des personnages qui ne méritaient pas toujours d'être traités ainsi. La malignité étant l'essence de la comédie, elle ne peut plaire que lorsqu'elle éveille cette disposition maligne de l'esprit, qui fait qu'on se réjouit du mal d'autrui. En suivant cette pente, elle devait nécessairement arriver aux procédés les

plus inusités, ces procédés consistaient à dénigrer et à ridiculiser le clergé et les classes les plus élevées. Ces hostilités, commencèrent par *Wilhelmine,* petite pièce très-spirituelle. et qui fut d'autant mieux accueillie, que l'auteur, M. de Thümmel était noble lui-même et s'égayait aux dépens des siens. Les attaques de Lessing dans son *Émilie Galotti,* furent plus sérieuses; et des esprits moins élevés que le sien, se croyant autorisés à aller plus loin encore, ne cherchèrent plus les fourbes dramatiques, que parmi les gentilshommes de la chambre et les conseillers intimes; les scélérats les plus atroces, appartenaient de droit aux ministres, aux grands chanceliers et aux autres grands dignitaires de l'État et de la cour, etc.; dans cette noble société, les gens de justice trouvaient une place honorable, en qualité de scélérats de première instance.

Revenons au désir qui me poussait à la réalisation de nos projets sur le théâtre. L'intérêt toujours croissant avec lequel j'étudiais Shakespeare, avait tellement élargi mon imagination, qu'il ne m'était plus possible de me renfermer dans l'espace étroit de la scène, et surtout dans le temps limité pour une représentation dramatique. La vie de Gœtz de Berlichingen, écrite par lui-même, acheva de me jeter en dehors de toutes les opérations du théâtre, pour me pousser vers la vie réelle. Je m'étais bien souvent entretenu avec ma sœur au sujet de Gœtz; après m'avoir longtemps écouté avec attention, elle me supplia de ne pas me borner toujours à de vaines paroles, et de jeter enfin sur le papier ce qui vivait si clairement dans ma pensée. Je me mis aussitôt à l'œuvre, et le soir de la même journée, je fis à ma chère Cornélie, la lecture des premiers feuillets *de Gœtz de Berlichingen.* Elle en fut très-satisfaite, mais elle manifesta en même temps sur ma persévérance, un doute moqueur qui me piqua au point, qu'au bout de six semaines, la pièce fut terminée. Merk, à qui j'en fis tout d'abord la lecture, m'en parla d'une manière aussi sensée que bienveillante, puis je l'envoyai à Herder. Fidèle

à sa nature, il la traita avec dureté et ne manqua pas de me désigner dans sa première satire, par toutes sortes de surnoms piquants. Cette conduite de sa part ne me découragea point. Après avoir laissé reposer ma pièce pendant quelque temps, afin de pouvoir la juger comme si elle eût été l'œuvre d'un autre, je me mis à la revoir. Je reconnus qu'il était impossible d'y établir l'unité de lieu et de temps, et que j'avais tout aussi irréparablement dérogé à l'unité d'action. J'avais travaillé d'inspiration et sans plan ; aussi les premiers actes se suivaient-ils autant que le permettait la nature de l'œuvre, mais une passion bizarre m'avait jeté tout à coup loin de ma route. A force de rendre Adélaïde la plus aimable, la plus séduisante des femmes, j'en étais devenu amoureux, et ma plume et ma pensée ne pouvaient plus s'occuper que d'elle. Gœtz, au reste, avait été condamné à l'inaction, d'où il n'est sorti que pour prendre une part malheureuse à *la guerre des paysans*. Il est donc bien naturel qu'une jeune et charmante femme, ait fait oublier ce vieux guerrier au jeune auteur, qui, secouant les chaînes de l'art, s'exerçait pour la première fois dans un champ libre et sans limites. Je ne tardai pas à reconnaître les défauts de ma pièce, car la nature me poussait toujours et malgré moi, vers l'unité. Ne m'appliquant plus qu'à donner à mon œuvre une valeur historique et nationale, et à en faire disparaître les fictions et les détails trop passionnés, je supprimai plusieurs scènes entre Franz et sa belle maîtresse, pour ne montrer, que dans les moments les plus décisifs, cet amour dont j'avais d'abord exposé les plus légères circonstances. La pièce ainsi corrigée ne me paraissait encore qu'un essai que je me promettais de revoir plus tard ; mais l'ami Merk m'assura qu'avec cette manie de toujours faire et refaire, je ne terminerais jamais rien, il me cita à cet effet ce vieux proverbe : « Jetez de « bonne heure vos couches sur les haies et elles séche- « ront vite. » Je lui fis observer qu'après avoir travaillé avec tant d'ardeur et d'amour à mon *Gœtz de Berli-*

chingen, il me serait bien pénible d'aller l'offrir à des libraires, pour n'en recevoir, sans doute, qu'un refus offensant; car comment pourraient-ils pardonner à un auteur inconnu d'avoir violé toutes les lois littéraires, respectées par les plus grands écrivains? Convaincu que mon ouvrage produirait de l'effet, mon ami me conseilla de le faire imprimer à mes frais. Les relations que son journal lui avait procurées avec des hommes de lettres, et des libraires, le mirent à même de se charger de l'impression et de la publication; il ne me demandait que de fournir le papier. Ces conventions arrêtées, je lui remis mon manuscrit, et je ressentis une grande joie en voyant ma sauvage esquisse dramatique, très-proprement imprimée. Le succès surpassa mon attente et même celle de Merk; mais ne pouvant expédier les exemplaires aussi vite qu'on nous les demandait, une contrefaçon parut aussitôt. La vente de notre édition se ralentit, ce qui me mit dans un très-grand embarras, vu l'état restreint de ma bourse de jeune homme. C'est une chose bien singulière, qu'au moment où de tous côtés on parlait de moi et souvent pour me donner de très-grands éloges, je ne savais comment payer le papier employé à l'impression de l'œuvre qui me valait tant d'honneur.

Mes pièces fugitives, publiées sous le manteau de l'anonyme, m'avaient déjà fait connaître le public et la critique; et cependant je m'aperçus plus que jamais, que l'on jugeait les auteurs au hasard. Un critique à l'esprit borné, avait fait insérer dans le *Mercure allemand* un compte rendu très-détaillé de mon *Gœtz*. Il me fut impossible d'être de l'avis de ce critique, non-seulement quand il me blâmait, mais surtout quand il m'indiquait comment j'aurais dû traiter le sujet pour que ma pièce fût meilleure. Dans le numéro suivant, Wieland réfuta mon critique avec son esprit ordinaire et prit généreusement ma défense, ce qui me rendit très-heureux. Ces oppositions dans le monde littéraire me donnèrent beaucoup d'inquiétude sur ce qui devait se passer dans le véritable public. Merk me ras-

sura; malheureusement cet ami ne tarda pas à m'être enlevé, car la Landgræfinn de Hesse-Darmstadt, l'attacha à sa personne pour l'accompagner dans son voyage à Saint-Pétersbourg. Ses lettres me firent connaître le monde sous un point de vue nouveau, mais elles ne me dédommagèrent point de l'absence d'un ami éclairé.

La plus grande partie des lecteurs se laissent impressionner par le sujet, plutôt que par la manière dont il a été traité. Les jeunes hommes voyaient dans ma pièce une bannière sous laquelle leurs passions fougueuses pouvaient se faire jour impunément; tandis que les hommes posés m'accusaient d'avoir peint le *Faustrecht* (droit du poing ou du plus fort), sous des couleurs trop favorables, et me supposaient l'intention de chercher à faire revivre les désordres et les illégalités du moyen âge. D'autres me croyant un savant profond m'engageaient à publier le récit original du bon Gœtz, en l'accompagnant de notes explicatives. Cette haute érudition que me supposaient les uns, fut révoquée en doute par beaucoup d'autres qui vinrent me trouver tout exprès pour me faire remarquer la faute que j'avais commise en donnant le chevalier de Sikingen pour beau-frère à mon Gœtz, alliance qui n'était pas très-authentiquement prouvée. Il ne faut pas que j'oublie l'aventure la plus gaie qui me soit arrivée à l'occasion de cette pièce. Un libraire dont je tairai le nom, vint me trouver et me commanda avec un sourire suffisant, une douzaine de pièces dans le genre de *Gœtz de Berlichingen*, avec promesse de les payer généreusement.

Pendant qu'on avait imprimé et publié ma pièce, une foule d'autres compositions s'agitaient dans mon cerveau. Les sujets susceptibles d'une exécution dramatique m'attiraient toujours plus fortement, mais je sentais en même temps se développer en moi une autre manière de représenter qui, sans être dramatique, lui ressemblait beaucoup. Elle tirait son origine d'une bizarrerie de ma part, par laquelle j'animais mes instants de solitude en transfor-

mant mes monologues en dialogues. Dès que je me trouvais seul, j'appelais, en esprit près de moi, une personne de mes connaissances, je la priais de s'asseoir près de moi et je me mettais à discuter avec elle sur le sujet qui me préoccupait dans le moment. Elle me blâmait ou m'approuvait par des monosyllabes ou des jeux de physionomie que je savais lui être particuliers. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est que je ne choisissais pas pour ces sortes d'entretiens, mes amis, mais des personnes avec lesquelles je n'avais eu que des rapports passagers et qui souvent demeuraient fort loin. Si elles avaient pu apprendre combien de fois je les avais forcées à venir idéalement converser avec moi, leur surprise eût été d'autant plus grande, que la plupart ne se seraient pas prêtées à une conversation réelle. Ces sortes d'entretiens tenaient de si près à la correspondance, que je devais nécessairement éprouver le besoin d'exprimer par des lettres, le dégoût de la vie dont il avait été sans cesse question dans ces entretiens. J'abandonne aux médecins et aux moralistes le soin d'expliquer les causes physiques et morales de ce dégoût, je me bornerai à en désigner le point de départ. L'amour de la vie dépend de l'intérêt qu'on prend au retour régulier du jour et de la nuit, des saisons et des jouissances que ce retour nous offre. Quand cet intérêt cesse, on est malade de la plus dangereuse des maladies qui conduisent souvent au suicide, car celui qui en est atteint, ne voit plus dans la vie qu'un fardeau pénible. Un Anglais s'est pendu pour ne pas être obligé de s'habiller et de se déshabiller tous les jours. J'ai entendu un jardinier, inspecteur d'un grand parc, s'écrier avec dépit : « Me faudra-t-il donc toujours voir ces sombres nuages passer de l'occident à l'orient ? » Un de nos hommes les plus remarquables, fatigué de voir toujours renaître le printemps avec sa verte parure, avait exprimé le désir que, pour changer, une fois, du moins, le printemps devrait renaître en rouge. Ce sont là les principaux symptômes de ce dégoût de la

vie qui, chez les personnes pensives, est plus commun qu'on ne le croit. Rien n'est plus propre à dégoûter de la vie que le retour de l'amour. On a dit avec raison que le premier amour était le seul véritable, puisqu'un second amour détruit l'essence de ce sentiment qui est l'idée de l'Éternel, de l'infini, et le fait rentrer dans la catégorie des choses passagères. D'un autre côté, on ne saurait ignorer longtemps que les époques morales changent comme les saisons, et qu'il est aussi impossible de fixer la faveur des grands, l'estime du public et l'affection des individus, que d'arrêter la marche des étoiles. Le retour de nos erreurs, de nos faiblesses, nous inquiète également, puisque ce n'est que dans un âge fort avancé, que nous apprenons enfin qu'en développant nos vertus, nous développons nos erreurs, nos faiblesses, parce qu'elles partent de la même racine. En pratiquant nos vertus, nous le faisons avec connaissance de cause et n'en recueillons que fort peu de satisfaction ; nos erreurs, nos faiblesses nous surprennent à notre insu et nous causent d'innombrables tourments, ce qui rend la connaissance de soi-même presque impossible. Il est facile de comprendre que lorsque la bouillante ardeur de la jeunesse et une imagination vive et facile à paralyser viennent aggraver ces inconvénients, on cherche à s'en affranchir. Jamais cependant la jeunesse allemande ne se serait si généralement abandonnée à ces tristes réflexions, si elle n'y avait pas été poussée par la littérature anglaise, dont le cachet mélancolique et sombre, se communique à tous ceux qui la cultivent. *Les Nuits d'Young*, ne sont pas le seul ouvrage qui jette la pensée dans un domaine où, ni la raison ni la religion, ne sauraient plus la guider. Cette disposition du génie anglais, est une suite naturelle de la gravité des événements au milieu desquels s'écoule la vie des hommes les plus distingués de la nation anglaise. Mêlés presque malgré eux à tous les changements de gouvernements, à toutes les agitations politiques, ils apprennent de bonne heure à connaître la fra-

gilité, la vanité des choses de ce monde. S'il en est qui n'ont jamais été atteints personnellement, combien n'ont-ils pas vu de leurs amis et connaissances, dépouillés de leurs emplois et de leur fortune, proscrits ou jetés en prison? Les Allemands naturellement sérieux devaient nécessairement apprécier la haute raison, le profond esprit d'observation, le sentiment vif et délicat, l'action passionnée qui caractérise la poésie anglaise. Ces qualités cependant, qui constituent un homme remarquable, ne sauraient faire un poëte. La véritable poésie est un évangile mondain qui, en nous pénétrant d'une sérénité intérieure, allége le poids des fardeaux terrestres dont nous sommes accablés; semblable à un ballon, elle nous enlève avec ce lest, vers de hautes et pures régions, d'où nous ne voyons plus les labyrinthes de la terre que dans un lointain confus. Qu'on arrête un instant sa pensée sur la poésie morale et didactique des Anglais, et l'on verra qu'elle respire le plus profond dégoût de la vie. La poésie tendre elle-même, ne traite que des sujets lugubres. Ici meurt une amante délaissée, là un amant fidèle se noie avant de pouvoir atteindre sa bien-aimée. Lorsqu'un poëte tel que Gray, s'installe dans un cimetière de village et y entonne ces chants mélancoliques, la nation entière fait cercle autour de lui. L'allegro de Milton n'est qu'un tumulte orageux avant d'arriver à un peu de gaieté. Le jovial Goldsmith lui-même, prend le ton de l'élégie quand, dans son *Village abandonné*, il nous peint avec une si douce tristesse, un paradis perdu que son *voyageur* cherche en vain sur toute la surface de la terre. Je sais qu'on pourrait me citer plusieurs ouvrages fort gais, mais la plupart de ces productions appartiennent à une époque antérieure; parmi les modernes on n'en trouverait point qui n'aient puisé leur gaieté dans la satire et dans le mépris des femmes. Quoi qu'il en soit de cette poésie, si propre à miner l'existence humaine, chacun de nous y choisit son morceau favori, suivant les dispositions de son esprit. Ce qu'il y avait de plus singulier,

c'est que Shakespeare, cet esprit qui savait si bien créer la gaieté, nous entretenait dans notre découragement et dans notre dédain de la vie. Hamlet et ses monologues étaient des spectres qui revenaient dans toutes les jeunes têtes. On savait par cœur les principaux passages de ces monologues, on les récitait à tout propos, et l'on se croyait le droit d'être aussi mélancolique que ce prince de Danemark, quoiqu'on n'eût jamais subi l'apparition d'un esprit, et qu'on n'eût point de père royal à venger. Pour donner à cette mélancolie un local convenable, Ossian nous avait attiré jusque dans son île de Thulé où, marchant au milieu de landes grisâtres et illimitées, nous ne voyions à nos pieds que des pierres funéraires couvertes de mousses, et au-dessus de nous un ciel chargé de lourds nuages, où nous n'entendions que le sifflement aigu de l'ouragan. Et quand la lune éclairait ces nuits calédoniennes, les ombres des héros sombrés sur l'océan de l'action ; celles des jeunes filles défleuries avant le temps sur le parterre de la vie, pleuraient autour de nous ; et l'esprit de Loda nous apparaissait sous sa forme la plus épouvantable.

Égarés par de pareilles lectures, agités par des passions impossibles à satisfaire, privés de la possibilité de se distinguer par des actions d'éclat ; et réduits à borner toutes leurs espérances à la monotonie mortelle de la vie bourgeoise, il ne restait plus aux jeunes gens que de se dire, que dès qu'on trouverait cette vie trop insupportable, on était libre de s'en défaire. Cette manière de voir était tellement générale lorsque *Werther* parut, qu'il trouva de l'écho partout ; et son effet ne pouvait manquer d'être prodigieux, puisqu'il décrivait clairement les plus secrètes tendances de l'esprit maladif de la jeunesse.

Le suicide est un phénomène de la nature humaine dont on a déjà beaucoup parlé, et qui cependant nous intéresse assez pour en parler de nouveau à chaque époque nouvelle. Montesquieu accorde aux grands hommes le droit

de se donner la mort, parce que, selon lui, ils étaient libres de terminer le cinquième acte de leur tragédie, là où bon leur semblait. Mais il n'est pas ici question de ces êtres exceptionnels qui, après avoir consacré leur vie au salut d'un empire, au triomphe d'une idée, ne sauraient survivre à la chute de cet empire, à la disparition de cette idée du monde dont elle devait faire le bonheur ; je parle de ces individus qui se dégoûtent de la vie faute de pouvoir sortir de leur position douce et paisible par quelque action d'éclat. J'étais moi-même atteint de cette maladie ; aussi sais-je mieux que personne tout ce qu'on en souffre et quels efforts il faut faire pour s'en guérir. Je commencerai par raconter mes méditations sur les différents genres de mort que l'on peut choisir. Il est tellement contraire à la nature de l'homme de se retrancher volontairement de la liste des vivants, que pour arriver à ce résultat il a recours à des mécanismes. Si Ajax se perce de son épée, c'est la pesanteur de son corps qui lui rend ce dernier service ; pour éteindre leur désespoir, les femmes se jettent à l'eau, les armes à feu offrent à l'homme un résultat prompt avec peu d'efforts physiques. On ne songe pas, en Allemagne, à se pendre, parce que c'est une mort ignoble ; il n'en est pas de même des Anglais, qui, depuis leur enfance, ont vu pendre bien des gens, sans que ce châtiment ait entraîné leur déshonneur. Le poison et l'ouverture des veines sont des routes trop longues pour sortir de la vie ; la mort si prompte et si douloureuse qui résulte de la piqûre d'un aspic, n'appartenait qu'à une reine dont la vie entière s'est écoulée dans le luxe et dans les jouissances les plus raffinées. En réfléchissant sur les divers genres de suicides,

n'en trouvais point de plus noble que celui d'Othon, empereur de Rome. Quoique vaincu comme général, sa cause comme empereur n'était point perdue encore, mais pour la faire triompher, des milliers de soldats et de citoyens auraient perdu la vie ; il préféra mourir seul. Après avoir pris cette noble résolution, il soupa gaiement avec

ses amis, le lendemain matin on le trouva percé d'un poignard qu'il s'était lui-même enfoncé dans le cœur. Ce suicide me parut seul digne d'être imité, et je conclus que lorsqu'on ne pouvait pas mourir comme Othon, on n'avait pas le droit de sortir volontairement de la vie. Je possédais un très-beau poignard que je déposais chaque soir à côté de mon lit, et avant d'éteindre ma chandelle, j'essayais de l'enfoncer dans ma poitrine. Ne pouvant y réussir, je finis par rire de moi-même ; et chassant toutes les rêveries hypocondriaques, je me promis de vivre. Pour me rattacher sincèrement et joyeusement à la vie, j'avais besoin de reproduire, dans une conception poétique, tout ce que je venais de penser et de sentir. J'en avais rassemblé tous les matériaux, mais ils ne voulaient prendre aucune forme, car il me manquait la fable qui devait leur donner un corps. Tout à coup je reçus la nouvelle de la mort du jeune Jérusalem que j'avais vu à Wetzlar. On me donnait en même temps tous les détails de son suicide, qu'on ne pouvait attribuer qu'à son malheureux amour pour la femme de son ami. Ce fut un trait de lumière pour moi et je conçus à l'instant même le plan de *Werther*. J'avais d'autant plus d'intérêt à m'occuper immédiatement de l'exécution de cette œuvre, que je me trouvais de nouveau dans une position très-pénible, qui ne m'offrait de tous côtés qu'inquiétude, souffrance et désespoir. Madame de la Roche venait de marier sa fille aînée avec un commerçant de Francfort, et quoiqu'elle eût elle-même fait ce mariage, elle ne pouvait s'y accoutumer. Ses plaintes amères finirent par faire croire que sa fille était réellement malheureuse, quoique personne ne pût s'expliquer en quoi consistait ce malheur, car son mari avait le moyen et la volonté de lui procurer toutes les jouissances de la vie. J'étais depuis longtemps reçu dans cette maison, et la jeune femme renoua avec empressement les relations qui s'étaient établies entre nous pendant mon séjour chez sa mère et qui, de son côté, du moins étaient toutes fraternelles. Comment, au reste, ma pré-

sence et mes conversations auraient-elles pu ne pas l'intéresser? Parmi toutes les personnes qui l'entouraient, moi seul, je pouvais lui faire entendre l'écho des voix intellectuelles qui, depuis son enfance, n'avaient cessé de résonner à son oreille. Sa position actuelle était loin de remplir ses vœux; quoique fort bien partagée du côté de la fortune, elle se voyait à regret reléguée dans une sombre maison commerciale, et forcée de jouer le rôle de mère envers les enfants de son mari. Je partageai ses chagrins, mais je n'avais aucun moyen d'y remédier, loin de là, mon intervention aggravait toujours le mal; bientôt cette position équivoque et fausse, me rendit la vie si insupportable, qu'il ne me fallut rien moins que l'exemple de Jérusalem, pour me donner la force de m'arracher à un pareil état de choses. Je commençai par ne plus sortir de ma chambre et par n'y recevoir aucune visite, puis j'éloignai de ma pensée, tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec l'ouvrage dont je venais d'arrêter le plan dans mon imagination; après quoi je me mis à écrire, sans autre travail préparatoire, et, en quatre semaines, *Werther* était terminé. Cette composition m'avait arraché à l'Océan orageux dans lequel j'avais été sur le point de faire naufrage, tantôt par ma faute, tantôt par celle des autres. Je me sentais, comme après une confession générale, libre et digne de recommencer une vie nouvelle. Je m'étais éclairé et soulagé en convertissant la réalité en poésie; les amis à qui je communiquai mon manuscrit, prirent le change, et s'imaginèrent qu'il fallait convertir la poésie en réalité et s'envoyer, à l'occasion, une balle à travers le cerveau.

Le jour du mariage de ma sœur avec Schlosser, je reçus une lettre de Weigand, libraire à Leipzig, qui me demandait mon manuscrit, je le lui envoyai aussitôt et je fus très-content du prix qu'il m'en donna, car, après avoir payé les dettes que j'avais faites pour la publication de *Gœtz de Berlichingen*, il me restait encore quelque argent.

Le funeste résultat qui s'était manifesté dans le cercle de mes connaissances intimes, ne tarda pas à s'étendre sur toute la masse du public ; et le même livre qui m'avait été si utile, devint fatal aux autres. La cause principale de l'effet que produisit *Werther*, est tout entière dans l'esprit du temps où il parut. Une légère étincelle suffit pour faire sauter une mine immense ; c'est ainsi que l'explosion de *Werther*, ne fut si terrible que parce que la jeunesse allemande s'était depuis longtemps minée elle-même ; circonstance aggravée par le vieux préjugé qui veut que chaque livre imprimé, ait un but didactique. On ignore que la représentation d'une chose ou d'un fait, n'a d'autre but que de peindre ce qui est, qu'elle ne blâme, qu'elle n'approuve rien, et que sa tâche se borne à développer l'enchaînement des sentiments et des actions ; c'est par là seulement que cette représentation éclaire et qu'elle instruit. Les critiques ne m'occupèrent nullement, je laissais à ces bonnes gens le soin de se tirer d'affaire comme ils le pourraient, car pour moi *Werther* était un fait accompli. Mes amis cependant me forcèrent à prendre connaissance d'une brochure de Nicolaï. Ce brave homme, fort instruit d'ailleurs, s'était promis d'abattre tout ce qui ne concordait pas avec ses manières de voir, car quoiqu'elles fussent bornées du côté intellectuel, elles lui parurent les seules que tout le monde dût admettre. Mon *Werther* n'avait pu trouver grâce devant lui. La critique pourtant manquait par la base ; le bon Nicolaï n'avait pas voulu comprendre que depuis longtemps déjà, la fleur de la jeunesse de Werther avait reçu une piqûre mortelle, aussi le dénoûment qu'il avait mis à la place du mien, était-il un véritable contre-sens. Dans ce dénoûment, on envoie à Werther un pistolet chargé avec du sang de poulet, ce qui donna lieu à un spectacle fort sale et fort ridicule ; Charlotte devint l'épouse de Werther et la chose se termine à la satisfaction générale : je répondis à cette brochure par un dialogue entre Charlotte et Werther. L'expédient du

sang de poulet n'avait pas eu un succès complet, car s'il avait sauvé la vie du jeune homme, il lui avait coûté les yeux, malheur dont il se plaint amèrement à Charlotte ; qui, de son côté, n'est pas très-satisfaite d'avoir un mari aveugle. Tous deux finissent par reprocher amèrement à Nicolaï de s'être mêlé de leurs affaires sans qu'ils l'en eussent prié.

Si les adversaires de *Werther*, ne faisaient qu'exciter ma gaieté, ses amis me causèrent de véritables tourments, car ils voulaient absolument savoir ce qu'il y avait de vrai dans ce roman. Pour répondre à cette question il m'eût fallu analyser les sensations qui me l'avaient dicté et séparer la réalité de la poésie, ce que je n'avais ni la volonté ni le pouvoir de faire. La curiosité du public était cependant assez naturelle. Le suicide du jeune Jérusalem avait fait beaucoup de bruit ; quand Werther parut, on crut reconnaître l'infortuné jeune homme dans ce héros imaginaire ; quelques détails s'accordaient, d'autres ne pouvaient s'expliquer, car ils peignaient mes souffrances, mes aventures à moi, que je n'avais confiées à personne. A l'exemple de l'artiste qui composa une Vénus, en empruntant à une foule de belles femmes ce que chacune avait de plus beau, je m'étais permis de donner à ma Charlotte les attraits et les qualités de toutes les jeunes personnes qui m'avaient charmé, ce qui n'empêchait pas que le fond du caractère et l'ensemble de l'extérieur ne reproduisissent celle qu' j'avais aimée le plus. Le public pouvait donc, sans trop d' peine, reconnaître mon héroïne dans plus d'une dame toutes au reste, eussent été enchantées de passer pour véritable. Cette multitude de Charlottes me désespéra, car on ne pouvait m'aborder sans vouloir absolument savoir où demeurait et ce que faisait ma Charlotte à moi. Cette importunité m'a poursuivi pendant tout le cours de ma vie ; l'incognito que, plus de quinze ans plus tard, je gardais dans mes voyages ne suffisait même pas pour m'en garantir, ce qui m'autorise à dire, que si j'ai fait du mal par cet ouvrage, j'en ai été cruellement puni.

En apprenant ainsi à connaître l'abîme immense qui sépare l'auteur du public, je me fortifiais dans la conviction que rien n'est plus inutile, plus dangereux même que les préfaces, car plus on explique ses intentions, ses idées, plus on fait surgir de fausses interprétations. *Werther* me familiarisa en même temps avec la bizarrerie des lecteurs qui font imprimer leur opinion. Ceux-là s'imaginent que dès qu'on a publié un livre, on est devenu leur débiteur, et qu'on restera toujours au-dessous de ce qu'ils ont le droit d'exiger. Qu'on ajoute à tout ce que je viens de dire, le bonheur ou plutôt le malheur d'avoir inspiré à tout le monde le désir de connaître le jeune et singulier auteur qui venait de débuter d'une manière aussi inattendue que téméraire. Arraché ainsi malgré moi à l'obscurité et au repos qui seuls rendent les grandes productions possibles, je me trouvai exposé à ce grand jour où l'on se perd dans les autres, où l'indifférence et l'intérêt, le blâme et les louanges, nous jettent loin de notre route; mais ce qui m'empêcha, surtout, de terminer les ouvrages importants que j'avais commencés, ce fut la manie qui s'était emparée de la société au milieu de laquelle je vivais. Cette manie consistait à dramatiser non-seulement chaque événement remarquable, mais encore les paradoxes, les naïvetés, les bizarreries de certains individus. Ces petits drames tantôt en vers et le plus souvent en prose, étaient de véritables épigrammes vivantes; tout le monde riait de ces bouffonneries sans se douter que chacun y jouait un rôle. Le prologue de *Barth*, pour la nouvelle révélation de Dieu, est un échantillon de ce genre; beaucoup d'autres, étant plus courts, ont été insérés dans mes poésies où on les reconnaîtra sans peine. Le docteur *Barth*, que j'avais fait parler si burlesquement, et qui était professeur à Giesen, vint me voir et feignit de rire de mon prologue, mais je vis bien qu'il n'était pas de bonne foi. Tout ceci augmentait encore la préoccupation du public à mon égard. J'avoue que je n'étais pas fâché de passer pour un météore litté-

raire, mais je ne m'en empressais pas moins de témoigner mon estime aux hommes les plus éminents de ma patrie, parmi lesquels le président Mœser, occupait alors le premier rang. Herder m'avait mis en rapport avec cet homme qui était à la fois un grand jurisconsulte et un écrivain remarquable. Son ouvrage sur l'organisation ancienne et actuelle de l'Allemagne, annonçait une profonde connaissance des droits réciproques de chaque membre d'un état, et faisait voir clairement, comment et pourquoi, ces droits ont été tour à tour, respectés et violés. Un pareil homme ne pouvait manquer de m'impressionner vivement, car moi aussi je voulais produire quelque chose d'utile. Il ne me paraissait pas impossible d'imiter la forme de son ouvrage, mais qui aurait osé se flatter de pouvoir s'emparer complétement d'une matière inépuisable et d'en traiter les sujets les plus contradictoires, avec autant de justice que de liberté? L'espoir de s'approprier ce qu'on vénère, et de pouvoir un jour produire quelque chose de semblable, est une de nos plus douces et de nos plus utiles illusions, à laquelle nous ne devons jamais renoncer, malgré les tourments dont elle parsème notre existence.

LIVRE XIV.

SOMMAIRE.

Portraits et caractère des amis qui se groupèrent autour de l'auteur de *Werther*. — Je fais la connaissance de Lavater et de Basedow. — Je voyage avec ces messieurs. — Cologne. — Les frères Jacobi. — Les eaux d'Ems. — Projet d'une tragédie sur Mahomet.

A côté de l'agitation que je causais dans le public, il s'en manifesta une autre dans mon entourage, qui m'influença plus immédiatement. La plupart de mes amis, fiers d'avoir approuvé en manuscrit des œuvres qui imprimées maintenant faisaient tant de bruit, s'attribuaient une partie de mes succès par la seule raison qu'ils les avaient prédits. D'autres s'y associaient avec le plus vif intérêt, parce qu'ils se sentaient le pouvoir et la volonté de m'imiter. A la tête de ces derniers, je placerai Lenz dont j'ai déjà parlé. Il était plus que tout autre en proie à cette fâcheuse disposition d'esprit qui, alors, régnait généralement, et que j'ai dépeinte dans *Werther*. A cette maladie de l'époque, il joignait un trait qui lui était particulier, c'est-à-dire, qu'il avait un penchant irrésistible pour l'intrigue, non pour en tirer un avantage quelconque, mais par amour pour l'intrigue elle-même ; ce qui l'a rendu toute sa vie un fourbe d'imagination. Il feignait tantôt la haine et tantôt l'affection, dans le seul but de se distraire et n'intriguait que pour pouvoir greffer une nouvelle fable sur un ancien conte. Son talent était le résultat naturel d'une inépuisable faculté productive dans laquelle la délicatesse, la mobilite et une certaine finesse sophistique, se heurtaient sans cesse. Ces sortes de talents, malgré leurs charmes, sont toujours

maladifs, ce qui les rend difficiles à juger. On l'avait envoyé à Strasbourg avec deux jeunes seigneurs livoniens; il eût été difficile de choisir plus malheureusement un mentor. L'aîné de ces deux jeunes gens, forcé de retourner dans son pays, avait laissé à Strasbourg une maîtresse à laquelle il était fort attaché; son frère chercha à le remplacer et Lenz lui-même fit semblant d'être amoureux de la belle, qui lui rendit raillerie pour raillerie. Ses lettres sur cette singulière liaison, me surprirent à cause de la poésie qu'il y mit. Je l'engageai à faire un roman de cette aventure, mais il ne savait que peindre des détails et tracer des scènes sans enchaînement. Je ne lui en ai pas moins trouvé plus tard des éditeurs pour toutes ses compositions, sans songer que j'étais déjà devenu l'objet de sa haine fictive, peut-être pourrai-je plus tard raconter sa vie jusqu'au moment où elle s'éteignit dans une démence complète.

Je ne dirai qu'un mot de Wagner, mon camarade à Strasbourg, que j'avais retrouvé à Francfort. Je me sentais d'autant plus de sympathie pour lui, qu'il avait de fortes tendances littéraires et qu'il me témoignait beaucoup d'affection. Comme j'aimais à lui parler de ce que j'avais envie de faire, je lui fis part de mon projet de la tragédie de *Faust* et surtout de la fin funeste de l'héroïne que j'avais nommée Gretchen. Cette catastrophe lui plut, et il en fit une tragédie qu'il intitula *l'Infanticide*. C'était pour la première fois qu'on me pillait ainsi, j'en fus affligé, mais sans en vouloir à Wagner; de semblables cas se sont renouvelés si souvent par la suite, que j'ai fini par y rester insensible.

Les contrastes plaisent toujours; c'est ce qui m'engage à faire maintenant le portrait de Klinger. La nature lui avait donné un corps svelte, grand et bien fait, et un visage aussi régulier qu'agréable. Ses manières étaient calmes quand l'orage ne grondait pas dans son âme. Quoique fort jeune encore, il était déjà le soutien de sa mère; ne devant qu'à lui-même son instruction et toutes ses hautes qualités, il y avait de la fierté et de l'indépendance dans ses allures.

Nous admirions ses dispositions naturelles, sa conception prompte et facile et son excellente mémoire; mais il n'estimait en lui que l'énergie et la persévérance à l'aide desquelles il les avait développées. Un tel homme ne pouvait manquer d'admirer Jean-Jacques Rousseau; étant lui-même l'enfant de la nature, il avait le droit de dire avec cet auteur, que tout ce qui sort des mains de la nature est bon; et de tristes expériences l'autorisèrent à ajouter, que tout se corrompt en passant par la main des hommes. Ses productions littéraires se distinguent par un esprit sévère, une grande loyauté de sentiment, une imagination active et un puissant esprit d'observation. Devenu plus tard fonctionnaire de l'État, il s'éleva aux plus hauts emplois et s'y maintint avec honneur, sans changer d'opinion et sans modifier l'inflexibilité de son caractère.

Bientôt après mon retour à Francfort, je me trouvai en rapport avec Lavater. Pendant qu'il travaillait à sa *Physionomique*, il demandait à tout le monde, des portraits, des silhouettes, et surtout, des têtes de Christ. Voulant absolument en avoir une de ma main, j'eus beau lui dire que je ne savais point dessiner; pour me garantir de ses bizarreries, je fus obligé de lui confier les miennes. Quoique beaucoup de personnes ajoutassent une foi aveugle dans la pénétration du célèbre physionomiste, tout le monde prenait plaisir à la mettre à l'épreuve. Voici un exemple des tours qu'on lui jouait: Il avait demandé à un peintre de Francfort les portraits des hommes les plus connus du pays. L'individu chargé de les lui expédier, se permit d'envoyer le portrait de Barth en lui disant que c'était le mien. Lavater le renvoya aussitôt avec une épître foudroyante; il avait compris que ce portrait ne pouvait être le mien et qu'on voulait se moquer de lui. Mon véritable portrait ne le satisfit pas complétement, mais il n'en accusa que le peintre. Jamais aucun artiste, au reste, n'a pu reproduire un visage conforme à la haute idée qu'il avait de l'espèce humaine; cette idée se rapportait tellement à l'image du Christ, qu'il por-

tait en lui, qu'il lui paraissait impossible qu'un homme pût vivre et respirer sans être chrétien. Mon christianisme à moi, était entièrement spirituel, ce qui m'empêcha de comprendre et d'apprécier la parenté matérielle de l'homme avec Dieu, que prêchait Lavater. Il m'en fit un crime; et dans la correspondance que nous eûmes ensemble, il chercha à me convertir; mais les moyens qu'il employa, produisirent l'effet contraire; et lorsqu'il me lança ce rude dilemme à la tête : «Il faut être chrétien ou athée,» je lui répondis que s'il ne voulait pas me laisser mon christianisme tel que je l'avais compris et senti jusqu'ici, je me jetterais volontiers dans les bras de l'athéisme, parce que je venais de m'apercevoir que personne ne savait au juste, ce que signifiaient ces deux mots. Malgré la vivacité de nos discussions, nous n'en restâmes pas moins dans les meilleurs termes; c'est que Lavater, pour répandre ses opinions, avait une patience incroyable. Né avec des dispositions morales et tendres, il s'était de bonne heure destiné à la carrière ecclésiastique. Tout en apprenant ce qu'il fallait savoir pour s'y distinguer, il n'avait jamais eu le désir de devenir ce qu'on appelle un savant. Quoique déjà avancé en âge, l'esprit de l'époque lui avait, tout comme à nous, soufflé à l'oreille, qu'on portait en soi l'étoffe de toutes les connaissances nécessaires, et qu'il ne s'agissait que de l'employer à propos. Depuis sa première jeunesse, il aimait à observer les autres comme il s'observait lui-même, et à leur communiquer les nobles et pieux sentiments dont il était pénétré. En Suisse, son pays natal, tous les citoyens jouissent d'une liberté sagement limitée, ce qui l'avait accoutumé de bonne heure à réfléchir sur les choses et sur les hommes publics. Rien ne lui paraissait plus simple que d'être juste; on a horreur de l'injustice tant qu'on n'en a encore commis aucune. Les malversations de l'administrateur du canton de Zurich, étaient palpables pour tout le monde, et cependant on n'osait s'y soustraire. Lavater s'associa un ami, et tous deux mena-

cèrent l'administrateur de lui faire chèrement expier le mal qu'il faisait à leurs concitoyens. Cette affaire fit du bruit, on se décida enfin à examiner la conduite du coupable et à la punir, mais les deux amis qui avaient provoqué cette justice par des moyens illégaux furent publiquement réprimandés. Ce fut alors que Lavater fit son premier voyage en Allemagne, se mit en rapport avec les hommes les plus distingués de ce pays, et revint chez lui, résolu de répandre ses convictions sur la nature humaine qui, à ses yeux, est l'image de la Divinité. L'expérience l'avait, il est vrai, forcé de reconnaître les défauts des hommes, mais il espérait les faire disparaître, en leur enseignant que Dieu en s'incarnant dans un corps d'homme, l'a de nouveau modelé sur lui-même, et lui a donné toutes les qualités nécessaires pour arriver à la perfection. Cette route ne pouvait manquer de le conduire à la *physionomique*, c'est-à-dire, à voir sur la physionomie des hommes, le reflet de leur caractère. Je crois en avoir assez dit sur le début de cet homme extraordinaire, je parlerai maintenant de notre première entrevue. Nous ne nous connaissions encore que par correspondance, lorsqu'il me fit dire qu'il allait visiter le Rhin et qu'il viendrait me voir à Francfort. Dès que nous nous rencontrâmes, nous nous embrassâmes cordialement. Je le trouvai tel que je me l'étais figuré, il n'en fut pas de même de son côté, car il me prouva, par une exclamation de surprise, qu'il s'était attendu à un autre extérieur. Je lui dis en souriant que, puisque Dieu et la nature avaient voulu que je fusse ainsi fait, il fallait bien que je m'en contentasse. C'était faire tomber la conversation sur le sujet que nous avions traité dans nos lettres, il n'accepta cependant pas le défi ; ce n'était point pour un seul individu, c'était pour le public qu'il aimait à parler, parce qu'il était toujours sûr de l'influencer et de le charmer. Ce talent était presque entièrement basé sur des causes physiques. Ses yeux avaient une douceur inexprimable ; une grâce infinie siégeait sur ses lèvres, son attitude un peu cour-

bée interessait, l'accent suisse qui perçait à travers le haut allemand dans lequel il s'exprimait, avait quelque chose d'original et de piquant; le son mélodieux de sa voix, caressait doucement l'oreille. Avec de tels avantages, il ne pouvait manquer de se rendre maître absolu d'un auditoire bienveillant. Quant aux personnes que la vanité poussait à lui manifester des doutes, il se conduisait envers elles avec autant de prudence que de sagesse. Tout en ayant l'air d'éviter la discussion, il présentait tout à coup le sujet sous un point de vue trop élevé pour l'intelligence de ses contradicteurs qui, en sa présence, du moins, se croyaient éclairés et convaincus. Son séjour à Francfort, me fit voir clairement l'énorme différence qui existait entre nos manières d'agir et leurs résultats; il disposait en sa faveur par sa présence, et moi par mon absence. Les personnes qui de loin étaient opposées à Lavater, apprenaient à l'aimer en le voyant, tandis que les lecteurs qui d'après mes ouvrages me croyaient aimable, éprouvaient une déception fâcheuse, lorsqu'en se rapprochant de moi, ils se heurtaient contre un jeune homme roide et fort peu attrayant. Les entretiens de Lavater avec mademoiselle Klettenberg avaient pour moi un très-grand intérêt. Tous deux se croyaient orthodoxement chrétiens, ce qui ne les empêcha pas de me prouver que les mêmes principes se modifiaient d'après le caractère de la personne qui les adopte, et que les femmes ont besoin d'un autre sauveur que les hommes. Mademoiselle de Klettenberg se conduisait envers le sien en amante qui se livre à son bien-aimé sans condition, fonde sur lui toutes les espérances, toutes les joies de sa vie, et lui en confie aveuglément la direction. Lavater traitait son sauveur comme un ami dont on reconnaît et admire les hautes qualités, et dont on espère se rendre digne en cherchant à lui ressembler.

La lutte entre la foi et le savoir, n'avait pas encore été mise à l'ordre du jour, mais l'on commençait déjà à dis-

cuter sur ces deux mots. Les esprits dédaigneux soutenaient que l'un était aussi vague et aussi insignifiant que l'autre, ce qui me décida à me déclarer en faveur des deux. La foi, dis-je, est un vase sacré dans lequel on est toujours prêt à offrir en sacrifice ses sensations, son imagination et sa raison. De ce vase découle sans cesse un profond sentiment de sécurité dans le présent et dans l'avenir; et cette sécurité prend sa source dans la confiance illimitée en un être incompréhensible et tout-puissant. Le point important est que la confiance en cet être soit inébranlable; l'idée qu'on se fait de lui n'a aucune importance; on peut croire tout ce que l'on voudra, pourvu que l'on croie. Le savoir est dans un cas tout à fait opposé; pour être bon à quelque chose, il faut qu'il soit étendu, profond et juste.

Pour me dédommager du peu de temps que Lavater avait à me consacrer, il me permit de l'accompagner à Ems, ce qui me fit espérer que pendant ce petit voyage, nous pourrions, seuls ensemble dans une voiture fermée, parler librement de tout ce que j'avais sur le cœur. Nous partîmes par une magnifique matinée d'été; Lavater était charmant, la sérénité de son esprit le disposait à une douce gaieté, qu'il aimait à faire partager aux autres dans les limites que lui prescrivait son exquise délicatesse. Lorsque quelqu'un dépassait ces limites, il le rappelait à l'ordre en lui posant la main sur l'épaule et en lui murmurant à l'oreille, quelques-uns de ces monosyllabes qui recommandent la modération. Notre voyage fut on ne peut pas plus agréable, mais il ne me donna point de lumières nouvelles sur le caractère de Lavater, et ne me fournit aucun moyen de perfectionner le mien. A peine arrivé à Ems, une société nombreuse l'entoura de nouveau, et je m'en retournai à Francfort où m'appelaient mes affaires. Je ne devais cependant pas m'en occuper de sitôt; Basedow venait d'arriver, et il s'empara de moi sous un autre point de vue que ne l'avait fait Lavater. Il était impossible de voir un contraste plus saillant que ces deux hommes. Les traits de

Lavater se développaient librement et avec grâce, ceux de Basedow étaient ramassés et refoulés sur eux-mêmes. Dans les yeux clairs et purs de Lavater, à demi voilés par de larges paupières, brillait doucement une pieuse sérénité; les petits yeux noirs et perçants de Basedow étincelaient au fond de leurs orbites disgracieusement couronnés par des sourcils hérissés et brisés. Sa voix était rude, ses remarques promptes et mordantes; un certain rire froid et moqueur, la manie de bouleverser à chaque instant le cours de la conversation, tout en lui était l'opposé de ce que nous avions aimé et admiré dans Lavater, ce qui n'empêchait pas le nouveau venu d'être très-recherché à Francfort. La nature l'avait doué d'immenses facultés intellectuelles, il ne voulait ni édifier les hommes ni les guider doucement vers la perfection; son but était de cultiver à fond le terrain qu'il avait pris pour théâtre de son activité, afin que l'espèce humaine pût s'y construire des demeures plus commodes et plus conformes à la nature, que celles où l'avait enfermé l'ordre de choses actuel, et il marchait à ce but en droite ligne et avec rudesse. Je l'approuvais sans restriction quand il demandait que l'instruction fût vivante et que l'on apprît les langues anciennes en les pratiquant, mais je ne pouvais m'empêcher de blâmer l'ouvrage élémentaire qu'il venait de publier. Ne s'occupant que de la parenté des idées, il rapprochait les faits et les choses que l'observation du monde nous montre éloignés et sans aucun rapport mutuel; aussi n'y avait-il dans son livre aucun des avantages didactiques et techniques qu'on trouve dans le travail d'Amos Comenius, son prédécesseur dans le noble dessein d'améliorer l'éducation de la jeunesse. Les manières d'être de Basedow étaient encore plus difficiles à comprendre que ses enseignements. Par son voyage, il se proposait d'intéresser le public en faveur de ses projets philanthropiques, pour la réussite desquels il ne suffisait pas de convaincre les esprits, il fallait encore faire dénouer les cordons de la bourse. Ses discours avaient

tant d'élévation, et il était si profondément convaincu de la justesse de ses opinions, qu'on ne songeait jamais à le réfuter; et par une bizarrerie inexplicable, il blessait les personnes dont il attendait un secours pécuniaire, en mettant à nu devant elles sans aucune nécessité, des manières de voir opposées aux leurs. Ce fut ainsi que la Bible admise en entier avec un respect religieux par Lavater, était pour Basedow un sujet de discussion et de moquerie perpétuelles; dédaignant les décisions des conciles et les lois de l'Église, il se déclarait ouvertement l'adversaire irréconciliable du mystère si généralement respecté de la Trinité. Lorsqu'il discutait avec moi, c'était toujours hypostatiquement. Fatigué d'entendre tourner en dérision l'union du Verbe avec la nature humaine, j'eus recours au paradoxe, et dépassant ses opinions, je combattais le téméraire par l'audacieux. Basedow était plus érudit et plus accoutumé que moi à la discussion; pour lui tenir tête, j'étais obligé de faire des efforts d'esprit et de mémoire qui me furent tellement utiles, que je ne pus me résoudre à le laisser partir sans l'accompagner. Notre voyage me fit de nouveau sentir la différence qui existait entre cet homme singulier et Lavater. Chez le physionomiste, tout était digne, gracieux, agréable, et sa mise était toujours propre et soignée; Basedow ne s'occupait jamais de son extérieur et se conduisait à sa façon, sans songer que cela pouvait incommoder ou gêner les autres. A cet effet je ne citerai qu'un seul exemple : il avait l'habitude de fumer continuellement de fort mauvais tabac, et riait immodérément du dégoût qu'il me causait. Au reste, il lui était impossible de laisser en repos, les personnes avec lesquelles il se trouvait. Après les avoir irritées par des moqueries mordantes, il les embarrassait par des questions imprévues et riait de leur embarras; mais lorsque, rappelant sa présence d'esprit, on lui rendait la pareille, il ne se fâchait jamais.

Lavater manifesta autant de joie que j'en avais moi-même, lorsque nous nous revîmes aux eaux d'Ems, où je

retrouvai en même temps plusieurs anciennes connaissances, dont j'avais été séparé depuis quelques années. Ces rencontres me firent faire une observation qui ne se présente que rarement à l'esprit des jeunes gens; j'avais reconnu que les hommes vieillissent et que les femmes changent.

La société devint chaque jour plus nombreuse, et bientôt les deux maisons de bains, quoique fort vastes, se trouvèrent encombrées. On dansait immodérément, sans se refuser aucun autre plaisir, je prenais part à tout, ce qui ne m'empêchait pas de voir souvent Basedow, surtout la nuit, quand je voulais laisser passer une valse, car il ne se couchait jamais, et dictait continuellement. Parfois il se jetait sur un canapé et sommeillait un instant, tandis que son secrétaire, toujours la plume à la main, attendait tranquillement qu'une phrase nouvelle vînt frapper son oreille. Quand j'entrais dans sa chambre, cet homme singulier était toujours prêt à discuter sur n'importe quel problème qui m'était passé par la tête ; et dès que la musique me rappelait dans la salle du bal, il recommençait à dicter comme si rien n'avait interrompu le fil de ses idées. Vers la fin de juillet, Lavater continua son voyage, Basedow l'accompagna, et comme je ne pouvais me décider à les quitter sitôt, je m'embarquai avec eux. Notre voyage fut aussi agréable qu'intéressant. Dès que nous arrivâmes à Coblentz, on s'empressa autour de nous, et il eût été difficile de décider lequel de nous trois excitait le plus de curiosité. Basedow et moi, nous cherchions à nous surpasser en mauvaise grâce et en impolitesse ; la conduite de Lavater était toujours sage et bienveillante envers tout le monde ; et il déploya une patience inépuisable avec le jeune comme avec le vieil extravagant qui s'étaient faits ses compagnons de voyage. Un jour que nous dînions à une table d'hôte de Coblentz, Lavater expliquait les mystères de l'Apocalypse à un prêtre de village, tandis que notre anti-trinitaire s'efforcait en vain de prouver à un opiniâtre

maître de danse, que le baptême était un usage suranné, qui ne s'accordait plus avec l'esprit de notre époque. Les vers burlesques dans lesquels j'ai reproduit cette scène, ont été insérés, avec toute leur séquelle, dans le recueil de mes poésies.

Notre départ pour Cologne, ne fut pas fort agréable, car je venais d'apprendre que je trouverais dans cette ville, les deux frères Jacobi, dont l'un avait à se plaindre de moi. Excité par l'esprit satirique de Herder, je m'étais égayé aux dépens des lettres que s'écrivaient Gleim et Georges Jacobi, et dans lesquelles ils se faisaient force compliments sur leur mérite. Grâce à l'intervention de mademoiselle Jacobi et de l'épouse de Frédéric Jacobi, dont j'avais fait la connaissance à Francfort où elles étaient venues pour affaires de famille, je savais qu'on ne m'en voulait plus, je me présentai donc avec confiance. Je fus reçu très-cordialement et je vis bientôt que, dans cette maison, on m'aimait et m'estimait pour moi-même. En cessant de jouer le rôle de la queue nebuleuse de deux grands météores voyageurs, je me repentis des extravagances que j'avais commises en leur présence, et qui m'avaient été inspirées par la mauvaise humeur dont je n'ai pu me défendre, en m'apercevant qu'un voyage dont je m'étais promis tant d'heureux résultats, n'en aurait aucun pour moi. Au contact des frères Jacobi, mon cœur s'épanouit, je n'ai cependant qu'un faible souvenir de ce qui s'est passé entre nous. — Les choses qu'on a pensé, les objets qu'on a vus, se gravent dans la raison et dans l'imagination, qui peuvent les faire revivre dès qu'on le veut sérieusement ; il n'en est pas de même du cœur, ses plus délicieuses sensations se perdent dans le vague, et si parfois il nous en rend le souvenir, c'est au moment où nous nous y attendons le moins.

Lorsqu'on me parlait de mes ouvrages avec l'intention de me faire adopter l'opinion qu'on en avait conçue, je m'impatientais et l'on me quittait fort peu satisfait de

moi ; c'est que je ne voulais pas être réprimandé sur un ton magistral, et que mon cœur ne se donnait qu'en échange du témoignage sensé d'un intérêt véritable. A cette époque, une singulière disposition d'esprit commençait à me dominer ; le passé et le présent se confondaient en un seul et même sentiment ; ce sentiment donnait au présent quelque chose de fantastique très-propre à la poésie, mais appliqué à la réalité il devait nécessairement paraître singulier, peut-être même désagréable : cette disposition se fortifia à Cologne. Incapable de juger les édifices de cette ville sous le point de vue artistique, je me mis à en admirer les détails, et je me perdis dans le labyrinthe du projeté, de l'indiqué, du commencé, de l'exécuté et de l'achevé. J'avais compris cependant que je me trouvais de nouveau devant une pensée colossale, qui n'avait pu avoir une réalisation complète. Il me semblait alors que la haute architecture n'avait existé que pour prouver que tout ce qui demande le concours des hommes et une longue suite d'années, n'arrive jamais à son but, et que le grand dans les arts comme dans la vie, n'est possible que lorsque, semblable à Minerve, il sort spontanément, complet et armé, de la tête de l'inventeur.

Quoique entièrement occupé de travaux poétiques, je n'étais pas étranger aux réflexions que divers objets peuvent faire naître, et les tendances de Frédéric Jacobi vers l'inscrutable, avaient un très-grand charme pour moi. Nos entretiens n'étaient ni des discussions chrétiennes, comme avec Lavater, ni des luttes didactiques comme avec Basedow ; poussés par une confiance instinctive, nous nous révélâmes nos plus secrètes pensées sur les mystérieux besoins de l'âme. Mes idées sur ce sujet étaient si singulières, que je n'avais pu trouver pour elles une approbation partielle du moins, que dans les écrits de Spinosa. J'admirais en même temps les aperçus de cet auteur sur le monde physique et sur le monde intellectuel, et j'avais été charmé du désintéressement illimité dont il a fait preuve

par cette maxime extraordinaire : « Qui aime Dieu véritablement ne lui demande pas de l'aimer aussi. » J'en comprenais toute la portée, je l'ai pratiquée de mon mieux en amour et en amitié, et je l'ai, sans le vouloir, paraphrasée dans *Wilhem Meister*, par ce mot de Philine, qu'on a trouvé fort effronté : « Si je t'aime, qu'est-ce que cela te regarde ? »

Frédéric Jacobi fut le premier à qui je révélai mes prédilections pour Spinosa; lui aussi l'avait étudié plus et mieux que moi, ce qui le mit à même de diriger et d'éclairer les sensations qui fermentaient au fond de mon âme. Une pareille union des esprits était tout à fait nouvelle pour moi, et je m'y livrai avec tant de passion, qu'après avoir quitté mon nouvel ami le soir, je revenais souvent le trouver de nouveau, et alors nous passions ensemble une partie de la nuit. Debout devant la fenêtre de sa chambre à coucher, nos yeux suivaient les rayons de la lune qui tremblait sur la large surface du Rhin, et nos cœurs s'abandonnaient avec délices aux épanchements mutuels, qui dans ces moments sublimes surgissaient en abondance.

Une excursion à Eberfeld, me fournit l'occasion de revoir un camarade, qu'à Strasbourg nous appelions Jung, et qui, dans sa nouvelle résidence avait pris le nom de Stelling. Sa foi en Dieu était toujours la même, et son talent lui avait valu la confiance des habitants d'Eberfeld, où il exerçait la profession de médecin. De retour près de Jacobi, je le suppliai de reproduire les idées qui s'agitaient en lui, en leur donnant une forme ; nous nous quittâmes avec l'ineffable conviction de rester éternellement unis, et nous n'avions pas même le plus léger pressentiment que bientôt chacun de nous suivrait une autre route.

Il m'avait été impossible de ne pas voir que Lavater et Basedow avaient recours à des moyens spirituels pour arriver à des résultats mondains, et il me paraissait fort singulier à moi qui gaspillais mon temps et mon talent, de

voir que ces deux hommes qui ne semblaient vivre que pour instruire et éclairer, cachassent les intentions qu'il leur importait le plus de réaliser ; Lavater surtout, agissait en homme du monde habile, au point qu'on pouvait dire de lui que la fin justifie les moyens. En réfléchissant sur l'un et sur l'autre, je compris que les êtres les plus parfaits cherchent à répandre ce qu'il y a de divin en eux, qu'alors ils se trouvent en contact avec le monde matériel, et que, pour agir sur lui, ils sont forcés de se mettre à son niveau. Envisagés sous ce point de vue, Lavater et Basedow, me parurent aussi dignes d'admiration que de pitié, et me suggérèrent l'idée de dramatiser la vie de Mahomet. Ne pouvant voir un imposteur dans cet homme hors ligne, je commençai par le présenter comme se convertissant lui-même, et faisant adopter aux siens ses idées nouvelles, car il avait d'abord adoré les étoiles. Au second acte, il fait adopter ses opinions à sa tribu. Au troisième acte, il triomphe de ses adversaires et abat le culte des idoles. S'apercevant que tout ne peut se faire par la force, il est réduit à avoir recours à la ruse, et le principe divin recule devant les exigences terrestres. Au quatrième acte, Mahomet poursuit ses conquêtes ; l'enseignement, qui d'abord était un moyen, n'est plus qu'un prétexte, les cruautés se font jour, et une femme dont il a fait exécuter le mari l'empoisonne. Au cinquième acte, il sait qu'il va mourir empoisonné. Son calme, son retour sur lui-même, ses sentiments élevés le rendent digne d'admiration ; il purifie sa doctrine, consolide son empire et meurt. Tel était le plan d'un ouvrage dont mon esprit s'est longtemps préoccupé ainsi que j'en avais l'habitude, avant de passer à l'exécution. Je voulais représenter dans cette pièce, l'empire que le génie soutenu par un caractère ferme et un esprit élevé peut exercer sur les hommes. Je n'ai cependant terminé que les hymnes qui devaient y entrer, et dont un seul a été inséré dans mes poésies, sous le titre de *Chant de Mahomet*.

LIVRE XV.

SOMMAIRE.

Mademoiselle de Klettenberg. — Sa religion et la mienne. — *Le Juif errant.* — *Prométhée.* — Mes travaux littéraires et artistiques. — Ma première entrevue avec le duc de Weimar. — Mon père a la conviction qu'on cherche à me mystifier. — Comment je répare mes torts envers Wieland. — Trahison d'un ami. — Passage de Klopstock à Francfort — Ses dissertations sur l'art de patiner. — Plusieurs autres voyageurs remarquables sont reçus dans la maison de mon père. — L'ancienne société de ma sœur. — On s'y amuse à simuler des mariages qu'on tire au sort. — Origine de mon drame de *Clavigo*. — Le jeu des mariages simulés commence à devenir sérieux pour moi.

Après tant de distractions, qui cependant ne m'avaient fait faire que des réflexions graves et religieuses, je retrouvai avec bonheur ma noble amie, mademoiselle de Klettenberg. Depuis le départ de ma sœur, elle était devenue mon unique confidente; et quoique sa santé devînt plus faible de jour en jour, je ne m'en aperçus point, car sa maladie semblait avoir augmenté sa tolérance et la sérénité de son esprit. Quand, par exemple, je lui faisais la lecture de l'histoire de quelque missionnaire, ce qu'elle aimait beaucoup à entendre, elle ne trouvait point mauvais que je prisse parti pour les peuples sauvages, et que leur état primitif me parût préférable à celui que le missionnaire voulait leur faire adopter. Je dois ajouter que, malgré la différence de mes opinions aux siennes, elle ne doutait pas plus de mon salut que du sien, même après ma séparation complète de la secte dont elle avait fini par faire partie, et que j'avais d'abord si ardemment admirée.

Le moment le plus attrayant d'un culte quelconque,

est celui où il vient de naître, témoin le plaisir que nous éprouvons tous, en nous rappelant le temps des apôtres. C'est parce que les frères moraves cherchaient à faire revivre ce temps, qu'ils exercèrent une si grande influence sur les imaginations impressionnables. Grâce à leur organisation qui confond si étroitement le pouvoir religieux et le pouvoir civil, que tous deux reposaient toujours sur le même principe, la société des frères moraves offrait la parfaite image de la tranquillité et du repos, tandis que, par le rôle de missionnaires qu'ils ne rejetaient point, elle ouvrait aux forces actives une carrière louable. Certes, il n'aurait tenu qu'aux frères moraves de me compter parmi les leurs, s'ils ne s'étaient pas obstinés à me contester la qualité de chrétien ; ce qui me parut d'autant plus injuste, que je ne comprenais pas ce qu'ils avaient à me reprocher. J'étais loin de me douter que je m'étais formé des opinions qui, dès l'origine de l'Église, en avaient troublé le repos. Du temps des premiers chrétiens, les uns croyaient que la chute d'Adam avait tellement corrompu la nature humaine, que les hommes ne pouvaient plus pratiquer aucune vertu, sans l'intervention immédiate de la grâce divine. Les autres, tout en admettant la dégradation héréditaire de l'homme, soutenaient qu'il portait en lui un germe qui, fécondité par cette grâce divine, pouvait devenir un arbre magnifique, mûrissant par sa propre force, les plus beaux fruits des félicités célestes. Cette dernière opinion était la mienne ; je l'exprimai sans crainte devant les frères moraves, qui alors m'apprirent que j'étais tombé dans l'hérésie de Pélage, hérésie qui, pour le malheur de notre époque, cherchait à renaître de toutes parts. Effrayé de cette accusation, je me mis à repasser l'histoire de l'Église. En étudiant avec soin les doctrines et les destinées de Pélage, je reconnus que, selon que la nature des hommes était plus ou moins active ou passive, ils avaient adopté l'une ou l'autre des deux opinions dont je viens de parler. Pendant le cours des

années précédentes, j'avais sans cesse été excité à l'emploi de mes propres forces ; et j'avais en moi une activité infatigable avec le plus vif désir de mon amélioration morale. Le monde extérieur me demandait d'employer cette activité à son avantage, et j'étais disposé à satisfaire à cette demande. D'un autre côté, tout me poussait vers la nature, qui m'était apparue dans sa plus grande magnificence; et puis j'avais vu tant d'hommes honorables se donner une peine infinie pour remplir des devoirs pénibles, sans autre motif que leur respect pour ces devoirs. L'impossibilité de renoncer à eux et à moi-même, me fit voir l'abîme qui me séparait des frères moraves ; je m'éloignai d'eux; mais comme rien ne pouvait m'enlever mon amour pour les saintes Écritures et pour le Christ, je me composai définitivement un christianisme à mon usage particulier.

Comme tout ce qui m'impressionnait fortement prenait de soi-même une forme poétique, je conçus la bizarre idée de convertir en épopée l'histoire du Juif errant, et de grouper autour de ce fait, les principaux traits de l'histoire de l'Église et des religions. Voici l'aperçu de la manière dont j'ai formulé la fable, et du point de vue sous lequel je l'ai envisagée :

Il y avait à Jérusalem un cordonnier, que la légende désigne sous le nom d'Ahasverus. Mon cordonnier de Dresde m'avait fourni les principaux traits de ce personnage, que je dotai en outre de l'esprit piquant du célèbre Hans Sachs, cordonnier comme eux. Les portes de l'atelier du cordonnier de Jérusalem étaient toujours ouvertes, parce qu'il aimait à s'entretenir avec les passants, à les agacer et à les exciter, chacun selon son caractère, à la façon de Socrate. Les pharisiens et les saducéens, tout le monde enfin s'arrêtait près de lui ; il n'est donc pas étonnant que le Sauveur et ses disciples aient plus d'une fois conversé avec ce singulier artisan, qui, malgré son esprit mondain, ne tarda pas à s'éprendre d'une vive affection pour Jésus.

Grâce à cette affection, il cherche à convertir à ses manières de voir, le prophète dont il est incapable de comprendre les intentions élevées. Après l'avoir engagé à quitter l'état de contemplation dans lequel, selon lui, il s'égare, il le supplie de ne pas continuer à parcourir le pays à la tête d'une foule d'oisifs, et de ne plus arracher le peuple au travail qui le nourrit, pour l'attirer dans le désert. Tout cela finira mal, dit-il, car un peuple attroupé, est toujours prêt à s'insurger. Jésus cherche à l'initier à ses vues sublimes, par les paraboles dont il a fait le mode de son instruction, mais ce procédé ingénieux glisse sur la nature positive d'Ahasverus. A mesure que le Christ devient plus célèbre, l'honnête artisan le réprimande plus vertement; il finit par lui prédire qu'il occasionnera des émeutes, et que malgré ses intentions pacifiques, il ne tardera pas à être forcé de se faire chef de parti. Quand le Christ est pris et condamné, l'exaspération du cordonnier est poussée au plus haut degré par l'arrivée de Judas, qui se précipite dans son atelier, pour se justifier du crime qu'on lui reproche d'avoir vendu son maître. Persuadé que ce sévère mais ardent ami de Jésus le comprendra, il lui raconte qu'ainsi que les autres disciples, il avait eu la conviction que leur maître se déclarerait roi des Juifs, et qu'impatienté de ses interminables hésitations, il avait voulu le forcer à agir, en poussant les prêtres à des mesures sévères, devant lesquelles la crainte que leur inspirait le réformateur, les avait fait reculer jusqu'ici. Il ajoute que tous les disciples étaient armés, et qu'un succès complet eût été certain, si le maître ne s'était pas livré lui-même, acte inexplicable par lequel il laisse tous les siens dans le plus cruel abandon. Loin de s'être laissé adoucir par ce récit, Ahasverus accable l'ex-apôtre de reproches amers, et le désespère au point, que l'infortuné s'imagine qu'il ne lui reste rien de mieux à faire que d'aller se pendre en toute hâte. Au moment où le Christ que l'on conduit à la mort passe devant l'atelier du

cordonnier, il succombe sous le poids de la croix, et Simon de Cyrène est forcé de se charger de ce fardeau. Semblable à tous les hommes durement sensés, qui, devant un malheur mérité, loin d'éprouver la moindre compassion, l'aggravent par des reproches intempestifs, Ahasverus se présente devant le patient pour lui rappeler les conseils qu'il lui a donnés et qui, s'il les avait suivis, lui eussent évité le châtiment qu'il va subir. Le Christ ne répond rien; la douce Véronique lui couvre le visage de son mouchoir, et lorsqu'elle l'enlève, ce visage n'est plus aux yeux du cordonnier celui d'un patient accablé de souffrances, non, c'est la face rayonnante d'un transformé, d'où jaillissent les étincelles divines de la vie céleste; et ces paroles terribles résonnent en même temps aux oreilles de l'artisan : « Tu marcheras sans cesse sur cette terre, jusqu'à ce que tu m'aies revu tel que je viens de t'apparaître. »

Lorsque Ahasverus est revenu de sa surprise, les rues de Jérusalem sont désertes, car la population tout entière s'est portée sur le lieu du supplice; une vague inquiétude s'empare de lui, un sentiment irrésistible le pousse en avant, et il commence sa longue et pénible pérégrination.

Je parlerai peut-être plus tard de ces pérégrinations, et des événements qui en finissent l'épopée sans la terminer. J'en avais écrit plusieurs passages, mais il me manquait le temps de faire les études nécessaires pour donner à l'ensemble la consistance que je lui eusse souhaitée; et j'abandonnai d'autant plus facilement cette œuvre, que je commençais à entrer dans cette époque de ma vie dont la composition de *Werther* avait marqué le point de départ.

La commune destinée humaine est toujours plus lourde pour l'homme dont les facultés intellectuelles se sont développées de bonne heure. Quoiqu'il ait grandi sous la protection de bons parents, qu'il puisse s'appuyer sur des frères et sœurs et des amis dévoués, s'amuser avec d'aimables connaissances et chercher le bonheur près d'une

personne spécialement aimée, il finit toujours par être refoulé sur lui-même. C'est que, dans ses rapports avec lui, la Divinité, loin de répondre toujours au respect, à la confiance, à l'amour qu'il ressent pour elle, se plaît à l'abandonner à ses propres forces, au moment où il aurait le plus besoin de son secours. J'avais fait, bien jeune encore, l'expérience de cette vérité; et lorsque je cherchais autour de moi la base d'une force individuelle, je la trouvais dans mon talent productif. Depuis plusieurs années ce talent m'était resté constamment fidèle, parfois même des rêves réguliers me reproduisaient pendant la nuit, ce que j'avais vu et observé dans la journée; et lorsque j'ouvrais les yeux, je voyais tantôt le dénoûment d'un sujet commencé, et tantôt un tout, neuf et complet. Je composais ordinairement dès les premières heures du jour, mais lorsque le vin et les plaisirs de la société surexcitaient mon esprit, et qu'il se présentait une circonstance caractéristique, je composais à l'instant même tout ce qu'on pouvait me demander. En réfléchissant sur ce don de la nature, je reconnus qu'il m'était entièrement individuel, et je me promis d'en faire la base de mon existence. La fable de Prométhée qui se sépare des dieux et se retire au fond de son atelier, d'où il peuple, seul, tout un univers, m'avait frappé depuis longtemps. En y réfléchissant de nouveau, j'y trouvai la preuve que toute production importante est l'enfant de la solitude. Celle de mes œuvres qui avait été si passionnément approuvée, était née dans la solitude. Depuis que je me trouvais en contact perpétuel avec le monde, l'invention ne me manquait pas, mais l'exécution s'était ralentie. N'ayant encore de style à moi ni en prose ni en vers, je tâtonnais toujours; et comme j'étais résolu de repousser tout secours, tout conseil extérieur, je finis, comme Prométhée, par me séparer même de Dieu. Cette antique figure mythologique vivait si puissamment en moi, qu'après avoir ajusté à ma taille son vêtement titanique, je me mis, sans travail préliminaire, à

composer une pièce destinée à peindre la disparité de la situation de Prométhée, envers Jupiter et les autres dieux nouveaux; car en formant et en animant les hommes de sa propre autorité, il créa une troisième dynastie. Les nouveaux dieux régnants avaient en effet le droit de se plaindre de lui, parce que dès qu'il y eut des hommes, on pouvait les regarder comme des êtres illégalement intercalés entre ces hommes et les Titans. Le petit poëme intitulé *Prométhée,* et qui est un monologue de cette singulière composition, a fait époque dans la littérature allemande [1].

[1] Persuadé que tout le monde connaît ses œuvres, l'auteur n'a pas reproduit ce petit poëme dans les extraits de sa vie. Je crois devoir en donner la traduction ici, car fort peu de Français connaissent toutes les poésies de Goethe, et pas un, peut-être, n'a lu le morceau qui porte le titre de *Prométhée*, avec l'attention nécessaire pour comprendre ce qu'il vient de dire sur la manière dont il a envisagé ce personnage mythologique.

PROMÉTHÉE.

« Couvre tes cieux de nuées vaporeuses, ô grand Zeus, et semblable aux jeunes garçons qui décapitent des chardons, exerce ton pouvoir contre les cimes des chênes et des montagnes! Tu n'en es pas moins forcé de laisser exister ma terre que tu n'as point créée, ma cabane que tu n'as point bâtie et mon foyer dont tu m'envies en vain la flamme ardente.

« Il n'est rien de plus pitoyable sous le soleil que vous autres dieux! La fumée des sacrifices et le souffle des prières, nourrissent chétivement vos pauvres majestés; elles mourraient de faim, si les enfants et les mendiants n'étaient pas des fous gonflés d'espérance.

« Lorsque je n'étais encore qu'un jeune homme sans expérience, mes yeux égarés se sont tournés vers le soleil, comme si au delà de cet astre, il y avait une oreille pour entendre mes gémissements, un cœur semblable au mien pour prendre pitié de mes souffrances!

« Quel pouvoir m'a soutenu contre l'arrogance des Titans? Quel pouvoir m'a soustrait à la mort, à l'esclavage? N'est-ce pas toi seul qui as tout fait, toi mon cœur si saintement embrasé? Et jeune, ardent, bon et trompé, n'as-tu pas envoyé l'hommage de ta reconnaissance à celui qui dort là-haut, comme s'il t'avait sauvé?

« Qui, moi, t'honorer, Jupiter, et à quel titre? As-tu soulagé les douleurs qui pesaient sur moi? As-tu essuyé les larmes que m'arrachaient

C'est lui qui a autorisé Lessing à s'opposer ouvertement aux manières de penser et de sentir de Jacobi. C'est lui encore qui servit de mèche à l'explosion d'une mine, au fond de laquelle on vit à nu, les rapports les plus secrets d'une foule d'hommes distingués, et qui, jusque-là, avaient été cachés sous le voile des exigences sociales. La secousse fut si violente, qu'à l'aide de quelques circonstances fortuites, elle nous enleva le digne Mendelssohn.

Quoiqu'on puisse, ainsi qu'on l'a fait, se perdre sur ce sujet dans une foule de considérations philosophiques et religieuses, il n'en appartient pas moins tout entier à la poésie. Les Titans sont la folie du polythéisme, comme le diable est celle du monothéisme ; mais ce diable n'est pas plus une figure poétique, que le Dieu unique auquel il fait opposition. Le Satan de Milton est assez énergiquement dessiné, ce qui ne l'empêche pas de rester dans la position désavantageuse d'un inférieur, qui cherche vainement à détruire la magnifique création d'un être supérieur, tandis que Prométhée a l'avantage immense d'agir et de créer malgré et en dépit des dieux. C'est, au reste, une belle pensée, que d'attribuer la création de l'homme, non au pouvoir suprême, mais à un être intermédiaire et digne de cette tâche, par sa qualité de descendant de ce pouvoir.

Parmi l'immense trésor de symboles que contient la mythologie grecque, le gigantesque génie des Titans souriait le moins à mes penchants poétiques. Je préférais l'opposition pacifique, plastique, presque passive qui, tout en reconnaissant une puissance supérieure, cherche à l'é-

mes angoisses? N'ai-je pas été forgé *homme* par le Temps tout-puissant et par le Destin éternel, mes maîtres et les tiens?

« Te serais-tu imaginé que, parce que les fleurs de tous les rêves d'or ne se convertissent pas en fruits savoureux, je me serais mis à haïr la vie, à m'enfuir dans les déserts? Non, non, je suis resté inébranlable, je forme des hommes à mon image, je crée une race semblable à moi, prédestinée à connaître la douleur et les larmes, la joie et les jouissances; et à te dédaigner comme je te dédaigne! »

Note du Traducteur

galer. Tantale, Ixion, Sisyphe et tous ces autres héros d'une race téméraire, n'en étaient pas moins mes saints de prédilection. Il me semblait qu'admis dans la société des dieux, ils ne s'y étaient pas montrés assez soumis, et s'étaient ainsi attiré leur bannissement. Je les plaignais, leur situation avait déjà été regardée par les anciens comme éminemment tragique, et je suis convaincu que ma tragédie d'*Iphigénie* n'a produit un si prodigieux effet, que parce que je les y ai placés sur l'arrière-plan, comme autant de membres d'une immense et redoutable opposition à la volonté des dieux.

Je m'étais tout à coup laissé aller à la manie de partager mon temps entre le dessin et la poésie, au point que je crayonnais les portraits de tous mes amis. La ressemblance était incontestable et mes esquisses furent très-bien accueillies, avantage dont, au reste, les amateurs jouissent toujours, parce qu'ils donnent leur travail pour rien.

Un matin un étranger vint me trouver dans ma chambre, à laquelle j'avais cherché à donner toutes les apparences d'un atelier d'artiste. Les allures de ce visiteur avaient quelque chose de militaire. Il s'annonça sous le nom de Knebel, m'apprit qu'il avait servi en Prusse, qu'il s'était trouvé en rapport avec des hommes de lettres distingués, et qu'en ce moment il était employé à la cour de Weimar, en qualité de gouverneur du prince Constantin ; cette dernière circonstance me fit beaucoup de plaisir, j'aimais à entendre parler de cette cour dont on ne pouvait assez dire de bien. La duchesse douairière Amélie, s'était associé les hommes les plus distingués pour lui aider à compléter l'éducation de ses deux fils ; elle protégeait et cultivait les arts, honorait Wieland de son amitié, et cherchait à attirer à Weimar, les meilleurs poëtes et les meilleurs artistes dramatiques de l'Allemagne. Je parlai avec chaleur du mérite de cette souveraine et de celui de ses fils, et je ne cachai pas mon vif désir de les connaître personnellement. M. Knebel me dit alors en souriant, que le prince hérédi-

taire et son frère Constantin, venaient d'arriver à Francfort, et qu'il était chargé de me conduire chez eux immédiatement, parce qu'ils ne devaient pas s'arrêter longtemps. Pour me préparer à cette présentation, je le conduisis chez mes parents qui, quoique fort étonnés du motif de sa visite, s'entretinrent gaiement avec lui pendant que je faisais ma toilette. Les princes m'accueillirent de la manière la plus favorable, le comte Goertz, gouverneur du prince héréditaire, parut également fort satisfait de me voir. Les sujets de conversation littéraire ne nous manquaient pas, le hasard cependant nous en fournit un qui me fut très-favorable. Le premier volume de l'ouvrage de Mœser auquel il avait donné le titre de *Fantaisies patriotiques*, se trouvait tout fraîchement broché sur une table du salon. Les princes et leur gouverneur n'avaient pas encore lu cet ouvrage, mais je le connaissais parfaitement, ce qui me permit d'entretenir le prince héréditaire d'objets dignes de lui. Les *Fantaisies patriotiques* de Mœser, si chères à tous les Allemands, ne pouvaient manquer de plaire au futur souverain qui avait la noble intention de faire un jour autant de bien que le lui permettrait le poste élevé auquel sa naissance le destinait. Le point de vue sous lequel Mœser envisage l'empire allemand, fait disparaître le reproche d'anarchie et d'impuissance qu'on a si souvent adressé à ce grand corps, car il prouve que la multitude des petits États est très-favorable à l'intérêt matériel et aux progrès de la civilisation de chacun de ces États. On parla beaucoup des différentes organisations des divers duchés de la Saxe, de leurs mœurs, des produits de leur sol, et l'on reconnut que pour prendre un parti décisif dans des questions aussi compliquées, on était trop heureux d'avoir pour guide un bon modèle, dont la méthode sagement appliquée pût servir dans les cas les plus opposés. La conversation qui continua sur le même sujet pendant toute la durée du dîner, fit prendre de moi à Leurs Altesses, une opinion bien au-dessus de mon mérite. C'est que loin

de chercher à appeler leur attention sur mes travaux à moi, je l'attirais sur des écrivains dont le talent, semblable à celui de Mœser, découle de la vie réelle, et s'y manifeste d'une manière immédiatement utile ; tandis que les compositions poétiques ne peuvent agir favorablement que par un long détour et à l'aide de circonstances fortuites.

Comme les princes devaient faire un plus long séjour à Mayence qu'à Francfort, ils m'invitèrent à venir les y rejoindre, ce que j'acceptai avec autant de reconnaissance que de joie. Mon père, cependant, ne partageait point mon bonheur. Ses principes de citoyen d'une ville libre, l'avaient toujours tenu éloigné des grands ; et la vie de cour n'était pour lui qu'un sujet de moquerie. Dès qu'on en parlait, il avait toujours à sa disposition une foule de proverbes de ce genre : « Il ne fait pas bon manger des cerises avec les grands seigneurs, car ils nous crachent les noyaux au visage. » Au reste, ce n'est pas seulement le peuple qui, forcé d'obéir, invente ces proverbes parce qu'il veut avoir au moins le droit de parler ; toute la poésie du seizième siècle si énergiquement didactique, est remplie de dictons qui agissent du bas en haut. Nous autres jeunes gens, nous trouvâmes tout d'un coup qu'il était méritoire de prendre le parti des grands. Voici quelques-uns des dictons rimés pour et contre, que je me suis amusé à réunir en dialogue.

A. Longtemps à la cour, longtemps en enfer.

B. Plus d'un bon compagnon s'est chauffé à cet enfer.

A. Tel que je suis, je m'appartiens, je ne veux des faveurs de personne.

B. Pourquoi donc aurais-tu honte des faveurs ? Ne pas en accepter, c'est ne jamais pouvoir en accorder à personne.

A. Veux-tu connaître les tourments de la cour, apprends qu'il n'est jamais permis de se gratter là où cela vous démange.

B. Quand l'orateur parle au peuple, il se gratte toujours là où rien ne le démange.

A. Accepter la servitude, c'est perdre la moitié de soi-même, et craindre toujours que le diable n'emporte l'autre moitié.

B. Qui sait plaire au prince parvient tôt ou tard ; qui flatte le peuple gâte sa vie entière.

A. Si ton froment fleurit à la cour, n'espère point de récolte. Au moment où tu crois le mettre en grange, les esprits infernaux commencent leur vacarme.

B. Si le froment fleurit, il mûrit, c'est l'antique usage; si la grêle ravage la moisson, l'année suivante en produit une nouvelle.

A. Pour n'être qu'à soi-même il faut se retirer dans sa maisonnette, sans autre compagnie que sa femme et ses enfants, et savourer le jus de la treille en se bornant à une nourriture frugale. Alors seulement on peut être indépendant.

B. Pour te soustraire à la domination d'un maître, en quel lieu prétends-tu fuir ? Crois-moi, n'y regarde pas de si près. Ta femme te domine, elle est dominée à son tour par le plus stupide de tes bambins et tu n'es qu'un valet chez toi.

En transcrivant ici cette joyeuse tentative pour reproduire la substantielle poésie du passé, je me rappelle en même temps qu'elle m'avait inspiré mon épilogue, si connu, du *théâtre de marionnettes*, qui donna lieu à tant de folles observations.

Rien cependant ne pouvait détourner mon père de ses opinions, en faveur desquelles il citait, comme argument sans réplique, la conduite de Frédéric le Grand envers Voltaire. Ma raison me disait en vain que la conduite de Voltaire n'avait pas été irréprochable; le respect filial m'empêchait de contrarier mon père, qui me désespérait en me répétant sans cesse que les princes de Weimar me tendaient un piége, pour me faire expier cruellement un petit poëme dans lequel je m'étais permis d'attaquer leur protégé, l'heureux Wieland. Quoique convaincu que tout cela n'était qu'un rêve hypocondriaque de mon digne père, je n'osais me conduire d'une manière tout à fait opposée à

ce rêve; tandis que je ne savais comment me dispenser d'aller à Mayence sans me montrer insolent et ingrat. Malheureusement, mademoiselle de Klettenberg qui dans les cas semblables, était notre arbitre, se trouvait retenue dans son lit. Ma mère, dont le bon vouloir et la force exécutive ne se ralentissaient jamais, alla lui demander son avis ; et comme il était en ma faveur, mon père, quoique toujours incrédule et inquiet, consentit à mon départ.

J'arrivai à Mayence au jour et à l'heure indiqués ; j'y reçus l'accueil le plus gracieux, et les conversations commencées à Francfort reprirent leur cours. On parla ensuite de la nouvelle littérature allemande et de ses hardiesses, ce qui nous conduisit naturellement à mon fameux petit poëme intitulé : *Les Dieux, les Héros et Wieland*. M'apercevant avec bonheur qu'on prenait gaiement cette composition, qui avait fait tant de bruit, je me mis à raconter naïvement comment elle m'avait été inspirée. J'avouai, avant tout, qu'en vrais enfants du Rhin, nous autres jeunes gens de Francfort, nous ne savions borner ni nos affections ni nos aversions. Notre amour pour Shakespeare, avait été poussé jusqu'à l'adoration, et Wieland en le traduisant, avait cherché à refroidir notre enthousiasme par des notes qui, en faisant ressortir les défauts de notre idole, nous aveuglèrent sur l'immense mérite de son traducteur, dans lequel nous ne vîmes plus qu'un critique injuste. Qu'on ajoute à cela qu'il s'était déclaré contre les Grecs que nous adorions. Tout le monde sait que la supériorité de leurs dieux et de leurs héros, ne se fonde pas sur des vertus morales, mais sur la glorification des qualités physiques. Dans son opéra d'*Alceste*, Wieland venait d'introduire ces dieux et ces héros, sous des formes tout à fait modernes, ce dont, au reste, personne n'avait le droit de lui faire un crime, car chacun est libre de modeler les anciennes traditions poétiques selon ses intentions et ses manières de voir. Mais dans les lettres qu'au sujet de cet opéra il avait insérées dans le *Mercure allemand*, il s'était avisé de

déclarer que le système d'après lequel il avait composé cet opéra, était le meilleur de tous. Il s'était en même temps permis de critiquer amèrement les anciens auteurs grecs et leur style élevé, pour lequel nous avions tous une profonde vénération. Un dimanche soir, pendant que nous vidions quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne, en causant des torts dont, selon nous, Wieland venait de se rendre coupable, mon ancienne manie de dramatiser les conversations intimes s'empara de moi, et je composai, séance tenante, ce malheureux morceau. Mes amis en furent charmés, il me sembla que je devais procurer le même plaisir à Lenz, qui était encore à Strasbourg, et je lui envoyai le manuscrit qu'il trouva si piquant, qu'il me demanda la permission de le faire imprimer; j'y consentis difficilement; mais enfin j'y consentis. J'étais loin de présumer alors que sa conduite, dans cette circonstance, n'était que le début, d'une longue suite de démarches perfides, par lesquelles il a cherché à ternir ma réputation, et à me mettre mal dans l'esprit du public. Ce récit et la peinture de la gaieté hardie, par laquelle mes amis et moi nous cherchions à empêcher les hommes de génie de s'endormir sur leurs lauriers, convainquirent mes nouveaux protecteurs, qu'il n'y avait rien eu de personnel ni de malveillant dans *les Dieux, les Héros et Wieland.* Ils nous comparèrent à une société de flibustiers qui dans les moments où il n'y a ni ennemis à combattre ni navires à piller, placent sous la table du festin, un pistolet qui part à l'improviste, afin de s'accoutumer à souffrir et à voir couler le sang, même au milieu de la paix et de la joie. Puis ils m'engagèrent à écrire à Wieland une lettre bienveillante. Je le fis avec d'autant plus de plaisir, que ce grand écrivain s'était déjà très-libéralement expliqué dans son Mercure, sur mon espièglerie; il avait au reste l'habitude de terminer les querelles littéraires aussi promptement que spirituellement.

Le peu de jours que je passai à Mayence, s'écoulèrent

fort gaiement, et je me disposais à faire à mes parents un joyeux récit des plaisirs que j'avais goûtés; mais en rentrant chez moi je ne trouvai que des visages consternés : mademoiselle de Klettenberg venait de mourir. Cette perte m'affligea profondément. Pour me consoler, on m'apprit que notre noble amie était morte dans la foi sereine et inébranlable qui l'avait soutenue pendant toute sa vie. Au reste, ce n'était pas seulement le chagrin, c'était le soupçon qui empêchait mon père de partager ma joie; selon lui, toutes les gracieusetés de la cour de Weimar n'avaient d'autre but que de m'attirer dans un piége pour me faire chèrement expier la liberté que j'avais prise de rire aux dépens de Wieland. Dominé par le besoin de communiquer mes sensations, je racontai à mes amis tout ce qui s'était passé avec les princes de Weimar. Bientôt après, il parut à Francfort une brochure, intitulée *Prométhée et ses critiques*. Dans ce petit ouvrage de forme dramatique, on avait eu la piquante pensée de mettre, au lieu des noms des personnages, des vignettes représentant des animaux dans lesquels il était facile de reconnaître des critiques qui avaient blâmé mes œuvres et celles de mes jeunes amis. Là, grognait un ours ou caquetait une pie, plus loin, le *Courrier* sans tête d'Altona, donnait du cor, le *Mercure* lui-même n'était pas épargné. Plus d'un animal sauvage ou apprivoisé agaçait dans son atelier Prométhée qui, sans y faire grandement attention, continuait son travail et exprimait franchement ses opinions. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que Prométhée répétait des choses qui m'avaient été dites à Mayence, et que moi seul aurais dû savoir. Il me fut donc impossible de ne pas croire que cette raillerie était l'œuvre d'un de mes intimes. Dès ce moment nous nous regardâmes les uns les autres avec une défiance réciproque, mais le coupable se cacha avec d'autant plus de soin, que j'étais très-irrité. En effet, après l'accueil gracieux que m'avaient fait les princes et la lettre que je venais d'écrire à Wieland, rien

ne pouvait m'être plus désagréable que ces nouvelles attaques, qu'on ne manqua pas de m'attribuer. En relisant la brochure avec attention, je reconnus les idées et les tournures de phrases de Wagner. Je m'empressai de faire part de cette découverte à ma mère; elle savait tout déjà, car mon pauvre ami était venu réclamer son intervention auprès de moi, afin que je lui pardonnasse une action par laquelle il avait cru m'être très-utile, en se moquant de mes détracteurs. Le plaisir d'avoir deviné juste, me disposa à l'indulgence, et je lui pardonnai, à la condition qu'il se déclarerait l'auteur de cette brochure. Il le fit, mais le public refusa de le croire. Ce fut ainsi que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, j'expiai, non-seulement le mauvais vouloir, mais encore la légèreté inconsidérée de mes amis. Il est temps maintenant de parler des hommes distingués qui, à cette époque, passèrent par Francfort, et reçurent dans la maison de mon père l'accueil le plus amical. Klopstock doit être placé à leur tête. Il était de très-petite taille et très-bien fait; ses allures avaient quelque chose de grave et de posé, sans roideur; sa conversation était agréable mais précise; l'ensemble de sa personne tenait du diplomate. Ces sortes d'hommes n'ont pas seulement leur propre dignité à soutenir, mais encore celle des États et du souverain qu'ils représentent. Klopstock se regardait comme le représentant du Messie, de la religion, de la morale et de la liberté, et il se conduisait en conséquence. Semblable aux grands politiques, qui évitent de s'expliquer sur les choses dont on voudrait les entendre parler, il ne nous entretenait ni de littérature, ni de poésie, mais il entrait dans de grands détails sur le noble art de patiner, à l'aide duquel on traverse les mers consolidées sur des semelles ailées comme celles des dieux d'Homère. Il avait étudié cet art à fond, et comme nous le pratiquions avec passion, il nous donna des conseils fort détaillés dont nous nous promîmes de profiter. Il en fut de même de l'équitation et de la manière d'éle-

ver et de dompter les chevaux. Je pourrais citer plusieurs autres particularités fort originales sur ce grand poëte, si je n'avais pas été depuis longtemps prévenu à ce sujet; je me bornerai donc à faire observer à mes lecteurs que les hommes auxquels la nature a prodigué les dons les plus rares, sans les mettre dans un cercle d'action proportionné à leurs facultés, elle les jette dans les excentricités les plus étonnantes, parce qu'ils cherchent à pratiquer, sur des routes exceptionnelles, les dispositions dont ils ne peuvent faire un usage direct sur la route qu'ils sont forcés de suivre.

Zimmermann a été également notre hôte pendant assez longtemps. Sa constitution était robuste, sa taille haute et grosse, sa nature violente, son caractère droit et sans gêne, ce qui ne l'empêchait pas de chercher à se donner l'extérieur d'un homme du monde souple, d'un médecin poli; ce n'était que dans ses écrits et avec ses amis intimes qu'il donnait un libre cours à sa fougue innée; sa conversation était aussi variée qu'instructive, et devenait agréable dès qu'on pouvait lui pardonner de placer toujours au premier rang sa personnalité et son mérite. Nous nous accordions fort bien, car ce qu'on est convenu d'appeler vanité ne m'a jamais blessé chez les autres, parce que je me permettais d'être vain à mon tour, c'est-à-dire de faire valoir ce qui me plaisait en moi. Au reste, nous autres Allemands, nous abusons souvent du mot *vanité;* il porte toujours en lui l'idée de nullité, et on ne devrait l'appliquer qu'aux individus qui ne savent pas cacher combien ils sont satisfaits de leur insignifiance et du creux de leur vie. Zimmermann était dans le cas contraire; il avait de grands mérites et ne jouissait d'aucune satisfaction intérieure. Celui qui ne sait pas se réjouir en silence des facultés dont la nature l'a doué, et qui en les mettant en œuvre, loin de se payer par lui-même, attend sa récompense du public au profit duquel il travaille, marche de déceptions en déceptions; car, tout le monde le sait, le public est avare d'éloges et cherche, autant que faire se peut, à les convertir

en blâme. J'ajouterai que les éloges demandent, comme tout autre plaisir, les dispositions nécessaires pour les goûter. Que l'on applique ces maximes à Zimmermann, et l'on dira avec moi : L'homme ne peut obtenir du monde que ce qu'il y a apporté d'avance. Si on ne veut pas admettre ceci, il sera difficile d'excuser cet homme remarquable d'un défaut bien plus grave, puisqu'il détruisit un autre bonheur que le sien, celui de sa fille, qui voyageait avec lui. Cette enfant, âgée de seize ans à peine, était svelte et bien faite, mais sans aucune espèce de grâce. Sa figure eût été agréable, si un sentiment quelconque avait pu l'animer; malheureusement ses traits étaient toujours calmes et jamais elle ne manifestait une opinion. Un jour, son père, qui avait été faire une excursion dans le voisinage, l'avait confiée à ma mère. Encouragée par la bonté de cette excellente femme, elle se jeta à ses pieds et la supplia, en fondant en larmes, de la garder près d'elle, en qualité de servante, d'esclave : toutes les situations lui paraissaient préférables à celle que lui faisait subir la tyrannie illimitée de son père; tyrannie qui avait déjà rendu complétement fou le frère aîné de la pauvre enfant. En me racontant cette scène, ma mère me dit qu'elle adopterait volontiers la jeune fille, si je voulais l'épouser; j'aurais pu y consentir, si elle eût été orpheline, mais je ne me sentais pas le courage de devenir le gendre d'un tel père. Les représentations et les prières de ma mère décidèrent Zimmermann à placer sa fille dans un pensionnat. Si je parle ici des torts de cet homme de mérite envers ses enfants, c'est parce que tout le monde les connaît, et parce qu'ils peuvent trouver une sorte d'excuse dans la sombre hypocondrie qui, après lui avoir fait immoler ses deux enfants, se tourna contre lui-même et hâta sa mort. J'ajouterai qu'il était atteint d'une maladie cruelle et incurable; et que ce savant médecin qui avait sauvé tant de malades, menait, au sein de la gloire et de la fortune, une vie si misérable qu'on ne pouvait s'empêcher de le plaindre plus encore qu'on ne le blâmait.

Pour donner une idée des avantages que je retirais de mes rapports avec Zimmermann, je suis obligé de revenir sur l'esprit de l'époque. Cet esprit était éminemment exigeant, car on demandait à ses contemporains ce qu'ils n'avaient pas encore songé à faire. En s'efforçant de répondre à ces exigences, les têtes les mieux organisées avaient compris qu'il fallait agir suivant les intentions immédiates de la nature, et, par conséquent, acquérir de l'expérience. Les médecins trouvèrent dans le passé le modèle parfait de la manière dont il faut envisager le monde et transmettre ce qu'on a vu; ce modèle, ce sont les écrits qui nous ont été transmis sous le nom d'Hippocrate. On comprit cependant qu'on ne pouvait guérir comme guérissaient les Grecs, et que s'il y avait beaucoup à apprendre de ces Grecs, leur expérience n'était souvent que des opinions. Alors le public exigea que les médecins regardassent autour d'eux en observant la vraie nature, et que tout en agissant d'après les conséquences tirées de cette observation, ils ne fissent que ce qui était véritablement juste et bon. La science ne peut se présenter à notre pensée sans polyhistoire et sans pédantisme, et nous ne saurions nous faire une idée de la pratique sans empirisme et sans charlatanisme, ce qui fit naître un conflit puissant par lequel on espérait séparer l'usage de l'abus, et donner au noyau la suprématie sur l'enveloppe. Pour arriver à ce but, on appela à son secours le génie qui, par sa puissance magique, pouvait seul terminer la querelle, en répondant à toutes les exigences. La raison aussi se mêla de l'affaire, car on croyait que, pour détruire tous les préjugés et pour anéantir toutes les superstitions, il n'y avait qu'à formuler logiquement des idées nettes et précises. Quelques hommes extraordinaires, tels que les Boerhaave et les Haller, en faisant l'incroyable, autorisèrent le public à exiger davantage de leurs disciples et de leurs successeurs, parce que, disait-on, la route était frayée; comme si, dans le domaine des sciences, il pouvait être question de route. Là, sem-

blables à l'eau qui, déplacée par le passage d'un navire, se rejoint immédiatement derrière lui, les erreurs qu'un esprit supérieur a dissipées reparaissent naturellement dès que cet esprit a passé. Voilà ce dont Zimmermann n'a jamais pu se faire une juste idée; il ne voulait pas même admettre que l'absurde est la véritable âme de notre monde. Soit que l'opposition lui arrivât de la part d'un infirmier ou d'un paracelse, de la part d'un prophète qui juge les urines, ou d'un savant chimiste, il se battait avec la même fureur; et lorsque ces luttes acharnées l'avaient mis hors d'haleine, il ne pouvait comprendre comment les têtes de tant d'hydres, qu'il croyait avoir écrasées sous ses pieds, lui montraient de nouveau leurs dents innombrables. Quiconque a lu son énergique ouvrage devinera les questions que nous avons traitées ensemble, et dans lesquelles j'adoptais d'autant plus facilement son opinion qu'il avait vingt ans de plus que moi, et que sa qualité de médecin célèbre inspirait de la confiance. La haute position sociale qu'il occupait le conduisait à se plaindre sans cesse de la corruption engendrée par la mollesse et par l'abus des jouissances. C'est ainsi que ses discours comme médecin, et ses œuvres comme philosophe, me ramenèrent à la nature. Comme il m'était impossible de partager entièrement sa fureur d'amélioration, je me refoulai sur moi-même en me faisant, par une joyeuse opposition à ce qui me déplaisait, la place dont j'avais besoin pour exercer mon activité, sans songer où cette activité devait me conduire.

M. de Salis, fondateur d'un grand pensionnat, et M. Sulzer, qui passèrent par Francfort, vinrent également me voir. Ce dernier fit de graves observations sur le cercle dans lequel je vivais, ainsi que me l'a prouvé depuis, le passage de la relation de son voyage dans le midi de la France, où il parle de moi. A ces visiteurs intéressants, se mêlaient des aventuriers qui, abusant de la crédulité d'un jeune homme, m'empruntèrent de l'argent, et me mirent dans la nécessité d'en emprunter à mon tour à des amis

aisés, envers lesquels je ne tardai pas à me trouver dans une position très-fâcheuse. Pendant que je désirais que les corbeaux dévorassent tous ces importuns, mon père était dans la position de l'apprenti d'un magicien, qui après avoir demandé aux esprits de laver sa maison, s'effraie quand les flots s'entassent et submergent le seuil de sa porte. Le plan d'avenir qu'il s'était tracé pour moi, avait été dérangé par le bien même qui m'arrivait, il lui était cependant impossible de renoncer au voyage que je devais faire en Italie. De leur côté mes amis m'assurèrent qu'il était inutile de faire un si long détour pour arriver à un établissement que je trouverais facilement dans ma ville natale, en demandant la place de chargé d'affaires de quelque puissance voisine. Sans songer si, au milieu de ma vie dissipée, je serais capable de remplir un pareil poste, il me souriait d'autant plus, qu'un tendre penchant me faisait désirer d'arriver, le plus tôt possible, à une position assurée.

La société de jeunes gens des deux sexes qui devait son origine à ma sœur, avait survécu à son mariage et à son départ, car on s'était accoutumé à s'amuser ensemble pendant une soirée chaque semaine. L'orateur qui, dans le temps, avait proposé aux dames de tirer au sort leurs compagnons de cette soirée, eut l'idée de changer le rôle du prétendu amant en celui d'époux. Nous savons déjà tous, disait-il, comment se conduisent les amants, nous avançons en âge, il est temps de nous exercer au rôle de mari. Puis il nous recommanda d'éviter tout témoignage de tendresse, de se parler le moins possible et de ne jamais se placer l'un à côté de l'autre. Il ajouta que, tout en se conformant à ces convenances matrimoniales, il ne fallait se donner aucun motif de jalousie, et tâcher de s'être agréables par des voies détournées. Le hasard voulut que par ce jeu singulier, la même jeune personne devînt deux fois de suite ma femme. Son visage était agréable et sa taille gracieuse, ses allures avaient ce calme

qui annoncent la santé du corps et de l'esprit, tout le monde vantait l'égalité de son humeur et la sagesse avec laquelle elle dirigeait la maison de ses parents. Sans être très-communicative, tout ce qu'elle disait annonçait une saine raison et une éducation soignée. Rien n'était plus facile que de témoigner de l'amitié à une pareille jeune personne. J'en avais contracté la douce habitude, lorsque le sort nous réunit pour la troisième fois. Notre législateur déclara que le ciel avait parlé, et que désormais nous ne pouvions plus nous soumettre aux chances d'un nouveau hasard. Nous acceptâmes son arrêt sans difficulté, et si un prêtre s'était trouvé à notre portée, nous eussions volontiers changé le jeu en réalité.

Conformément à nos statuts qui nous obligeaient à lire quelque chose de nouveau à chacune de nos réunions, j'apportai un soir le mémoire de Beaumarchais contre Clavigo. On l'écouta avec plaisir et après en avoir parlé pendant quelque temps, mon aimable partnaire me dit, que, si elle était ma maîtresse au lieu d'être ma femme, elle me prierait de faire un drame de ce mémoire.

— Pour te prouver, lui répondis-je, qu'une seule et même personne peut être maîtresse et épouse, je te promets de faire dans huit jours, la lecture du drame que tu me demandes.

Tout le monde trouva cet engagement très-hardi; on ignorait que pour moi l'invention était instantanée. En reconduisant ma prétendue femme, j'étais silencieux et pensif. Elle m'en demanda la raison.

— Je compose la pièce, répondis-je, je veux que tu voies combien j'ai de plaisir à t'être agréable.

Elle me serra la main, et je l'embrassai malgré l'observation qu'elle me fit que de semblables témoignages de tendresse ne convenaient point aux époux. Avant d'arriver chez moi où je me rendis par un grand détour, la marche de la pièce était arrêtée. On connaît le but que je m'y suis proposé. Fatigué de dépeindre des scélérats qui, par haine,

par vengeance ou par des intérêts personnels, s'opposent à un être d'une noble nature et cherchent à le flétrir ou à le perdre, j'ai voulu montrer en *Carlos*, le pouvoir de la raison mondaine guidée par l'amitié, lorsqu'elle combat chez un ami, les passions du cœur et les influences extérieures qui nuisent à son intérêt. Autorisé par l'exemple de Shakespeare, je ne me suis fait aucun scrupule de traduire littéralement l'exposition et les scènes principales. Quant au dénoûment, je l'ai emprunté à une ballade anglaise. Grâce à ces divers secours, ma pièce était terminée, même avant le jour fixé pour nos réunions; la société entière loua ce travail, ma femme en fut ravie, et cet enfant intellectuel resserra nos liens et sembla en établir un nouveau entre nous. Dans cette circonstance Merk, me donna pour la première fois un conseil nuisible. Après avoir lu *Clavigo*, il me dit d'un air très-irrité : « Je ne veux plus que tu fasses de semblables riens, car les autres s'en tireront tout aussi bien que toi. »

Il avait tort : pourquoi s'élever toujours au dessus de toutes les idées reçues? et n'est-il pas utile, parfois du moins, de se rattacher aux choses ordinaires et usitées. Si j'avais fait une douzaine de pièces dans le genre de *Clavigo*, quelques-unes seraient restées au théâtre, ce qui eût été fort avantageux pour les directeurs qui savent apprécier un répertoire

Notre bizarre jeu de mariage était devenu le sujet des conversations de toutes les familles, auxquelles les mères, surtout prenaient un vif intérêt. La mienne aussi s'en occupa avec d'autant plus de plaisir, que la jeune personne dont ce jeu m'avait fait le mari, lui convenait beaucoup, et que ma vie de garçon commençait à la fatiguer. Le soin de traiter splendidement les littérateurs qui venaient me visiter, reposait sur elle seule; et puis elle devinait fort bien que cette foule de jeunes gens sans fortune qui se réunissaient autour de moi, plus souvent pour s'amuser que pour s'occuper de poésie, ne pouvaient manquer

d'abuser de ma facilité à prêter de l'argent ou à servir de caution. Pour mettre un terme à tous ces inconvénients, elle engagea mon père à réaliser enfin mon voyage projeté en Italie, tandis qu'elle faisait tout son possible pour que je laissasse une véritable fiancée à Francfort, ce qui ne pouvait manquer de m'y ramener bientôt; si ce n'était pas sa véritable intention, sa conduite m'autorisait à le croire. A la suite d'une promenade combinée, elle rencontra la jeune personne, la fit entrer dans notre jardin, et me raconta le soir que, mon père qui passait pour se connaître en femmes, lui avait trouvé toutes les qualités nécessaires à une excellente épouse et à une bonne bru. Puis elle bouleversa la maison comme s'il devait y arriver des hôtes nouveaux, et passa en revue le linge et les meubles. Un jour je la surpris au grenier, regardant avec complaisance un berceau en bois de noyer, incrusté d'ivoire et d'ébène, qui avait été le mien. Je lui dis que ces immenses et magnifiques balançoires n'étaient plus de mode; et que maintenant on couchait les enfants sans les emmaillotter, dans de jolies petites corbeilles, suspendues sur son épaule par des rubans de couleur, afin d'être toujours prêt à exposer cette légère marchandise à tous les regards. Quoique cette plaisanterie parût lui déplaire, elle se remit à la besogne. Une foule de pronostics du même genre me firent voir clairement qu'il s'agissait de l'établissement d'un nouveau ménage; et comme je laissais tout faire sans y mettre la moindre opposition, il régna tout d'un coup dans notre maison une paix complète et profonde, dont elle avait été privée depuis longtemps.

QUATRIÈME PARTIE.

Nemo contra Deum nisi Deus ipse.

AVANT-PROPOS.

Pour rendre saisissables tous les événements de la vie variée que nous nous sommes imposé la tâche de décrire, il a été indispensable de séparer les faits qui se sont perdus dans le cours du temps, de ceux que la suite seule pourra rendre intelligibles. Si nous ouvrons notre quatrième partie par cette observation, c'est que nous avons à cœur de justifier notre manière de faire. Nous prions en même temps nos lecteurs, de ne pas voir dans cette partie la suite immédiate de la précédente. Elle n'a été écrite que pour relever un à un les principaux fils du récit et pour remettre loyalement en scène les personnages, les sentiments et les faits, tels qu'ils se sont naturellement enchaînés.

LIVRE XVI.

SOMMAIRE.

Spinosa et son influence sur mes idées religieuses. — Contrefaçon de mes œuvres. — Incendie à Francfort dans la rue des Juifs. — Ma première visite chez Lili.

On a l'habitude de dire qu'un malheur ne vient jamais seul. Il en est de même du bonheur et de tous les événements, qui se groupent harmoniquement autour de nous. Je n'oserais décider si la destinée le veut ainsi, ou si

l'homme porte en soi la force d'attirer tout ce qui se ressemble ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y eut un moment dans ma vie de jeune homme, où tout s'accordait pour me faire jouir d'une profonde paix intérieure et extérieure. J'avais pris le parti d'attendre tranquillement ce qu'on voulait faire de moi. Pendant ce temps, le hasard m'avait fait découvrir dans notre bibliothèque, un petit livre qui combattait passionnément Spinosa. A la tête de ce livre se trouvait le portrait de ce profond penseur avec cette légende : *Signum reprobationis in vultu gerens.* Ce portrait était une véritable caricature. Il me rappela certains adversaires, qui commencent par défigurer leurs ennemis, afin de pouvoir les attaquer comme on attaque des monstres. J'ai toujours eu plus de plaisir à apprendre à connaître les pensées d'un homme, que d'entendre les autres dire ce qu'il aurait dû penser. Mon affection pour Spinosa, me fit chercher dans le Dictionnaire de Bayle, l'article qui le concerne, et je n'en fus point satisfait. On commence par le traiter d'athée et par déclarer que ses opinions sont très-dangereuses, puis on avoue qu'il était calme, pensif et studieux, qu'il s'était toujours conduit en bon citoyen, en homme paisible, en philanthrope accompli. L'auteur de l'article avait donc oublié ces mots de l'Évangile : « *On les reconnaîtra à leurs fruits.* » Une existence utile aux hommes et, par conséquent, agréable à Dieu, peut-elle découler de principes pernicieux? Le souvenir de la douce béatitude que m'avait causée la première lecture des œuvres de Spinosa, me décida à les étudier de nouveau, le résultat fut le même ; en apprenant à me connaître moi-même, il me semblait que je n'avais jamais mieux envisagé le monde. On discute encore aujourd'hui si sérieusement sur ce sujet, que pour ne pas être mal compris, je crois devoir donner quelques explications. Notre existence physique et sociale, les mœurs, l'habitude, la philosophie, la religion, l'expérience du monde, tout me fait comprendre la nécessité de l'abnégation. Nous ne pou-

vons que rarement produire à l'extérieur ce qui est intérieurement en nous, tandis que notre entourage nous prive de tout ce qui, en dehors de nous, pourrait compléter notre être ; il nous impose ce qui nous est étranger et désagréable. Après nous avoir ravi ce que nous avons péniblement acquis, il nous contraint de renoncer à notre personnalité. Et ce qui est pire encore, c'est qu'on fait peu de cas de celui qui se révolte contre tant de sacrifices; on exige au contraire que, plus le calice est amer, plus il fasse bonne mine en le vidant, afin de ne pas offenser les spectateurs, par quelque grimace trahissant le dégoût et la souffrance. Afin de nous mettre au niveau de cette tâche pénible, la nature nous a donné de la force, de l'activité, de la ténacité et une indestructible légèreté d'esprit qui, au moment où nous venons de renoncer à une chose que nous croyons indispensable, nous montre une chose nouvelle parée d'un attrait nouveau. C'est ainsi qu'une passion vient prendre la place d'une autre ; penchant, folie, travail, plaisir, nous essayons tout, et nous finissons par nous écrier, que tout est vanité, et personne ne s'épouvante de cette exclamation aussi fausse qu'impie; on croit au contraire avoir dit quelque chose de très-sage et d'irrécusable. Fort peu d'hommes ont présenté cet enchaînement de sensations désagréables, et ont eu le courage de se résigner en masse, afin de s'éviter la peine des résignations partielles; ceux-là, fortement pénétrés de ce qui est éternel, nécessaire, légal, se forment des principes que l'idée de l'instabilité consolide au lieu de les détruire. Cette manière d'être qui a quelque chose de surhumain, autorise le vulgaire à voir dans les hommes privilégiés, arrivés à cette hauteur, des impies, des espèces de monstres, auxquels on ne peut jamais supposer assez de griffes et assez de cornes.

Ma confiance en Spinosa, fondée sur l'effet salutaire qu'il avait produit sur moi, devint plus inébranlable encore, lorsque j'appris qu'on accusait Leibnitz de spino-

sisme, et qu'une semblable accusation avait forcé Boerhaave à quitter la carrière ecclésiastique pour embrasser celle de la médecine. Je n'approuvais cependant pas Spinosa sur tous les points, et cela devait être, car personne ne comprend jamais personne entièrement; et les mêmes paroles, les mêmes lectures, ne suggèrent pas à tout le monde les mêmes pensées. On voudra donc bien faire à l'auteur de *Faust* et de *Werther*, l'honneur de croire qu'il n'a pas eu la prétentieuse vanité d'avoir complétement compris un disciple de Descartes, que des études mathématiques et rabbiniques ont élevé à ce haut degré de la pensée qui est encore aujourd'hui le but de toutes les spéculations philosophiques. Je vais dire succinctement ce que je me suis approprié des manières de voir de Spinosa. La nature agit d'après des lois tellement nécessaires, que la Divinité elle-même ne peut rien y changer, tout le monde est, sans le savoir, d'accord sur ce point; en effet, dès qu'il se passe dans la nature quelque chose qui annonce un raisonnement ou une simple volonté indépendante, quand les animaux manifestent quelque chose qui ressemble à de la raison, nous éprouvons de la surprise, de la terreur même. Il n'est donc pas étonnant que des penseurs n'aient vu que du mécanisme dans l'organisation savante, mais limitée des animaux que, par cette raison, un abîme sans fond sépare de l'homme. Si nous tournons nos regards vers les plantes, cette observation devient plus saillante encore. Qu'on se rende compte de ce qu'on éprouve quand la fameuse *mimosa*, replie deux à deux ses feuilles emplumées, et que la petite queue s'abat comme pour fermer un tissu. Il en est de même de l'*hédysarum girans*, qui sans aucune cause visible, abaisse et relève ses feuilles comme pour jouer avec elle-même et avec nos idées. La profonde conviction de nos avantages ne nous permet pas de les accorder à quelque chose en dehors de notre espèce; c'est au point, que nous cherchons souvent à les nier chez nos semblables. Une terreur du même genre nous saisit

quand nous voyons une créature humaine agir contre la raison, les lois, son intérêt ou celui des autres; pour nous affranchir de cette sensation pénible, nous la convertissons en blâme, et nous cherchons à nous débarrasser d'un pareil être. J'ai appliqué sur moi-même cette antithèse, ainsi qu'on le verra dans ce qu'il me reste à dire sur ce sujet. Plus je me sentais poussé à voir dans la nature extérieure l'objet du talent poétique que je sentais vivre en moi, plus ce talent me semblait la nature elle-même.

Des circonstances extérieures pouvaient le surexciter et le déterminer, mais il ne se manifestait jamais plus joyeusement et plus richement, que lorsqu'il m'arrivait sans autre volonté que la sienne. Ce cas se manifesta si souvent au milieu de la nuit, qu'à l'exemple d'un de mes prédécesseurs, j'eus l'idée de me faire faire un gilet de cuir, sur lequel j'aurais pu, à l'aide du toucher, fixer mes inspirations nocturnes. J'étais si accoutumé à me dire à moi-même quelque petite poésie lyrique, qu'un instant plus tard je ne retrouvais plus, que je finis par courir aussitôt à mon pupitre où, sans me donner le temps de mettre le papier dans le sens convenable, j'écrivais mes vers en lignes diagonales, et toujours au crayon, car je m'étais aperçu que le bruit de la plume m'arrachait à mon somnambulisme poétique. Mon premier besoin de ne communiquer mes productions que par la lecture, me faisait toujours hésiter à les livrer à l'impression, et il me répugnait surtout de les donner pour de l'argent. Je citerai à cette occasion un fait qui n'eut lieu que beaucoup plus tard. Mes œuvres étant toujours plus ardemment désirées du public, on finit par en demander une édition complète. Le sentiment dont je viens de parler m'empêcha de la faire. Un éditeur de Berlin, nommé Himburg, ne se borna pas seulement à publier cette édition sans mon consentement, il m'en envoya un exemplaire avec une lettre dans laquelle il se vantait du service qu'il venait de rendre au public, et m'offrait, à titre

d'honoraires, quelques porcelaines de Berlin. Cette offre me rappela que les juifs de ce pays, ne pouvaient alors se marier, sans acheter une certaine quantité de porcelaines à la fabrique royale qui, sans cet impôt, n'aurait pu se soutenir. L'effronterie de ce contrefacteur m'inspira un tel mépris, qu'au lieu de l'empêcher de s'enrichir à mes dépens, je me bornai à faire sur lui les vers suivants :

« Gracieux témoins des années évanouies au milieu « des rêves les plus doux, fleurs jaunies, chevelure en« levée par le vent, voiles et rubans flétris et froissés ; « et vous, gages de deuil d'un amour perdu dans le vague, « je vous avais d'avance voués à la flamme de mon foyer ! « Mon téméraire Sosie vous a rassemblés comme si la « poésie et la gloire lui étaient échues par droit d'héritage. « Et l'on voudrait que moi vivant j'approuvasse sa con« duite, commodément assis près d'une table à thé ? Vite, « qu'on enlève toute cette porcelaine ; pour Himburg, « je suis mort ! »

La disposition naturelle qui me faisait souvent composer malgré moi, des vers plus ou moins importants, se reposait parfois au point, qu'avec la meilleure volonté du monde, il m'était impossible de produire quelque chose, ce qui me fit naître l'idée d'utiliser ces intervalles, en les consacrant aux affaires publiques. Il me semblait naturel et honorable de recevoir des récompenses réelles en échange de services réels rendus à la société, mais, selon moi, les facultés poétiques, ne devaient jamais être employées que gratuitement, puisqu'elles étaient un don gratuit de la nature. Cette résolution me sauva du dépit que je commençais à ressentir, lorsque je m'aperçus que ce même don, si admiré, si recherché en Allemagne, y était, pour ainsi dire, mis hors la loi, car ce n'était pas seulement à Berlin, qu'on regardait la contrefaçon comme une chose toute naturelle et fort agréable; le Margrave de Bade, placé si haut dans l'estime publique par ses vertus, et l'empereur Joseph II lui-même, la protégeaient au

point, que la sainte propriété du génie, se trouva livrée sans défense à l'insatiable avidité du métier et de l'industrie. Pendant que Macklot à Karlsruhe et Trattner à Vienne, s'enrichissaient par la contrefaçon de nos œuvres, nous étions souvent réduits à recourir aux emprunts, et jamais cependant nous n'avons songé à nous venger d'eux que par des sarcasmes et des bons mots.

Les jeunes gens qui se trouvent dans une position heureuse et dont le cœur est resté innocent et pur, s'avancent dans la vie avec ivresse : le monde n'est à leurs yeux qu'une matière qu'ils sont appelés à modeler, qu'un bien dont ils doivent s'emparer. Tout leur appartient, tout leur paraît soumis à leur volonté; aussi les voit on souvent se jeter dans une sauvagerie inculte, où se développe un enthousiasme moral, qu'il est aussi facile de diriger que d'égarer. J'étais dans ce cas, on me trouvait souvent singulier, mais je ne déplaisais pas. J'avais autant d'indépendance dans l'esprit que de sincérité dans mes discours, et mes actions étaient presque toujours le résultat des circonstances fortuites qui s'étaient emparées de moi. Deux exemples suffiront pour le prouver : Un terrible incendie venait d'éclater dans la ville des juifs, j'y courus sans prendre le temps de changer de costume, et je vis une foule d'hommes de bonne volonté qui se frayaient péniblement un passage pour porter de l'eau sur le lieu du sinistre, puis ils revenaient à vide. Je compris aussitôt qu'une chaîne à l'aide de laquelle des seaux pleins et des seaux vides passeraient de main en main, doublerait le secours. J'eus le bonheur de l'organiser immédiatement, on travailla avec ardeur et succès, mais les malheureux juifs qui, pour sauver leur avoir passaient devant nous chargés d'un butin souvent risible, étaient assaillis par les propos les plus moqueurs et impitoyablement arrosés. Quelques réprimandes sévères de ma part suffirent cependant pour faire cesser ce scandale. Beaucoup de mes amis se trouvaient parmi les curieux qui nous regardaient

faire ; j'en attirai quelques-uns près de moi, le plus grand nombre s'éloigna en riant. Le lendemain toute la ville s'égayait aux dépens du jeune poëte, qui en culotte courte et en bas de soie s'était mêlé aux gens du peuple pour aider à éteindre le feu qui avait pris dans la ville des juifs.

L'inspiration du moment ne me poussait pas toujours à des actions utiles. Pendant un hiver rigoureux, le Mein était gelé au point qu'on pouvait y patiner sans danger. Toute la jeunesse profita de cette circonstance et le fleuve n'était plus qu'une vaste arène où chacun déployait sa force et son adresse. Un jour je m'y étais rendu de bonne heure et très-légèrement vêtu ; quelques heures plus tard, ma mère vint en voiture pour jouir de ce spectacle animé. Elle était enveloppée dans une large pelisse de velours rouge bordée de zibeline, et fermée sur la poitrine par des cordons et des glands d'or. Dès que je l'aperçus, je m'élançai vers elle en m'écriant : Donnez-moi votre pelisse, car je meurs de froid. Elle me la jeta aussitôt sur les épaules, et je me remis à patiner. La foule était si grande qu'on ne s'aperçut pas tout de suite de mon accoutrement féminin, mais on m'en a parlé souvent comme d'une de mes plus ridicules excentricités.

Après ce léger aperçu de la manière peu réfléchie avec laquelle j'avais l'habitude d'agir, je vais reprendre le fil de mon récit.

Un Français spirituel a dit que, lorsqu'un écrivain s'est fait remarquer par un ouvrage de mérite, le public cherche à l'empêcher d'en produire un second ; rien n'est plus vrai. Quand dans la solitude et le silence, un jeune homme a composé quelque chose de remarquable, on l'approuve, on le loue, mais on lui enlève son indépendance, et le talent concentré est malgré lui traîné dans le tumulte du monde, parce que chacun croit qu'il pourra s'en approprier quelque parcelle. La diversité de mes talents avait éveillé l'intérêt du public, et je recevais des invitations de

tous côtés ; en les refusant, je me donnai la réputation d'un ours, ou du moins du Huron de Voltaire ou de quelque autre enfant de la nature, ce qui augmenta la curiosité au point, que de tous côtés on entama des négociations pour parvenir à me voir. Un soir un de mes amis me pria de le suivre chez un négociant calviniste qui donnait un joli concert. Tout ce qui n'était pas préparé avait tant d'attrait pour moi, que je partis à l'instant avec lui. Nous entrâmes dans une grande salle du rez-de-chaussée où il y avait nombreuse compagnie. La fille de la maison exécutait une sonate sur le clavecin ; son jeu était facile et agréable, et ses allures avaient une grâce enfantine tout à fait charmante. Pendant le quatuor qui succéda à la sonate, la jeune fille s'approcha de moi ; nous n'échangeâmes que des paroles de politesse ; mais nos regards s'étaient rencontrés et je me sentis délicieusement attiré vers cette belle enfant. Au moment de me retirer, sa mère me dit qu'elle espérait me revoir le plus tôt possible, ce qui me causa le plus grand plaisir. Je retournai dans cette maison après le délai prescrit par les convenances, j'y revins souvent et j'eus enfin avec Lili, c'était le nom de la jeune personne, des entretiens aussi sensés qu'agréables, mais qui étaient loin de faire pressentir de tendres relations.

LIVRE XVII.

SOMMAIRE.

Lili. — Origine de quelques-unes de mes poésies. — Le théâtre de Francfort. — Les talents de Lili. — Comment j'emploie mon temps. — Anniversaire de la naissance de Lili. — Nos amours. — Intervention d'un ami pour faciliter notre mariage. — Mes parents y consentent malgré leur peu de sympathie pour Lili. — Situation politique de l'Europe. — La noblesse. — Les religions.

Lili ne tarda pas à me parler des plaisirs au milieu desquels s'écoulait sa vie, et des avantages sociaux dont elle jouissait; elle me dépeignit ses frères, ses parents et ses plus intimes connaissances; sur sa mère seule, elle garda un silence religieux. Elle m'avoua même certaines petites faiblesses de cœur, qui la forcèrent à convenir qu'il y avait quelque chose en elle qui attirait, que j'avais ressenti l'influence de ce don, et que je l'en avais punie en l'attirant à mon tour. Tout cela était dit avec tant de naïveté et de candeur, qu'elle s'appropria complétement toute mon individualité. Bientôt nous ne pouvions plus vivre l'un sans l'autre. Ses habitudes cependant étaient si opposées aux miennes, que je me sentais presque aussi malheureux près d'elle que loin d'elle; état pénible que j'ai dépeint dans ces deux petits poëmes :

« Mon cœur ! ô mon cœur, que veux-tu donc ? Qu'est-ce « qui t'oppresse ainsi ? Dans cette vie nouvelle, je ne te « reconnais plus ! Tes anciennes affections, tes chagrins « d'autrefois, ton amour du travail et ton repos, tout s'est « évanoui ! Comment, hélas ! cela a-t-il pu se faire ? T'es-tu laissé captiver par cette taille gracieuse qu'embellis- « sent les fleurs de la jeunesse ? par ce regard si doux qui

« promet la fidélité ? Je cherche à l'éviter, à la fuir, et mes « pas aussitôt me ramènent près d'elle.

« Par ce fil magique que nul pouvoir ne saurait rompre, « l'adorable et maligne enfant me retient malgré moi et « me force à vivre de sa vie à elle. Amour ! amour ! laisse-« moi reconquérir ma liberté ! »

« Pourquoi m'attirer ainsi dans le monde brillant sans « lequel tu ne saurais vivre ? J'étais si heureux hélas ! dans « mon obscurité solitaire !

« Quand enfermé dans mon humble réduit qu'inondaient « les vacillants rayons de la lune, je m'assoupissais au « milieu du tressaillement d'un doux effroi, alors je rêvais « à des heures dorées, à un bonheur sans mélange, car « mon cœur te pressentait déjà, charmante enfant.

« Est-ce bien moi qu'à la clarté de tant de bougies tu « enchaînes à une table de jeu, et souvent en face de « disgracieux visages ? Est-ce bien moi qui maintenant « trouve moins d'attraits aux fleurs du printemps sur la « verte prairie, qu'à ces bougies, qu'à cette table ? C'est « que là, où tu es, ange chérie, là est l'amour, là est la « douleur et la nature ! »

En lisant ces deux petits poëmes avec attention, on sentira passer sur son cœur le souffle du bonheur douloureux qui alors agitait le mien. Soit que je visse Lili dans un simple costume d'intérieur ou dans tout l'éclat d'une élégante et riche toilette, elle était toujours également gracieuse ; mais dans le dernier cas, sa puissance attractive se manifestait plus fortement, sans doute parce qu'une nombreuse réunion lui permettait de se montrer sous différentes phases, et de déployer tous les talents que la nature lui avait prodigués pour faire le charme de la société.

Le printemps qui venait de commencer resserra nos liens grâce à la liberté que procure toujours le séjour de la campagne, car Lili allait fréquemment chez un de ses oncles qui habitait Offenbach. Alors cette petite ville, située à peu de distance de Francfort, n'était encore qu'une réunion de maisons de campagne, qu'on avait bâties sur ce point des rives du Mein, à cause de la beauté du site. La société y était moins nombreuse, moins brillante qu'à la ville, mais elle me paraissait plus agréable, parce qu'on y faisait de la musique bien avant dans la nuit, ce qui me permettait de rester plus longtemps auprès de ma bien-aimée. Si quelques-uns de mes lecteurs trouvaient cette vie trop dissipée, je leur ferais observer que ce que je viens de présenter comme un ensemble complet, était souvent entrecoupé par des journées, des semaines de travaux sérieux. Les premières heures du jour appartenaient à la poésie et la matinée aux affaires, dans lesquelles mon père me secondait avec un zèle infatigable, car faisant plus de cas de mon talent de poëte que de mon savoir en jurisprudence, il voulait me laisser le temps de compléter mes études poétiques. Érudit et capable, mais d'une conception lente et d'un travail difficile, il étudiait consciencieusement les actes des procès qu'on m'avait confiés, puis il me les soumettait. La facilité avec laquelle je prenais mes conclusions, flattait son orgueil de père, et le poussait à me dire souvent que, si je lui étais étranger, il me porterait envie.

Revenons aux brillantes journées pendant lesquelles l'amour et l'amitié me sont apparues dans tout leur éclat. Les anniversaires des naissances étaient toujours célébrés avec éclat dans le cercle des amis établis à Offenbach. Le 23 juin 1775, Lili allait avoir dix-sept ans. Il est inutile de dire que ses amis cherchaient à rendre cette fête aussi agréable que possible et que je les surpassais tous en zèle et en invention. Le soleil de la veille de ce beau jour venait à peine de se coucher, lorsque le plus jeune frère de Lili vint me trouver chez moi à Francfort, pour me dire de la

part de sa sœur, qu'il lui serait impossible de venir à l'heure convenue à la fête qui lui avait été préparée. Il ajouta qu'elle ferait cependant son possible pour se rendre à Offenbach dans la soirée, et qu'elle me priait d'inventer quelque chose pour dédommager nos amis de ce contre-temps et les empêcher de lui en faire des reproches. Après un instant de réflexion, je renvoyai l'enfant, en le chargeant de dire à sa sœur qu'elle serait servie à souhait, et que tout irait au mieux si elle ne manquait pas de venir passer la soirée avec nous. Dès qu'elle fut partie, je me mis à composer une petite pièce intitulée : *Elle ne viendra pas*. Comme il n'en est resté aucun fragment dans mes papiers, je donne ici l'analyse du sujet : La scène se passe chez M. d'Orville, un des voisins de l'oncle de Lili, chez lequel la fête devait avoir lieu. Les domestiques chargés de l'apprêt de cette fête, ouvrent la scène, les enfants entravent les travaux en voulant y contribuer, le maître et la maîtresse de la maison rétablissent l'ordre. Au même instant un voisin, musicien habile, vient se placer au clavecin pour faire une répétition générale des chants qu'il a composés en l'honneur de Lili. Le jardinier interrompt cette scène en faisant un tableau ravissant de toutes les mesures prises dans le jardin et sur l'eau pour que cette journée soit une longue suite de scènes féeriques. En ce moment le maître de la maison reçoit une dépêche, il la parcourt des yeux et la laisse tomber à terre en s'écriant : Conduisez-moi près de la table, près de la commode, il faut absolument que je passe ma main sur quelque chose.

Ceci demande une explication, je vais la donner.

Lili avait une délicieuse manie, qui consistait à passer la main sur la surface qui se trouvait devant elle, dès qu'une chose la contrariait ou la choquait. Un jour un étranger assis à table auprès d'elle, s'était permis un propos inconvenant. Sans changer de visage, elle passa la main droite sur la nappe et fit tomber à terre tout ce qui se trouvait à sa portée. Les domestiques accoururent réparer le dégât

dont ils ne pouvaient s'expliquer la cause, les plus proches voisins de Lili, seuls, avaient compris qu'elle avait été le résultat gracieux d'un juste mouvement d'impatience et de contrariété. Cette manie prêtée à M. d'Orville, ne pouvait manquer de produire d'autant plus d'effet, que plus il cherche à faire tomber tout ce qui se trouve sur la table et sur la commode, plus on redouble d'efforts pour l'en empêcher. Quand, épuisé de fatigue, il se jette enfin sur un fauteuil, on l'accable de questions et il finit par s'écrier : Elle ne viendra pas ! A force de l'interroger on apprend que du moins elle se porte bien, qu'il n'est rien survenu de fâcheux dans sa famille, et qu'au lieu d'arriver à midi, comme cela était convenu, elle viendra dans la soirée. Tout le monde demande ou donne des consolations, et la confusion augmente jusqu'au moment où l'oncle paraît. Lui seul envisage l'accident sous son véritable point de vue, et, semblable aux Dieux de la tragédie grecque, il rétablit l'ordre et la paix parmi les héros qui s'étaient injustement alarmés.

Une partie de la nuit m'avait suffi pour composer cette facétie où tous les personnages étaient peints d'après nature. Dès le point du jour je l'envoyai à Offenbach, où je me rendis vers midi. J'y fus accueilli par un véritable charivari d'éloges et de blâmes; les uns se réjouissaient, les autres se plaignaient de la fidélité avec laquelle je les avais mis en scène, et personne ne songeait plus au contre-temps qui m'avait inspiré cette composition. Un excellent dîner nous mit de si bonne humeur, que lorsque Lili arriva le soir, elle fut presque blessée de nous voir si peu affligés de son retard. On lui raconta ce qui venait de se passer, et elle me remercia avec cette grâce séduisante qui n'appartenait qu'à elle.

J'avais deviné sans peine, que Lili ne s'était abstenue de paraître à la fête que nous lui avions préparée, que parce qu'on commençait à tenir de singuliers propos sur ses relations avec moi, ce qui ne changea en rien ni nos

sentiments ni notre conduite mutuelle. Les cœurs aimants ne liront pas sans plaisir, la petite aventure suivante :

Un soir, la promenade s'était prolongée beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, car le temps était superbe et le ciel parsemé d'étoiles. Il fallait rentrer pourtant. Après avoir laissé les différents membres de la société chacun à sa porte et reconduit Lili chez elle, je me sentais si peu disposé à dormir, que je me mis à marcher au hasard, en m'abandonnant sans réserve à mes pensées et à mes espérances. Au milieu du silence de la nuit, je n'étais qu'à moi et à elle. Tout à coup un bruit léger qui sortait de la terre et m'était tout à fait inconnu vint frapper mes oreilles. Ne pouvant me l'expliquer, je l'attribuai à l'un de ces petits animaux qui pendant la nuit se creusent leurs galeries souterraines. M'étant insensiblement approché du Raederberg, je montai les degrés qui conduisent aux vignes, puis je m'assis et m'endormis. Lorsque je me réveillai, le crépuscule du matin commençait à succéder à la nuit, un léger brouillard m'indiqua le cours du Mein, et bientôt le soleil vint éclairer la contrée qui s'étendait à mes pieds; c'était celle où je devais revoir ma bien-aimée et je retournais lentement vers ce paradis dans lequel elle dormait encore.

Mes travaux d'avocat, dont, par amour pour Lili, je cherchais à étendre le cercle, me forcèrent à diminuer mes visites à Offenbach, ce qui nous fut également pénible à tous deux ; et sans nous le dire précisément, nous nous accusions de sacrifier le bonheur du moment à un avenir incertain. Dans cette singulière position, que plus d'un de mes lecteurs doit avoir éprouvée, une amie obligeante vint à notre secours. Mademoiselle Delf, c'était le nom de cette amie, s'était créé à Heidelberg, une maison de commerce qui la mettait souvent en rapport avec les banquiers de Francfort. Ses allures avaient quelque chose de grave et de masculin. La nécessité de se plier aux exigences du monde, lui en avait donné une idée assez juste, à son point

de vue du moins. Sans être intrigante, elle observait les événements, et lorsqu'elle voyait les personnes hésiter sur le parti qu'ils devaient prendre, elle leur faisait adopter celui qui favorisait ses projets. Je dois ajouter que ces projets n'avaient pas toujours un but personnel ; elle aimait à obliger et surtout, à faire des mariages. Notre situation l'avait intéressée, nos désirs ne lui avaient point échappé ; et comme nous ne marchions pas assez énergiquement vers leur accomplissement, elle fit ce que nous aurions dû faire. Depuis longtemps en possession de la confiance de la mère de Lili et fort bien accueillie chez mes parents, où je l'avais introduite, elle profita si bien de ce double avantage, qu'un soir pendant que j'étais seul avec Lili, elle vint nous trouver en s'écriant : Vos parents y consentent, donnez-vous la main. Nous obéîmes sans hésiter, et après avoir péniblement repris notre haleine, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. L'être suprême qui nous gouverne a voulu que dans le cours de ma vie si accidentée, je fisse l'expérience des sentiments qu'éprouve un fiancé. Il est doux de se rappeler ces sentiments qu'il est presque impossible de décrire. Le passé a changé de face, les difficultés ont disparu, la raison et la loi, la nature et les penchants qui naguère se faisaient une opposition si cruelle, sont enfin complétement d'accord ; et quand la pieuse cérémonie à laquelle on se prépare a été célébrée, on a le droit d'exiger ce qu'on avait été forcé de refuser, et le défendu devient un devoir indispensable. On n'apprendra pas sans une certaine satisfaction morale, que dès ce moment j'envisageai ma bien-aimée sous un autre point de vue. Si jusque-là, elle m'avait paru belle, gracieuse, attrayante, je la trouvais noble et digne ; c'était pour moi une double individualité, ses grâces, ses charmes m'appartenaient, son caractère qui m'inspirait une confiance illimitée, restait son bien à elle, dont je devais jouir pendant toute la durée de mon existence.

On ne se maintient jamais longtemps sur le sommet

d'une situation quelconque; dès qu'elle passe du domaine de l'idéal dans celui des réalités, une crise pénible commence. Le pouvoir de la passion est immense, et cependant nous le voyons presque toujours échouer contre des obstacles matériels. Il n'est point de lune de miel pour de jeunes époux qui n'ont pas la fortune nécessaire pour vivre selon leurs habitudes; les exigences de la vie sociale les assiégent et leur montrent une funeste folie, dans le sentiment qui les a unis. Vus de loin, les moyens par lesquels je cherchais à assurer mon avenir et celui de Lili, me paraissaient suffisants; je les trouvais mesquins et précaires, au moment où j'allais unir sa destinée à la mienne. Dans la maison paternelle tout avait été préparé, il est vrai, pour recevoir une bru; mais quelle bru?... A la fin du troisième livre, mes lecteurs ont fait connaissance avec une jeune personne belle, aimante, sensée, réservée, c'était la clef de la voûte qu'on venait de construire, une autre clef demandait une autre construction. Pour paraître convenablement dans le monde au milieu duquel Lili vivait, j'avais été obligé souvent de changer mon costume afin d'être toujours à la mode; il eût été difficile d'en faire autant dans la maison qu'elle devait habiter avec moi. Tout y était riche, magnifique même, mais cette magnificence surannée, n'était pas en harmonie avec ses goûts. D'un autre côté, aucune intimité ne s'était établie entre ses parents et les miens; d'autres croyances religieuses, d'autres mœurs, d'autres habitudes, rendaient les réunions de famille impossibles. Jusque-là, j'avais détourné mes regards de tous ces inconvénients, pour les arrêter sur un emploi quelconque, pourvu qu'il fût honorable et lucratif. Le terrain de la littérature allemande, n'était encore qu'un terrain sauvage, sur lequel les vœux des hommes sensés, appelaient des cultivateurs sages et capables; tout semblait me dire que je devais rester sur le rang des appelés. Au reste, les places, telles que je pouvais les désirer ne manquaient pas, et tout le monde me croyait capable

de les remplir. Je l'eusse été, en effet, si j'avais pu me pénétrer de cet esprit de bureaucratie, sans lequel le fonctionnaire public, quelque effort qu'il fasse pour surexciter son activité, est toujours dans une fausse position. La tranquillité dont, malgré quelques guerres partielles et de peu de durée, l'Allemagne jouissait depuis près de cent ans, avait répandu un certain bien-être sur toutes les classes qui, malgré la diversité des personnes et des positions, tendaient plutôt à se rapprocher qu'à se diviser. Si l'empereur régnait sur les plus puissants souverains de l'Allemagne, ces souverains retrouvaient l'équilibre du pouvoir dans leurs droits d'électeurs. La haute noblesse, unie de si près aux familles souveraines que leur origine se confondait, jouissait tranquillement des avantages qui lui avaient été accordés et qu'elle pouvait sans efforts transmettre à sa postérité. Les classes moyennes, en se consacrant au commerce et aux sciences s'étaient élevées elles-mêmes à ce degré d'influence qui forme dans l'État un contre-poids salutaire; aussi ne voyait-on nulle part aucune trace de rivalité ou de jalousie. La noblesse ne craignait rien pour ses priviléges, consacrés par le temps, et dont on ne pouvait jouir que par droit de naissance. L'industriel, le commerçant, le simple fonctionnaire, le savant, l'artiste, le poëte se seraient crus déshonorés s'ils avaient mis une particule devant leurs noms; tous leurs efforts tendaient à s'élever au niveau des progrès de l'époque, époque de tendances louables, comme il ne s'en était pas encore montré, mais qui ne pouvait se maintenir longtemps à cause de la marche rapide de ces tendances.

Ma position envers les classes élevées était alors on ne peut plus avantageuse. Si dans *Werther* j'avais fait sentir les désagréments d'une position sur les limites de la noblesse et de la bourgeoisie, on me l'avait pardonné sans peine, car le ton passionné du livre était incompatible avec toute intention politique. Du reste, j'avais, dans *Gœtz de Berlichingen*, savamment et énergiquement dépeint les

avantages de l'ancienne organisation de l'Empire allemand, ayant pour chef un empereur inviolable, et j'avais montré un chevalier qui, en violant les lois, quoique avec les intentions les plus louables, se rend infiniment malheureux, sans être utile à personne. La famille de Gœtz était encore puissante en Franconie, et ce ne fut pas sans plaisir qu'elle vit, grâce à la résurrection poétique d'un de ses ancêtres, une foule de curieux venir visiter le château et les domaines qu'il avait habités. On savait que je méditais plusieurs sujets de la même nature, et plus d'une illustre maison espérait que je ferais revivre un de ses nobles fondateurs. Je dois ajouter cependant qu'il ne s'est pas trouvé un seul gentilhomme, parmi le grand nombre d'hommes de différents âges qui ont cherché à se grouper autour de moi, ce dont je me consolai sans peine, car je jouissais de tout ce que je pouvais raisonnablement demander, c'est-à-dire du libre exercice des facultés que la nature m'avait accordées.

LIVRE XVIII.

SOMMAIRE

État de la littérature. — Les comtes de Stolberg viennent me voir. Le sang des tyrans. — Un trait du caractère de ma mère. — Je pars avec les comtes de Stolberg pour visiter la Suisse. — Caractère de ces messieurs. — Séjour à Karlsruhe. — Klopstock. — Son opinion sur *Faust*, dont je lui soumets les principales scènes. — Le duc de Weimar et sa fiancée. — Je quitte mes compagnons de voyage pour aller voir ma sœur. — Dans quelle situation d'esprit je la trouve. — Sa conviction que mon mariage avec Lili ferait notre malheur à tous deux. — Je quitte ma sœur le cœur navré et je rejoins mes compagnons de voyage à Zurich. — Lavater, sa position et sa famille. — Visite chez Bodmer, le Nestor de la littérature allemande. — Je retrouve un ancien ami avec lequel je fais une excursion dans les cantons voisins. — Le mont Rigi. — Le lac des Waldstædtes. — Souvenirs de Guillaume Tell et de son époque. — Le trou d'Urseren. — Vallée d'Urseren.

Je dois parler ici d'une circonstance dont l'influence ne s'est pas seulement fait sentir dans la littérature allemande de cette époque, mais dont elle se ressent encore et qui ne s'effacera pas de sitôt. Depuis les temps les plus reculés, les Allemands avaient contracté l'habitude de la rime; si quelque poëte joignait à la rime et à la mesure des images et des pensées, les éloges ne lui manquaient pas; en un mot, la rime était la conclusion définitive de la proposition finale de la poésie. Klopstock en secoua le premier les chaînes; tout le monde sait qu'il le fit en homme de génie. N'osant se lancer après lui sur la route incertaine des vers non rimés, on eut recours à la prose poétique, tandis que les ïambes à cinq pieds, que nous avions imités des Anglais, ravalèrent la poésie à la simplicité de la prose. Le public, en général, ne voulant renoncer ni à la rime ni au rhythme, continuait à encourager les poëtes qui en ob-

servaient les lois dans leurs vers, ce qui ne nous empêcha pas de marcher sur une route obscure et peu déterminée, d'où il résulta le grave inconvénient que pas une production poétique de cette époque, n'a été généralement reconnue comme entièrement correcte. Dans l'espoir de trouver enfin un élément dans lequel nous pourrions respirer librement, nous autres jeunes poëtes, nous nous mîmes à fouiller les siècles passés. Les Minnesænger étaient déjà trop loin de nous; il nous eût fallu étudier leur langue, et ce n'était pas là notre affaire; nous voulions vivre et non retourner à l'école. Le talent de Hans Sachs souriait davantage au nôtre. Les Minnesænger étaient à la fois chevaliers, hommes de cour et poëtes; Hans Sachs n'était qu'un artisan et surtout un brave bourgeois, comme nous nous vantions de l'être. Son réalisme didactique nous charmait, et son rhythme facile, joint à la rime qui se présente presque toujours d'elle-même, nous offrait une foule d'avantages dont nous nous empressions de profiter. Des œuvres qui demandaient des années de travail et de méditation ne pouvaient alors s'appuyer que sur ce terrain mobile; c'est assez dire que les productions légères et futiles manquaient complétement de base et de principe. Une partie des épîtres, des paraboles et des invectives poétiques par lesquelles nous continuâmes à nous faire la guerre, ont été imprimées; les penseurs qui les liront plus tard reconnaîtront que toutes ces folles excentricités avaient un but honnête, louable même. La volonté déclare la guerre à la prétention, la nature à l'usage, le talent à la forme, la force à la mollesse; la capacité supérieure mais naissante, à la médiocrité développée, et le génie lutte contre lui-même; et toutes ces oppositions diverses, semblables aux escarmouches des avant-postes, n'étaient que le prélude d'une guerre qui, dans des régions plus élevées, et malgré le demi-siècle qui s'est écoulé depuis, exerce encore ses ravages.

Dès mon début dans la carrière littéraire, l'*Almanach*

des Muses m'avait mis en rapport avec les comtes de *Stolberg* et autres jeunes gens du même genre, dont les originalités n'ont fait que trop de bruit dans le monde. On avait alors des idées fort singulières en amitié et même en amour. Ardents et communicatifs, on se racontait ses plus secrètes pensées, ses plus intimes sensations, et l'on prenait cette confiance sauvage pour un penchant solide et vrai ; mes relations avec les comtes de Stolberg étaient de cette nature. En allant faire un voyage en Suisse, ils passèrent par Francfort, où ils s'arrêtèrent à cause de moi ; et quoiqu'ils fussent logés dans un hôtel, ils dînaient presque tous les jours à la maison. Pendant un de ces repas, le vin, que nous n'épargnions pas, exalta tellement notre haine poétique contre les tyrans, que nous nous déclarâmes tous altérés de leur sang. Mon père secoua la tête en souriant, et ma mère descendit à la cave où, grâce à ses soins, il y avait plusieurs tonneaux de vieux vin du Rhin réservés pour les grandes occasions. En déposant elle-même devant nous quelques flacons de cette liqueur exquise, elle nous dit :

— Voilà de vrai sang de tyran, buvez-en à votre soif et chassez-moi bien vite toutes ces vilaines pensées de meurtres et d'assassinats.

— Rien n'est plus juste, m'écriai-je ; oui, il n'y a pas de plus grand tyran que celui dont on vous offre le sang, et plus vous boirez de ce sang, plus vous serez soumis à son empire. Si nous voulons affranchir le monde, détruisons la vigne et prenons saint Lycurgue pour patron de cette patriotique croisade.

Les comtes de Stolberg, ainsi que leur ami et compagnon de voyage, le comte de Haugwitz, me proposèrent de me rendre en Suisse avec eux. J'acceptai, d'abord parce que mon père désirait ce voyage, qui devait se prolonger jusqu'en Italie, et parce que je voulais m'éloigner de Lili, afin de savoir s'il m'était en effet impossible de vivre sans elle. Mes préparatifs ne furent pas longs, et je partis en me dispensant de prendre congé de ma bien-aimée ; son image

était si profondément enracinée dans mon cœur que je me croyais toujours à ses côtés.

Mes joyeux compagnons ne voulaient pas passer par Darmstadt, sans se présenter à la cour, et comme il fallait s'y conduire sensément, ils se mirent sous la direction du comte de Haugwitz. Quoique plus jeune que nous, son caractère avait quelque chose de calme et de posé dont ses amis se moquaient quand ils se faisaient gloire de se conduire en élèves de la nature; mais dans les circonstances où il fallait se poser en comtes, ils avaient recours à sa prudence et à ses habitudes du monde. Pendant que ces messieurs s'amusaient à la cour, j'allai voir mon ami Merk, qui me parla de mon voyage avec eux, d'une façon tout à fait méphistophélique. Après avoir blâmé ma naïve bonhomie, mon éternel laisser passer et laisser faire, et m'avoir répété que je commettais une sottise en m'associant à ces jeunes extravagants, il arriva à la conclusion, que nous ne tarderions pas à nous séparer.

— Tu tends sans cesse, me disait-il, à donner à la réalité une forme poétique, et tes nouveaux compagnons s'efforcent de transformer en réalité, ce qu'on est convenu d'appeler la poésie de la vie. D'un pareil assemblage il ne peut rien résulter de bon.

Cette prophétie commença à se réaliser, même avant notre départ de Darmstadt. Les bains froids, en plein air et en plein jour, faisaient partie des nombreuses extravagances engendrées par l'idée de revenir à l'état de nature. Mes compagnons, pour se dédommager, sans doute, par une inconvenance, des sacrifices qu'à la cour ils faisaient aux convenances, se plongèrent dans un étang situé tout près de la ville. La vue de jeunes gens se baignant tout nus au milieu du jour, dans un lieu découvert et fréquenté, causa un très-grand scandale, dont je profitai pour hâter notre départ. Pendant le trajet de Darmstadt à Manheim, nous commençâmes déjà à nous apercevoir qu'il y avait une très-grande différence entre nos manières de penser et

d'agir. Léopold, l'aîné des frères de Stolberg, nous raconta avec feu, qu'il avait été forcé de briser le lien de cœur qui l'attachait à une belle Anglaise. Quand on lui faisait entendre qu'on se trouvait dans un cas à peu près semblable, il s'animait davantage encore, car, selon lui, aucune passion, aucune douleur, ne pouvait être aussi violente, aussi cruelle que sa douleur à lui ; et aucune femme ne pouvait égaler son Anglaise en grâce et en beauté. Plus on cherchait à le calmer, plus sa tête s'égarait ; c'était au point que le comte de Haugwitz et moi, nous fîmes nos efforts pour détourner la conversation de ce sujet dangereux

A la fin de notre premier dîner à Manheim, lorsque le vin avait déjà échauffé nos têtes, Léopold nous proposa de boire à la santé de sa belle, ce que nous fîmes d'une manière très-bruyante. Dès que nous eûmes vidé nos verres, il déclara qu'ils ne devaient plus servir à personne, et nous les lançâmes aussitôt contre la muraille. Au milieu de ce tapage, il me semblait que je voyais Merk, me tirer par le collet de mon habit ; mais la jeunesse ressemble encore trop à l'enfance, pour qu'à cette époque de la vie, on puisse garder rancune à un camarade parce qu'il nous a causé une sensation désagréable, et nous partîmes gaiement pour Karlsruhe où je retrouvai Klopstock. Invité avec mes compagnons de voyage à un dîner de cour, je m'y conduisis assez bien pour un néophyte. Le Markgraf aimait à parler d'affaires d'État, tandis que la Markgræfinn dirigeait la conversation sur les arts et sur la littérature, ce dont je lui fus très-reconnaissant. Je fus ravi, surtout, de voir à cette cour le jeune duc de Weimar et sa noble fiancée, la princesse Louise de Hesse-Darmstadt, qui s'étaient rendus à Karlsruhe où l'on venait d'arrêter toutes les clauses de leur union. Ils me témoignèrent toujours la même bienveillance ; et lorsque je pris congé d'eux, ils me répétèrent d'un commun accord, qu'ils désiraient me voir bientôt à Weimar. Dans quelques entretiens particuliers que j'eus avec Klopstock, je lui fis part des prin-

cipales scènes de *Faust;* il parut les approuver, j'ai su depuis qu'il en a dit beaucoup de bien, et qu'il avait le plus vif désir que cette pièce fût achevé le plus tôt possible.

Lorsque nous partîmes de Karlsruhe, je laissai mes compagnons de voyage continuer leur route jusqu'à Zurich, où je devais venir les rejoindre après avoir été voir ma sœur à Emmendengin, où son mari était *Oberamtmann* [1]. Cette visite était un sacrifice que je m'imposais, car je savais que ma sœur n'était pas heureuse, et que je ne pouvais en accuser ni son mari ni sa position. Je vais tâcher de résumer tout ce que j'ai déjà dit de cette singulière femme, si difficile à comprendre. Son caractère était d'une fermeté indomptable, tandis que son âme sensible demandait le contact d'une autre âme semblable à la sienne. Son esprit cultivé et ses talents lui auraient assuré une place parmi les femmes les plus recherchées de son temps, si la nature ne lui avait pas entièrement refusé la beauté; ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'elle était toujours restée étrangère à toute espèce de sensualité. Nous avions grandi l'un à côté de l'autre dans la plus parfaite harmonie, et elle eût voulu que sa vie entière pût s'écouler ainsi. Pendant mon séjour à Wetzlar, Schlosser vint prendre ma place, l'amitié fraternelle qui l'avait d'abord rapproché de Cornélie, ne tarda pas à se changer en amour Le parti était sortable, elle l'aurait cependant opiniâtrément refusé s'il lui avait inspiré de la répugnance; elle se laissa aller à l'épouser, parce qu'il l'avait consolée de mon absence. J'avoue que, lorsque je songeais à l'avenir de ma sœur, je ne me la figurais ni mariée ni mère de famille, mais supérieure de quelque communauté religieuse. Sa facilité à gagner la confiance des jeunes personnes et à les

[1] Charge qui n'a point d'équivalent en France; elle consiste à faire valoir, avec un grand nombre d'employés plus ou moins subalternes, les domaines d'un souverain ou d'un grand seigneur et à rendre la justice en son nom.

(*Note du Traducteur.*)

dominer sans les gêner, tenait du prodige, témoin la société qu'elle avait groupée autour d'elle, et où chacun se conduisait avec une liberté souvent téméraire, sans jamais blesser les règles de la politesse et de la morale. C'est par elle que j'ai appris à vivre avec des femmes aimables dans une intimité pleine de prévenances et d'attentions, sans que de pareils rapports se convertissent en amour déclaré. Le lecteur assez pénétrant pour lire sous ces lignes ce que je n'y ai pas écrit, comprendra la gravité de l'émotion avec laquelle j'arrivai à Emmendengin. Mon séjour chez Cornélie ne fut pas de longue durée, et je partis le cœur navré de l'ordre qu'elle m'avait donné de rompre avec Lili. Ma pauvre sœur avait beaucoup souffert pendant le long espace de temps qui s'était écoulé entre ses fiançailles et son mariage. Le loyal Schlosser ne s'était définitivement engagé qu'après avoir obtenu la promesse positive d'un emploi convenable à Carlsruhe : malheureusement sa droiture un peu rude était si connue, que le prince, et surtout ses ministres, craignaient de se trouver en contact immédiat avec lui. Sa nomination n'arriva point, mais lorsque l'Oberamtmann d'Emmendengin mourut, on s'empressa de l'y envoyer. Ce poste aussi honorable que lucratif, convenait d'autant mieux à son caractère, qu'entouré d'employés soumis à ses ordres, il pouvait agir selon ses convictions, en se bornant à rendre un compte exact de sa conduite en haut lieu ; aussi l'accepta-t-il sans hésiter. N'ayant aucune objection raisonnable à lui faire, ma sœur fut obligée de le suivre, non dans une résidence princière comme elle s'en était flattée, mais dans une petite ville, sans aucune société possible et qui, par conséquent, devait lui paraître un désert. Quelques-unes de ses compagnes avaient eu le courage de l'accompagner, et au milieu des privations qu'elle était obligée de s'imposer, elle jouissait au moins de l'avantage d'avoir des amies intimes auprès d'elle. Son exemple l'avait autorisée à exiger sérieusement que je me séparasse de Lili.

Arracher une personne distinguée à un entourage brillant pour la claquemurer dans une maison opulente mais triste, entre un père silencieux et didactique et une mère qui, après sa tâche journalière, voulait se livrer en paix à des travaux d'aiguille, à des lectures ou à des causeries bienveillantes avec des personnes de son genre, tout cela lui paraissait une cruauté, dont moi non plus je ne me sentais pas le courage de subir les conséquences. Quoique réduit à convenir qu'elle m'avait convaincu, je ne lui promis rien, et je la quittai en proie à ce sentiment énigmatique, qui nourrit les passions que la raison condamne; c'est que l'Amour, cet enfant entêté, ne se cramponne jamais plus fortement à la robe de l'Espérance, que lorsqu'elle s'apprête à le fuir.

Depuis Emmendengin jusqu'à Zurich, rien n'est resté dans ma mémoire, si ce n'est la chute du Rhin à Schaflouse. Là, un fleuve puissant se précipite du haut d'une masse de rochers immenses et marque ainsi le premier degré d'un pays de montagnes, dans lequel on pénètre de degrés en degrés jusqu'aux hauteurs les plus prodigieuses.

En arrivant à Zurich, je m'empressai d'aller voir Lavater; il m'accueillit avec une cordialité sereine, confiante et agréable, telle enfin qu'on pouvait l'attendre de la part d'un homme qui ne savait que bénir et dont la seule présence élevait la pensée. Sa femme, pacifique et pieuse, s'accordait parfaitement avec ses manières de voir et de sentir. Pendant son voyage sur le Rhin, il avait fait faire les portraits de toutes les personnes remarquables, afin de les intéresser à son ouvrage, mais les artistes avaient si peu répondu à son attente, qu'il fallait supprimer les portraits ou le texte auxquels ils devaient servir de preuves et d'exemples. Après en avoir longuement causé ensemble, nous prîmes le parti de faire corriger les portraits par le dessinateur Lipse, né pour répondre aux exigences du physionomiste, parce que, sans le vouloir même, il poétisait la réalité.

En me chargeant de revoir les volumes suivants de la *Physionomique*, Lavater m'imposa une tâche bien pénible. Le manuscrit du texte me fut envoyé à Francfort, avec les portraits, et il m'avait donné le droit de supprimer, de changer, d'intercaler, de faire enfin tout ce que je jugerais nécessaire. Il va sans dire que je n'usai que fort sobrement de ce droit. Une seule fois, je me permis de remplacer une sortie violente contre un critique injuste, par un petit poëme sur la nature, ce dont Lavater me blâma beaucoup, mais dès que sa colère fut passée, il approuva ce que j'avais fait. Quand je revois aujourd'hui les quatre volumes de la *Physionomique*, il me semble que les ombres d'anciennes connaissances passent devant moi, pour me donner maintenant autant de plaisir, que jadis ils m'avaient causé de tourments.

Je ne demeurais plus à Zurich avec mes compagnons de voyage ; leurs parties de campagne n'étaient pas de mon goût, mais à la ville nous nous voyions encore assez souvent. Ils s'étaient présentés chez Lavater avec toute la présomption que peuvent inspirer la jeunesse et le titre de comte. L'habile physionomiste ne les jugea pas comme les avaient jugés les autres hommes ; Léopold de Stolberg, surtout, l'intéressa beaucoup.

— Je ne sais, me disait-il, pourquoi vous vous récriez tous contre ce jeune homme, je n'en ai jamais vu que la nature ait doué d'un caractère plus doux, plus tendre et plus noble, certes, je suis loin encore d'être arrivé à une parfaite connaissance des physionomies, mais la manière dont le monde les juge m'afflige sérieusement.

Depuis son voyage sur le Rhin, l'influence de Lavater s'était augmentée au point, qu'on venait le voir de tous côtés. Ne voulant éveiller ni l'envie ni la jalousie, il eut soin d'engager ses visiteurs à se présenter chez les hommes remarquables du pays, et, surtout chez Bodmer, et nous nous empressâmes d'aller offrir nos hommages à ce digne vieillard. Après avoir traversé la vieille

ville, située sur les hauteurs de la rive gauche du lac, nous gravîmes un sentier rapide qui nous conduisit à un faubourg champêtre, gracieusement jeté entre les murs et les remparts de la ville. C'est là, que se trouvait la maison de Bodmer; il y était né et n'avait jamais eu d'autre demeure. On nous introduisit dans une chambre du premier étage, où nous trouvâmes un vieillard encore vert et de taille moyenne. Il nous reçut gracieusement et nous adressa le compliment qu'il avait l'habitude de faire à tous ses jeunes visiteurs.

— J'espère, nous dit-il, que vous me saurez gré d'avoir retardé mon départ de ce monde, jusqu'à ce que j'eusse pu faire votre connaissance, me réjouir de vos talents et vous souhaiter un heureux avenir.

De notre côté, nous le félicitâmes de ce que, tout en appartenant comme poëte, au monde civilisé, sa vie eût pu s'écouler dans une demeure tout idyllique. La permission que nous lui demandâmes d'esquisser le point de vue que l'on découvre de sa fenêtre, lui fut très-agréable. Notre admiration enthousiaste pour les progrès de tout genre qui, depuis quelques années, s'étaient opérés en Allemagne, lui arracha plus d'un sourire ironique, ce qui ne nous empêcha pas de nous séparer les meilleurs amis du monde. Je ne parle point de son extérieur, parce qu'il me semble, qu'en général, les voyageurs devraient s'abstenir de donner le signalement des personnes remarquables qu'ils visitent, comme s'il s'agissait de les faire arrêter. Au reste, le portrait de Bodmer, par le célèbre Graff, le représente avec une fidélité parfaite.

J'eus le bonheur de retrouver à Zurich, mon jeune ami Passavant, fils unique, d'une riche famille calviniste de Francfort, venu à Zurich pour se fortifier dans une doctrine qu'il devait enseigner en qualité de prédicateur. A peine nous fûmes-nous embrassés, qu'il me proposa de visiter les montagnes qu'il avait déjà parcourues avec ravissement, et qu'il voulait me faire admirer à mon tour.

J'y consentis avec plaisir, et nous nous embarquâmes sur le lac, par une magnifique matinée. Les vers suivants, composés sur le bateau, donneront une juste idée des sensations que j'éprouvais alors.

« Dans ce monde splendide et libre, j'aspire une vie « nouvelle. Qu'elle est aimable et bonne, la nature qui « me presse ainsi sur son sein ! La vague berce notre « esquif, il fend l'eau au battement cadencé des avirons, « et dans sa course rapide il rencontre des montagnes « nuageuses qui s'élèvent jusqu'au ciel.

« Mes yeux ! ô mes yeux, pourquoi vous abaissez-vous ? « Rêves d'or, voulez-vous de nouveau vous emparer de « moi ? Fuyez, avec tous vos brillants trésors, car ici, « règnent l'amour et la vie !

« Des millions d'étoiles vacillantes étincellent sur les « flots, le lointain pyramidal boit les douces vapeurs du « lac, près de ses rives, les moissons jaunissantes se re- « flètent sur l'onde, et les ailes rafraîchissantes du souffle « du matin enveloppent les ombrages de la baie. »

Nous débarquâmes à Lichterswyl, où le docteur Hotze, auquel Lavater nous avait recommandés, nous accueillit de son mieux, et nous donna d'utiles conseils sur notre excursion. Un sentier rapide nous conduisit sur les hauteurs d'alentour, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le lac.

« Qu'il me rendrait heureux ce tableau, si je ne t'ai- « mais pas, chère Lili ! et cependant, chère Lili, pour- « rais-je connaître le bonheur si je ne t'aimais pas ! »

Ces vers arrachés à mon ravissement, m'ont paru plus à leur place ici que dans mon recueil de poésies. La route sauvage, souvent même dangereuse qui, à travers la vallée de Schindellegi, nous conduisit à Maria-Einsiedelen, ne diminua en rien notre bonne humeur. De nombreux pèlerins qui passaient devant nous en chantant de pieux cantiques, animaient ces montagnes désertes de la manière la plus pittoresque ; nous les suivîmes de près, et avec émotion. Les cérémonies de l'Église romaine ont toujours

quelque chose d'imposant pour les protestants, car ils n'y voient que l'intention primitive, et pénètrent ainsi jusqu'au noyau du fruit sans s'occuper de son enveloppe ni même de l'arbre qui l'a nourri. Bientôt nous aperçûmes au fond d'une vallée stérile, un vaste couvent avec une magnifique église, dont la chapelle principale occupe la place où était jadis l'ermitage du saint patron de cette église. Grâce à l'étincelle divine dont ce saint était animé, il alluma en ce lieu un foyer de piété qui attire perpétuellement un grand nombre de croyants, en dépit des fatigues et des périls du voyage.

On nous conduisit dans une chambre qui contenait les objets curieux et précieux que possédait le couvent. Parmi ces objets se trouvaient plusieurs pièces d'orfévrerie, dans l'ancien goût artistique et admirablement travaillés. Je fus charmé, surtout d'une petite couronne dentelée, pareille à celles que les peintres aiment à placer sur la tête des reines de l'antiquité. Le dessin était si heureux, l'exécution si parfaite, les pierres précieuses de différentes couleurs avaient été si ingénieusement placées, que le tout produisit sur moi l'effet d'un chef-d'œuvre, sans qu'il m'eût été possible d'expliquer artistiquement pourquoi il me paraissait ainsi. Je demandai la permission de prendre cette couronne à la main afin de l'admirer de plus près ; on me l'accorda. A peine l'avais-je délicatement soulevée, qu'il me semblait que je devais la poser sur la tête de Lili, et la conduire devant une glace afin qu'elle pût s'admirer et voir le bonheur qu'elle répandait autour d'elle. J'ai plus d'une fois pensé depuis qu'une pareille scène ferait un charmant tableau, qu'on ne pourrait regarder sans éprouver le désir d'être à la place du jeune roi qui vient de s'assurer une ravissante fiancée et un empire nouveau.

La géognosie, qui morcelle si impitoyablement les douces impressions que la vue de la magnifique surface de la terre produit sur notre esprit, ne m'avait pas encore attiré dans

la réalité de son domaine, ni égaré dans le labyrinthe d'une géologie fantastique. Aussi le moine qui venait de nous faire passer dans le cabinet d'histoire naturelle, fut-il obligé de me faire remarquer une petite tête de sanglier fossile, trouvée dans les environs de Rapperswyl, dont le sol marécageux depuis les temps primitifs, est très-propre à recevoir et à conserver pour l'usage de la postérité, ces sortes de momies du passé. Une gravure de Martin Schœn, représentant la mort de Marie, m'impressionna comme tout ce qui est parfait, c'est-à-dire, qu'elle m'inspira le désir de renouveler souvent le bonheur que me causait sa vue, désir qui ne m'a jamais quitté et que, quoique bien longtemps après, j'ai fini par satisfaire, en me procurant, à force de recherches, un exemplaire de cette gravure.

Le 16 juillet 1775 (c'est pour la première fois que je trouve des dates précises sur mes notes quotidiennes de l'époque), nous atteignîmes des sommets sauvages et agrestes ; le soir, à huit heures moins un quart, nous nous trouvâmes en face de deux rochers qui élèvent majestueusement leurs masses dentelées dans les airs ; leurs découpures étaient entièrement remplies de neige. Une antique forêt de pins étendait un sombre et grave tapis sur le terrible abîme au fond duquel nous nous proposions de descendre. Après une courte halte, nous nous engageâmes hardiment sur un sentier qui se précipite de rochers en rochers, de plateaux en plateaux jusqu'à Schwytz, où nous arrivâmes à dix heures du soir. Nous étions à la fois fatigués et surexcités ; et comme nous éteignîmes précipitamment avec d'assez bon vin la soif ardente que la course nous avait donnée, nous achevâmes de nous exalter. Qu'on se figure le même jeune homme qui, deux ans plus tôt, avait publié *Werther*, jeté tout à coup dans l'état de nature, avec un ami de son âge et admirateur enthousiaste de son talent, on comprendra alors que tous deux devaient s'abandonner sans réserve aux souvenirs de leurs passions présentes et passées, former des plans sans suite, et se jeter dans l'em-

pire illimité de la fantaisie. Je n'essaierai point de décrire cet état, dont je n'ai trouvé dans mes notes, d'autre trace que cette phrase : « Nos rires et nos cris de joie se sont prolongés jusqu'à minuit. » Le lendemain matin nous vîmes de notre fenêtre, les deux rochers en face desquels nous nous étions trouvés la veille ; ces immenses et irrégulières pyramides naturelles, s'élevaient de nuages en nuages jusqu'à perte de vue. Vers une heure après midi nous partîmes de Schwytz pour nous rendre sur le mont Riggi ; à deux heures nous nous embarquâmes sur le lac des Quatre Cantons, par un soleil magnifique. A force de bonheur, nous ne voyions plus rien ! Deux robustes jeunes filles conduisaient notre bateau, elles nous parurent si gracieuses ainsi, que nous les laissâmes faire. Dans l'île où nous débarquâmes, on voit des ruines qui passent pour celles du château fort qu'habitait le tyran de la Suisse. Quoi qu'il en soit, un ermite est venu cacher sa cabane au milieu de ces débris. Nous nous mîmes aussitôt à gravir le mont Rigi ; à sept heures et demie, nous étions près de *la Mère de Dieu dans la neige*, puis nous passâmes à côté de la chapelle et du couvent, et nous nous arrêtâmes à l'auberge qui a un bœuf pour enseigne. Le dimanche matin, 18 du mois, nous nous mîmes à dessiner la chapelle ; à midi nous arrivâmes aux bains froids de la fontaine des *Trois-Sœurs* ; à deux heures un quart nous avions atteint le sommet du mont, et nous nous trouvions au milieu des nuages, ce qui nous déplut beaucoup, parce qu'ils nous empêchaient de voir autour de nous. Mais lorsque ces nuages se déchirèrent tout à coup et formèrent des cadres mouvants au milieu desquels se dessinaient des têtes fantastiquement éclairées par le soleil, et qu'un vent léger faisait voyager dans l'air, nous ne pûmes nous arracher à ce spectacle magnifique que nous n'avions encore jamais vu et que nous ne pouvions pas espérer de revoir. A huit heures du soir nous revînmes à l'auberge, où nous réparâmes nos forces, grâce aux poissons frits, aux œufs, et surtout au vin

qu'on nous servit en abondance. Dès qu'il commença à faire nuit, des sons calmes et confus vinrent caresser nos oreilles et nous inviter au repos; c'étaient les tintements de la cloche de la chapelle, le clapotement de la fontaine, le murmure du vent et l'écho lointain de quelques cors de chasse.

Le 19, à sept heures du matin, nous descendîmes sur les rives du lac des Waldstædtes, et nous nous embarquâmes à Fitznau, pour nous rendre à Gersau, où nous dînâmes dans une auberge sur le bord du lac. Vers deux heures nous nous trouvâmes en face de Grütli, où les trois héros suisses s'unirent par leur célèbre serment, puis nous passâmes près du plateau, sur lequel s'élança Guillaume Tell, place que les légendes et les peintres ont immortalisée. A trois heures nous vîmes Fluslen, où il s'était embarqué; à quatre heures nous arrivâmes à Altorf, où il abattit la pomme placée sur la tête de son fils. Le cœur plein de ces souvenirs, on traverse le labyrinthe de rochers qui s'élève des bords du lac et qui n'ont rien à nous dire. Inébranlables et tranquilles, ils ressemblent aux coulisses d'un théâtre ; le bonheur ou le malheur, la joie ou le deuil, sont représentés par les personnages dont, ce jour-là, les noms se trouvent sur l'affiche. De semblables réflexions étaient cependant alors bien loin de nous, nous voulions oublier le passé le plus récent, par l'avenir qui nous apparaissait gigantesque, merveilleux et inexplicable, comme les montagnes que nous traversions.

Le 20, à trois heures après midi, nous partîmes d'Amstadt, où nous avions mangé d'excellent poisson frit. Arrivés à la source de la Reuss qui jaillit du sein d'une énorme masse de rochers, je ne pus m'empêcher de me désaltérer dans cette eau si fraîche qui bouillonnait sur un lit de cailloux. Bientôt nous rejoignîmes une caravane de chevaux de somme, qui était partie longtemps avant nous, nous la suivîmes sur les énormes amas de neige qu'elle traversait, c'était une digue accidentelle que l'hiver avait formée;

elle raccourcissait considérablement la route et évitait aux voyageurs la peine de monter et de descendre les montagnes. Les eaux de la vallée commençaient cependant déjà à la miner, et il était facile de prévoir qu'elle ne tarderait pas à disparaître.

A huit heures du soir, nous arrivâmes à Wasen, où nous n'eûmes pour nous remettre que le gros et lourd vin de la Lombardie, que nous ne pûmes boire qu'en y mêlant beaucoup d'eau et de sucre. Le 21, nous commençâmes à gravir des rochers qui devenaient toujours plus terribles, jusqu'au pont du Diable. Là, mon ami Passavant me fit faire une halte et m'engagea à esquisser un des sombres points de vue dont nous étions entourés. Les contours réussissaient assez bien, mais rien ne voulait se placer ni sur le premier plan ni dans la perspective; c'est que ma pensée n'avait pas de langue pour peindre de pareils objets. Nous nous remîmes en route, et le sauvage, l'effroyable s'agrandissaient à chaque pas. Les plates-formes devenaient des chaînes de montagnes arides, les profondeurs se changeaient en gouffres sans fond. Arrivé au passage appelé le *Trou d'Urseren*, je le traversai de fort mauvaise humeur; ce que j'avais vu jusque-là était terrible, mais grandiose; les ténèbres de ce passage anéantissaient tout. Mais à peine l'avais-je franchi qu'un spectacle ravissant vint s'offrir à mes regards. Une petite rivière serpentait à travers une vallée riante et assez vaste pour nourrir de nombreux habitants. Derrière la petite ville d'Urseren, située dans cette vallée, s'élève une majestueuse forêt de pins, objet de la vénération générale, car elle garantit la ville contre la chute des avalanches. Ma joie en revoyant de vertes prairies, des rives plantées de saules, enfin tous les trésors de la végétation, dont j'avais été si longtemps privé, ne pouvait être comparée qu'à celle de mon ami, qui m'avait préparé cette surprise. Les célèbres fromages d'Urseren nous parurent exquis, et nous les arrosâmes largement d'un vin médiocre, il est vrai, mais qui n'en

donna pas moins à notre imagination un élan fantastique.

Le 22, nous quittâmes cette fertile vallée pour entrer de nouveau dans une contrée pierreuse et sans aucune trace de végétation. Autour de nous des rochers arides couverts de mousse et de neige; au-dessus de nos têtes des nuages que des bouffées de vent amoncelaient et chassaient tour à tour; de tous côtés le fracas des cascades, et, sur les sommets les plus élevés, le tintement des sonnettes suspendues au cou des chevaux de somme, dont il était impossible de découvrir la marche. Certes, dans un pareil désert, il était facile à l'imagination de placer des nids de dragons au fond de chaque gouffre. Je me sentais cependant presque égayé par la vue d'une cascade tombant de degrés en degrés et grossie par la fonte des neiges; elle formait un tableau grandiose devant lequel les nuées voyageuses étendaient ou relevaient, au gré de leurs caprices, un rideau vaporeux.

Chemin faisant, nous passâmes devant des nappes d'eau que j'appellerai des lacs nébuleux, parce qu'il était difficile de les distinguer des nuages. Bientôt après, un vaste édifice sortit des brouillards du soir; c'était l'hospice du Saint-Gothard. L'espoir de nous trouver bientôt sous ce toit hospitalier nous causa une grande satisfaction.

LIVRE XIX.

SOMMAIRE.

Le mont Saint-Gothard et son hospice. — J'ai un instant l'intention d'aller visiter l'Italie. — Le souvenir de Lili me retient. — Vers que m'inspire ce souvenir. — Je retourne à Zurich où je ne retrouve plus les comtes de Stolberg. — Les excentricités qui les ont forcés de quitter cette ville. — Mon retour à Francfort. — Ma position pénible envers Lili. — La foule d'hommes distingués qui l'entourent et la manière dont elle reçoit leurs hommages achèvent de me désoler. — — Je peins mon dépit dans une pièce de vers intitulée : *Le parc de Lili.* — Je commence *Egmond.*

Annoncés par l'aboiement d'un petit chien, une femme âgée, mais encore robuste, vint nous ouvrir la porte. Après avoir dit que le *Pater* était allé à Milan, qu'il reviendrait dans la soirée, et qu'en attendant elle nous recevrait de son mieux, elle nous conduisit dans une vaste chambre bien chauffée, où elle nous apporta, du fromage, du pain et du vin, en nous promettant un bon souper. Pendant que nous repassions les événements de la journée, dont aucune poésie ne pourrait plus jamais nous rendre les impressions variées, le *Pater* arriva. Nous lui témoignâmes notre surprise de ce qu'il avait pu se résoudre à vivre dans ce désert, loin de toute société. Il nous assura que les visiteurs ne lui manquaient jamais, parce que l'échange des marchandises entre l'Allemagne et l'Italie était très-considérable, et que les jeunes gens des deux pays venaient étudier chez lui la manière dont se faisaient ces échanges, auxquels, au reste, il était matériellement intéressé, ce qui nous expliqua ses fréquentes excursions à Milan.

Completement remis par un long et profond sommeil, je me rendis le lendemain matin près du sentier par où

l'on descend en Italie, et je me mis à dessiner à ma façon, c'est-à-dire, de manière que mes esquisses ne pouvaient jamais servir de base à un tableau. Ces noirs rochers, dans lesquels les neiges fondues avaient incrusté de blancs sillons n'en sont pas moins restés gravés dans ma mémoire.

Mon ami ne tarda pas à venir me trouver pour me demander si je n'avais pas envie de descendre à travers tous ces gouffres béants jusqu'à Bellinzona, d'où nous pourrions facilement nous rendre à Milan, puisque l'argent ne nous manquait pas. Ne pouvant prendre subitement une pareille résolution, je lui dis d'aller préparer notre départ de l'hospice, et que nous verrions après. Il est des moments où l'homme se laisse entièrement guider par ses souvenirs. La Lombardie s'étalait devant moi comme un pays complétement étranger; l'Allemagne m'était connue, je la chérissais; au reste il y avait en elle un élément dont je ne me sentais pas encore la force de franchir les limites.

Pendant les plus beaux jours de nos amours, Lili m'avait donné un petit cœur en or, qui était encore suspendu sur ma poitrine, je l'en retirai pour le couvrir de baisers, et j'improvisai les vers suivants :

« Souvenir! bonheur dont l'écho même s'est perdu dans « le vague, survivras-tu aux liens de nos âmes? Peux-tu « prolonger les instants si rapides de l'amour?

« J'ai fui loin de toi, Lili, et le charme qui m'attachait à « tes pas me suit à travers des vallées étrangères, à tra- « vers des forêts et des pays inconnus. Hélas! le cœur de « Lili ne pouvait sitôt tomber de mon cœur à moi.

« Je ressemble à l'oiseau échappé de sa cage qui re- « tourne à la forêt, traînant après lui un débris de sa « chaîne, triste témoin de sa captivité! Non, ce n'est plus « l'oiseau né libre, il a eu un maître! »

En voyant revenir mon ami avec l'homme chargé de nos effets, je me levai avec précipitation, et craignant qu'ils ne m'entraînassent malgré moi sur la route de l'Italie, je pris le sentier par lequel nous étions arrivés à l'hospice. Malgré son affection pour moi, Passavant hésita un instant, puis il me suivit de loin. Lorsque nous nous réunîmes enfin, il approuva le parti que j'avais pris, mais sans se consoler de ne pas avoir poursuivi notre route jusqu'en Italie, voyage dont il avait depuis longtemps le projet, et dans lequel il s'était flatté de m'entraîner par une ruse bienveillante.

A mon retour à Zurich, je n'y trouvai plus les comtes de Stolberg, leur séjour en cette ville avait été abrégé par une aventure assez bizarre pour mériter d'être rapportée. A cette époque, les voyageurs n'étaient encore tourmentés ni par la police, si ardente à visiter les passe-ports, ni par les douaniers et consorts, qui rappellent à chaque instant aux étrangers qu'on est aussi tracassés au loin que chez soi, ce qui les autorisait à croire qu'en quittant leurs foyers domestiques ils se trouvaient au milieu d'une nature indépendante et libre. Cette observation servira peut-être d'excuse à mes compagnons de voyage, qui s'étaient imaginé que la Suisse, dont Gessner avait fait le théâtre de ses idylles, était le véritable local où la verdeur de la jeunesse pouvait se mouvoir à son aise. Les bains leur parurent la première manifestation matérielle de leurs rêves poétiques, et ils ne purent résister à la tentation de se plonger dans les rivières ou dans les lacs, moi-même je m'étais laissé aller à partager ce plaisir avec eux, mais à une distance du rivage que nous crûmes suffisante pour nous soustraire aux regards des curieux. Le scandale que nous causâmes, me rappela que des corps nus se voient de loin, et je renonçai à ces bains en engageant mes amis à en faire autant. Ces pauvres jeunes gens qui, sans se donner de mauvaises pensées, pouvaient se voir à demi vêtus comme les bergers des idylles, ou entièrement nus comme

les dieux du paganisme, ne tinrent aucun compte de mes avis. Bientôt des amis bienveillants les engagèrent à s'abstenir de ces sortes d'excentricités, parce qu'ils ne se trouvaient pas dans un pays sauvage, mais dans un État qui tenait à conserver les mœurs pures d'un passé respectable. Touchés de ces observations, ils abandonnèrent les rives trop fréquentées du lac, mais les montagnes d'alentour, leur offraient des eaux si fraîches, qu'ils y cherchèrent un remède contre les chaleurs brûlantes de juillet, en poussant des cris de joie, pour initier les sombres rochers aux scènes ravissantes des idylles. Ces poétiques tintamarres les dénoncèrent aux malveillants qui, sans doute, les avaient suivis : une grêle de pierres les assaillirent; heureusement elles ne les atteignirent point, mais ils reprirent leurs habits et quittèrent brusquement la contrée. Les conséquences de leur folie, retombèrent d'abord sur Lavater, qui avait connu et reçu chez lui, ces voyageurs cyniques et antichrétiens. En homme habile, il profita de l'influence que lui donnait sa qualité de chef du clergé du pays pour détourner l'orage, et tout rentra dans l'ordre.

Dans les fragments des voyages de *Werther*, j'ai cherché à peindre les obstacles que l'organisation légale et régulière de la Suisse, oppose aux folles espérances de la jeunesse, qui croit y trouver la vie de nature dans toute sa sauvagerie. Les Suisses se sont fâchés de cette peinture, parce que le public voit toujours dans une manifestation poétique, une opinion arrêtée, un blâme didactique, et je me suis abstenu de continuer le voyage de *Werther*, jusqu'au moment où commence le roman, voyage qui n'eût pas été sans utilité pour les hommes qui aiment à étudier la nature humaine.

Après avoir en passant par Darmstadt procuré à mon ami Merk, le triomphe d'avoir eu raison en prophétisant ma prochaine séparation de mes amis de voyage, je revins à Francfort. Mon père était d'autant plus mécontent de ce que je n'avais pas visité l'Italie, que la Suisse avec ses

lacs nébuleux et ses nids de dragons, ne l'intéressait pas du tout, et il ne manqua pas de me répéter que lorsqu'on n'avait pas vu Naples, on n'avait pas vécu.

Je savais que pendant mon absence, on avait fait comprendre à Lili, qu'il était indispensable de rompre avec moi, parce que, par mon voyage auquel rien ne m'obligeait, j'avais suffisamment prouvé que cette rupture était dans mes intentions. Les rapports de société ne laissèrent cependant pas de nous rapprocher fort souvent et de nous mettre par là dans une position aussi pénible qu'équivoque. Il y eut des moments où le passé paraissait vouloir renaître, mais, semblable à des feux follets, ces moments se perdirent aussitôt dans les ténèbres. Des amis communs m'avaient appris que Lili, convaincue des difficultés qu'offrait notre union, pourrait, par amour pour moi, renoncer à tous les avantages de sa position et me suivre en Amérique, car alors l'Amérique était l'Eldorado de tous ceux qui se sentaient gênés dans leur sphère. Ces révélations, loin de ranimer mes espérances, achevèrent de les détruire. La belle et vaste maison de mon père, offrait, selon moi, une position préférable aux avantages brillants mais incertains, qu'elle voulait me faire aller chercher au delà des mers. En sa présence, cependant, mes anciens désirs reprirent toute leur force et mes hésitations recommencèrent. Ma sœur m'écrivait toujours cette phrase : « Si vous ne pouvez pas faire autrement, mariez-vous, et, alors, armez-vous de courage; il est des positions qu'il faut savoir supporter, mais que l'on ne doit jamais choisir. »

Tout ce qui nous entourait s'opposait à notre mariage, je savais cependant qu'il y avait en Lili une force qui pouvait tout vaincre.

Il est généralement vrai que dès qu'un nouvel amour se forme, il étend un voile impénétrable sur le passé des amants, car l'affection ne s'occupe pas de ces antécédents. Mon amour pour Lili devait cependant son origine aux confidences des tendres sentiments qu'elle avait fait naître

chez les jeunes gens qui fréquentaient sa maison. C'est que des amants réellement épris, ne voient dans tout ce qu'ils ont éprouvé antérieurement, que les préparatifs de leur bonheur actuel; et les penchants du passé ne sont à leurs yeux que des fantômes qui s'enfuient aux premiers rayons d'un jour nouveau. Mais hélas ! à l'époque de la foire de Francfort, ces fantômes reparurent avec toutes les apparences de la réalité. De nombreux amis en relation de commerce avec l'importante maison des parents de Lili, y furent reçus avec empressement, et il était facile de voir que tous avaient des prétentions sur la ravissante jeune fille. Les jeunes prétendants, sans être importuns, ne manquaient pas d'assurance; les hommes d'un âge plus avancé, cherchaient à plaire par une convenance gracieuse, et il y avait parmi les uns et les autres des hommes fort beaux et jouissant d'une fortune considérable. Mais ce furent surtout les vieux messieurs avec leurs allures d'oncles qui me désespérèrent; ils ne pouvaient tenir leurs mains en repos, ni se lasser d'imprimer des baisers sur le front qu'on leur abandonnait en souriant. La conversation ne roulait que sur les souvenirs de parties de campagne, de bals, de promenades sur l'eau, de mystifications qu'on avait fait subir à des prétendants ridicules. En un mot, tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais ne pouvait qu'exciter la jalousie d'un amant malheureux. Lili cependant, loin de me négliger, ne manquait jamais de m'adresser des phrases obligeantes applicables à notre position mutuelle.

Détournons-nous de cette situation dont le souvenir m'est encore si cruel, et revenons à la poésie qui me procura des consolations efficaces. *Le Parc de Lili*, petit poëme dont la composition remonte à cette époque et qu'on trouvera dans le recueil de mes poésies, exagère le mal avec une violence passionnée et donne par des images aigrement comiques, à la douleur de la renonciation les allures du désespoir. Les vers suivants peignent

mieux ce qu'il y avait de gracieux dans mon malheur.

« Vous vous fanez, roses aux doux parfums! ce n'est pas mon amour qui vous a fait éclore; n'importe, fleurissez pour l'amant sans espoir dont le regret vient de briser le cœur!

« Le souvenir en deuil me retrace les jours heureux, où t'appartenant tout entier, mon ange chéri, je me rendais dans mes jardins dès l'aube du jour pour y cueillir les boutons prêts à s'entr'ouvrir.

« Les boutons, les fleurs et les fruits, je déposais tout à tes pieds, et sous ton regard, mon cœur battait d'espérance.

« Vous vous fanez, roses aux doux parfums! ce n'est pas mon amour qui vous a fait éclore; n'importe, fleurissez pour l'amant sans espoir dont le regret vient de briser le cœur!

L'opéra : *Erwine et Elmire,* que la gracieuse romance du *Vicaire de Wakefield,* m'avait inspiré, a été composé dans un moment où nous étions loin de présumer qu'un sort à peu près semblable nous attendait. J'aurais voulu que toutes les poésies de cette phase de ma vie eussent été conservées. L'animation d'un amour heureux, augmentée par des inquiétudes toujours croissantes, m'avait inspiré des chants qui peignent l'impression du moment sans aucune exagération. Les sommets de bonheur auxquels je me suis élevé parfois, les abîmes de douleur où je tombais trop souvent, je leur ai à tous consacré un son de ma lyre.

Ma mère avait soin d'épargner à mon père, le chagrin des détails de mes hésitations qui l'eussent profondément affligé, car s'il n'osait plus espérer qu'un jour il installerait dans sa maison cette jeune personne qu'il avait si volontiers acceptée pour bru, il ne pouvait s'accoutumer à l'idée de la voir remplacée par cette *dame de cour,* nom sous lequel il désignait Lili, dans ses conversations intimes avec sa femme. Il n'en laissa pas moins cette liaison suivre

son cours naturel, et continua à s'occuper activement de mes affaires judiciaires qui, sous son égide, prenaient toujours plus d'extension. Heureusement mes travaux poétiques et l'accueil qu'on leur faisait lui causaient tant de satisfaction, que loin de m'empêcher de m'y livrer, il m'engagea à m'occuper de productions nouvelles sur lesquelles il aimait à causer longuement avec moi.

Après avoir montré dans *Gœtz de Berlichingen,* le symbole d'une époque importante de l'histoire d'Allemagne, je cherchai un nouveau sujet dans l'histoire des autres États de l'Europe, et la révolution des Pays-Bas captiva mon attention. *Gœtz* prouve qu'un guerrier doué de qualités supérieures, se perd quand il s'imagine que dans les temps d'anarchie, l'homme fort et bien pensant peut arrêter les progrès du mal; *Egmond* représente un état de choses juste et consolidé, mais qui ne saurait se maintenir quand il est attaqué par un despotisme sévère et bien combiné. J'avais souvent parlé à mon père de cette tragédie déjà achevée dans ma tête; et comme il avait hâte de la voir imprimée et admirée, je me mis à l'écrire, non avec suite, ainsi que j'avais fait pour *Gœtz,* mais en ne m'occupant que des scènes principales, sans songer à leur enchaînement. J'allais assez vite cependant, car mon père, persuadé que ce qui avait été facilement et promptement conçu devait s'exécuter de même, me faisait travailler jour et nuit.

LIVRE XX.

SOMMAIRE.

Je continue *Egmond* et je commence plusieurs autres ouvrages. Considérations sur les travaux de l'intelligence. — Je reconnais que je ne puis renoncer à Lili qu'en la fuyant. — Le duc et la duchesse de Weimar passent par Francfort. — Ils m'invitent à dîner. — Aventure bizarre à cette occasion. — J'attends un seigneur de leur cour qui doit venir me prendre pour me conduire à Weimar. — Ce seigneur n'arrive point. — Mon père est plus que jamais convaincu qu'on se moque de moi pour me punir de mon espièglerie envers Wieland. — Il m'ordonne d'entreprendre enfin mon voyage en Italie, projeté depuis si longtemps. — Je demande un délai de quinze jours pendant lequel je me tiens enfermé chez moi. — Mes promenades nocturnes et une pause sous la fenêtre de Lili. — Personne ne vient me chercher et je suis forcé de partir pour l'Italie. — Je m'arrête chez une amie à Heidelberg où je fais la connaissance de mademoiselle de W***. — Au moment de me remettre en route je reçois un courrier du duc de Weimar. — Le retard qui m'a causé tant de chagrin s'explique à ma satisfaction. — Je quitte Heidelberg pour me rendre à la cour de Weimar.

L'ardeur avec laquelle je continuais à écrire *Egmond* et l'arrivée d'un célèbre artiste, m'aidèrent à supporter le chagrin qui venait m'assiéger trop souvent. Cet artiste, c'était Jean-Melchior Kraus; né à Francfort, il avait perfectionné son talent à Paris, où les artistes allemands étaient alors fort estimés. Philippe Hackert y avait acquis de la gloire et de la fortune. Le naïf faire allemand de ses paysages plaisait aux Français, comme une opposition à celui de leurs peintres, entièrement basé sur des principes convenus. Le graveur Wille et le dessinateur Grimm, achevèrent de consolider la bonne idée qu'on s'était faite du mérite des Allemands. Boucher et Watteau, ces deux peintres distingués, dont les œuvres quoique disper-

sées par le temps, sont encore justement estimées, favorisèrent les innovations de l'art allemand. Kraus s'était fait admirer par l'heureuse exécution de ses portraits de famille, et par ses paysages, que la netteté des contours, la touche heureuse des masses et l'éclat du coloris, rendaient fort agréables à l'œil. A ces qualités d'artiste, il joignait un caractère bienveillant et social; modeste sans humilité, digne sans orgueil et toujours prêt à rendre service, il s'était fait aimer et estimer par tout le monde. Le baron de Stein l'avait attiré près de lui à Nassau, pour diriger et compléter le talent de sa fille. Lorsque cette jeune personne épousa le comte de Werther, Kraus accompagna les nouveaux époux en Thuringe. En revenant de ce pays, il passa par Weimar; on l'y connaissait déjà de réputation, et sa personne parut si agréable, qu'on chercha par tous les moyens possibles à retarder son retour dans sa ville natale. A peine y fut-il arrivé qu'il vint me voir, et j'éprouvai aussitôt le désir de me lier avec lui. En feuilletant la riche collection de dessins qu'il avait rapportés de son voyage, je m'arrêtai de préférence sur ceux qui représentaient une vue ou une habitation de Weimar.

Je reviens à mes rapports avec Lili. C'est parce qu'il me paraissait impossible de vivre sans elle, que de la cime du mont Saint-Gothard, j'avais repris le chemin de l'Allemagne, au lieu de descendre en Italie. Une passion fondée sur l'espoir d'une union légale, s'éteint difficilement chez l'homme, car la loyauté de ses désirs l'entretient sans cesse. La jeune fille ne se trouve pas dans la même position. En sa qualité de descendante de Pandore, elle possède le don d'attirer, ce qui l'expose souvent à s'effrayer du nombre de ses adorateurs. Un seul cependant finira par être choisi, mais ce choix, c'est presque toujours le hasard qui le dicte. Mon beau voyage en Suisse était loin d'avoir produit l'effet que j'en avais espéré; je me sentais loin de Lili, mais il m'était impossible de supposer que nous étions séparés, et je revins à Francfort. Se revoir, est

pour des amants heureux un véritable paradis ; pour ceux que la raison sépare, c'est l'enfer. En me retrouvant dans le monde au milieu duquel vivait Lili, je sentais plus vivement que jamais la force des considérations qui m'obligeaient de renoncer à elle ; en la revoyant, l'idée qu'elle était perdue pour moi me déchirait le cœur, et je compris que le seul parti qu'il me restait à prendre, c'était de la fuir de nouveau. J'étais dans cette disposition d'esprit, lorsque j'appris que le jeune duc de Weimar et sa nouvelle épouse ne tarderaient pas à quitter Karlsruhe, qu'ils passeraient par Francfort et qu'ils m'emmèneraient avec eux. Mon attachement à la personne du duc, qui s'était manifesté dès la première fois que j'eus le bonheur de le voir, ma vénération pour la jeune princesse que de vue, du moins, je connaissais depuis longtemps, mon désir de voir Wieland et de réparer par l'expression sincère de mon estime, l'espièglerie dont je m'étais rendu coupable envers lui, étaient des motifs suffisants pour me faire désirer un voyage à Weimar, lors même que ma cruelle position envers Lili ne m'aurait pas mis dans la nécessité de quitter Francfort.

Les jeunes ducs de Meiningen qui voyageaient sous la direction du conseiller intime, M. de Dürkheim, s'étaient arrêtés à Francfort et demandèrent à me voir. A peine leur avais-je été présenté, que la cour de Weimar vint loger dans le même hôtel qu'avaient choisi les ducs de Meiningen. Un jour je reçus l'invitation d'aller dîner à cet hôtel. Ne supposant pas que les ducs de Meiningen daigneraient s'occuper de moi, je me présentai à la cour de Weimar, dont, au reste j'étais sans cesse préoccupé. Les appartements étaient vides, tout le monde était chez les ducs de Meiningen ; je m'y rendis, on m'accueillit gracieusement. Persuadé que c'était une visite du matin, ou que peut-être on dînerait ensemble, je me tins sur la réserve. Tout à coup la suite du duc de Weimar se mit en mouvement, je me joignis à elle, mais au lieu de retourner dans ses apparte-

ments, le duc et les siens descendirent l'escalier; les voitures attendaient à la porte, tout le monde s'y plaça et je me trouvai seul dans la rue. Au lieu de me tirer sagement de cette mésaventure et de chercher à en connaître la cause, je retournai chez moi où je trouvai mes parents encore à table. Mon père hocha la tête d'un air mécontent, ma mère me consola de son mieux. Le soir elle m'avoua que mon père était plus que jamais convaincu qu'on cherchait à me mystifier. Il me fut impossible d'être de son avis, car M. de Dürkheim que je venais de rencontrer, m'avait demandé pourquoi je ne m'étais pas rendu à l'invitation des ducs de Meiningen. Il me semblait que je me réveillais d'un rêve. J'expliquai franchement la cause de mon inconvenance involontaire, et le lendemain j'en fis mes excuses aux princes qui les reçurent très-gracieusement.

Avant de quitter Francfort, le duc de Weimar, me dit de me tenir prêt, parce qu'un gentilhomme resté à Karlsruhe pour recevoir un carrosse neuf qu'on devait lui envoyer de Strasbourg, viendrait sous peu de jours me prendre et m'emmener avec lui à Weimar. Le hasard devait déranger cette combinaison au point, que ce voyage tant désiré de ma part, était près de ne jamais se réaliser.

Je pris en toute hâte congé de mes amis, puis je mis mes papiers en ordre, car j'attendais d'un instant à l'autre le gentilhomme qui, dans un magnifique carrosse tout neuf, devait m'introduire dans un monde nouveau. Les heures et les journées s'écoulèrent, et personne ne vint. J'avais annoncé le jour de mon départ, ce qui me mit dans l'impossibilité de sortir. La solitude a toujours été très-favorable à mes travaux poétiques. Pendant que j'étais ainsi en prison chez moi, je terminai *Egmond* et j'en fis la lecture à mon père. Charmé de cette tragédie, il me poussa à la faire imprimer immédiatement, afin d'augmenter et de consolider ma réputation, ce qui lui parut d'autant plus nécessaire, que le retard de la voiture promise, le confirma

dans l'idée qu'on me préparait un affront. Ma foi resta inébranlable, mais mon emprisonnement commençait à me fatiguer tellement, qu'un soir je m'enveloppai d'un grand manteau et que je me glissai le long des maisons où demeuraient mes amis, — de Lili ne fut point oubliée. Elle habitait le rez-de-chaussée, les rideaux étaient fermés, je n'en vis pas moins que les flambeaux étaient sur le clavecin et que ma bien-aimée venait de s'y placer. Au bout de quelques instants elle se mit à chanter une chanson que naguère j'avais composée pour elle, et qui commence par ces mots : « Qu'il est irrésistible le pouvoir par lequel tu m'attires vers toi. » Il me semblait qu'elle n'avait jamais chanté avec tant d'expression. Dès qu'elle eut fini elle se leva, et l'ombre qui se projetait contre l'épais tissu des rideaux, me prouva qu'elle se promenait dans la chambre; ma ferme résolution de renoncer à elle, me donna la force de m'éloigner.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore, ce qui donnait une grande probabilité à l'hypothèse de mon père. Me voyant inquiet et agité, il finit par me dire qu'il fallait savoir supporter ce qu'on ne pouvait changer, et qu'il était prêt à me donner de l'argent pour que j'allasse visiter l'Italie. Incapable de prendre une résolution, je demandai un court délai, pendant lequel j'espérais recevoir des nouvelles de Weimar.

Lorsqu'un jeune homme sans projet déterminé, et par conséquent, peu propre à se diriger sagement, se trouve égaré par l'erreur passionnée d'un homme arrivé à l'âge mûr, on doit s'attendre aux événements les plus singuliers. Au reste, on ne comprend jamais mieux les règles de la stratégie, que lorsque la guerre est terminée. J'étais au dernier jour du délai que j'avais obtenu, et j'étais décidé à partir le lendemain, mais je voulais avant tout, revoir mon ami Passavant récemment revenu de la Suisse. A cet effet, je le fis prier, par un inconnu, de se rendre, pendant la nuit, sur une place que je lui indiquai et où quelqu'un

l'attendrait avec impatience. J'arrivai le premier, il ne se fit pas longtemps attendre, et lorsqu'il me reconnut, sa joie égala sa surprise. Incapables de nous livrer à une conversation calme et suivie, nous nous quittâmes fort agités; le lendemain matin j'étais sur la route de Heidelberg. Un double motif m'avait engagé à me rendre dans cette ville; on m'avait dit que le gentilhomme de la cour de Weimar, devait y passer; aussi dès mon arrivée, m'étais-je empressé d'aller déposer à la poste un billet, avec ordre de le remettre au voyageur que j'attendais, et que je décrivis si bien, qu'une méprise était impossible. D'un autre côté, je ne voulais pas me priver de la satisfaction de causer une dernière fois d'un amour à jamais perdu, avec mademoiselle Delf, la confidente de cet amour. Elle m'obligea à demeurer chez elle et me présenta aux familles les plus distinguées de la ville. Je me plaisais surtout dans celle de M. de W*** grand-maître de la cour de l'Électeur Charles-Théodore. Les parents étaient aimables et dignes, l'aînée de leurs filles ressemblait à Frédérique; on était à l'époque des vendanges, ce qui acheva de me rappeler mon séjour en Alsace. Bien des événements importants s'étaient écoulés depuis cette époque, et je n'étais encore arrivé à aucun résultat positif. L'avenir indéterminé que j'entrevoyais, commençait même à mettre du désordre dans mes idées; en société cependant, j'étais toujours le même, peut-être plus amusant encore. J'avais beau cacher qu'un amour sans espoir n'était pas encore éteint dans mon cœur, on le savait, ce qui augmenta l'intérêt qu'on me portait, et je devins bientôt nécessaire aux nouveaux amis auxquels je ne voulais consacrer que quelques jours. Mademoiselle Delf me retint par des amusements et des obstacles de tout genre. Quand je lui parlai de Lili, elle ne se montra pas aussi sensible que je m'y étais attendu; se bornant à approuver notre rupture, elle me dit qu'il fallait remplacer un espoir perdu par un espoir nouveau, et qu'au reste, elle avait d'autres projets sur moi.

L'Électeur Charles-Théodore, ami éclairé des arts et de la littérature, résidait toujours à Manheim. Il était catholique et le peuple protestant; aussi les représentants du peuple recherchaient-ils avec ardeur, des jeunes hommes capables et de leur croyance, pour les placer à la tête des affaires. Mademoiselle Delf conclut de tout ceci, que je devais faire mon voyage en Italie afin d'achever de me former sous le rapport artistique et littéraire; qu'à mon retour on verrait si l'inclination naissante que mademoiselle de W** avait conçu pour moi, était devenue assez sérieuse pour qu'une alliance avec cette famille si haut placée, pût m'assurer un poste brillant dans son pays. Quoique ces projets s'accordassent fort peu avec mon insouciance, je ne m'y opposai pas directement. Lili cependant était toujours présente à ma pensée, et je compris que pour l'oublier, il me fallait les distractions d'un voyage. Je devais partir au bout de quelques jours, mademoiselle Delf ne pouvait se lasser de me parler de l'avenir qu'elle me préparait. Tout en respectant ses bonnes intentions, je fus forcé de m'apercevoir qu'elle espérait utiliser à son profit, le crédit que, selon elle, je ne pouvais manquer d'avoir bientôt à la cour de l'Électeur. Un soir, notre conversation s'était prolongée jusqu'à une heure du matin. A peine m'étais-je endormi, que le son du cor d'un postillon m'éveilla, et bientôt après mon amie entra dans ma chambre, tenant une chandelle et une lettre à la main.

— Tenez, dit-elle, lisez, je suis sûre que cela vient des Weimariens; si c'est une invitation, refusez-la, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit tantôt.

Je la priai de me laisser seul, ce qu'elle ne fit qu'à regret. Je contemplai d'abord la lettre sans l'ouvrir, j'avais reconnu le cachet et l'écriture du gentilhomme en question; il était enfin arrivé à Francfort, puisque c'était un courrier de cette ville qui m'apportait sa lettre. Alors seulement je compris que des circonstances fortuites pouvaient avoir retardé son départ, je me rappelai la bonté gracieuse

du duc et de la duchesse, et j'eus honte de m'être laissé égarer par une injuste défiance. Ce fut dans cette disposition d'esprit que j'ouvris la lettre, qui m'apprit que tout s'était passé de la manière la plus naturelle : Le carrosse s'était fait longtemps attendre, dès qu'il fut arrivé, le gentilhomme se rendit à Francfort; ne m'y ayant pas trouvé, il m'avait expédié un courrier dans l'espoir que je reviendrais aussitôt, pour lui épargner l'humiliation et le chagrin d'arriver à Weimar sans moi. Ma raison et mes sentiments me poussaient à me rendre à cet appel, mais mon père m'avait fait un tableau si séduisant de l'Italie, je m'étais pendant ma retraite forcée, tellement accoutumé à l'idée de voir ce magnifique pays, que je ne pus y renoncer sans quelque hésitation. Je m'étais habillé et je me promenais dans ma chambre lorsque mademoiselle Delf entra.

— Eh bien ! que faut-il que j'espère ? s'écria-t-elle.

— Ma chère amie, dis-je, ne cherchez point à m'influencer, je retourne à Francfort, pour me rendre à Weimar; j'ai mûrement pesé les motifs qui m'ont fait adopter ce parti, et tout ce que vous pourrez me dire, ne m'en détournera point. Au reste, j'étais forcé de prendre une résolution, et puisqu'elle me regarde personnellement, elle ne doit venir que de moi.

J'étais ému, nous eûmes une scène violente que je terminai en ordonnant à mon domestique d'aller chercher des chevaux de poste. Pour calmer mon amie, je l'assurai qu'il ne s'agissait que d'une visite à la cour de Weimar, que mon voyage en Italie n'était que remis et que je repasserais par Heidelberg. Elle ne voulut rien entendre. La voiture était à la porte, le postillon donna du cor, signe par lequel il avertit les voyageurs qu'il se lasse d'attendre; j'allais partir, elle me retint en me répétant adroitement tous les arguments en faveur de ses projets. Je finis par m'arracher à son insistance en lui adressant ces mots que j'avais mis dans la bouche d'Egmond :

— « Enfant ! enfant ! n'allons pas plus loin. »

Fouettés par des esprits invisibles, les chevaux solaires du temps, emportent malgré nous le char léger de notre destinée ; il ne nous reste qu'à tenir courageusement les rênes et à détourner les roues, ici d'un rocher, là d'un abîme ! Où va-t-on ainsi ? qui le sait ? c'est à peine si l'on se souvient d'où l'on est venu !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

EXTRAITS DE MA VIE. — POÉSIE ET REALITÉ.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

LIVRE XII.

LIVRE XIII.

LIVRE XIV.

LIVRE XV.

QUATRIÈME PARTIE.

LIVRE XVI.

LIVRE XVII.

LIVRE XVIII.

LIVRE XIX.

LIVRE XX.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

